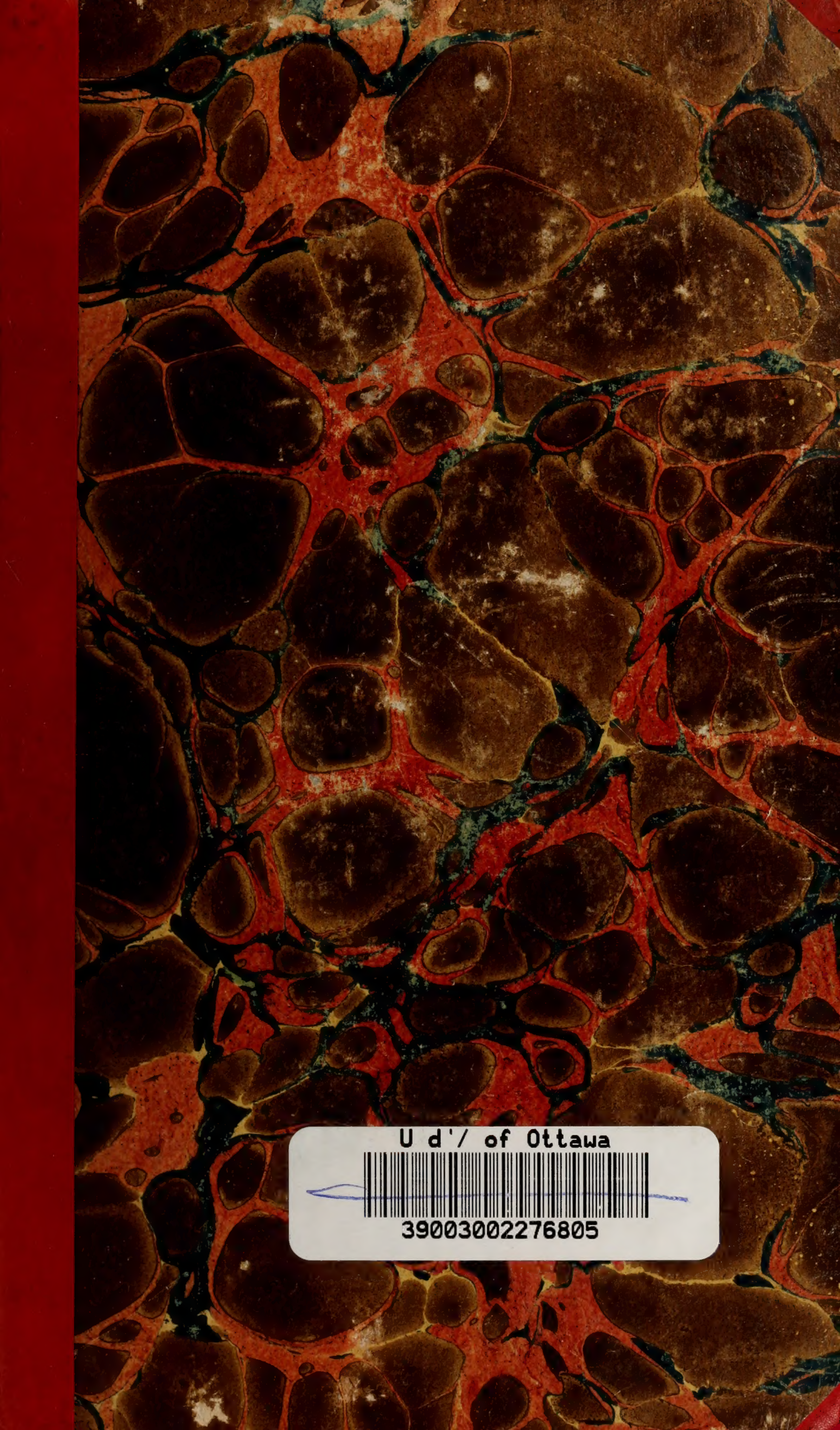

U d'/ of Ottawa
39003002276805

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE.

XVIIIe SIÈCLE.

ÉLOQUENCE, HISTOIRE, ET LITTÉRATURE MÊLÉE.

A PARIS,

Chez
VERDIÈRE, quai des Augustins, n° 25.
LHEUREUX, même quai, n° 37.
LADRANGE, même quai, n° 19.
GUIBERT, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE,

Par J. F. LA HARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME QUATORZIÈME.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.


PN
592
.L3
1821

COURS
DE
LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

TROISIÈME PARTIE.
DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LIVRE SECOND.
ÉLOQUENCE, HISTOIRE, ET LITTÉRATURE MÊLÉE.

CHAPITRE PREMIER.
Éloquence.

SECTION PREMIÈRE.
Éloquence du barreau.

Nous allons voir dans ce siècle, comme dans ceux dont j'ai parlé, l'éloquence suivre la pente générale des esprits et des mœurs, dans ses acquisitions comme dans ses pertes : elle a fait des progrès au barreau ; elle a baissé dans la chaire.

Mais lorsque, s'associant à la philosophie, elle n'en prit que ce qu'il y avait de bon, elle acquit de nouvelles beautés puisées dans de nouveaux objets. Elle considéra le monde physique et moral dans ses rapports les plus étendus, les gouvernements dans leur origine et dans leur nature, l'homme dans ses droits primitifs et ses titres ineffaçables. C'est ainsi qu'en se mêlant à tous les genres, elle en éleva souvent le ton et en agrandit les effets; et de là le mérite et le succès des ouvrages de Buffon, de Rousseau, de Thomas, considérés dans ce que la philosophie leur a fourni d'utile et d'estimable. Mais aussi l'éloquence prit en même temps les vices qui corrompaient déja cette philosophie; elle en partagea les excès, et devint, ainsi qu'elle, outrée, déclamatoire, mensongère et licencieuse dans les idées comme dans le style. C'est ce qui sera le sujet des livres suivants (1) : mais ici nous ne considérons encore que l'éloquence en elle-même, et d'abord dans ses progrès au barreau.

Il est naturel et même raisonnable que les vieilles formes dominent à un certain point dans les tribunaux, dans les compagnies de magistrature; ces formes font une partie de leur dignité, et même de leur stabilité. Il n'y a pas de mal que l'innovation alarme un peu des corps faits pour

(1) A l'article des sophistes, dans la *Philosophie du dix-huitième siècle.*

conserver un ordre établi : seulement il faut se garder que la forme emporte jamais le fond. Fontenelle disait que *toute compagnie devait être un peu pédante*, et il appliquait ce principe aux anciens statuts des académies : on sent qu'il devait avoir beaucoup plus d'importance encore au palais ; mais il ne faut pas non plus que cette importance aille au point que ce qu'on a fait semble toujours la meilleure règle de ce qu'on doit faire : l'autorité de l'usage n'est pas toujours celle de la raison, et des abus ne sont pas saints pour être antiques. Ce que la prudence exige, c'est de ne changer et de n'innover en ce genre qu'avec la maturité de l'examen, et jamais avec la fougue de l'enthousiasme. C'est même une sorte de respect légitime que nous devons aux siècles devanciers, de ne pas croire que toute la sagesse humaine soit le partage exclusif du nôtre. Cette prétention n'est que trop celle de nos jours, et tient beaucoup plus à la vanité qu'à l'amour du bien. Mais je ne dois pas dissimuler qu'un excès contraire, quoique beaucoup moins dangereux, a plus d'une fois exposé la magistrature à encourir le reproche d'une opposition aveuglément obstinée contre des réformes salutaires. Sans parler des obstacles qu'éprouvèrent de sa part, à des époques plus ou moins reculées, des établissements ou des découvertes d'une utilité aujourd'hui reconnue, l'imprimerie, l'Académie française, l'inoculation, il suffirait de se rappeler

qu'elle repoussa long-temps le cri de l'opinion publique, qui s'élevait contre l'usage de la question dans les procès criminels. Je sais que, lorsqu'elle fut abolie par un de ces édits bienfaisants qui marqueront à jamais le règne de Louis XVI (1), le parlement crut devoir en rendre des actions de graces au monarque; mais si le Roi seul pouvait, comme législateur, prononcer cette abolition, c'eût été aux magistrats eux-mêmes à la demander, puisqu'ils avaient dû, comme juges, reconnaître mieux que personne tous les inconvénients d'une pratique judiciaire aussi inconséquente qu'inhumaine. Le Roi n'avait entendu que la voix de la nation : les juges avaient entendu les cris des malheureux, et quelquefois des innocents.

Si je me suis arrêté d'abord à cette routine impérieuse, c'est qu'étant l'esprit général du palais et de tout ce qui en approchait, elle a dû contribuer long-temps à en éloigner le bon goût, qui pénétrait partout ailleurs, et qui n'arriva que fort tard jusqu'au barreau, où généralement chacun ne songeait guère qu'à faire comme faisaient les autres. Vous avez vu que l'influence même de ce beau siècle, qui créa ou perfectionna tout, ne fut pas très-puissante au barreau. Celle

---

(1) Tout ce morceau fut écrit et prononcé en 1788, et j'ai cru devoir le laisser tel qu'il était, comme un témoignage de plus d'une opinion qui alors était générale.

de la philosophie l'a été davantage; c'est dans le genre judiciaire qu'elle a d'abord fait sentir utilement son pouvoir, en mettant plus de conformité entre le sérieux des objets et les formes du style, et en soulevant, bientôt après, l'opinion publique contre des abus qu'il est toujours permis de séparer d'une autorité toujours respectable en elle-même. C'est vers les premières années de Louis XV qu'il se forma comme une génération de bons avocats, qui, en s'éloignant des routes battues, s'en frayèrent de nouvelles, et firent du langage du barreau celui de la raison, dégagée du pédantisme des déclamations scolastiques et de la rouille de la chicane. C'est à ce titre que la renommée nous a transmis les noms des Reverseaux, des Degennes, et surtout d'un Lenormand et d'un Cochin. Nous savons qu'ils étaient, de leur temps, l'ornement et la lumière du barreau français, et que la lecture de leurs mémoires est encore une des études de leurs successeurs. Ils y trouvent une excellente discussion et une diction saine. Cochin particulièrement a le mérite le plus rare peut-être dans un avocat, celui d'aller toujours au fait, et d'être précis et serré dans l'exposé de ses preuves, toutes rattachées à une première proposition de fait ou de principe, qu'il conduit ainsi jusqu'à l'évidence. Donnez-lui, ainsi qu'à Lenormand, des mouvements, des tableaux et de l'imagination dans le style, ce seront des orateurs; mais ce ne sont en-

core que de bons avocats. Ce n'est pourtant pas la seule raison qui fait que leurs écrits ne sont guère lus que de ceux qui suivent la même carrière : telle est la nature du gouvernement monarchique et des mœurs qui en dépendent, que les modèles d'éloquence judiciaire, fussent-ils même au point d'atteindre ceux de la Grèce et de Rome, ne sortiraient guère de la classe des lecteurs qui s'occupent des mêmes études. D'abord il est constant que l'intérêt des causes privées, quelque bruit qu'elles fassent un moment, ne s'étend pas au-delà de la durée du procès : ensuite nous voyons qu'il n'y a qu'une classe de citoyens intéressés à l'éloquence du barreau, ceux qui le suivent par état. Chez les Grecs et les Romains, tous les états pouvaient également figurer dans les actions juridiques; d'où il arrivait que la lecture des plaidoyers pouvait être utile et familière à tout le monde. Quant à nous, qui avons d'ailleurs tant de choses à lire, quel charme de talent ne faudrait-il pas pour nous faire lire des mémoires écrits il y a cinquante ans, lorsque personne ne se souvient pas même des causes qui en étaient le sujet? Chez les anciens, les causes étaient souvent des évènements liés à la chose publique, et que dès lors on n'oubliait pas. Or, pour suppléer parmi nous à cet intérêt qui manque aux lecteurs, il faudrait les prendre au moins par celui de leur plaisir, et il faudrait pour cela une réunion fort rare, celle du talent d'orateur

et de celui d'écrivain : ce sont deux choses différentes ; et ce qui le prouve, c'est que l'un se trouve assez souvent sans l'autre dans ceux qui parlent en public. Si le talent d'écrire est le plus essentiel pour perpétuer la gloire et les ouvrages, le talent de parler est réellement le plus utile à l'avocat et à ses clients. C'était aussi celui de presque tous ces hommes qui ont brillé dans le barreau; et c'est ce qui explique pourquoi leurs écrits nous paraissent au-dessous de leur célébrité, sans que pour cela nous soyons en droit de démentir le témoignage unanime de leurs contemporains. L'habitude de tirer parti de tous les moyens extérieurs dans des plaidoiries qu'ils n'écrivaient même pas, le jeu de la figure et les effets de la voix, la véhémence ou la noblesse dans l'action, la présence d'esprit dans les répliques, le regard, le geste, tout cela est nul sur le papier, mais puissant à l'audience. Il y a plus : tel homme ne peut s'animer que devant un auditoire, et devient froid la plume à la main. N'en avons-nous pas eu sous les yeux un exemple frappant dans le plus célèbre avocat de nos jours? Qui de nous n'a pas été témoin de tout ce que pouvait Gerbier dans la salle du Palais, qui fut si souvent le champ de ses victoires? Mais tout son génie était dans son ame, et cette ame ne l'inspirait que dans le combat de la plaidoirie. Il fallait que ses sens fussent émus pour qu'il trouvât lui-même de quoi émouvoir les autres. Il avait

besoin d'action et de spectacle, de l'appareil des tribunaux, de la présence de ses adversaires et de ses clients, de l'aspect et de la voix du public assemblé. C'est alors qu'il étonnait par ses ressources, qu'il avait tour à tour de la chaleur et de la dignité, de l'imagination et du pathétique, du raisonnement et du mouvement; qu'avec quelques lignes tracées sur un papier pour lui rappeler au besoin les points principaux, il se fiàit d'ailleurs à l'éloquence du moment, qui ne le trompait jamais, et que, pendant des heures entières il attachait et entraînait les juges et l'assemblée. La nature l'avait donc fait orateur: son organe, sa physionomie et sa sensibilité, lui en donnaient les moyens; mais seul, et réduit à la composition, ce n'était plus qu'un homme ordinaire; son feu s'éteignait, ses forces l'abandonnaient. Aussi s'était-il peu appliqué à écrire, soit que, naturellement un peu paresseux, il redoutât le travail, soit qu'il se sentît incapable de se retrouver dans le cabinet tel qu'il était en public. Il écrivit peu, jamais de mauvais goût, mais jamais avec effet, plus heureux peut-être par les succès nombreux et brillants dont il a joui, que s'il eût possédé, au lieu de ces qualités oratoires éteintes avec lui, ce grand talent d'écrire qui ne meurt pas, il est vrai, mais qui n'est guère apprécié à sa valeur que quand on ne peut plus en jouir.

La postérité honorera toujours dans le chan-

celier d'Aguesseau un homme qui lui-même honora la France, la magistrature et les lettres par ses vertus, ses talents, ses connaissances aussi étendues que variées, les services qu'il rendit à l'état, et les lumières qu'il porta dans la jurisprudence. Sa jeunesse fut illustre sous Louis XIV; et sa disgrace sous la régence le fut autant que son élévation. On pardonna quelques faiblesses politiques en faveur de son amour pour le bien; et sa vieillesse, qui le conduisit jusqu'au milieu de ce siècle, fut justement respectée. Ses écrits seront toujours une source d'instruction pour ceux qui se destinent à l'étude des lois. Son éloquence fut celle d'un magistrat qui est l'interprète de l'équité, qui recommande les bons principes, montre les abus, prescrit la modération, et en donne l'exemple. Sa diction est pure, et son goût aussi sain que son jugement: on y reconnaît un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes.

A mesure que l'on avance vers le temps présent, l'éloquence du barreau devient plus substantielle en s'approchant quelquefois des questions de droit public et de jurisprudence universelle. On aperçoit ce progrès philosophique dans quelques Mémoires de Loiseau, d'Élie de Beaumont, de Target, qui ont eu à traiter des causes (1) où la

(1) Celles de M. de Portes, des Calas, de Beresford, etc.

philosophie législative pouvait développer des vues générales, soutenues par des moyens oratoires. Ces Mémoires, qu'un intérêt public et de tous les temps tirait de la classe des plaidoyers éphémères, sont au nombre des bons ouvrages de littérature, quoiqu'on puisse leur reprocher quelquefois l'abus des phrases et l'enflure des mots, sans que ce défaut soit cependant assez marqué pour effacer le mérite : il semble seulement que ce soit un dernier tribut payé aux habitudes d'état et à l'exagération trop naturelle aux plaidoiries. Mais pour l'honneur de la province, si souvent dénigrée par la capitale, un avocat-général de Grenoble (1) s'élevait bien au-dessus de ces estimables écrits, par un vrai chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire dans la cause d'un religionnaire à qui l'on contestait la légitimité de son mariage. Ce morceau, digne des anciens maîtres de l'art, ne sera jamais lu sans admiration, ni même sans quelques larmes; et plusieurs autres du même genre, sans être du même mérite, at-

---

(1) M. Servan, qui a publié depuis d'autres ouvrages toujours marqués au coin du talent, et toujours ingénieux et piquants, mais où il n'a pas soutenu, à beaucoup près, cette pureté de goût qui fit distinguer par les connaisseurs ce beau plaidoyer qui fut son coup d'essai. Ses divers écrits, et entre autres celui où il examine les *Confessions* de Rousseau, sont trop souvent défigurés par une bizarre recherche de figures qu'on ne peut pas appeler *goût de terroir;* car c'est celui dont la capitale, vers le même temps, donnait malheureusement le modèle.

testeront qu'à cette époque des voix plus ou moins exercées s'élevaient, tantôt contre l'illégalité des emprisonnements arbitraires et contre des maximes d'administration injustes et inconséquentes, tantôt contre les rigueurs inhumaines exercées dans les prisons où la loi ne saurait protéger ceux qu'elle n'y a pas fait entrer. Un autre magistrat de la province (1), dont personne ne doit plus regretter la perte que les malheureux dont il s'était fait le protecteur, descendait dans les cachots pour en tirer des accusés sans défense, consacrait à leur salut son temps, ses talents et sa fortune, et attaquait avec toute l'énergie d'une belle ame les vices de notre procédure criminelle. Si l'ardente impétuosité de son zèle, qui portait un peu d'exaltation dans sa tête, ne laisse pas voir dans ses écrits la maturité, la mesure et le goût que la critique sévère peut y désirer, du moins les pleurs qu'il fit répandre au peuple assemblé, et même aux juges, dans les tribunaux de Rouen, prouvaient en lui le talent de la parole et le respectable usage qu'il savait en faire.

Mais il ne faut pas non plus déguiser qu'en même temps que la philosophie donnait ce nouvel éclat à l'éloquence judiciaire, ennoblie et fortifiée dans quelques hommes d'élite, de tous côtés se faisait sentir l'abus trop facile et trop naturel

---

(1) M. Dupaty, qui venait de mourir.

de cette philosophie ; je veux dire cet amour-propre très-mal entendu, qui, sous prétexte d'être au-dessus des *préjugés*, se met au-dessus de toutes les bienséances, et oublie que les bienséances sont la sauvegarde de la morale publique. Cet abus est mortel, et c'est le seul où je crois devoir m'arrêter un moment; car d'ailleurs que servirait de s'appesantir sur le vulgaire des parleurs du barreau, dont la médiocrité est la même à peu près dans tous les temps? et la médiocrité fait-elle jamais autre chose qu'exagérer les défauts à la mode? Qu'importe qu'à la manie des citations, qui était celle du dernier siècle, elle ait substitué celle du style figuré, qui est du nôtre, et à l'érudition pesante, le jargon et la futilité; qu'elle ne sache guère qu'allier bizarrement les plus grands mots aux plus petites choses; qu'elle semble avoir peur de rien mettre à sa place, ou d'exprimer rien par son nom! Ces divers ridicules seront toujours ceux de la multitude; ils tiennent à la corruption générale du goût; et vous savez que depuis long-temps elle s'accroît sans cesse dans tous les genres. Je veux parler d'excès plus graves et plus pernicieux dans l'usage public de la parole, et qui tiennent à une dépravation de mœurs particulière au temps où nous vivons. A mesure que les succès du talent ont donné plus de considération et d'influence dans un siècle qui semble ne plus rien estimer que l'esprit, l'ambition d'obtenir ces succès et de les disputer à autrui

s'est changée trop souvent en une sorte de rage désespérée, incapable d'aucun scrupule sur le choix des moyens. Des hommes qui n'avaient précisément que ce qu'il faut d'esprit pour en imposer aux sots, forcés, par un sentiment intime, de renoncer au suffrage des gens instruits, ont pris le parti de capter au moins celui de la foule ignorante, en flattant sans aucune pudeur les penchants les plus méprisables de la nature humaine, la curiosité maligne qui se nourrit de diffamations, et la basse jalousie qui se plaît à voir rabaisser tout ce qui s'élève. La littérature, livrée de tout temps à toutes les fureurs de la rivalité, avait toujours eu des écrivains de cette trempe; mais le barreau, qu'une sorte de réserve commandée par des statuts de discipline, et naturelle même à tout ce qui tient à un ministère légal, semblait devoir toujours préserver de ce fléau, l'a vu tout à coup dans son sein et monté au comble (1). Il a vu les discussions juridiques dégénérer en libelles infames, en invectives atro-

(1) Ceux qui se souviennent des scandales inouïs qu'avait donnés pendant plusieurs années le trop fameux et trop malheureux Linguet, notamment dans son procès contre l'ordre des avocats, comprendront aisément que c'est de lui qu'il s'agit ici; et cette espèce d'animadversion publique, qui fut très-approuvée, était d'autant moins inutile (quoique Linguet ne fût plus alors en France), que son exemple avait séduit presque toute la jeunesse du Palais, et qu'il n'était dès lors que trop commun de croire qu'il y avait de l'*énergie* et du *génie* à ne

ces; des hommes, obligés par état au maintien des mœurs et au respect des convenances, afficher ouvertement la violation de toutes les lois sociales, mêler, à la méchanceté qui calomnie, l'hypocrisie qui invoque la vertu; entasser des monceaux d'ordures pour en faire un rempart au mensonge; imposteurs aussi hardis dans le bien qu'ils disaient d'eux-mêmes, que dans le mal qu'ils disaient de leurs adversaires. Pour comble de malheur, on s'est porté avec empressement à ces indécentes plaidoiries; quelquefois même elles ont été encouragées par des applaudissements : triste succès qui ne tromperait pas un moment ceux qui l'obtiennent, s'ils étaient capables d'en reconnaître le principe, s'ils pouvaient écouter ce que dit le bon sens, qu'une pareille affluence pour n'aller entendre que des injures, pour assister à un spectacle de scandale, n'est réellement qu'une flétrissure pour celui qui le donne, puisque le concours des auditeurs est alors en raison du mépris pour celui qui parle! Il est en effet

---

rien respecter en aucun genre. Je n'ai pas cru pouvoir, quoiqu'il fût mon ennemi déclaré, désavouer ou effacer après sa mort des vérités nécessaires et reconnues de son vivant. Personne n'a vu avec plus d'horreur que moi l'assassinat commis en sa personne par les bourreaux révolutionnaires; mais une mort injuste ne saurait couvrir les fautes de sa vie, dont il n'a jamais témoigné le moindre repentir. Tout ce que la postérité pourra dire, c'est que sa mort a été ce qu'il y a eu de plus glorieux dans sa vie.

trop évident que l'on espère entendre de sa bouche ce que n'oserait jamais proférer celle d'un honnête homme; que l'on est plus satisfait à mesure qu'il remplit mieux toute la mauvaise opinion que l'on a de lui, et que, semblable à ces malheureux saltimbanques de nos foires, qui ne sont jamais plus applaudis que lorsqu'ils exposent davantage leur vie, le calomniateur public, une fois connu pour tel, n'est jamais mieux accueilli que lorsqu'il se prostitue davantage et renonce plus solennellement à tout respect pour lui-même et pour les autres.

Ce serait une frivole défense que d'alléguer l'exemple des orateurs grecs et romains : on ne prouverait que l'ignorance absurde qui confond des choses essentiellement différentes. Dans les anciennes républiques, les controverses judiciaires se conformaient à la nature du gouvernement. Là, tous les citoyens exerçaient de droit une censure réciproque, et pouvaient être à tout moment accusateurs les uns des autres. Là, les accusations ne tombaient pas seulement sur un fait, mais sur la personne; elles embrassaient la vie entière d'un homme, et l'intérêt de la patrie faisait un devoir à tout bon citoyen de poursuivre les méchants. Rien de tout cela dans les gouvernements où nul homme n'a le droit d'être le dénonciateur d'un autre, où le ministère public est seul chargé du rôle d'accusateur, et où l'honneur, comme la vie, repose sous la protec-

tion de lois. Il est des occasions, je l'avoue, où un particulier peut se rendre partie; mais c'est toujours sur un fait particulier, et s'il était permis, dans ces occasions, d'inculper toute la vie d'un homme par des imputations vagues et injurieuses, il faudrait donc aussi être admis et astreint à la preuve de tous ces faits étrangers à la question, et dès lors les procès seraient interminables et d'un seul il en naîtrait vingt. Aussi la jurisprudence n'admet-elle nulle part la preuve (1) de ce qui n'appartient pas à la cause. Les injures sont donc gratuites, et dès lors très-répréhensibles, puisqu'elles entachent la réputation d'un citoyen sans lui laisser les moyens

(1) Un avocat normand donna là-dessus une leçon très-gaie, mais assez instructive pour mériter d'être rapportée. Le fait est certain, et eut pour témoin toute une grande ville. Un nommé Faussard, dit *l'Enroué*, plaideur et fripon de son métier, était tellement décrié dans les tribunaux, que quelqu'un, apparemment plus fripon que lui, crut pouvoir en toute sûreté l'actionner pour ce qu'il ne devait pas. L'avocat qui plaidait contre Faussard ne manqua pas d'entamer une longue liste de ses méfaits. Mais l'avocat adverse, qui s'aperçut qu'on allait oublier la cause et juger l'homme, interrompit brusquement son confrère : « Si Faussard l'Enroué a mérité d'être pendu, « je ne m'y oppose nullement. Je ne suis pas ici pour empêcher « qu'on le pende, mais bien pour empêcher qu'on ne le vole. « Or, je soutiens qu'on l'a volé. Prouvez le contraire, et « plaidez votre cause. » L'apostrophe eut son effet. Les juges ordonnèrent à l'avocat d'*aller au fait*. Il était clair, et Faussard gagna son procès.

de la venger. Il s'ensuit que c'est un devoir aux juges de contenir dans les bornes prescrites les parties contendantes, et de réprimer par des exemples sévères les violences et les emportements de ces déclamateurs du barreau, qui peuvent amuser un moment la foule oisive et curieuse, mais aux dépens de la décence publique qu'ils offensent, de la tranquillité des citoyens qu'ils alarment, et de la dignité des tribunaux qu'ils compromettent.

Le temps, qui partout est précieux, l'est peut-être dans les tribunaux plus que partout ailleurs, car on y attend la justice. Je sais qu'il ne faut rien négliger pour la connaître; mais c'est aussi un devoir de ne pas trop la retarder, et ce peut être un des objets de réforme à considérer parmi ceux qui ont attiré l'attention sur notre procédure, tant civile que criminelle. Quant à cette dernière, qui est la plus importante, quoique l'autre le soit aussi beaucoup, je ne sais si l'on a pu jamais en remarquer mieux les défauts que dans une cause qui a long-temps occupé les esprits, et que je crois pouvoir rappeler ici d'autant mieux, qu'elle a été l'occasion et le sujet de plusieurs mémoires (1) qui sont, avec celui du magistrat de Grenoble, les plus beaux monu-

(1) Ceux de M. de Lally-Tolendal, qui poursuivait encore alors la réhabilitation de la mémoire de son père, réhabilitation combattue surtout par M. d'Éprémenil, qui était intervenu au

ments de notre éloquence judiciaire. Il était naturel que cette supériorité de talent fût en proportion de la gravité des faits, et de la réunion de ces circonstances effrayantes qui avertissent tous les hommes que la cause qu'on leur présente est la leur propre, et qu'il s'agit de leurs intérêts et de leurs droits. Que sera-ce encore si l'on y joint les sentiments de la nature les plus puissants; si c'est un fils qui dévoue sa vie entière à venger la mémoire d'un père infortuné, d'un général qui devait être jugé par un conseil de guerre, et qui a été condamné par des juges de robe, et de manière qu'après plus de vingt ans écoulés depuis son supplice, nul de nous ne pourrait dire encore quel était son crime? Paris a vu son exécution, l'Europe a lu son arrêt, et cet arrêt même, qui ordonne une peine capitale, n'énonce aucun fait capital; et cependant tout arrêt doit dire aux citoyens que tel délit est digne de mort, et que l'accusé en est convaincu. En vain le rapporteur soutient-il que *la réunion de plusieurs faits dont aucun n'est capital peut former un crime capital* (1). Non, jamais la rai-

---

procès comme neveu de M. Duval de Leyril, l'un des adversaires du général Lally.

(1) Il est bon d'observer qu'on se servit précisément du même principe pour condamner à mort l'archevêque de Cantorbéry, Laud, dont tout le crime était son attachement pour Charles Ier; tant l'esprit de parti se ressemble dans ses procédés

son et la justice n'admettront un principe dont la fausseté est aussi sensible que les conséquences en sont révoltantes. Dieu seul peut apprécier des assemblages de faits : la justice humaine a bien assez à faire de prononcer sur un seul. Le sophisme meurtrier qui a motivé un arrêt réprouvé par l'opinion universelle n'est que le dernier degré d'arbitraire où pouvait conduire une ordonnance criminelle, dont le vice principal est de laisser les juges beaucoup trop maîtres d'interprêter la loi qu'ils ne doivent proprement qu'appliquer. Une ordonnance qui, n'établissant qu'une instruction secrète, ne permet à l'accusé de proposer ses preuves négatives, et d'invoquer des témoins à décharge, qu'après que la procédure est consommée ; qui jusque-là ne lui permet de communiquer avec personne, comme si elle voulait lui ôter ses moyens de défense ; qui ne le présente à ses juges que pour le dernier interrogatoire, et comme pour constater seulement l'identité de la personne après que tout s'est passé sans témoins entre un rapporteur et un greffier ; voilà sans doute ce qui ne justifie que trop les réclamations élevées de tous côtés contre une semblable jurisprudence : et si l'on pouvait les

---

quand il ne se ressemble pas dans ses motifs. C'est sur cette étrange jurisprudence de ce rapporteur qu'un Anglais dit fort sensément : « Je ne savais pas que cinquante lapins blancs « pussent jamais faire un cheval blanc. »

trouver indiscrètes, c'est qu'on fermerait l'oreille à un cri plus douloureux et plus terrible, celui du sang de tant d'innocents, bien reconnus pour tels aujourd'hui, de Langlade, de Le Brun, de Montbailli, de Martin, de Cahusac, de la fille de Rouen, des sept Juifs de Metz, etc.; et puisque de si fréquentes et si terribles méprises ne sont pas le crime des juges, qui certainement ont voulu être justes, il est clair qu'elles sont le crime des lois, qui ne leur ont pas donné tous les moyens de l'être (1).

Il n'y avait qu'un intérêt si grand qui pût ajouter à celui d'une cause telle que celle du comte de Lally-Tolendal. Toute la France l'a

---

(1) Il n'est pas douteux que notre ordonnance criminelle ne fût très-vicieuse, et je ne me reproche point de l'avoir accusée ainsi en présence des fils de nos principaux magistrats, MM. Pasquier, Maupeou, de Sartines, qui étaient à cette séance. Il n'est pas douteux non plus que les parlements ne se fussent rendus odieux à beaucoup d'honnêtes gens, par leur mépris pour les droits naturels du peuple, et par leur opposition inconséquente et scandaleuse à l'autorité royale, qui était la source de la leur. Mais je ne me reproche pas moins d'avoir demandé, comme bien d'autres, leur suppression en 1790. Lorsque je disais d'eux *delenda est Carthago*, c'était une erreur et une injustice où il entrait même de l'animosité personnelle, car j'avais eu à me plaindre d'eux. C'était une erreur, même dans mes principes, puisque, n'ayant jamais voulu qu'une monarchie légale, je ne m'apercevais pas que je lui ôtais un de ses appuis nécessaires et constitutionnels; une injustice, en ce que la magistrature ne devait pas être rigou-

partagé; elle accompagnait ses pas avec des vœux et des applaudissements; elle l'a pour ainsi dire porté dans ses bras. Il est permis aujourd'hui de croire avec lui que son père est justifié, du moins par la voix publique, par celle de l'histoire, et surtout par le temps, qui, dans l'accusation de trahison, semble prouver l'innocence quand il ne révèle pas les crimes. Le fils a déployé dans ses mémoires l'éloquence de l'ame, qui est le premier des talents de l'orateur. Son style est plein de noblesse, d'intérêt et d'énergie. Personne n'a porté plus loin cet art qu'on admire dans Cicéron, de donner aux preuves une force progressive, de faire naître une grande attente

---

reusement responsable des vices de nos lois qu'elle n'avait pas faites, puisque le roi seul était législateur. Ce n'est pas le seul exemple qui prouve que je n'étais ni assez éclairé, ni même assez désintéressé, puisque l'amour-propre est un intérêt, pour prendre parti dans les discussions politiques qui eurent lieu lorsque la révolution était encore une affaire de raisonnement. Graces à Dieu, je ne m'en suis mêlé du moins qu'en spéculation, et n'y ai jamais eu la plus légère part en action; et graces à Dieu encore, je la détestais déja avant qu'elle m'eût appris à la bien connaître. Il est vrai qu'on ne fut pas moins injuste envers moi, lorsque, dans une feuille du même temps en faveur des parlements, on me confondait avec ceux qui demandaient des *proscriptions*. Dieu sait que ces horreurs étaient aussi loin de ma pensée que de ma plume. Mais c'est aussi une des punitions de ceux qui se rangent d'un mauvais parti, de partager tous les reproches, même sans partager toutes les fautes.

et de la remplir, de diviser ses moyens avec méthode pour les rendre plus sensibles, et de les réunir ensuite pour en former une masse accablante; de joindre à une logique qui brille comme la lumière un pathétique qui embrase comme un incendie; et ce qui est plus rare que tout le reste, et ne pouvait peut-être se rencontrer que dans une pareille cause, de contenir jusqu'à un certain point cette juste indignation qu'il n'est pas toujours permis aux malheureux d'exhaler sans ménagement, mais qu'il sait contenir de façon à la faire passer tout entière dans l'ame des lecteurs, à faire entendre tout ce qu'il ne dit pas, à faire sentir tout ce qu'il n'ose pas exprimer, à faire deviner le secret de l'infortune et des larmes, et à laisser dans tous les cœurs l'impression profonde de ce qu'il semble cacher dans le sien.

J'espère que l'on pardonnera au mien cette espèce d'effusion, qui n'est point d'ailleurs étrangère à mon sujet. On peut donner quelque chose à un malheur respectable; et la jurisprudence, quoiqu'elle n'entre pas dans les objets qui nous occupent, tient d'un côté à l'éloquence, et de l'autre à la philosophie, qui toutes deux sont ici de notre ressort. Quand j'ai parlé des orateurs anciens, je ne me suis pas borné à leur talent, je les ai considérés dans leurs rapports avec le gouvernement et les mœurs; et sans doute je

n'ai pas dû renoncer à cette méthode, quand elle acquiert un intérêt qui nous est propre.

N. B. Cet article est demeuré tel à peu près qu'il fut lu d'original en 1788, et je n'ai guère fait que le resserrer un peu, sans rien changer au fond. Dans la révision générale de l'ouvrage, j'ai laissé subsister partout, comme ici, le témoignage que j'ai cru devoir à ce que la philosophie avait pu faire de bien dans un temps où elle était capable d'améliorer quelque chose, parce qu'elle ne pensait pas encore à renverser tout. Les deux sections suivantes ont éprouvé plus de changements et quelques augmentations. J'y parle de plusieurs écrivains morts depuis 1788, et de quelques autres encore vivants, ce que je ne m'étais guère permis jusqu'ici qu'incidemment et sans les classer dans aucun genre. Mais j'ai voulu compléter tout de suite ce qui concerne le genre oratoire dans ce siècle; et d'ailleurs, au moment où je revois tout ce qui était fait de cette troisième partie qui traite du dix-huitième siècle, dix ans de révolution ont été pour les lettres un véritable interrègne, au point que la plupart de ceux qui figuraient dans les premiers rangs sont, pour ainsi dire, entrés déja dans la postérité, soit par leur silence ou par leur âge, soit parce que la révolution a comme anéanti le monde où nous vivions, et que l'espèce de monde fantastique

qui en a pris la place pour un moment, a donné naissance à une littérature nouvelle que nous ne connaissions pas, qui n'existe que par lui, qui n'est digne que de lui, et qui, d'un moment à l'autre, doit disparaître avec lui (avril 1799).

SECTION II.

Éloquence de la chaire.

Je commencerai cet article par réparer une omission qui est une sorte d'injustice, car c'en est une dans toute espèce d'appréciation, de ne pas insister assez sur un mérite éminent. Il s'agit de Bourdaloue, dont j'ai parlé trop succinctement lorsque j'ai traité de l'éloquence du dernier siècle. Ce n'est pas que j'aie rien à rétracter dans l'article qui concerne ce célèbre prédicateur; tout ce que j'y ai énoncé me paraît encore vrai; mais je n'y ai pas dit tout ce que je devais dire. J'ai pu, en considérant Massillon et lui sous des rapports purement littéraires, ceux d'orateur et d'écrivain, ne mettre aucune comparaison entre eux; et en effet, je ne pense pas que, sous ce point de vue, Bourdaloue puisse la soutenir. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en parlant d'orateurs chrétiens, je ne devais pas régler mon jugement entier sur le seul plaisir que je cherchais alors dans leurs ouvrages, celui d'une lecture agréable: j'étais tenu d'examiner ce que l'un

et l'autre étaient et devaient être pour des chrétiens, puisque c'est pour des chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. J'avais alors beaucoup lu Massillon et fort peu Bourdaloue, et cette différence était en raison du plus ou moins d'attrait dans l'élocution. Cet attrait seul ne devait pas tout décider : il était de l'équité de voir à quel point Bourdaloue avait atteint les différents résultats du ministère de la parole évangélique, puisqu'il y en a de plus d'une espèce, tous essentiels, et peut-être même tous d'une égale efficacité, à proportion de la diversité des esprits. Tous ces effets, étant également l'objet du prédicateur, sont également pour lui, dès qu'il les obtient, les palmes de son art, et il en est deux où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction, portées chez lui seul à un tel degré, qu'il ne me semble pas moins rare et moins difficile de penser et de prouver comme Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme Massillon. Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans leur genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son *Avent*, son *Carême*, et particulièrement ses *Sermons* sur les mystères, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lu-

mière et d'instruction auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu! Qui jamais est entré aussi avant dans les mystères du salut? Quel autre en a fait connaître, comme lui, la hauteur, la richesse et l'étendue? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue: on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur comme Bossuet en élévation. Certes, ce n'est pas un mérite vulgaire qu'un recueil de Sermons que l'on peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et bien médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc pour des chrétiens une des meilleures lectures possibles: rien n'est plus attachant pour le fond des choses; et la diction, sans les orner beaucoup, du moins ne les dépare nullement. Elle est toujours naturelle, claire et correcte; elle est peu animée, mais sans vide, sans langueur, et relevée quelquefois par des traits de force: quelquefois aussi, mais rarement, elle approche trop du familier. Quant à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible; il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient toujours parole. Je ne serais pas surpris que, dans un pays comme l'Angleterre, où la prédication est toute en preuves, Bourdaloue parût le premier des prédicateurs; et il le serait partout, s'il avait les mou-

vements de Démosthènes, comme il en a les moyens de raisonnement. En total, je croirais que Massillon vaut mieux pour les gens du monde, et Bourdaloue pour les chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par tout ce qu'elle a de douceur et de charme; l'autre éclairera et affermira le chrétien dans sa foi par tout ce qu'elle a de plus haut en conceptions et de plus fort en appuis. Voyons à présent ce qu'elle a été dans la chaire, depuis les derniers jours de la régence jusqu'aux premiers de la révolution.

La décadence y est sensible, et c'est, comme nous l'avons déja vu ailleurs, la suite naturelle des efforts que fait l'esprit pour chercher un mieux imaginaire, quand le génie a trouvé le beau réel. On s'écarte alors du bon pour courir après le nouveau, et l'on se perd dans les erreurs, les bizarreries, les inconséquences de toute espèce, pour attraper un faux air d'originalité, et pour échapper à la ressemblance. On ne songe pas que les premiers principes ne peuvent jamais varier, puisqu'ils sont fondés sur la nature des choses et sur l'expérience des siècles; que c'est toujours de là qu'il faut partir, et que c'est seulement par la manière de les appliquer diversement que le vrai talent se distingue, et produit des beautés toujours neuves, en se conformant à des règles toujours les mêmes. Mais cette force de conception, toujours rare, le devient bien plus encore après les époques de per-

fection, et c'est alors que les esprits médiocres, qui font le grand nombre, se jettent tête baissée dans tous les écarts possibles. Aussi la raison attachante et lumineuse de Bourdaloue, l'élégance et la sensibilité de Massillon, le nombre et la pureté de Fléchier, le naturel et le sublime de Bossuet, firent place, dans l'oraison funèbre et dans le sermon, à la sécheresse du bel-esprit, aux ornements frivoles et déplacés, au style découpé et antithétique, à de petites peintures froidement symétrisées, à une morale sans onction, sans mouvement, sans dignité. Tels sont les défauts qui dominent plus ou moins dans la plupart des compositions oratoires dont les auteurs ont occupé la chaire avec quelque réputation, l'abbé de La Tour-du-Pin, l'abbé Clément, le P. Élisée, le P. Sensaric, etc.; et je cite, comme on voit, des noms connus, des prédicateurs que leurs succès appelèrent à la cour, et qui attirèrent la foule à Paris. Leurs ouvrages imprimés n'ont point soutenu cet éclat passager, et ont presque tout perdu à la première lecture. Tous cependant avaient de l'esprit et des connaissances; mais tous manquent de force, d'élévation, de pathétique. Trois seulement se sont tirés de la foule, et ont encore des lecteurs, Segaud et Neuville, tous deux jésuites, et l'abbé Poule. Ce sont nos premiers prédicateurs, mais dans le second rang. L'abbé Poule a la première place dans l'opinion commune; il

peut la mériter comme orateur, par deux discours qui sont d'un grand effet en ce genre.

Segaud fut assez heureux pour se préserver de l'influence du mauvais goût, et c'est là son premier mérite. L'abbé Clément l'eut aussi, et sa composition est assez sage; mais elle est froide, et ne s'élève ou ne s'anime presque jamais; et l'absence de défauts choquants ne suffit pas: c'en est un grand que l'absence des beautés. Segaud en a, et de plus d'une espèce; il en a surtout de touchantes, et sa manière est en général facile et douce. C'est ce qui fait lire avec plaisir plusieurs de ses sermons, plus travaillés que les autres; car il n'est pas exempt de faiblesse et de négligence, et il a trop peu approfondi ses sujets. Il avait pris Massillon pour son modèle, et s'en rapproche quelquefois, non pas par la richesse de diction, mais par des morceaux de sentiment, surtout dans le sermon du *Pardon des injures*, et dans celui de *la Madeleine*, où il est abondant en moyens de persuasion, et parvient à de grands effets. A ne considérer que le mérite oratoire, on pourrait, de ses six volumes de sermons, en extraire un qui méritera toujours d'être lu et distingué par les gens de goût. Je n'en citerai qu'un passage, comme exemple de cette imagination sensible et affectueuse qui le distingue. Il s'agit de cette préférence que, selon la parabole de *l'Enfant prodigue*, Dieu semble donner au pécheur converti sur les justes eux-mêmes. « Sem-

« blable, dit le prophète (car pourquoi avoir « honte de se servir d'une comparaison dont Dieu « se sert lui-même et se fait honneur?), sem- « blable à une mère pleine d'affection et de ten- « dresse pour chacun de ses enfants, *numquid* « *oblivisci potest mulier infantem suum?* Voyez-la « leur arracher le couteau dont ils se jouent, et, « dans la crainte qu'ils ne se blessent, leur dé- « fendre de tels jeux sous les plus grièves peines, « leur montrer les plus rudes châtiments déja tout « préparés. Vous la prendriez plutôt pour une « marâtre que pour une mère, tant elle paraît « en fureur. Qu'un d'eux cependant, malgré sa « défense, vienne à se blesser, elle court, elle « vole, elle s'empresse, tout émue de douleur, « et comme frappée du même coup qui l'a percé. « Mais si cet enfant vient de lui-même et en pleu- « rant lui montrer son sang qui coule, et lui dé- « couvrir sa plaie qui saigne, n'oublie-t-elle pas « pour lui seul tous les autres, et ne semble-t-elle « pas préférer ce malade indiscret et désobéissant « à ceux qui sont encore sains, et qui ont été « plus discrets et plus sages? »

L'orateur aurait pu pousser plus loin l'effet des détails et des rapports, et nous montrer, par exemple, cette mère consolant son enfant, bien loin de le gronder, et tout occupée d'adoucir sa douleur et de guérir sa plaie, sans paraître encore songer à sa faute. C'est là que l'imagination pouvait enrichir le style. Mais la compa-

raison en elle-même est pleine de grace et d'intérêt, autant qu'elle est ingénieuse; et cette dernière qualité est une de celles que l'on remarque dans les sermons du P. Segaud. Il y a dans son talent un grand fond d'esprit dont il n'abuse pas, comme l'abbé Poule, mais dont il ne se sert pas non plus, à beaucoup près, comme Massillon.

L'abbé Poule est bien plus loin que Segaud de la pureté de goût, de la flatteuse harmonie de paroles, de cette science de la religion et du cœur humain, de cet usage heureux et substantiel de l'Écriture et des Pères, qui ont consacré les ouvrages de l'illustre évêque de Clermont. Il est encore bien plus loin de la profondeur de Bourdaloue; mais il s'est fait remarquer par une imagination vive et brillante, qui lui a fourni, dans quelques uns de ses discours, de très-beaux mouvements oratoires. Son art le fait quelquefois admirer; mais aussi se laisse trop souvent apercevoir; et s'il y a un genre d'éloquence où l'orateur doive surtout se faire oublier lui-même, c'est le sermon. C'est un des mérites éminents de Bourdaloue : il occupe tellement de la chose, qu'on ne songe pas à lui, et nul des modernes n'a été, sous ce rapport, plus semblable à Démosthènes ; nul ne fait dire plus souvent : Il a raison. L'abbé Poule, au contraire, éblouit beaucoup plus qu'il ne persuade; mais il entraîne, dans certains moments, par la vivacité des tours et des figures. Ses deux meilleurs discours, sans

aucune comparaison, sont ceux qu'il prononça sous le titre d'*Exhortations de charité*, en faveur des pauvres prisonniers et des enfants-trouvés; et c'est l'éloge de son ame, comme de son talent, qu'il n'ait jamais été plus éloquent qu'en faveur de l'infortune. L'effet et le bruit de ces exhortations fut prodigieux, et d'autant plus, que l'orateur avait toutes les graces et tous les moyens du débit. Paris et Versailles retentirent de ses succès, et c'était peu de chose; mais l'auditoire ne lui résista pas, et ce fut là le vrai triomphe, celui qu'il remporta sur l'avarice et l'insensibilité, qui croient trop souvent avoir payé en applaudissant l'avocat des pauvres, sans rien faire pour ses clients. Ici, l'orateur put entendre un bruit plus doux à ses oreilles que celui des applaudissements : c'était l'or et l'argent tombant de tous côtés avec une abondance qui prouvait une émulation de charité. Beaucoup de personnes donnèrent tout ce qu'elles avaient sur elles, et c'étaient des sommes; en un mot, on ne se souvenait pas d'avoir rien vu de semblable. Ce sont là les spectacles de la religion : il me semble qu'ils en valent bien d'autres, et que ceux qui ont tant de besoin des illusions du théâtre pour se procurer de douces larmes ne font pas le choix le plus heureux.

Le texte du discours pour les enfants-trouvés était très-bien choisi : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me* (mon père et ma mère m'ont

abandonné); et ce texte heureux lui fournit sur-le-champ un exorde tout en mouvements et en figures, et l'exposé de son sujet. « Les avez-vous « entendus, Chrétiens, les cris de cette multi- « tude de malheureux abandonnés, presque en « naissant, de ceux mêmes qui leur ont donné « le jour? Que d'Ismaëls consumés par la faim se « traînent languissamment dans le désert, loin « des yeux de leurs mères éplorées! Où sont les « anges consolateurs qui accourent pour les sou- « lager dans leurs besoins? Que de Moïses flottent « dans leurs berceaux sur les eaux du Nil, éloi- « gnés de toute assistance! Où sont les filles de « Pharaon qui se laissent toucher à leur malheur, « et s'empressent de les enlever au péril qui les « menace, etc.? » La substance de ces figures est tirée des livres saints: c'est une partie essentielle de l'art de la chaire, et l'on voit qu'elle n'était pas étrangère à l'abbé Poule; mais il s'en sert bien plus pour l'imagination que pour l'instruction, et c'est un défaut dans ses sermons, que le peu qu'il tire d'un trésor inépuisable.

Naturellement rien ne devait être plus touchant que la peinture de l'enfance malheureuse, et peut-être l'auteur n'en a-t-il pas fait tout ce qu'il eût pu faire, s'il eût fait passer dans son ame tout le feu de son imagination; mais on va voir qu'il se sert de celle-ci de manière à émouvoir la nôtre par des images tantôt douces, tantôt fortes, dont l'effet est l'espèce de pathétique que

l'auteur sait le mieux atteindre. « Il faudrait étaler « ici cette foule prodigieuse de nourrissons de la « patrie ; ils n'ont pas de meilleur intercesseur que « leur présence et leur nombre. Pourquoi les ca- « cher ? C'est le jour de leur moisson, c'est la fête « de leur adoption. Où sont-ils ? Appréhenderait- « on de les introduire dans ce temple ? Jésus- « Christ les aime ; il vous exhorte à ne pas les « empêcher d'aller jusqu'à lui : *Sinite parvulos* « *venire ad me*. Il vous les propose comme des « modèles que vous devez imiter : *Estote sicut in-* « *fantes*. Que craindriez-vous vous-mêmes de ces « enfants timides ? Leur présence n'a rien qui « puisse offenser votre délicatesse ; ils ne vous « importuneront pas de leurs gémissements ni « de leurs plaintes ; ils ne savent pas qu'ils sont « pauvres : puissent-ils ne le savoir jamais ! Ils ne « vous reprocheront ni la dureté de vos cœurs, « ni vos prodigalités insensées, ni vos superfluités « ruineuses ; ils ignorent les droits qu'ils ont sur « vous, et tout ce que leur coûtent vos passions « et votre luxe. Vous les verrez se jouer dans le « sein de la Providence, incapables également de « reconnaissance et d'ingratitude. Toujours con- « tents dès que les premiers besoins de la na- « ture sont satisfaits, leurs désirs ne s'étendent « pas plus loin. Présentez-leur l'or et l'argent que « vous leur destinez, ils le saisiront d'abord avec « empressement comme un objet d'amusement et « de curiosité ; ils s'en dégoûteront bientôt, et

« vous le laisseront reprendre avec indifférence.
« Ces prémices intéressantes de la vie, la faiblesse
« et les graces de leur âge, leur ingénuité, leur
« candeur, leur innocence, leur insensibilité
« même à leur propre infortune, vous attendri-
« raient jusqu'aux larmes. Eh! qu'il vous serait
« alors aisé d'achever leur triomphe sur vous!

Il y a beaucoup d'art à produire ainsi sur la scène ces enfants délaissés, et à suppléer leur absence par la vérité des peintures. Il paraît que l'orateur a cherché ses effets plutôt dans le charme naturel de l'enfance que dans le détail de ses besoins et de ses misères, qui eût été, ce me semble, d'un pathétique plus profond. Peut-être a-t-il craint de rebuter la délicatesse de son auditoire, composé généralement de personnes à qui l'habitude des jouissances donne une sorte d'aversion pour le tableau des besoins extrêmes; et pourtant qui aurait dû savoir le relever par les couleurs de l'art mieux que l'écrivain qui a su en employer en ce même endroit de si délicatement nuancées? « Ils ne savent pas qu'ils sont pau-
« vres... Vous les verrez se jouer dans le sein de
« la Providence, etc. » Ce ne sont pas là des beautés vulgaires; c'est un mérite d'expression vraiment admirable.

Mais il renforce ses pinceaux, et semble emprunter quelque chose de l'éloquente indignation des prophètes, quand il remonte aux causes premières de cette misère publique qui produit tant

d'orphelins et d'infortunés. « Si vous me demandez « d'où sont venus la plupart de ces enfants qui « peuplent le nouvel asyle (1) que nous visitons, « je vous répondrai : De la hauteur de leurs châ- « teaux menaçants, des seigneurs insatiables ont « fondu, avec la rapidité de l'aigle, sur des vas- « saux sans défense, abattus par la crainte ; ces « tyrans altérés ont disparu tout à coup, em- « portant avec eux vers cette capitale des dé- « pouilles dégouttantes des pleurs de tant de « misérables ; elles serviront d'ornement au « triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux « désespérés ont été forcés d'envoyer leurs en- « fants en Égypte, pour les dérober au glaive de « la misère. Les voilà, etc. » Il joint à ce tableau celui de l'état de dénûment où sont réduits les hospices de charité, qui deviennent, faute de secours suffisants, des gouffres de destruction ; et alors il s'écrie : « Malheur ! malheur ! que les « réjouissances et les fêtes cessent parmi les « hommes, s'ils sont encore susceptibles de quel- « que impression de sensibilité ! Malheur ! mal- « heur ! que cette parole formidable retentisse « partout aux oreilles des riches, et les poursuive « sans cesse ! Malheur ! malheur ! que la nature « consternée s'abyme dans le deuil et qu'elle ne

(1) C'était un nouvel édifice bâti près de l'Hôtel-Dieu, et que la multitude, toujours croissante, des enfants abandonnés avait rendu nécessaire.

« se relève que lorsque la charité, plus géné-
« reuse et parfaitement secourable, aura réparé
« cet outrage fait à l'humanité! »

Ce mouvement sublime peut être mis à côté de ce que l'on connaît de plus beau dans le genre pathétique : mais l'auteur n'eût-il pas été plus équitable, s'il eût attribué cette multitude d'orphelins venus des campagnes, beaucoup plus à la rapacité du fisc et aux suppôts de la chicane qu'à la dureté des seigneurs, qui avaient infiniment moins de moyens de nuire, très-rarement la volonté d'opprimer, et qui souvent étaient les bienfaiteurs de leurs vassaux, bien loin d'en être les oppresseurs?

Le discours *sur l'Aumône*, prêché au Châtelet en faveur des prisonniers, est plus étendu et plus proprement un sermon; et c'est aussi ce que l'auteur a de mieux composé et de mieux écrit; mais il brille surtout, comme le précédent, par la véhémence des mouvements et par des traits d'une imagination sensible. Telle est cette apostrophe aux grands du monde : « Nous sommes
« chargés du ministère de la parole; vous êtes
« chargés du ministère de l'aumône : réunissons
« ces deux ministères, la parole et l'aumône, et
« il n'est point d'infortuné, quelque endurci qu'il
« soit, qui puisse se défendre de nos attaques.
« Faisons-en l'essai : la circonstance ne peut être
« plus favorable; nous sommes sur les lieux.
« Allons ensemble à ces prisons ténébreuses, ima-

« ges en tout sens de l'enfer; entrons dans ces « cachots affreux où l'on ne voit qu'exécration, « où l'on n'entend que blasphêmes. Forts de « votre présence, et la croix à la main, nous élè- « verons notre voix au milieu de ces imprécations « et de ces horreurs, et nous dirons à ces furieux : « Malheureux! pourquoi vous défiez-vous de la « Providence? Vous outragez votre Dieu au mo- « ment où il vous envoie son ange pour être vo- « tre consolateur. A ces mots, vous briserez les « chaînes des uns, vous rendrez les autres à leur « famille éplorée, vous répandrez sur tous des « secours abondants. Témoin alors des prodiges « de votre charité, nous ajouterons avec assu- « rance : *Adorez le Seigneur qui vient vous visiter « dans votre affliction, et ne cessez de le glori- « fier : Adorate dominum, etc.;* et nous trou- « verons tous les esprits soumis et tous les cœurs « dociles; et les lieux de désolation ne retenti- « ront plus, ainsi que la fournaise de Babylone, « que des cantiques du Seigneur. Ne nous sépa- « rons pas; il y va du salut de nos frères; volons « à la conquête des ames. Ne vous laissez point « rebuter par l'horreur des habitations : prisons, « cabanes, hôpitaux, qu'importe? Est-il demeure « si affreuse qui ne devienne aimable lorsqu'on « est assuré d'y trouver Jésus-Christ? Allons en- « semble partout où il y a des misérables qui « maudissent la Providence; nous leur parlerons « hardiment de la bonté du Dieu qui veille à la

« conservation de tous les hommes; et ce que « nos discours ne feront qu'annoncer, vos libé- « ralités plus persuasives le prouveront. »

Le mérite de ce morceau, comme prédication, c'est de faire rentrer dans le plan et les intérêts de la religion ce qui ne semblerait qu'un devoir de l'humanité. C'est ce que j'appelle une belle idée, une idée évangélique; et le moyen oratoire est habilement tiré des circonstances du lieu et du moment, comme dans le morceau qui suit, et qui sert à montrer à la fois Jésus-Christ sur les autels et dans la personne du pauvre. « Vous « voilà placés entre l'autel et les cachots, entre « Jésus-Christ adoré et sur le trône de ses misé- « ricordes, et Jésus-Christ méprisé et souffrant « dans ses membres; également voilé dans l'un « et dans l'autre sanctuaire, sous des symboles « obscurs et mystérieux, également victime dans « l'un et l'autre état : ici, victime de son amour « pour nous; là, victime de la dureté des riches. « Écoutez cette voix qui sort du fond de ce taber- « nacle; c'est la voix de celui qui vous a rache- « tés, c'est la voix de celui qui jugera les vivants « et les morts. Il vous dit : Qu'ai-je affaire des « honneurs hypocrites que vous me rendez? « Votre feinte humiliation est un outrage et une « cruauté. Vous m'avez foulé aux pieds en en- « trant dans le temple; et vous venez vous pro- « sterner tranquillement devant mes autels! Ne « vous ai-je pas dit que *j'aimais mieux la miséri-*

« *corde que le sacrifice?* Ames intéressées, il ne
« vous en coûte rien pour m'adorer, il vous en
« coûterait pour me secourir. Ne suis-je donc
« votre Dieu que quand j'ai des graces à distri-
« buer? Comme Pierre, vous me reconnaissez
« pour votre Seigneur sur le Thabor, et vous me
« reniez dans le Prétoire. Moins d'abaissement
« et plus de charité. Honorez-moi de votre sub-
« stance, de ces richesses qui sont et mon ouvrage
« et mes bienfaits. Voilà l'encens, voilà l'offrande,
« voilà l'action de graces que je vous demande.
« Acquittez-vous en partie, par vos largesses,
« du sang que j'ai versé pour vous. Nouveaux
« Josephs, nourrissez votre père céleste, et deve-
« nez en quelque façon *les sauveurs de votre Sau-*
« *veur même.* »

Ce morceau, vraiment éloquent, et d'autant plus qu'il est tiré en partie de l'Écriture, ne laisse rien à désirer, si ce n'est, ce me semble, que le dernier trait devait être de sentiment, au lieu de n'être qu'une pensée un peu recherchée. L'auteur aime trop ces sortes d'oppositions dans les termes : c'est ainsi que, dans son autre *exhortation*, en parlant de ces parents infortunés qui abandonnent leurs enfants à la charité publique, faute de pouvoir les nourrir, il dit : *C'est la nature désolée qui s'immole elle-même à la nature.* Je ne saurais goûter, surtout dans l'éloquence de la chaire, ces sortes de pensées toujours un peu forcées, si elles ne sont pas absolument

fausses. Il faut quelque temps pour s'assurer qu'elles ne le sont pas au fond, quoiqu'elles se combattent dans les termes; et tout ce qu'il faut étudier ainsi est toujours un peu froid. C'est pour cela qu'il vaut cent fois mieux, en pareil cas, préférer au figuré, qui est pour l'esprit, le propre qui va droit au cœur. Qu'y a-t-il ici en effet? un sentiment qui l'emporte sur un autre. Les parents dont il s'agit se privent de leur enfant pour assurer sa vie; il ne vivra plus pour eux, mais il vivra; ce n'est pas lui qu'ils sacrifient, c'est eux-mêmes; ils remplissent envers lui le premier de leurs devoirs, celui de le conserver; et plus ce devoir est douloureux, plus il porte avec lui d'intérêt et de droits à la pitié. Voilà ce qui est réel, et que tout le monde est à portée d'entendre et de sentir au premier aperçu; et cela ne vaut-il pas mieux que *la nature immolée à la nature*, qui ne peut être dit et compris qu'avec un esprit que tout le monde n'a pas? L'orateur doit, le plus qu'il est possible, parler pour tout le monde, sans parler cependant comme tout le monde : c'est là son art et son devoir.

Mais voici une expression à laquelle il ne manque rien, parce que l'imagination ne l'a figurée qu'en la rendant plus sensible, sans lui rien oter de sa vérité; et c'est un mérite que l'auteur montre assez souvent dans ces deux discours, et quelquefois encore dans les autres. Il s'agit de cet

avantage de notre religion, avantage unique, et qui tient au sublime de nos mystères et de notre Évangile, que pour nous l'aumône n'est jamais perdue, parce qu'elle se rapporte à celui près de qui on ne perd jamais rien, à Dieu. « *Date:* Répandez. Vous n'avez pas à craindre « l'ingratitude des pauvres, qu'ils se taisent, « qu'ils oublient vos largesses. L'aumône n'a pas « besoin d'introducteur; elle monte toute seule « jusqu'au trône du Dieu vivant, assurée d'en « rapporter la récompense qui lui est due. » Ces mots, *elle monte toute seule*, etc., sont du vrai sublime de pensée et d'expression; c'est la manière de Bossuet et de Massillon, mais ce n'est pas celle qui est habituelle et propre à l'auteur: nous verrons bientôt que la sienne en est fort différente.

Ce qui est encore louable dans celle-ci, ce sont les rapprochements ingénieusement tirés des figures de l'ancienne loi, appliquées aux préceptes de la nouvelle. Tel est ce passage sur l'emploi des richesses: « Rappelez-vous la manne « du désert: tout ce que les Israélites en ramas- « saient au-delà de leurs besoins de chaque jour, « s'altérait et se consumait. Moïse en fit remplir « une urne, qu'il plaça dans l'arche du Seigneur; « et cette manne, si tendre, si délicate, y fut « inaltérable. Il en est de même des biens de la « terre: tout ce que vous en gardez au-delà du « nécessaire et des bienséances étroites de votre

« état se corrompt et vous corrompt vous-mêmes.
« Cachez ces richesses superflues dans les arches
« vivantes de Jésus-Christ, elles y deviendront
« incorruptibles. »

Pour achever ici ce qui est spécialement du bon genre et du talent de l'auteur, je citerai encore cette admirable péroraison du discours *sur l'Aumône:* « Il me semble, en ce moment, entendre la voix de Dieu qui me dit, comme au-
« trefois au Prophète : Prêtre du Dieu vivant,
« que voyez-vous? — Seigneur, je vois, et je vois
« avec consolation, un nombre prodigieux de
« grands, de riches, émus, touchés *pour la pre-*
« *mière fois* du sort des misérables. — Passez à
« un autre spectacle; percez ces murs, percez
« ces voûtes: Que voyez-vous? — Une foule
« d'infortunés, plus malheureux peut-être que
« coupables. Ah! j'entends leurs murmures con-
« fus, ces plaintes de la misère délaissée, ces
« gémissements de l'innocence méconnue, ces
« hurlements du désespoir. Qu'ils sont perçants!
« mon ame en est déchirée. — Descendez: Que
« trouvez-vous? — Une clarté funèbre, des tom-
« beaux pour habitation, l'enfer au-dessous; une
« nourriture qui sert autant à prolonger les tour-
« ments que la vie; un peu de paille éparse çà et
« là, quelques haillons; des cheveux hérissés,
« des regards farouches, des voix sépulcrales,
« qui, semblables à la voix de la Pythonisse,
« s'exhalent en sanglots, comme de dessous terre;

« les *contorsions* de la rage; des fantômes hideux « se débattant dans les chaînes, des hommes l'ef- « froi des hommes. — Suivez ces victimes déso- « lées jusqu'au lieu de leur immolation : Que « découvrez-vous? — Au milieu d'un peuple im- « mense, la mort sur un échafaud, armée de « tous les instruments de la douleur et de l'in- « famie. Elle frappe. Quelle consternation de « toutes parts! quelle terreur! Un seul cri, le « cri de l'humanité entière, et point de larmes. « — Comparez à présent ce que vous avez vu « de part et d'autre, et concluez-vous-même. — « Seigneur, plus je considère attentivement, et « plus je trouve que la compensation est exacte. « Je vois un protecteur pour chaque opprimé, « un riche pour chaque pauvre, un libérateur « pour chaque captif; ils sont même presque en « présence les uns des autres; il n'y a qu'*un mur* « entre eux et le cœur des riches. Un prodige de « votre grace, ô mon Dieu! et la charité ne fera « bientôt plus qu'une seule vision de ces deux « visions. Le prodige s'opère: les riches *nous aban-* « *donnent;* ils se précipitent vers les prisons, ils « fondent dans les cachots; il n'y a plus de mal- « heureux, il n'y a plus de débiteurs, il n'y a plus « de pauvres. Reste seulement quelques crimi- « nels dévoués au glaive de la justice pour l'in- « térêt général de la société, dont ils ont violé « les lois les plus sacrées; mais du moins conso- « lés, mais soulagés, mais disposés à recevoir

« leurs supplices en esprit de pénitence, et leur « mort même en sacrifice d'expiation, ces mons- « tres vont mourir en chrétiens. C'en est fait, « aux approches de la charité, tous ces objets « lugubres qui affligeaient l'humanité ont dis- « paru, et je ne vois plus que les cieux ouverts, « où seront admises ces ames véritablement divi- « nes, puisqu'elles sont miséricordieuses; dignes « de régner éternellement avec vous, ô le Redem- « pteur des captifs! ô le Consolateur des affligés! « ô le Père des pauvres! ô le Dieu des miséricor- « des! Ainsi soit-il. »

Ce morceau n'est pas exempt de taches : il y a des fautes de plus d'une espèce. La plus légère, c'est le mot de *contorsions*, qui n'est pas du style noble: le mot propre était *convulsions*. C'est un petit défaut de goût; mais les défauts de jugement sont plus répréhensibles. Il fallait bien se garder de représenter ces grands, ces riches, *émus, touchés pour la première fois du sort des misérables*. Qui lui a dit que c'est *pour la première fois?* C'est une espèce d'injure à son auditoire. Il suffisait de remarquer un attendrissement qui pouvait n'être que passager, comme il n'arrive que trop souvent, mais que sans doute la grace de Dieu allait rendre efficace. C'était une préparation convenable à ce *prodige de la charité*, par lequel il va si heureusement finir; au lieu qu'en les montrant déja si *émus* et si *touchés*, il n'y a plus réellement de *prodige*

dans ce qui suit. L'auteur eût évité une autre espèce de contradiction dans ces mots d'ailleurs si heureux : *Il n'y a qu'un mur entre eux et le cœur des riches.* Non, il n'y a plus de *mur* de séparation, puisque ce cœur est *ému et touché.* Il ne fallait pas dire non plus : *Ils nous abandonnent.* A-t-il oublié ce beau mouvement qui précède, *allons ensemble*, etc.? et n'est-ce pas à lui de leur montrer le chemin? Il devait donc dire : Ils vont nous suivre. Toutes ces remarques ne tendent qu'à faire voir combien la suite et le rapport des idées sont nécessaires partout, et combien il importe que l'imagination, soit oratoire, soit poétique, mais principalement la première, soit toujours surveillée par la raison; car d'ailleurs il ne faut pas croire que ces fautes, quoique réelles, aient pu affaiblir l'effet général de cette péroraison, soutenue par l'action de l'orateur. Non; mais elles se font sentir à la lecture, et c'est surtout à la lecture que le talent est définitivement jugé. Celui de l'abbé Poule peut assurément se glorifier de la conception, et même en total de l'exécution de ce morceau : la fin surtout est puissamment oratoire. On dirait que l'orateur a mis ici en action tout le résultat de son discours, et qu'il entraîne son auditoire à sa suite; et voyez combien une figure, très-commune en elle-même, l'exclamation, peut devenir belle quand elle est bien placée. C'est peut-être la première fois qu'on a terminé un discours par une suite d'ex-

clamations. Elles sont ici du plus grand effet : c'est qu'elles ne sont pas de rhétorique, mais de sentiment. Quand l'orateur s'écrie, en finissant, O le Rédempteur des captifs ! ô le Consolateur des affligés ! etc., il en est au point que ce cri doit sortir de tous les cœurs comme du sien C'est en invoquant Dieu sous ces noms, qui nous rappellent tout ce qu'il est pour nous, et ce que nous devons être pour nos frères à son exemple, que tous ces grands, tous ces riches, vont *se précipiter* dans la demeure de l'infortune, à la suite du ministre de l'Évangile et du *Père des miséricordes*.

J'ai mis sous vos yeux les vrais titres de gloire de l'abbé Poule. Ces deux discours sont incomparablement ce qu'il a fait de meilleur : les beautés y prédominent partout. Joignons-y encore un passage du sermon *sur le Service de Dieu :* le sermon est inégal, mais le passage est vraiment du ton de la chaire, et c'est pour cela que je le rapporte avant de passer à l'examen du reste, où le principal défaut de l'auteur est de s'éloigner, presque à tout moment, du ton qui est propre au genre. Il s'agit ici de cette décadence de l'esprit du christianisme, dont l'orateur se plaint amèrement, comme tous les autres, à la même époque, et qui rend les prédications presque inutiles.

« Au milieu de ce tumulte et de ces abomi-
« nations, une voix plaintive, une voix atten-

« drissante se fait entendre; c'est la voix de l'É-
« glise. Elle nous dit, comme à ses ministres (et
« à qui pourrait-elle mieux confier ses douleurs
« qu'à ceux qui les partagent?); elle nous dit:
« Me voici veuve et désolée, à cause que mes en-
« fants ont péché; ils ont violé la loi du Seigneur:
« c'est pour cela que je me suis couverte d'un sac
« et d'un habit de *suppliante.* — Mère infortunée!
« quel remède pourrions-nous apporter à tant
« de maux? quel secours attendez-vous de nous?
« Des exhortations? Les mondains les méprisent;
« voudraient-ils les écouter? Pour les attirer à
« nos instructions, il faudrait leur plaire: pour
« leur plaire, il faudrait presque leur ressembler;
« et si nous avions le malheur de leur ressembler,
« les convertirions-nous? Ainsi, toutes les fonc-
« tions de notre ministère se tournent pour nous
« en amertume. La prédication de l'Évangile nous
« paraît un devoir pénible, un fardeau, parce
« qu'elle est infructueuse. Vos saintes solennités
« nous attristent, parce qu'elles sont abandon-
« nées; vos voies sont désertes: nous chantons,
« il est vrai, les cantiques de Sion, ces cantiques
« de joie; mais nous les chantons dans une terre
« étrangère, mais nous les *chantons en soupirant,*
« parce qu'ils nous rappellent trop *les jours de*
« *votre gloire.* Nous faisons descendre sur l'autel
« la victime adorable; mais nous l'appelons en
« tremblant, parce que nous craignons de l'ex-
« poser aux blasphèmes des impies et aux profa-

« nations des mauvais chrétiens. Notre unique « consolation est donc de mêler nos larmes avec « les vôtres. « *Super flumina Babylonis*, etc. »

Un habit de suppliante n'est pas ici l'expression juste. L'Église est toujours *suppliante* ici-bas, même dans ses actions de graces : un habit de deuil et d'affliction, c'est ce que l'auteur devait dire. Si son expression est inexacte ici, ailleurs elle est incomplète. *Les jours de votre gloire* ne suffit pas pour justifier des *cantiques chantés en soupirant*; il était nécessaire de dire *des jours de gloire qui ne sont plus.* Le morceau d'ailleurs est plein d'une douleur chrétienne; mais il y manque ce que l'auteur oublie trop souvent dans des morceaux semblables, de mettre la consolation à côté du mal : c'est un devoir; et Bourdaloue, Massillon, et les prédicateurs vraiment évangéliques, n'y manquent jamais. C'est qu'ils se souviennent qu'ils sont les ministres du Dieu *qui frappe et guérit*, qui seul sait tirer le bien du mal par un ordre sublime et mystérieux, qui est celui de l'éternité, mais qu'il nous permet souvent d'apercevoir même dans l'ordre du temps. C'est aussi la marche des prophètes de l'ancienne loi, qui font toujours succéder des espérances et des promesses consolantes aux plaintes et aux menaces : ils se fondaient sur l'attente du Messie; et, depuis son premier avènement, nous devons nous reporter à l'attente du second et à

tout ce qui le prépare; c'est l'esprit du christianisme, et la force de l'Église.

A présent je suis obligé (1) de faire voir qu'à ces deux discours près, et quelques endroits encore très-clair-semés dans les autres, l'abbé Poule n'est point du tout *un modèle;* que, bien loin d'être au premier rang des prédicateurs, il est à peine le premier dans le second. Neuville est peut-être au-dessus de lui sous les rapports les plus importants; et, au total, il manque à

---

(1) Je le suis d'autant plus, que, lorsque je parlai dans *le Mercure*, de ces sermons publiés en 1778, j'exagérai l'éloge et négligeai la critique. Une lecture rapide me fit sentir aisément les beautés, et je fis d'autant moins d'attention au nombre et à la gravité des défauts, que j'avais moins étudié le genre, qui m'était alors par lui-même fort indifférent. Je jugeai à peu près l'abbé Poule comme un académicien moraliste, et je me contentai d'observer qu'il n'avait pas *la pureté* de Massillon, quoiqu'en général j'eusse l'air de le mettre, à cela près, dans le même rang, et parmi *les modèles de l'éloquence de la chaire*. J'ai bien changé d'avis quand je l'ai relu, et ce n'est pas la seule fois que je me suis aperçu combien nos jugements sont sujets à l'erreur, même dans les objets qui nous sont le plus familiers, quand nous n'en puisons pas le principe à la source de toute vérité.

Cette première opinion, que j'énonçai en 1778, fut suivie par quelques gens de lettres, qui ont depuis imprimé des parallèles raisonnés entre Massillon et l'abbé Poule. Je ne connais ni ces parallèles ni leur résultat; mais il me sera facile de faire voir qu'il n'y en avait pas à établir, et quelle prodigieuse distance il y a encore entre ces deux écrivains.

l'abbé Poule trop de parties essentielles, il a trop de défauts habituels et marqués pour être compté parmi les maîtres de l'éloquence en général, ni en particulier, parmi les classiques de la chaire.

1° Il n'a nullement rempli l'étendue du ministère de la parole évangélique. Je sais que le nombre ne fait pas la qualité, et cela est vrai surtout dans les ouvrages d'imagination. Mais ici c'est autre chose : un prédicateur doit être un catéchiste pour les hommes faits, comme un prêtre est par état un catéchiste pour les enfants; et si la mission de celui-ci est très-bornée, celle de l'autre est vaste : on y avance en raison du zèle ou du talent; et si nous ne considérons ici que le dernier, certainement le prédicateur qui ne fait que quelques pas, plus ou moins heureux, dans la carrière, ne peut se comparer à celui qui la fournit en entier. Est-ce avec une douzaine de discours, formant deux très-petits volumes, que l'on peut embrasser le système de la morale chrétienne, de la doctrine évangélique, objet capital de la prédication? Encore s'ils étaient tous d'un mérite supérieur, il pourrait y avoir une sorte de compensation; mais il s'en faut de tout, comme on va le voir; et s'il n'y en a que deux qui portent, à un très-haut degré, il est vrai, l'empreinte du génie oratoire; si tous les autres sont plus ou moins défectueux, et presque en tout d'un mérite secondaire et d'une composition extrêmement

imparfaite, comment placer l'auteur à côté d'un Massillon, qui compte presque autant de chefs-d'œuvre que de sermons, dans un *Avent*, un *Carême*, et un *Petit-Carême*, formant six volumes considérables? comment le placer à côté d'un Bourdaloue, non moins fécond, quoique avec un caractère tout différent, et aussi puissant en doctrine que Massillon en persuasion?

2° L'abbé Poule n'a pas plus rempli le genre dans la manière qui lui est propre, que dans l'étendue qu'il doit avoir. Sa composition est souvent plus poétique qu'oratoire, plus mondaine qu'évangélique; et j'appelle ici mondain un choix et un amas d'ornements étrangers au langage de la chaire, dont l'abbé Poule n'a ni la solidité ni la dignité.

3° Il a laissé de côté presque entièrement une partie principale du genre, la doctrine et l'esprit des mystères, dont à peine il est question chez lui; et ce n'est pas seulement un devoir qu'il a omis, c'est un précieux avantage dont il s'est privé. Ceux qui en pourraient douter, et qui renverraient l'esprit du dogme et des mystères à la théologie, ne connaîtraient nullement notre religion, et apparemment n'auraient fait aucune attention aux écrits de Bourdaloue et de Massillon. Sans doute le dogme proprement dit, la discussion didactique de ce qui est de foi, appartient aux écoles de théologie. Mais l'instruction contenue dans tout ce qui est révélé appartie

à tous; elle est immense, elle s'applique à tout, rentre dans tout. Il n'y a pas un mystère qui ne soit un trésor inépuisable de vérités morales et pratiques pour les hommes; et cela ne saurait être autrement, puisqu'il n'y a pas un mystère qui ne soit en Dieu un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté. Il n'y a qu'à voir tout ce qu'en ont tiré les pères, les docteurs de l'Église, et parmi les modernes tous les bons écrivains ecclésiastiques, et à leur tête nos deux grands sermonnaires, Bourdaloue et Massillon. Ils n'ont cessé de fouiller dans cette mine si féconde, et ne l'ont pas épuisée; elle ne le sera jamais, elle ne saurait l'être, parce que tout ce qui est de Dieu est infini. L'abbé Poulle n'y a presque pas touché. A-t-il méconnu cette richesse? a-t-il ignoré ce devoir? a-t-il craint la difficulté de ce travail? Je ne sais; mais ce qu'on peut présumer sans injustice, c'est que la nature de son talent, qui est presque tout entier d'imagination, ne le portait pas à ce genre de recherches, qui exige beaucoup d'étude et de réflexion, mais aussi qui enrichit prodigieusement l'éloquence de la chaire, ou plutôt qui en est le fond et la substance. Aucun prédicateur connu n'est aussi pauvre en cette partie que l'abbé Poule. La religion ne semble chez lui qu'un accessoire convenu, dont il appuie sa morale avec art et avec esprit, il est vrai, parce qu'il a de l'un et de l'autre; mais la religion devait être ici le capital, et cet oubli ou cette méprise,

ou cette impuissance, comme on voudra l'appeler, a non seulement rétréci ses conceptions et ses plans, mais a contribué sans doute à répandre sur sa diction une couleur souvent mondaine, qui, dans la chaire, ne peut jamais être qu'une parure déplacée, un défaut réel, et non pas un mérite. L'orateur chrétien peut sans doute mettre à profit l'esprit des écrivains profanes, et c'est un moyen qui n'a pas échappé à Massillon; mais quand il emprunte l'or des nations et les vases d'Égypte, il sait fondre ces métaux étrangers pour en faire les ornements du tabernacle.

Quelques faits personnels à l'abbé Poule viennent à l'appui de ces observations, et confirment ces reproches en les expliquant. On peut remarquer d'abord que ces deux discours, si avantageusement distingués des autres, roulent sur un sujet qui touche de si près au sentiment le plus universel du cœur humain, la pitié pour l'extrême infortune, què pour en tirer de grands effets de pathétique il eût suffi de ces ressorts purement humains qui dépendent de la sensibilité du cœur et de l'imagination. Joignez-y le ressort divin de la charité, qui est, dans le sublime de la religion, ce qu'il y a de plus à la portée de tous les hommes, et qui se présentait ici de soi-même; et vous concevrez aisément que le talent naturel de l'auteur se soit ici élevé très-haut, sans tout le travail et toute l'étude qu'exige d'ailleurs un cours complet de prédication. L'auteur

était si loin de vouloir s'y engager, qu'il se borna toujours à prêcher de temps à autre quelques sermons isolés, et selon la faveur des circonstances, deux entre autres sur des prises d'habit, en présence de la reine, de Mesdames, et de la cour. L'éclat qu'avaient jeté ses débuts dans la chaire, relevé encore par tous les avantages extérieurs et par ses agréments dans la société, faisait regarder comme une faveur un sermon promis par l'abbé Poule, et en faisait la nouvelle de la cour et de la ville. Bientôt il fut magnifiquement récompensé par une riche abbaye (1), soit pour ce qu'il avait fait, soit pour ce qu'il pouvait faire, et il n'y avait rien qu'il ne pût se promettre, avec beaucoup de zèle, ou avec beaucoup d'ambition. On peut croire qu'il avait peu de l'un et de l'autre, et je puis dire même, d'après ses amis, qu'il passait pour être paresseux de caractère. Quoi qu'il en soit, il prêcha plus rarement que jamais, et se retira presque entièrement de la chaire. Mais on lui doit aussi cette justice, que, s'il ne contribua pas autant qu'il l'aurait pu à l'édification, jamais il ne donna le moindre scandale. Sa vie fut toujours assez retirée, sa conduite décente et régulière, et sa fortune ne fut pas inutile aux pauvres.

Il était né avec beaucoup de disposition à la

---

(1) Il fut nommé abbé commandataire de Notre-Dame de Nogent.

poésie, et remporta des prix en ce genre à Toulouse, avant d'être connu comme orateur. Mais s'il crut devoir quitter la poésie pour l'éloquence; il porta beaucoup dans cette dernière de ce qu'il tenait de l'autre, et ce ne fut pas avec cette mesure et cette réserve d'un esprit sage qui discerne les propriétés et les convenances de deux genres si différents; ce fut avec toute l'effervescence d'une tête méridionale (1), qui confond tellement ce qui est du poëte et ce qui est de l'orateur, que je ne serais pas surpris qu'un juge tel que Quintilien, qui comptait Lucain parmi les orateurs plus que parmi les poëtes, eût cru voir aujourd'hui dans l'abbé Poule un homme plus naturellement poëte qu'orateur. Mais toutes les bornes en tout genre ont été par degrés tellement confondues, toutes les notions essentielles ont éprouvé un bouleversement si général, que je serais encore moins surpris que très-peu de gens pussent aisément comprendre ou sentir cette distinction; et ce sera du moins une raison pour entrer sur ce point dans quelques détails qui feront partie de l'examen qui va suivre.

C'est encore un fait connu et attesté, que l'abbé Poule n'avait jamais rien écrit de ses sermons; il les garda quarante ans dans sa mémoire; et ce fut pour céder aux instances de son neveu qu'il consentit enfin à les lui dicter en 1778, trois

(1) Il était né dans le Comtat.

ans avant sa mort; et il est mort presque octogénaire. Cette manière de composer de tête sans le secours de la main est naturellement poétique, et tient à la fois à la facilité et à la mémoire; mais c'est un prodige de cette dernière, de conserver si long-temps ce qui n'a jamais été mis sur le papier. Cela serait rare même d'un ouvrage en vers; mais de deux volumes de prose, et jusqu'à cet âge où il est si commun d'oublier, c'est une espèce de miracle (1).

Je viens à présent à l'examen critique qui doit justifier tout ce que j'ai avancé, et que je crois devoir, tant à l'importance de la matière, qu'à l'utilité qu'il peut y avoir à prémunir ceux qui se destinent à la chaire contre la tentation d'imiter un écrivain dont l'exemple et les succès peuvent séduire d'autant plus, qu'il fut jugé, lors de la publication de ses sermons, avec beaucoup plus de bienveillance et d'indulgence qu'aucun autre de ses confrères. Il était sorti de la carrière depuis long-temps : son âge et sa retraite l'avaient presque dérobé au monde, comme son silence à la rivalité. Il ne tenait à aucun corps, et par con-

---

(1) Rien n'est plus commun que de réciter de mémoire un ouvrage de poésie qui n'est pas anciennement composé. C'est ainsi que Crébillon récitait son *Catilina*, Roucher et M. l'abbé Delille leurs poëmes, et moi-même *Mélanie*. Mais il faut songer ici à la distance des temps, et surtout à celle de la poésie à la prose, qui est incalculable.

séquent n'en avait aucun pour ennemi; et sa manière d'écrire, plus rapprochée de l'Académie que de l'Évangile, devait lui concilier ceux qui étaient alors les guides de l'opinion, plus que sa doctrine ne pouvait les effaroucher. Enfin ses défauts, toujours brillants, avaient un rapport marqué avec le goût d'alors, déja très-corrompu, et qui l'a été depuis bien davantage : autant de raisons pour que la vérité sévère ne se soit pas alors fait entendre, et pour qu'elle doive parler aujourd'hui.

L'abbé Poule convient en plus d'un endroit qu'il parle dans des temps malheureux, où la foi est refroidie dans les uns, éteinte dans les autres; où l'incrédulité vient pour épier la parole sainte, bien plus que pour en profiter. C'était un motif de plus pour montrer dans cette parole toute la force de vérité que la raison ne peut méconnaître quand on a soin de prévenir tous les vains prétextes, tous les subterfuges de la passion ou de l'orgueil. Alors, du moins, si l'impiété résiste dans son cœur, *in corde suo*, elle est confondue dans son esprit; elle est réduite, ou à se taire, ou à se débattre en vain contre des raisonnements inattaquables et des moyens victorieux. On ne saurait donc trop se garder de donner la moindre prise apparente à un ennemi attentif à tirer parti de tout, et qui, ne redoutant rien autant que la conviction, ne cherche qu'à se prendre à tous les mots, pour n'être pas accablé par les choses.

C'est un soin que l'abbé Poule a totalement ignoré, ce qui prouve d'abord en lui un défaut de jugement; et vous vous souvenez combien les anciens législateurs de l'art, les Cicéron, les Quintilien, recommandaient cette qualité, qui est le fondement de toutes les autres, et dont dépend ce qu'ils appelaient *l'invention oratoire.* Elle est très-faible et souvent vicieuse dans l'abbé Poulle. Ses plans sont vaguement conçus, vaguement développés, ses moyens peu réfléchis, peu approfondis, souvent assez mal choisis ou assez mal arrangés pour prêter de tous côtés des objections qui se présentent d'elles-mêmes, et qui dès lors affaiblissent toute sa prédication. D'où vient cet inconvénient, qui pouvait être peu sensible dans la chaleur du débit, mais qui l'est extrêmement à la lecture? C'est que l'auteur, fécond en pensées ingénieuses bien plus qu'en idées de doctrine, est bien plus occupé de ramener à son sujet tout ce qui peut faire briller son esprit, que de tirer du sujet même tout ce qui peut opérer la conviction. Au lieu de mûrir son talent dans la méditation des objets, il ne songe qu'à tirer des objets tout ce qui a le plus de rapport à son talent. Et qu'arrive-t-il? qu'il manque à tout moment un rapport bien autrement essentiel, la liaison naturelle des idées, qui doivent naître les unes des autres, et se fortifier et s'éclairer par leur correspondance bien aperçue et bien exposée. Or, la première marque de supério-

rité dans le talent, ce n'est pas de saisir seulement ce que le genre a de plus analogue à nos facultés, c'est que nos facultés se trouvent dans une juste proportion avec les objets principaux que le genre doit embrasser. Sans cette proportion décisive, vous n'aurez jamais que des beautés de détail, des avantages partiels, et par conséquent le second rang.

Lisez, par exemple, le premier sermon du recueil de l'abbé Poule, *sur la Foi*. Le sujet est grand; la conception du discours est petite. Ce n'est pas qu'il ne soit rempli de traits saillants, que la plupart des aperçus dont l'auteur a fait ses subdivisions ne soient justes en eux-mêmes; mais tout est effleuré de manière à n'offrir qu'une suite de lieux communs où l'on n'aperçoit que le soin d'orner la diction : au lieu qu'en approfondissant les principaux de ces aperçus, en y cherchant tout ce qu'ils renferment, on en faisait sortir la lumière des vérités religieuses, qui est autre chose que l'éclat des mots. L'auteur se propose de faire voir, dans la première partie, « en quoi con« siste le bienfait de la foi »; dans la seconde, « à « quel sublime état de dignité nous élève ce rare « bienfait de la foi. » D'abord, ce *sublime état de dignité* étant aussi un *bienfait de la foi*, il est clair que la seconde partie rentre dans la première, et que l'orateur a fait sa principale division de ce qui ne devait pas être divisé. C'est déja une preuve du peu de réflexion que l'abbé

Poulle apportait dans ses plans, et c'est pourtant une étude de première importance. Il présente successivement la foi comme « une lumière in-« faillible, une lumière surnaturelle, une lumière « tempérée, une lumière salutaire, une lumière « nécessaire à la société, une lumière intérieure, « une lumière inextinguible et pénétrante. » Tout cela est généralement vrai ; mais tout cela est mal rassemblé et très-superficiellement traité. Que la foi soit *une lumière intérieure*, qui en doute? Elle ne saurait être autre chose par sa nature, et cela ne devait pas être prouvé. *Nécessaire à la société*, cela n'est vrai que de la société chrétienne, en ce sens que les peuples instruits dans la religion révélée ne sauraient perdre la foi sans que tous les fondements de la morale, qui étaient liés à ceux de la religion, soient ébranlés de la même secousse, et nous en avons été un mémorable exemple; mais il ne fait pas cette distinction, et dès lors il contredit une autre vérité que les incrédules lui opposeront comme étant d'expérience, et que les chrétiens mêmes lui rappelleront comme religieuse. La foi étant un don *surnaturel*, comme il le dit, ce seul mot aurait dû l'avertir que nous ne pouvions en être redevables qu'à la grace de la révélation; que cette grace n'ayant pu venir que dans le temps marqué par la Providence, il n'entrait point dans les desseins de la sagesse suprême qu'un don *surnaturel* fût *nécessaire à la société*, mais seulement

au salut, puisque Dieu a permis et a voulu que la société subsistât auparavant, et qu'elle subsiste encore dans les contrées que la foi n'a pas éclairées. Dieu a voulu que l'ordre social pût se soutenir seulement par les lumières de la raison et les notions universelles de Dieu, de l'ame immortelle et d'une vie future; et ces lumières sont aussi un don de Dieu, mais non pas un don *surnaturel*. Sans doute la foi ajoute à ces lumières une perfection véritablement *surnaturelle*, puisqu'on ne l'a jamais vue que dans la religion; mais cette perfection, toujours utile et *salutaire*, même ici-bas, n'est réellement *nécessaire* que dans l'ordre éternel, et non pas dans l'ordre temporel. Ce sont là des vérités de fait et de raisonnement qu'un prédicateur ne devait ignorer ni oublier, qui ne nuisent en rien à la cause de la foi, mais dont ses ennemis peuvent aisément abuser contre un orateur chrétien qui paraît les méconnaître.

Il n'est pas vrai non plus que la foi soit *inextinguible*, au moins dans le sens qui est le seul que l'orateur ait donné ici à ce mot. La foi est une lumière qui ne s'éteindra jamais dans l'Église d'ici-bas, qui sera un jour l'Église du ciel : voilà ce que Jésus-Christ lui-même nous a promis. Mais il est si peu vrai qu'elle soit *inextinguible* dans chacun de ceux qu'il y avait appelés, que lui-même nous a dit aussi en propres paroles, qui n'ont été que trop justifiées : « Pensez-vous, « quand le fils de l'homme viendra juger le

« monde, qu'il y trouve beaucoup de foi? » L'affaissement de la foi est annoncé dans vingt autres endroits des Écritures. Pourquoi donc l'orateur, sans faire attention à tout ce qu'il ne pouvait pas ignorer, a-t-il voulu compter parmi les qualités de la foi celle d'*inextinguible*, et a-t-il posé en fait que rien ne la détruisait jamais dans le cœur des plus incrédules? Ce n'est pas que cette assertion ait aucune apparence de vérité; au contraire, tout ce que nous pouvons raisonnablement présumer de l'intérieur de l'homme, dont Dieu seul est juge infaiblible, nous porte à penser qu'il n'arrive que trop souvent que l'orgueil et les passions éteignent entièrement dans le cœur cette lumière, qui finit par être méprisée après avoir été importune et odieuse : *Impius, cùm in profundum venerit, contemnit:* Quand l'impie est au fond de l'abyme, il méprise. C'est la sagesse divine qui l'a dit, et c'est elle aussi qui nous apprend que ce dernier degré d'endurcissement est ici-bas le premier de la réprobation. Dieu livre enfin à l'aveuglement celui qui s'obstine à s'aveugler. Mais l'abbé Poule voulait faire un morceau remarquable de cette observation de fait beaucoup plus fréquente alors qu'elle ne l'a été depuis, de ces terreurs religieuses qu'ont si souvent réveillées les approches de la mort, même dans les esprits qui avaient le plus affecté le calme orgueilleux de l'irréligion. Ce tableau appartenait à la chaire, quoiqu'il eût déja été plus

d'une fois manié supérieurement. Mais on n'en faisait point un fait universel et sans exception; on avait soin même de marquer l'endurcissement complet comme le sceau de la vengeance divine, et cette idée a fourni plus d'un beau mouvement à Massillon. L'abbé Poule a cru être plus fort en devenant plus affirmatif, en faisant une règle générale de ce qui n'était qu'un exemple assez commun. Il s'est fort trompé : dès qu'il est question de faits, il ne faut jamais laisser place à aucune dénégation possible; vous serez démenti sur la vérité, pour peu qu'on vous puisse reprocher l'exagération. Quand il dit, « les impies, « même les plus fiers, les plus emportés, ont « beau renoncer à la foi, sa lumière leur reste; « ils peuvent l'affaiblir, ils ne sauraient tout-à-« fait l'éteindre », l'incrédule déterminé (et il n'y en a que trop) lui opposera intérieurement sa persuasion, raisonnée ou non, mais trop réelle, et conclura que le prédicateur se trompe. Quand il dit, « attendez aux approches de la mort..... « leurs alarmes revivent avec leur incertitude : un « masque de philosophie semble annoncer au-« dehors le calme de leur esprit; il ne sert qu'à « mieux cacher le trouble intérieur qui les agite; « c'est le dernier soupir de la foi », il dit ce qu'on a vu souvent, il est vrai; mais celui qui aura été le témoin et le confident des derniers moments d'un incrédule, et qui n'aura vu aucune trace de ce *trouble intérieur* dans des moments

où il est presque impossible que la conscience ne se trahisse pas par quelque indice, celui-là ne manquera pas d'accuser le prédicateur de supposition, et assurera que tel et tel n'ont montré, en mourant, d'autre regret que de mourir.

Il appuie cette thèse générale de *la foi inextinguible* sur une autre observation qui n'est pas dénuée de fondement, mais qui n'est pas concluante. « Jugez-en par l'inutilité de leurs efforts. « Que de raisonnements captieux! que de con-« tradictions! que de subtilités! que d'indécentes « railleries, au lieu de preuves convaincantes! « que de mauvaise foi! que de détours, pour « n'aboutir qu'à ces doutes orageux, l'inquiétude « de l'esprit et le tourment de la conscience! » Il est bien certain que ce sont là les caractères de l'erreur et du mensonge, et que ce sont ceux de tous les écrits contre la religion, et particulièrement de ceux de Voltaire. Mais on sait aussi que ces caractères sont souvent ceux de l'esprit de système, de l'orgueil, de l'opinion, qui s'accordent très-bien dans l'esprit humain avec une persuasion intime, et qui par conséquent ne prouvent pas que celui qui se sert de ces moyens ne croit pas ce qu'il dit, mais prouvent seulement que l'amour-propre, exalté par la contradiction, se permet tous les moyens pour faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même. Voltaire, que j'ai nommé tout à l'heure, suffirait seul pour être la preuve et l'exemple de ce que j'avance : il est im-

possible de pousser plus loin ou l'étourderie, ou l'audace, ou la mauvaise foi; vous verrez, quand il passera sous nos yeux comme *philosophe*, qu'en ouvrant les livres qu'il cite, on peut à tout moment l'écraser à la fois et de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas. Cependant je l'ai assez connu pour pouvoir assurer, d'après toutes les vraisemblances humaines, qu'il a vécu et qu'il est mort dans l'incrédulité la plus décidée; et nous verrons aussi alors plus au long comment on peut expliquer, par les travers de l'esprit humain et par l'espèce de perversité attachée à l'amour-propre sans frein, ce qui serait en soi inexplicable, si l'homme était au moins conséquent. Mais ce qu'on oublie trop, c'est que ce qui est inconséquent dans la raison est très-conséquent dans la passion.

Au reste, l'abbé Poule n'a pas même tiré un grand parti de son hypothèse, qui pouvait lui fournir des traits d'une grande force dans ce qu'elle contient de vrai. Il n'y en a qu'un à remarquer, et c'est celui qui termine le paragraphe. « Les malheureux! sur le point de se plonger dans « le gouffre effroyable de la destruction, ils ap- « pellent le néant; l'éternité leur répond. » C'est du sublime d'expression; mais cela suffit-il pour excuser tout ce qu'il y a de mal conçu dans ce morceau?

Dans la seconde partie, il fait consister ce *sublime état de dignité* que nous donne la foi à régner sur notre cœur, sur notre esprit, sur nos

sens, et, selon cette parole de l'Apôtre qui nous montre dans la vocation à la foi un sacerdoce royal, *regale sacerdotium,* il nous demande des sacrifices de louange, de résignation, de détachement, d'expiation, etc. Tout cela est conforme aux principes de la religion; mais rien n'est traité suivant les principes de l'éloquence évangélique. Tous ces différents préceptes ne sont que présentés à l'esprit avec rapidité, offerts sous des couleurs nobles; mais l'orateur ne songe nullement à nous enseigner comment on peut élever la faiblesse humaine à la sublimité de cette vocation divine; il ne songe nullement à parler au cœur, à intéresser sa reconnaissance, à l'attacher à la foi par la charité, à faire sentir à ce cœur le rapport intime entre ses besoins et les dons de Dieu. En un mot, ce discours est un froid panégyrique de la foi, une amplification frivole, à force d'être ornée; riche de mots, vide de sentiment. Ce n'est pas que tout ce que donnait le sujet ne soit du moins indiqué; mais c'est ici le principal défaut de l'abbé Poule, et qui seul prouverait qu'il n'avait pas assez étudié l'éloquence de la chaire. Ce qu'il paraît avoir cherché avant tout, ce qui domine partout dans sa composition, c'est une qualité sur laquelle il paraît s'être entièrement mépris, la rapidité du style. Il y subordonne tout : il ne marche pas; il court, il s'élance, il vole. On peut le suivre avec quelque plaisir, quand on ne s'occupe qu'à ramasser des fleurs

sur sa route, comme il ne s'occupe qu'à en répandre; mais c'est tout ce qu'on peut gagner à le suivre; encore le perd-on souvent de vue, et quand il a passé, on est comme étourdi de sa course. Cette prodigieuse vitesse n'est nulle part un caractère habituel de la véritable éloquence, pas même dans le panégyrique, qui peut la comporter plus qu'aucun autre genre, parce qu'il s'adresse principalement à l'esprit, et qui pourtant exige qu'on s'arrête suivant l'importance des objets et les effets qu'on veut produire. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'instruire et de persuader, est-on obligé d'être plus rassis, plus sérieux, plus recueilli, et de se conformer à la gravité des objets et à celle du ministère. Pour obtenir une grande attention à ce qu'on dit, il faut en donner l'exemple le premier. Comment vos auditeurs seront-ils pénétrés de votre doctrine, si vous-même la débitez en courant! Comment en saisiront-ils la substance, si vous-même ne songez qu'à en parer l'expression? Et que pourront-ils remporter de cette multitude d'objets que vous faites passer si rapidement devant eux que l'un doit faire oublier l'autre? Non, ce n'est pas ainsi qu'on sème avec fruit la parole de vie; il faut la déposer dans les ames avec plus de soin, plus de choix et de respect, si l'on veut qu'elle puisse y germer. On dirait que l'abbé Poule n'a pensé qu'à prévenir l'ennui d'un sermon, et il peut y avoir réussi à force de légèreté et d'agréments;

mais ses succès prouvaient plus contre son auditoire qu'ils ne prouvaient pour lui. S'il le renvoyait content, c'est qu'on était bien aise d'avoir entendu autre chose qu'un sermon, et que déja cette disposition, devenue générale, accusait le discrédit de la religion et de la prédication. On avait entendu un beau diseur, qui avait amusé l'imagination par des pensées ingénieuses, des figures recherchées, des antithèses, des brillants de toute espèce, et c'était assez pour l'esprit du monde. Le vrai mérite et le premier devoir est de subjuguer cet esprit par celui de l'Évangile, et c'est ce qu'ont fait éminemment Bourdaloue et Massillon, mais ce que n'a point fait l'abbé Poule.

N'est-il pas évident, pour quiconque a l'idée du genre, qu'au lieu de rassembler ainsi tous les avantages de la foi, ce qui serait la matière de dix sermons, il fallait se borner à en développer quelqu'un des principaux caractères : par exemple, celui de l'infaillibilité, si l'orateur avait voulu convaincre la raison; celui de la nécessité, s'il avait voulu confondre la faiblesse de l'esprit humain; celui des consolations, s'il eût voulu nous apprendre toutes nos misères et leur seul remède? Il n'est ni difficile ni important d'accumuler beaucoup d'idées connues; ce qui l'est, c'est de choisir celles dont l'exposition bien traitée peut donner de nouveaux résultats et de nouveaux effets. En général, les idées appartiennent depuis long-temps à tous les hommes instruits; mais le talent se les

approprie par leur combinaison, leur enchaînement, leurs conséquences. C'est l'ouvrage de l'orateur, mais il doit être mûri par le travail; et si vous permettiez qu'en parlant de l'éloquence, je m'exprimasse aussi quelquefois par les figures qu'elle autorise, je dirais qu'il en est ici du génie comme de cet astre à qui on l'a souvent comparé : les vapeurs sont éparses à la surface du sol et dans l'atmosphère; mais le soleil les féconde en les attirant et les rassemblant, et les fait retomber sur la terre, qu'elles ne fertilisent qu'en pénétrant son sein, où elles deviennent les germes de l'abondance.

Il n'est pas étonnant que l'abbé Poule, avec le système qu'il s'était fait, néglige les preuves : elles naissent de la contexture d'un plan où tout se tient, et il ne lui faut, à lui, qu'un cadre où il puisse faire entrer des peintures qui soient à son gré. Il commence par dire de la foi : Elle vous « dévoile d'un seul trait l'énigme de la nature. » On ne *dévoile* point *d'un trait*, et la propriété des termes n'est pas, à beaucoup près, ce que l'auteur cherche avec le plus de soin. Mais comment prouve-t-il cette *énigme dévoilée par la foi?* En traçant tout de suite le tableau de la création un peu usé, mais qu'il tâche de rajeunir : vous en jugerez. « La foi nous rappelle à l'instant de « la création. Dieu commande : à sa voix la ma- « tière sort des abymes du néant; le chaos *se dé-* « *brouille;* les eaux en tumulte courent se ren-

« fermer dans leurs limites; la terre paraît, couverte « de verdure; les animaux respirent; déja les as« tres occupent leur poste dans le firmament; le « roi de la nature, l'homme, reçoit la vie, l'in« telligence, la justice et l'empire. Dieu dit : *Lu« mière!* Elle fut, elle est encore. Dieu, seul « auteur de tous les êtres, du mouvement, de la « fécondité, conservateur de l'univers; ces con« naissances sont toute la philosophie du chré« tien. »

Avant de juger le tableau en lui-même, voyons s'il est à sa place, et ce qu'il peut faire pour le dessein de l'auteur. Pour qu'il l'eût rempli, il faudrait qu'il y eût ici en effet une *énigme dévoilée par la foi*, et c'est précisément ce qui n'est pas. D'abord, la raison seule, sans la foi, avait conduit Platon, non pas tout-à-fait à la création proprement dite, à l'action de Dieu, qui produit tout par sa volonté, mais très-positivement à la formation du monde et de l'ordre universel, c'est-à-dire à tout ce que l'orateur nous montre ici. Ensuite la création elle-même ne nous est enseignée par la foi que comme un fait; et ce fait, quoique certain, puisqu'il est révélé, est encore une *énigme* pour nous, puisque le pouvoir de créer, de faire quelque chose de rien, est pour nous parfaitement incompréhensible. C'est même un des arguments familiers des athées, qui, de ce que nous ne pouvons pas la comprendre, concluent qu'elle est impossible, sans se douter

ou se souvenir que le monde lui-même, qui est sous nos yeux, n'est pas plus aisé à comprendre; que nous ne savons pas plus comment il existe que nous ne savons comment il a été fait, et que, par conséquent (comme le sait quiconque a un peu de logique), l'incompréhensibilité n'est nullement une preuve d'impossibilité. Mais quoique les athées raisonnent mal, l'abbé Poule ne raisonne pas mieux. La foi ne nous *dévoile* point *l'énigme de la nature*, puisque, selon la parole de l'Apôtre, nous ne voyons rien ici-bas que *comme à travers un miroir*, derrière lequel *l'énigme reste cachée : Quasi per speculum et in ænigmate.* La foi est le *miroir* en ce monde, et c'est dans l'autre que nous verrons face à face, *à facie ad faciem.* Voilà qui est clair et vrai : nous ne pouvons voir la vérité qu'en Dieu, qui a tout fait et qui sait tout : et, pour mériter de le voir dans le monde à venir, il faut croire à sa parole dans le monde présent. Que fait donc la foi, qui n'est autre chose que la croyance en la parole de Dieu? que fait-elle particulièrement par rapport à la création, puisque l'auteur voulait en parler? Elle nous apprend à la croire sans la comprendre; d'abord parce que Dieu l'a révélée; ensuite parce qu'elle ne renferme en elle-même aucune contradiction, puisqu'il ne répugne en aucune manière qu'un monde, dont le système confond notre intelligence bornée, ne puisse être l'ouvrage que d'une cause infinie en puissance et en

sagesse. Et quel est l'avantage, *le bienfait* de cette foi? Il est très-réel et très-grand. En nous faisant reconnaître et adorer l'ouvrier, elle nous empêche de déraisonner sur son œuvre : et que de honteuses absurdités épargnées à l'esprit humain, si, se soumettant à la foi, il eût bien compris tout le ridicule de la créature se mettant à la place du Créateur, et oubliant (ce qui est pourtant clair comme le jour) que lui seul peut expliquer ce que lui seul a pu faire! La foi ne *dévoile* donc point cette *énigme;* mais elle enseigne à ne pas perdre du temps à chercher ce qu'on ne trouvera pas; et c'est là en effet une bonne philosophie, et, comme le dit l'abbé Poule, la philosophie du chrétien. Mais l'a-t-il montrée telle qu'elle est? Nullement; quoique rien ne l'empêchât de revêtir d'un style oratoire ce qui n'est ici qu'un simple exposé. Il pouvait être à la fois conséquent et éloquent, et tirer de son sujet un morceau beaucoup plus neuf que les deux ou trois petits embellissements qui relèvent fort peu un tableau que l'éloquence et la poésie avaient tracé plus d'une fois, et d'une manière bien supérieure, et qui est chez lui très-gratuitement amené aux dépens de la logique. Ce n'était pas la peine de la blesser pour nous dire trivialement que *le chaos se débrouille*, pour substituer le mot *lumière* à une phrase consacrée dans l'Écriture, et admirée même des critiques païens. Je n'aime point, je l'avoue, qu'un ministre de

l'Évangile ait l'air de vouloir enchérir sur l'Esprit saint! *Que la lumière soit* est assez précis pour être sublime : c'est un ordre souverain, et *lumière!* n'est qu'une appellation.

Le dessein du sermon *sur les Devoirs de la vie civile* n'est ni mieux entendu ni mieux exécuté. L'auteur les partage « en devoirs d'état, qui sont « les fondements de la société; en devoirs de jus- « tice, qui en font la sûreté; en devoirs de cha- « rité, qui en sont les liens; en devoirs de bien- « séance, qui en font les douceurs. Or, *la religion « seule commande* et perfectionne ces différents « devoirs, et par conséquent *elle seule veille* aux « intérêts de la société. »

C'est bien là le cas de dire : Qui prouve trop ne prouve rien. Hors la charité, qui seule appartient à la religion, tout le reste et purement de l'ordre moral et politique. Il est bien vrai qu'*elle seule perfectionne* cet ordre, mais non pas qu'*elle seule le commande.* Le sentiment de nos besoins et de nos intérêts communs, éclairé par les notions intimes de la justice universelle et par l'expérience, a certainement été partout le premier fondement de la société, et une religion quelconque en a été partout le soutien. Mais sans doute le prédicateur n'a voulu parler ici que de celle qui mérite véritablement le nom de religion, celle que Dieu même a révélée : il ne pouvait pas avoir une autre pensée, et tout son discours en est la preuve. Il ne devait donc y faire en-

trer la religion que sous ses véritables rapports avec l'ordre social, ceux de sanction et de perfection, et c'était un assez beau champ. Mais, je le répète, l'abbé Poule ne sait point faire un plan raisonné; et c'est ici pourtant qu'il est d'autant plus indispensable de se rendre d'abord à soi-même un compte exact de ses idées, que sans cela vous ne pouvez assurer votre marche, et que vous vous exposez à vous heurter contre l'écueil des contradictions et des inconséquences, et à prêter le flanc aux ennemis de la religion. C'est aussi ce qui arrive trop souvent à l'abbé Poule. Ici, par exemple, il fait d'abord admirer la Providence dans l'ordre de la société, tel qu'il serait, si l'esprit religieux était partout le mobile principal des devoirs de la vie civile, comme dans les premiers siècles du christianisme; et jusque-là il a toute raison. Mais passant ensuite, de ce qui devrait être et de ce qui a été, à ce qui est, et plus occupé de peindre que de raisonner, sacrifiant l'ensemble des idées générales à l'effet des pensées et des expressions particulières, il parle de manière à faire méconnaître ou condamner cette même Providence qu'il a montrée et devait montrer comme conduisant tout ici-bas. Il se livre à une sorte de verve satirique, d'autant plus blâmable qu'elle entraîne toujours l'exagération, et, ici en particulier, des conséquences dangereuses. « De cette multitude « d'hommes qui composent la société, elle n'a

« presque plus que des ambitieux et des merce-
« naires qui la servent..... Le monde est retombé
« pour ainsi dire dans le chaos, et nous retrace
« une image sensible du séjour des ténèbres, d'où
« l'ordre est banni, et où règne une confusion éter-
« nelle..... Heureusement la nature condamne, en
« naissant, le plus grand nombre aux peines, aux
« fatigues; la misère, plus impérieuse que le de-
« voir, leur commande le travail sous peine de
« mort, et, graces à l'intérêt, à l'ambition, et
« beaucoup plus à la nécessité, nous avons encore
« des fantômes de citoyens. »

Des passages de cette nature suffiraient pour rendre sensible ce que j'ai dit des inconvénients de ce langage purement humain, qui remplace celui de la religion. Ce sont là de ces déclamations que la philosophie de ce siècle avait déja mises à la mode : tout y est amer et outré, parce que l'on n'y considère qu'un côté des objets; la force apparente des expressions tient au défaut de mesure dans les idées, et de justesse dans les résultats; et l'on manque l'instruction pour avoir cherché l'hyperbole. Si les choses étaient comme l'orateur les présente, que deviendrait cette Providence conservatrice, dans une société qui ne serait plus qu'*un chaos, une confusion éternelle*, etc.? L'orateur a dû prévoir l'objection, et ne pas s'y exposer sans préparer du moins la réponse; et il n'a pas plus songé à l'une qu'à l'autre. Il se rejette seulement sur *la nature*,

qui *heureusement condamne, en naissant, le plus grand nombre aux peines, aux fatigues;* il voit comme une ressource *la misère impérieuse, et l'intérêt, l'ambition, la nécessité*, qui font *des fantômes de citoyens.* Voilà d'étranges paroles dans un orateur chrétien : le *chaos* est ici dans son discours beaucoup plus que dans le monde. Il n'y a qu'à se rappeler ce qu'était alors l'ordre social, malgré les abus et les vices, pour comprendre que toutes ces peintures hyperboliques, permises dans une satire et dans les lieux communs d'une amplification, sont ici extrêmement déplacées. Il ne sera pas difficile de prouver en son lieu que le *chaos* n'a réellement existé qu'une fois, et pourquoi il a dû exister un moment, suivant les desseins très-manifestes de la Providence. Mais, dans aucun temps, un orateur chrétien n'a dû dire que *la nature condamne le plus grand nombre aux peines, aux fatigues :* il devait savoir mieux que personne que la nature humaine y est condamnée généralement et sans exception depuis le péché originel; et que l'effet de cette condamnation est si réel, qu'il n'y a personne qui n'ait en effet, d'une manière ou d'une autre, ses *peines* et ses *fatigues*, et que même ce n'est pas toujours dans les classes inférieures qu'elles sont plus douloureuses; que si tous les hommes ne sont pas *condamnés au travail* des mains *sous peine de mort;* si le besoin impose cette loi *au plus grand nombre;* si même

un certain nombre ne trouve pas dans ce travail un remède sûr contre la pauvreté ou *la misère*, ce n'est pas un *commandement de la nature* (mot très-abusif en cet endroit, et qu'un prédicateur ne devait pas employer): c'est un admirable dessein de la Providence, dont un prédicateur devait faire voir toute la sagesse; ce qu'il ne pouvait faire complètement qu'en rapportant l'ordre du temps à l'ordre de l'éternité. Il faisait tomber alors toutes les objections en développant toute l'harmonie du monde moral, suivant les vues sublimes d'une religion qui *heureusement*, si elle ne *dévoile* pas l'*énigme* du monde physique, parce que nous n'en avons nul besoin, explique seule et parfaitement les destinées de l'homme, ses devoirs et sa fin, parce que c'est là ce qu'il nous importait de connaître. En procédant ainsi, l'abbé Poule ne se serait pas mépris et compromis au dernier point par une phrase aussi révoltante que celle où il dit crument, et sans explication ni modification, qu'*heureusement la nature condamne le plus grand nombre aux peines, aux fatigues*, etc. Cette seule phrase, et surtout le mot *heureusement*, fournirait contre lui des déclamations trop autorisées par les siennes, à cette même *philosophie* irréligieuse contre laquelle il s'élève de toute sa force en plusieurs endroits, qui ne sont pas les moindres de ses sermons, et qui attestent qu'il l'avait jugée dès lors comme tous les ministres de l'Évangile et comme tous

les bons esprits. Voici un de ces morceaux, qui feront un moment diversion à la censure; il est dans ce même sermon qui nous occupe :

« Tout état contraire à la loi du Seigneur est « nécessairement contraire à la société. Cet ana-« thème tombe sur ces arts inventés pour servir « le luxe et la mollesse, sur ces talents malheu-« reux, destinés à rallumer dans les cœurs le feu « des passions par l'enchantement de tous les « sens..... » Il ne s'agit jusqu'ici que des spectacles : un écrivain bien authentiquement mis au premier rang des *philosophes* de ce siècle, Rousseau, est ici en tout de l'avis du prédicateur chrétien; et si l'on peut incidenter sur quelques spectacles, au moins en est-il un impossible à justifier en bonne morale, à moins qu'il ne fût fort épuré et fort modifié, l'opéra. Mais ce qui suit regarde décidément les livres d'impiété; et tout ce qu'on peut objecter à l'auteur, c'est que ce morceau, ainsi que bien d'autres, est amené de force; car assurément ce n'est point *un état dans la société* que d'écrire des livres contre les mœurs et la religion, pas plus que de faire commerce de poisons. L'un et l'autre sont un attentat contre la société, et doivent être réprimés et punis par toutes les lois. A cela près, écoutons l'abbé Poule. Il continue : « sur ces hommes per-« vers qui vendent effrontément au public les tra-« vers de leur esprit et la corruption de leur ame. « En quoi donc, me direz-vous, blessent-ils la

« société ? » (La question est assez singulière ; et même ce qui précède ne la rend pas présumable : mais passons encore ce défaut de logique, et poursuivons.) « En quoi ? En tout : car laissez-« leur débiter librement leurs maximes d'indé-« pendance et de révolte, et bientôt il n'y aura « pas le moindre vestige de subordination. Ou-« vrez ces écoles d'illusion et de mensonge, éri-« gées pour fomenter les passions ; et empêchez « ensuite, si vous le pouvez, que ces passions « excitées ne s'emportent au-delà des digues qui « les contiennent..... Donnez un libre cours à ces « écrits scandaleux, et la pudeur disparaîtra pour « faire place au libertinage. Souffrez patiemment « qu'on outrage la décence et les mœurs, et vous « introduirez une licence effrénée qui renversera « la société de fond en comble. Quand on viole « hardiment les lois de Dieu, on ne craint pas de « violer les lois humaines ; et, malgré l'obstina-« tion du préjugé, de mauvais chrétiens seront « toujours de mauvais citoyens. »

Cette dernière assertion peut sembler outrée, et l'on croira y répondre en citant quelques exemples d'hommes connus pour irréligieux, et qui d'ailleurs se sont rendus utiles dans la place qu'ils occupaient. Cette réponse est une très-mauvaise apologie de l'irréligion, du moins avouée ; et il ne s'agit ici que de celle-là, puisque l'intérieur de l'homme ne regarde pas la société. Pour être bon citoyen, il ne suffit pas de faire quelque bien

à la société ; il faut ne pas lui faire de mal, et surtout un grand mal ; et en est-il un plus grand que le scandale d'une opinion qui sape toutes les bases de la société ? Cette vérité est si évidente et si générale, qu'elle n'a pas même besoin de s'appuyer sur une religion qui considère sur-tout le monde à venir : elle a été sentie par toute l'antiquité, qui, dans quelque gouvernement que ce fût, a toujours mis l'impiété au premier rang des délits publics, et qui rarement la laissa impunie.

L'abbé Poule, en revenant sur ce même sujet dans son sermon *sur le service de Dieu*, signale et caractérise, par une expression alors remarquable, cette guerre déja déclarée à la religion, et dont il apercevait le plan trente ans avant qu'il fût consommé. « Ceux qui nous ont précédés « dans la carrière évangélique ont vu et déploré « les mêmes égarements ; mais ce qui n'appar- « tient qu'à notre siècle, et ce qui était réservé à « notre douleur, nous voyons se tramer *une con-* « *spiration* contre le Seigneur ; le Dieu d'Israël « presque sans adorateurs... la piété si méprisée, « qu'il n'y a plus d'hypocrites ; la soumission à « la foi traitée de petitesse d'esprit ; l'irréligion « plus hardie, etc.

Le mot de *conspiration* est ici d'une grande vérité, et fut traité sans doute de calomnie par les *conspirateurs*, comme ils n'y manquaient jamais quand on leur arrachait le masque dont ils

crurent avoir besoin tant qu'ils ne purent pas se servir du glaive. Quels commentaires ne durent-ils pas faire aussi sur cette phrase, dont la pensée est aussi juste que la tournure en est ingénieuse : *La piété si méprisée, qu'il n'y a plus d'hypocrites!* Ne les entendez-vous pas se récrier : On se plaint qu'*il n'y a plus d'hypocrites!* Si on veut les en croire, l'orateur aura fait l'éloge de l'hypocrisie. Il n'en est pas moins vrai, et vous sentez comme moi, messieurs, qu'il en est de l'hypocrisie comme de l'envie : comme l'envie, elle est détestable; mais, comme l'envie, elle est un hommage à la vertu. Quand la piété est honorée, ceux mêmes qui n'en ont pas veulent du moins paraître en avoir. Ils peuvent faire des dupes; mais ce mal est-il aussi grand que le scandale qui fait des impies? L'hypocrite veut se servir de Dieu pour tromper les hommes, et ne les trompe pas même long-temps; mais du moins il les avertit qu'il est bon d'être en réalité ce qu'il s'efforce d'être en apparence. L'impie, au contraire, en insultant Dieu tout haut, outrage aussi les hommes; car il blasphème devant eux ce qu'ils adorent, ou il les suppose capables de blasphêmer comme lui. Lequel de lui ou de l'hypocrite les offense le plus? L'hypocrisie est un mensonge timide et bas; le mépris est sa punition : l'impiété est un mensonge insolent et sacrilége; elle provoque les vengeances divines et humaines.

Mais en rendant justice à la pensée de l'abbé

Poule, qui contient une grande vérité, que, quand il n'y a plus d'hypocrites, c'est qu'il y a peu de religion, comme une puissance a peu de flatteurs, quand elle est affaiblie et menacée; en ajoutant qu'il ne s'ensuit rien de cette observation de fait, si ce n'est que, l'abus étant partout inséparable du bien, il vaut encore mieux que le bien subsiste même avec l'abus, que si tous les deux tombaient ensemble : je profiterai d'ailleurs de cette occasion, comme d'un exemple plus sensible qu'aucun autre d'un défaut trop ordinaire dans la composition de l'abbé Poule, l'affectation de la brièveté, la recherche de la concision : rien n'est plus opposé au génie oratoire. Nous avons vu ailleurs que la précision, qui consiste à ne dire que ce qu'il faut, est toujours bonne en elle-même; et Démosthènes en est le modèle. Il y a une abondance heureuse et facile, qui, allant un peu au-delà du nécessaire, ne fait point sentir la satiété du superflu; et c'est le mérite de Cicéron, de Massillon, de Fénélon. La diffusion est toujours un vice dans l'éloquence; mais on pèche par le trop peu comme par le trop, et il est très-rare que l'espèce de concision qui laisse deviner la pensée ne soit pas dans l'orateur un inconvénient, et même, suivant l'importance de la matière, un danger. L'objet de l'orateur n'est point d'exercer l'esprit, mais de l'éclairer : bien loin qu'il suffise de faire passer devant ses yeux la vérité comme une lueur fugi-

tive, il faut l'inonder d'un torrent de lumière; et ici ce qui n'est qu'indiqué est presque toujours manqué. C'est une des prétentions ou des habitudes vicieuses de l'abbé Poule : sa pensée souvent incomplète, pour être aiguisée et piquante, ou ne peut être saisie par tous, ou peut être mal interprétée par plusieurs, et n'a d'autre effet réel pour personne. Souvent il jette en passant une idée incidente qui est un trait, et qui devrait être un moyen; et cela est d'un homme qui conçoit vivement, mais qui ne juge pas ses conceptions, et ne leur donne ni leur place, ni leur étendue, ni leur valeur. C'est avoir de l'esprit pour ceux qui en ont, et ici surtout c'est très-peu de chose; ce n'est pas instruire tous ceux à qui l'on parle, ce qui doit être ici avant tout.

Ce sermon *sur le Service de Dieu* fut prêché pour une prise d'habit, comme le précédent le fut à l'ouverture des états de Languedoc en 1764. L'abbé Poule se réservait d'ordinaire pour les grandes occasions. La préférence que l'on doit donner au *service de Dieu* sur le service du monde, et les avantages de l'un sur l'autre, les facilités que donne la retraite pour *le service de Dieu*, tel est le plan que lui fournit cette profession religieuse, et il n'y en a pas de plus commun, ni qui eût été plus souvent mis en œuvre. L'exécution est de même toute en lieux communs, trop susceptible d'un reproche qu'il faudrait éviter, celui de charger la peinture d'objets offerts sous une

seule face. Il est trop facile de faire voir le vide et le faux des biens de ce monde ; mais il y a beaucoup plus d'art à en avouer les séductions qu'à les dissimuler. Il ne faut pas craindre d'attaquer l'ennemi en face; ne souffrez pas qu'il puisse vous dire : Tu crains de me regarder, et tu ne me combats qu'en détournant les yeux. Non; il faut pouvoir lui dire au contraire : Je te connais à fond ; je sais tout ce que tu étales aux regards, mais je vais montrer ce que tu caches. Massillon et même Bourdaloue n'y manquent pas, et devant eux le monde reste sans réplique. Le sage se gardera bien de dire au jeune homme que la courtisane n'a pas de quoi plaire, on ne l'en croirait pas; mais il dira que ses caresses sont des piéges, son amour un mensonge, ses faveurs un poison; et que, par conséquent, elle coûte cent fois plus qu'elle ne vaut ; et il n'y a pas moyen de dire non.

Ce qu'il y a de mieux dans ce discours, c'est une application d'un morceau d'Isaïe, dont Racine s'était déja servi dans *Athalie*, et dont l'abbé Poule a tiré sa péroraison : « Vous touchez en-« fin au moment décisif d'une séparation éter-« nelle, irrévocable. *Ramassez* toutes les puissan-« ces de votre ame : le temps est fini pour vous ; « votre éternité commence. Fantômes du monde, « évanouissez-vous ; voiles impénétrables, *tom-« bez ;* fermez-vous, portes éternelles. Et vous, « nouvelle épouse de Jésus-Christ, disparaissez

« pour toujours aux regards profanes; ensevelis-
« sez-vous dans les ténèbres de cette mine fer-
« tile en richesses et en graces; tirez-en sans re-
« lâche de l'or et des pierres précieuses; arran-
« gez-les avec soin; formez-en une couronne de
« justice et de gloire, afin que, lorsque vous
« monterez vers les tabernacles éternels, les an-
« ges s'écrient dans les transports de leur admi-
« ration : Qui est donc celle qui s'élève ainsi du
« désert, brillante de clartés, chargée de riches-
« ses, enivrée de délices ? C'est la fille du Très-
« Haut : l'heure des noces de l'agneau est venue,
« et son épouse s'y est préparée. »

Ramassez toutes les puissances n'est ni juste ni élégant : il fallait *rassemblez*. *Tombez* est équivoque : tout au moins, quand on dit le *voile tombe*, cela signifie qu'il découvre, en tombant, ce qu'il cachait. Ici c'est le contraire, et c'est ce qui obligeait l'auteur de spécifier que le voile allait tomber sur le front de la victime. La cérémonie même ne dispensait pas d'être clair; mais l'auteur veut toujours être concis, et de là des fautes de toute espèce. La figure de la *mine* devait aussi être mieux amenée pour être relevée d'avance : elle l'est ensuite et très-bien, mais ce n'est pas assez pour sauver le premier effet d'un mot imprévu et peu agréable. Malgré ces taches observées en fort peu de lignes, comme on voit, l'idée totale du morceau est bonne, parce que c'est le moment où il s'agit d'élever jusque dans le ciel celle qui

va renoncer au monde. Ici l'imagination est à sa place, et c'est le fort de l'auteur. L'Écriture vient à son secours, et, en appliquant à une nouvelle épouse de Jésus-Christ ce qu'un prophète adresse à l'Église, l'orateur ne doit qu'à son art ce mouvement qui est d'une grande beauté et d'un grand effet : « Qui est donc celle qui s'élève ainsi du « désert, etc.? »

L'abbé Poule fut aussi appelé à porter la parole à la prise d'habit de madame de Rupelmonde, que la perte douloureuse d'un époux et d'un fils également chéris conduisit de la cour dans le cloître. Les tableaux de la cour venaient se placer naturellement sous le pinceau de l'orateur, et il répand ici des couleurs tour à tour éclatantes ou rembrunies, suivant ce qu'il considère dans la vie des courtisans, les honneurs ou les assujétissements, les jouissances ou les peines. Mais le plan général est le plus mauvais de tous les siens : on a même beaucoup de peine à l'entendre, et à savoir au juste quel était son dessein dans la seconde partie. La première est toute simple : « Dieu couronne ses miséricordes pas« sées en vous appelant dans la solitude. » Mais que signifie la seconde? « Dieu continue d'exer« cer un jugement de justice lorsqu'il vous éloi« gne du monde. » Quand l'auteur la développe, on voit que sa pensée est celle-ci : que, quand Dieu appelle dans la retraite les justes qui pourraient édifier le monde, c'est un châtiment exercé

par la justice divine, et un sujet d'affliction et de deuil pour la société. Il y a bien là quelque chose de vrai, sous ce seul point de vue, que, *toutes les voies du Seigneur étant à la fois miséricorde et justice* (1), ce qui est une récompense pour les uns est une épreuve et une punition pour les autres ; et un orateur chrétien peut appliquer cette vérité à tel ou tel cas en particulier, ou en faire le sujet d'une réflexion générale ; mais l'établir ici en thèse absolue, c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre ou de justifier, tant le faux et même le contradictoire se montrent ici de tous les côtés. S'il eût été question d'un personnage qui eût une influence puissante et reconnue sur les destinées publiques, ce ne serait encore qu'une raison d'entrer dans les regrets que pouvait inspirer à la cour, qui était là présente avec la reine, la retraite d'une personne capable de faire beaucoup de bien dans le monde. Mais, quand madame de Rupelmonde eût été cette personne, et dans aucune supposition quelconque, il n'était pas permis, ce me semble, de faire regarder à toute la société chrétienne comme un jour de deuil, comme une vengeance céleste, une profession religieuse qui en elle-même est toujours pour les fidèles un sujet d'édification, et qui l'était d'autant plus ici,

---

(1) *Universa via Domini misericordia et veritas.* Ps.

qu'elle entraînait de plus grands sacrifices dans une femme qui occupait une grande place à la cour. Jamais l'Église n'a gémi du dévoûment volontaire de ceux de ses enfants que Dieu appelait à la vie religieuse; et bien loin d'en faire un jour de deuil, elle en a toujours fait un jour de fête. N'y a-t-il d'ailleurs qu'un genre d'édification? Les vertus monastiques ne sont-elles pas souvent admirées même dans le monde (1)? Suivant un ordre de la Providence, enseigné dans notre religion, les mérites des justes et leurs prières ne sont-ils pas un trésor de graces dont toute la communauté des fidèles ressent la participation devant Dieu? L'abbé Poule ne l'ignorait pas, et il nous dit lui-même : « Non que nous « prétendions que ces solitaires fervents, que ces « vierges généreuses qui se sont exclues volon- « tairement de la société ne lui soient plus d'au- « cun secours; ils la protégent par leurs prières; « leurs vœux unanimes et persévérants font nuit « et jour une sainte violence au Seigneur, et ar- « rêtent les coups qu'il nous prépare. » Eh bien!

---

(1) Quel respect, par exemple, l'opinion publique n'a-t-elle pas toujours montré pour les Carmélites? et n'est-ce pas ce même respect qui les a fait égorger par les monstres *révolutionnaires?* Y eut-il jamais une barbarie plus inconcevable, si l'on ne savait que la vertu et le respect de la vertu est, dans l'*esprit de la révolution*, le plus grand, le plus impardonnable de tous les crimes.

que voulez-vous donc de plus? Quoi! ce serait une telle vocation qui serait, selon les termes de son exorde, *le sujet de notre douleur et de notre crainte!* Quelle contradiction! Ce doit être à coup sûr le sujet de nos remercîments et de notre joie; c'est le moment d'adorer la puissance et la bonté de Dieu dans la sainteté de ses élus, qui sont nos intercesseurs auprès de lui. Mais comment l'orateur se répond-il ici à lui-même? Vous allez juger si la réponse efface l'objection. « Mais « nous disons que leur présence nous serait plus « avantageuse, *parce que*, *outre* qu'elle détour-« nerait *plus sûrement* les foudres du ciel, elle « nous procurerait encore le secours puissant de « leurs exemples. »

Je ne crois point cette doctrine conforme à celle de l'Église, non plus qu'à la raison. *Leur présence détournerait plus sûrement les foudres du ciel.* Qui vous l'a dit? Cette assertion est absolument gratuite, et n'est fondée sur aucune notion tirée de l'Écriture ou de l'expérience. Nous voyons au contraire que c'est presque toujours de la retraite que sont sortis ces grands serviteurs de Dieu, dont il faisait les libérateurs et les sauveurs des peuples. Enfin, les conséquences rigoureuses de cette doctrine, si nouvelle dans la chaire, donneraient gain de cause aux injustes et aveugles détracteurs de la vie monastique, consacrée par les exemples des justes de l'ancien Testament, et par la discipline du

nouveau. Ce n'était certainement pas l'intention de l'abbé Poule de ménager ce triomphe apparent à l'irréligion, qu'il détestait; et pourtant s'il était vrai, comme il le dit, que les justes font dans le monde un plus grand bien que dans la retraite (et je ne dis pas de ce bien temporel que réclame si haut la politique mondaine, mais de ce bien qui est proprement celui des chrétiens, celui qu'énonce l'orateur, le bien spirituel, le bien des ames), il s'ensuivrait nécessairement que la vocation religieuse serait contraire à la société; ce qu'on ne peut dire d'aucun état conforme à l'esprit de la foi : et certes, l'état cénobitique est de ce nombre, puisqu'il est approuvé par l'Eglise. Lui-même nous a dit tout à l'heure : « Tout état contraire à la loi de Dieu l'est aussi « à la société ; » et cela est vrai réciproquement. Voyez jusqu'où le mèneraient les conséquences, et en même temps jusqu'où l'a mené le défaut de réflexion et de maturité dans ses plans, qui n'est pas toujours aussi choquant qu'il l'est cette fois, mais qui est chez lui habituel.

Si nous le considérons à présent dans l'élocution, nous y trouverons à reprendre autant que dans l'invention, avec cette différence que, s'il n'a dans cette dernière partie aucun titre qui lui soit propre, c'est dans l'autre que se montrent les qualités qui ont fait son mérite et sa réputation. Mais combien il s'y mêle de défauts! Il a sans doute de la noblesse dans les pensées et

dans l'expression, du feu dans les tableaux, du coloris dans les figures : vous en avez vu des exemples, et il y en a beaucoup d'autres. C'est en général le plus brillant des orateurs de la chaire : c'est là le caractère de son talent. Mais d'abord ce caractère n'est le premier ni pour le génie ni pour l'art : pour le génie, les conceptions à la fois simples et grandes, naturelles et riches, sont au premier rang : pour l'art, l'éclat de la diction est une parure qu'il défend de prodiguer; elle doit être ménagée et à sa place pour produire son effet, car tout ne doit pas être orné. Si elle prédomine partout, elle devient luxe; et dans l'éloquence, comme ailleurs, le luxe n'est pas la richesse. Ensuite ce caractère de style touche de très-près à l'abus de toute espèce, et cet abus se montre dans l'abbé Poule de toutes les manières. La recherche des ornements lui ôte deux qualités principales, la solidité et la dignité. Trop souvent ses pensées, qui brillent au premier aspect, ne soutiennent pas l'examen, et les formes de son style blessent les convenances du genre.

Dans un sermon *sur la Parole de Dieu*, il veut faire voir les avantages particuliers qu'elle a dans la chaire. Vous allez juger si tous ses moyens sont bien choisis, et s'ils sont tous énoncés comme ils devaient l'être. « Ici la parole de « Dieu emprunte une nouvelle force *des circon-* « *stances qui l'accompagnent*; elle est dans son

« domaine. La religion tout entière est sous vos « yeux. Vos regards ne tombent que sur des ob- « jets vénérables et sacrés qui vous prêchent avant « nous, *et d'une manière frappante*. Ces fontaines « salutaires, où vous avez été régénérés dans les « eaux du baptême ; hélas! on vous y plongea « esclaves du démon, on vous en retira enfants « de Dieu : qu'êtes-vous à présent? Ces tribunaux « de la pénitence, témoins de vos promesses si « souvent violées; ces tombeaux, où sont enseve- « lies les unes sur les autres des générations et « des générations, *des générations*, *et des généra-* « *rations et des générations ;* ces tombeaux sur « lesquels vous êtes tranquillement assis : ah! « peut-être que, pour vous engloutir, ils vont « ouvrir leurs cent *gueules* effrayantes; ils atten- « dent, ils réclament les dépouilles de votre mor- « talité.... »

Avant de terminer le morceau, déja nous trouvons assez de fautes pour qu'il soit à propos de s'y arrêter. Vous pouvez remarquer d'abord que ce même écrivain, si curieux de parer son style, néglige souvent l'éloquence proprement dite, celle qui consiste dans le choix d'expressions qui ne soient jamais au-dessous des choses ni du ton qui leur convient. *Les circonstances qui accompagnent la parole et qui prêchent d'une manière frappante :* c'est rendre beaucoup trop faiblement la première idée générale des accessoires sensibles, des soutiens puissants que l'ap-

pareil des temples et l'aspect des autels prêtent au ministère de la parole. *Les cent gueules des tombeaux* est beaucoup plus répréhensible : le mot de *gueule*, désagréable par lui-même, ne peut passer qu'à la faveur d'objets qui l'appellent, et d'épithètes qui le relèvent; il y en a des exemples en poésie : ici, rien de tout cela. Rien n'est plus analogue à l'idée du tombeau que celle du gouffre, et pourtant on dit très-bien *la bouche du gouffre, la bouche d'un volcan*, et non pas la *gueule*. C'est une faute de goût dans l'orateur, et c'en est une encore plus bizarre et plus inexcusable d'avoir pris pour une beauté oratoire la puérile affectation de répéter cinq fois le mot de *générations* pour en représenter la quantité. Ce n'est pas là de l'art, c'est la charge de l'art; c'est une caricature grossière. Le simple redoublement du mot, tel qu'il est d'abord, *des générations et des générations* (1), était louable : l'entassement qui suit est plus propre à faire rire qu'à effrayer. Passons au reste.

« Les reliques des vierges et des martyrs, qui « reposent sur ces autels à côté de l'agneau sans « tache; partout la voix, le sang, le corps de « Jésus-Christ; ces murs consacrés par les béné-

---

(1) Tout le monde a saisi le piquant de ce vers de Voltaire :

Il compilait, compilait, compilait.

S'il eût redoublé le vers, ce ne serait plus de l'abbé Trublet qu'on aurait ri, mais du poëte.

« dictions de l'Église ; la présence du Seigneur, « qui se fait sentir plus vivement dans son « temple ; *ce trône* auguste de la vérité, élevé « au-dessus de toutes les têtes ; un ministre du « Dieu vivant, *porté dans les airs comme sur une* « *nuée d'où partent les éclairs et les tonnerres;* « une foule de chrétiens confondus sans dis- « tinction de rang ni de naissance ; leur silence, « leur attention ; cette horreur secrète dont ils « sont saisis en certains moments ; leurs frémis- « sements, qui, *semblables aux flots d'une mer* « *irritée*, se communiquent de proche en pro- « che ; cet air de consternation répandu sur tous « les visages ; toutes les ames dans le travail de « l'enfantement du salut ; enfin cet appareil du « ministère a *je ne sais quoi* d'imposant et de re- « ligieux qui commande le respect et le recueil- « lement, nous enflamme nous-mêmes des feux « d'un enthousiasme divin, vous retrace plus « sensiblement vos devoirs, et vous livre, pour « ainsi dire, désarmés et sans défense au zèle du « ministre. »

Certes, s'il y avait une occasion où l'éloquence de la chaire pût jeter tout l'éclat qui lui est propre, et s'entourer de toute sa majesté céleste, c'était bien dans le tableau que l'orateur entreprenait ici. C'est pour cela même, et à cause de son importance et de son étendue, que je l'ai choisi de préférence pour apprécier la manière de celui qui l'a tracé. Le fond en est si favorable,

que je ne serais pas surpris qu'au premier coup d'œil bien des gens en fussent satisfaits : il n'en est pas moins vrai que tout ce morceau n'a d'autre mérite qu'une sorte de chaleur toute poétique, toute de tête, et que d'ailleurs l'abbé Poule n'a su ni dessiner ni colorier son tableau comme il le devait. Toutes les sortes de fautes s'y rassemblent, et il faut les détailler.

1° L'auteur, semblable à un jeune poëte qui accumule les détails au lieu de les choisir, ne s'est point arrêté aux seuls objets qui allaient au but, tels que les fonts baptismaux, les autels, les tribunaux de la pénitence, les tombeaux. L'impression réfléchie de ces objets, et leur analogie avec la parole évangélique, suffisaient pour remplir son dessein. Pourquoi y joindre des traits qui les affaiblissent, ou par la comparaison, ou par la répétition ? Après avoir dit, *Partout la voix, le sang, le corps de Jésus-Christ*, ce qui résumait tout et fort bien, pourquoi ajouter, *Ces murs consacrés par les bénédictions de l'Église ?* Cette chute est misérable : quelle distance de ce qui précède *à la bénédiction des murs !* On ne saurait pécher plus étourdiment contre toutes les règles de la progression du discours.

2° Quand il en vient aux effets tirés de la prédication même, il tombe dans une méprise qui en entraîne bien d'autres, et qu'avec plus de jugement il aurait pu éviter. Il oublie qu'il ne convient pas que le ministre de la parole en

représente la nature et les effets, précisément comme pourrait le faire un auditeur; qu'il ne doit pas se voir lui-même *porté dans les airs comme sur une nuée d'où partent des éclairs et des tonnerres;* d'abord, parce qu'il y a là une espèce d'imagination beaucoup trop poétique, et qui rappelle trop le Jupiter de la fable lançant *des foudres et des éclairs;* ensuite, parce qu'il a trop l'air de se faire lui-même ce Jupiter, et qu'on ne pouvait ici se préserver avec trop de soin de l'écueil naturel de ce morceau, le danger de confondre dans la pensée de l'auditeur le ministre et le ministère : le ministère est divin, mais le ministre est un homme, et l'homme qui doit être le plus humble de tous.

3° Une autre méprise, dont les suites sont encore plus dangereuses, c'est de représenter l'auditoire comme étant habituellement ce qu'il n'est que dans quelques occasions, et ce que trop souvent il n'est pas; et l'auditeur est ici trop autorisé, ou à démentir tout bas le prédicateur, ou à sourire de l'entendre lui-même faisant l'éloge des effets de son éloquence. Peut-on voir autre chose dans *cette horreur secrète*, ces *frémissements*, *cet air de consternation*, etc.? Nous savons par tradition que tel parut souvent l'auditoire des Bossuet, des Massillon, des Bourdaloue; mais jamais aucun d'eux n'en a parlé, surtout en chaire; aucun d'eux ne s'est dit *enflammé des feux d'un enthousiasme divin:* ils le ressentaient,

on en voyait la *flamme* dans leurs discours; mais ils n'en parlaient pas, non plus que les prophètes eux-mêmes, qui auraient pu le dire avec plus de vérité que qui que ce soit, et qui ont laissé à la poésie humaine cette annonce, inspiration prononcée, produit réel de l'imagination et de l'ame dans les hommes de génie, étalage factice dans les autres; mais qui, dans aucun cas, ne sied à un prédicateur, ni même à un missionnaire.

L'abbé Poule s'est si peu douté de cette faute (et vous verrez tout à l'heure combien les suites en sont graves), qu'à la page suivante il continue à peindre le zèle apostolique avec des traits qui n'appartiennent point particulièrement à ce zèle, mais à l'action oratoire en général; et là-dessus il s'anime et s'échauffe au point qu'il semble, suivant le dicton vulgaire, qui n'est ici rien moins que déplacé, se faire le saint de son sermon. « Quelquefois le regard, un geste, un mot, « le silence même : il n'éclaire qu'en enflam- « mant; il emploie la voie la plus prompte et la « plus sûre pour arriver au cœur : raisonnements, « images, réflexions, il résout tout en senti- « ments. C'est l'expression d'une ame embrasée, « d'une ame *universelle*, qui ne peut plus se con- « tenir, qui sort d'elle-même, qui verse des tor- « rents de lumière et d'*onction*, qui entre dans « l'ame des auditeurs, la pénètre, l'échauffe, et « y dévore tous les obstacles qui s'opposent à son « effusion. »

Eh! mais voilà une leçon de rhétorique, un paragraphe du *Traité du sublime*, de Longin, et pas autre chose. Qu'aurait répondu l'abbé Poule, si on lui eût dit : Fort bien, monsieur! Je conviens qu'il est bon d'entendre *la parole de Dieu* quand elle est annoncée de cette manière. Mais connaissez-vous beaucoup de prédicateurs qui ressemblent à ce modèle? ou si vous êtes vous-même ce modèle, il ne faut donc entendre que vous ; et tant pis pour *la parole de Dieu*, car vous ne la prêchez pas souvent.

L'apostrophe serait atterrante, et c'est la faute de l'orateur, qui, se livrant très-indiscrètement à un enthousiasme beaucoup plus profane que religieux, oublie qu'il ne faut pas faire valoir les moyens humains du ministère et du zèle, aux dépens de la *parole* elle-même, dont le premier attribut, celui qui n'est qu'à elle, est de tirer toute sa puissance de l'Esprit-Saint, qui en est le premier auteur, qui la met dans la bouche de ses ministres, et qui seul peut la répandre dans l'ame des auditeurs. C'était là surtout ce qu'il fallait faire valoir : il ne s'agissait pas ici d'*ame universelle*, ni de toute cette emphase mondaine, si étrangère à *la parole de Dieu*; il s'agissait de l'efficace que lui-même y attache dans le sanctuaire où il réside, et du pouvoir qu'il lui donne quand il lui plaît, même dans ceux qui en sont les plus faibles organes. Ce n'était pas dans le génie de l'homme qu'il convenait d'étaler toute

la force de cette *parole:* ce génie est un moyen dont Dieu se sert comme de tout autre, que lui seul donne, que lui seul sanctifie, que lui seul fait fructifier, mais dont il n'a pas plus besoin que d'aucun autre.

A combien d'autres inconvénients s'exposait l'abbé Poule en s'écartant à ce point de l'esprit de ses fonctions! Vous venez de l'entendre recommander *la parole de Dieu* par les caractères qu'elle a dans les temples, et les effets qu'elle y produit. Frappé, selon sa coutume, d'une seule idée à la fois, il a donné tout ce qui devait être pour ce qui était, et n'a pas pris la plus légère précaution pour établir cette distinction si nécessaire. A présent figurez-vous ce que deviennent ce *silence*, cette *attention*, cês *frémissements*, cette *consternation*, etc., etc.; enfin, tout ce dont il a fait bien décidément la puissance générale de *la parole de Dieu*, et les motifs pour nous la faire rechercher; en un mot, figurez-vous quelle confiance on peut avoir à ce qu'il a dit dans la première partie, lorsqu'il nous dit dans la seconde, ce qui n'est en effet que trop vrai, et bien plus souvent vrai : « Eh! que voyons-« nous dans les temples? des auditeurs insensi-« bles... des auditeurs volages et légers; des au-« diteurs inquiets, à qui notre ministère pèse, « qui nous écoutent impatiemment, et ne sou-« pirent qu'après la fin de nos discours; des au-« diteurs prévenus, déterminés d'avance à ne pas

« nous croire... des auditeurs sacriléges qui font « une espèce d'assaut avec nous, etc. » J'abrége le morceau, qui tient deux pages. N'est-on pas tenté de lui dire : Quoi ! c'est là cette *parole qui nous livre désarmés et sans défense au zèle du ministre !* Mais, si elle ne produit pas plus de fruit que vous ne le dites, à quoi bon venir l'écouter ?

Je sais que tout cela peut se concilier en partie, si tout était distingué, restreint, modifié, spécifié ; mais c'est précisément ce que l'orateur ne fait en aucune façon, et ce que je lui reproche de ne pas faire. Cette partie de l'art oratoire, de cet art qui en a tant, et dont aucune ne doit du moins être négligée, si toutes ne sont pas également bien maniées ; cette partie qu'on appelle la disposition, et qui consiste à distribuer ses moyens chacun à sa place et selon sa valeur, de manière que tous concourent au but proposé, bien loin qu'aucune y nuise jamais ; cette partie si importante paraît avoir été presque inconnue à l'abbé Poule, tant il y en a chez lui peu de traces ! Chez lui rien n'est digéré, rien n'est lié, rien n'est nuancé, rien n'est fondu dans l'ensemble ; tout est fait morceau à morceau, et le plus souvent l'un aux dépens de l'autre. Les deux derniers que j'ai cités, et qui prêtaient naturellement à toutes les ressources de l'élocution, ont même dans cette partie beaucoup plus de défauts sensibles que de beautés marquées.

L'expression est souvent faible ou vicieuse. *Il emploie la voie la plus sûre et la plus prompte pour arriver au cœur.* Quoi de plus vague et de plus froid qu'une pareille phrase, à la suite de ces mots qui la précèdent, *Il n'éclaire qu'en enflammant? Des torrents d'onction* ne peut passer, même en y joignant *la lumière.* On dit *des torrents de lumière*, à cause de l'incroyable rapidité dont elle embrasse tout ce qu'elle éclaire; mais l'idée de cette douceur pénétrante, qui caractérise ce qu'on appelle *onction*, ne peut s'accommoder avec celle des *torrents*, pas plus que *les flots d'une mer irritée* avec *les frémissements* d'une terreur religieuse; ici même l'incohérence des rapports est intolérable. Quelque chose de pis peut-être, c'est de finir l'exposé de tant de motifs de recueillement et de componction par dire que *l'appareil du ministère a je ne sais quoi d'imposant.* C'est une étrange inadvertance; on doit savoir ce que c'est après en avoir tant dit, et jamais le *je ne sais quoi* n'a été plus bizarrement placé. Quelle disparate dans un sermon!

En voici d'un genre bien plus condamnable, et où je ne vois même aucune excuse. Parmi les différents motifs qui peuvent éloigner les fidèles d'assister aux prédications, le dernier qu'il suppose est « le préjugé où vous êtes, leur dit-il, que « votre ignorance vous servira d'excuse. Comme « cet insensé dont parle le Prophète, vous vous « imaginez que, moins vous saurez, moins vous

« serez obligés d'agir. » Cette citation ne peut se rapporter qu'à cet endroit du pseaume 35 où le Prophète dit de l'homme *injuste* : « Toutes ses « paroles ne sont qu'iniquité et fourberie ; il n'a « pas voulu comprendre, afin de ne pas faire le « bien : *Verba oris ejus iniquitas et dolus : noluit « intelligere ut bene ageret.* » Il était à propos de rappeler le passage, qui est parfaitement clair, et que l'orateur paraît avoir fort mal saisi. Il ne s'agit ici *d'ignorance* d'aucune espèce, mais bien de cette détermination perverse à fermer son esprit et son cœur à la vérité, afin de n'en pas observer les préceptes. Il n'y a là qu'*iniquité et fourberie*, et le Psalmiste parle ici de l'homme *injuste*, qu'il a caractérisé dès le premier verset par ces mots : *Dixit injustus ut delinquat in semetipso ; non est timor Dei ante oculos ejus.* « L'homme injuste a dans son cœur la détermi« nation au mal ; la crainte du Seigneur n'est pas « devant ses yeux. » C'est donc du *méchant*, de *l'impie*, que parle le Psalmiste, et non pas du pécheur inconsidéré. Cette première erreur dans l'application est essentielle à remarquer, parce que c'est de là que part l'orateur pour se livrer à un mouvement qui me semble, je l'avoue, entièrement contraire à la doctrine du christianisme. « Et plût à Dieu ! (quel souhait nous forcez-vous « de faire, mes chers frères !) plût à Dieu que « votre aveuglement pût vous servir d'excuse, et « vous soustraire légitimement à la nécessité de

« la loi ! Ministres de charité, nous nous garde-
« rions bien de monter dans ces chaires pour
« vous instruire des obligations du christianisme :
« ce serait tendre un piége à votre curiosité. Loin
« de faire briller à vos yeux le flambeau de la
« foi, nous nous hâterions de le cacher sous le
« boisseau. Nous ne serions pas assez cruels pour
« dissiper des ténèbres qui vous vaudraient l'in-
« nocence ; et dans l'impuissance où nous nous
« trouvons de vous retirer de vos égarements,
« *nous respecterions du moins une ignorance qui*
« *aurait plus de vertu que les sacrements*, *qui*
« *consacrerait en quelque sorte vos vices*, et vous
« tiendrait lieu d'une entière justification au jour
« des vengeances du Seigneur. »

A Dieu ne plaise que je cherche le scandale où il n'est pas, ni que je prétende trouver ici dans l'orateur autre chose que l'extrême inconsidération d'un esprit ardent, qui a cru voir un mouvement de charité dans une supposition totalement absurde, et s'est précipité ici, plus que partout ailleurs, dans tout ce que les expressions outrées peuvent avoir de plus dangereux ! Mais enfin, pour que ce morceau eût un sens plausible, il faudrait, de toute nécessité, qu'il pût exister dans une assemblée chrétienne un état d'*ignorance et d'aveuglement qui eût plus de vertu que les sacrements*, *qui consacrât en quelque sorte les vices*, *et qui pût valoir l'innocence.* Or, cet état est impossible à supposer,

non pas seulement chez les chrétiens, mais quelque part que ce soit : il est hors de la nature des choses. L'*ignorance* involontaire, invincible, telle que celle des peuples qui n'auraient jamais entendu parler de l'Évangile, peut être pour eux une *excuse*, une *justification* même, si d'ailleurs ils ont observé la loi naturelle; et cette *justification* suffit en vertu des mérites de celui qui est mort pour tous les hommes. L'*excuse* aussi, en cas de prévarication, est dans l'*ignorance de la loi* révélée, selon ces paroles de Jésus-Christ : « Celui qui a connu la loi, et qui a péché contre elle, recevra un châtiment rigoureux; celui qui ne l'a pas connue, et qui a péché, recevra un châtiment léger. » Telle est la doctrine de l'Évangile, très-digne en tout de la justice de Dieu, selon les idées que nous en donne la raison, que nous avons reçue de Dieu. Mais il ne dit nulle part, et il n'est même nullement concevable qu'il y ait ni qu'il puisse y avoir une *ignorance* quelconque *qui ait plus de vertu que les sacrements*, qui sont la source de la vie spirituelle, ni qui puisse *en* aucune *sorte consacrer les vices*, qui sont, dans tout état de cause, la mort de l'ame. Maintenant je demande s'il est permis d'établir des idées et des expressions révoltantes, et même, il faut le dire, blasphématoires, sur une hypothèse inadmissible sous tous les rapports. C'est d'un côté une faute contre le bon sens, qui défend de supposer ce qui ne saurait être; parce

qu'on n'en peut jamais rien conclure. C'est d'un autre côté offenser la religion, d'imaginer un état quelconque qui soit plus avantageux à l'homme pour son salut que les secours qu'elle lui fournit; c'est faire injure au grand dessein d'un Dieu rédempteur, aux lumières qu'il a voulu apporter lui-même, de supposer des *ténèbres* dont il serait *indiscret et cruel* de nous tirer, un *aveuglement* qu'un ministre de l'Évangile pût se croire obligé de *respecter*. Quoi! c'est ce ministre même, chargé par état de porter le flambeau de la foi, qui *se hâterait de le cacher sous le boisseau?* Mais, en ce cas, les missionnaires qui se *hâtent* au contraire de le faire briller dans les contrées où règne une *ignorance* assurément bien involontaire, sont donc *indiscrets et cruels!* Et pourtant nous les regardons de tout temps, et avec l'Église, comme les émules des Apôtres, comme les héros de la religion, comme les martyrs de la charité.

Je ne connais d'exemple d'un semblable écart dans aucun prédicateur orthodoxe; et l'abbé Poule n'y a nullement remédié en ajoutant: « Mais nous savons que toute ignorance volon- « taire et affectée, loin d'être une excuse, est « elle-même un crime de plus, etc. » Et peut-elle jamais être autre chose chez les chrétiens? S'il eût voulu l'opposer à celle qui, étant toute naturelle, porte avec elle son excuse, il pouvait, comme on a fait cent fois, effrayer son auditoire de la justice et de la grandeur des châtiments,

proportionnée à la grandeur du bienfait rejeté. Jésus-Christ a donné l'exemple de ces menaces en vingt endroits de l'Évangile, et ne manque pas de les opposer à l'indulgence promise à ceux qui, ayant moins reçu, auront à rendre un moindre compte. Je ne suis pas surpris qu'on se soit si souvent et si heureusement servi de ce moyen : quel champ pour l'éloquence que la déplorable condition de ceux qui n'emploient que pour se perdre tout ce qui leur a été prodigué pour les sauver! Mais l'abbé Poule a voulu aller plus loin, et s'est égaré : il a voulu donner du nouveau, et certes le nouveau est ici bien malheureux.

En général, c'est un des vices de son esprit de passer presque toujours le but; et ce vice n'est pas médiocre dans ce même sermon, où il y a, comme dans tous les autres, des beautés de détail et de diction. Il gémit sur la décadence de l'art de la chaire, et sur l'altération de l'esprit du ministère; et il a raison. Il y a d'abord ici des choses bien dites, mélées bientôt à d'autres qui pèchent, ou par le fond, ou par les formes. « Ne le dissimulons pas, mes très-chers frères : « nos instructions ont dégénéré; elles se ressen- « tent de la corruption des mœurs qu'elles com- « battent; elles ont perdu de leur première onc- « tion en perdant de leur ancienne simplicité. « Nous nous le reprochons en gémissant, vous « nous le reprochez peut-être avec malignité; « mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. A

« quoi nous avez-vous réduits? L'Apôtre aurait « rougi d'employer les armes de la sagesse hu- « maine pour confondre des païens mêmes; et « pour attirer des chrétiens, *nous nous voyons « contraints de déployer tout l'appareil de l'élo- « quence la plus flatteuse.* La mission de Dieu, la « science des saints, et la soif du salut des ames, « ne suffisent plus à présent pour se produire au « grand jour; il faudrait l'assemblage des talents « les plus rares. La délicatesse du siècle a fait un « art de la prédication de l'Évangile, et, nous « osons le dire, le plus difficile, le plus péril- « leux, et, en un certain sens, *le plus inutile de « tous les arts.* Trop de méthode, trop d'apprêt, « trop de parure : plus de gravité, plus de mou- « vement, plus de chaleur, plus d'ame. On nous « force d'être orateurs : quel titre! Il ne nous est « plus permis d'être apôtres. »

Avec plus de nuances et plus de mesure, ce morceau serait excellent; mais c'est ce qui manque le plus à l'orateur. Dire qu'on est *contraint de déployer tout l'appareil de l'éloquence la plus flatteuse*, c'est dire qu'on a cette *éloquence;* et tout ce qui peut ressembler à l'amour-propre est choquant dans tout orateur, à plus forte raison et combien plus dans un orateur chrétien! Ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'y prendre pour subordonner ce qui dépend de l'art humain à ce qui est de l'esprit de la mission évangélique; car c'est là qu'il fallait se borner, puisque cet art en

lui-même n'est point condamnable, et que les Ambroise, les Augustin, les Chrysostôme, n'ont pas *rougi* de l'employer. Saint Paul, il est vrai, se glorifie de ne point faire usage de ce qu'il peut y avoir de persuasif dans les paroles de la sagesse humaine : *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*. Mais il faut songer que les apôtres étaient assez puissants en œuvres pour avoir moins besoin de l'être en paroles, et que les miracles peuvent se passer des périodes. Il n'y a point de figure de rhétorique qui soit jamais aussi *persuasive* que cette parole de saint Pierre à un malheureux perclus : « Levez-vous et marchez : » *Surge et ambula*. Dieu, qui proportionne toujours les moyens de sa miséricorde aux temps et aux personnes, a donc pu permettre qu'aux miracles, qui n'étaient plus nécessaires à la foi établie, les ministres de la parole substituassent tout ce que l'éloquence peut donner de force et d'expression au zèle. Il ne s'agit que de conserver à cette éloquence le caractère analogue à son objet; et comme l'objet est de sanctifier, ce caractère est celui de la saincteté. La mondanité en est l'opposé ; il faut donc éviter tout ce qui est mondain en soi, et l'esprit du monde est si différent de celui de la religion, que rien n'est plus facile que de les discerner ; et que, si on les confond dans un même langage, c'est la faute de l'homme, et non pas des choses. Ce n'est pas non plus que l'un ait jamais besoin de l'autre; car

bien loin que l'esprit du monde puisse servir l'esprit de la religion, il ne peut jamais que lui nuire. Je dirais donc à l'abbé Poule : Vous n'êtes point *contraint à déployer l'appareil d'une éloquence flatteuse;* vous avez doublement tort de vous exprimer ainsi : c'est un éloge indirect sous la forme d'une apologie ; et l'un et l'autre sont mal entendus et hors de propos. Si votre prédication ne *déploie* que *l'appareil de la plus flatteuse éloquence*, elle n'est pas bonne. Et pourquoi y seriez-vous plus *contraint* que vos prédécesseurs, plus que Bourdaloue et Massillon? Ni l'un ni l'autre ne manquait d'*art*, et n'a cru devoir mépriser l'*art;* mais tous deux l'ont soumis aux convenances du genre. Tous deux ont été à la fois *orateurs et apôtres;* et pourquoi donc ces deux *titres* s'excluraient-ils? L'*art* consiste à les accorder, et cet *art* est bon et utile en soi : il prescrit *la méthode* que vous avez tort de blâmer, et plus encore de négliger ; mais il proscrit *l'apprêt*, *la parure*, que vous avez tort de rechercher. L'art oratoire les condamne partout dès qu'il y a du *trop*, à plus forte raison dans la prédication. Celle-ci n'est en aucun sens *un art inutile*, encore moins *le plus inutile de tous;* cette exagération est indécente, et vous auriez dû sentir combien l'on peut en abuser. Ignoriez-vous que, quand même *la parole* ne germerait que dans une seule ame, elle ne serait rien moins que perdue? que ce qu'elle n'opère pas aujourd'hui,

elle l'opère demain? Et n'est-ce rien qu'une ame devant Dieu? et n'est-il pas défendu de *lui marquer ses moments?*

Quand l'abbé Poule dit, *plus* (1) *de gravité, plus de mouvements, plus de chaleur, plus d'ame*, il fait en chaire l'office d'un critique, et cela est très-déplacé. Il ne paraît pas s'être douté que la critique tombait en grande partie sur lui, car nul n'a moins de *gravité*. Sa *chaleur* est beaucoup plus de tête que d'*ame*, et *ses mouvements* sont souvent désordonnés, et ne sont pas toujours ceux du genre. Mais en voici un qui est louable :

« O mon Dieu! séparez notre cause d'avec celle « de ce peuple : *Discerne causam meam de gente « non sanctâ.* Nous voyons avec douleur votre « parole sacrée tomber tous les jours dans un « plus grand décri; devions-nous l'exposer à des « mépris certains? Nous avons cru qu'à la fa- « veur de quelques ornements elle trouverait « grace dans un siècle aussi délicat que dépravé. « C'est un artifice, j'en conviens; mais c'est l'ar- « tifice de la charité, qui met tout en œuvre « pour vous gagner ces esprits indociles; leur « endurcissement ne fait que trop notre justifi- « cation. »

---

(1) Ce qui veut dire : *Il n'y a plus de gravité*, etc. L'auteur aurait dû éviter cette petite équivoque du mot *plus*, qui pourrait signifier aussi, *il faut plus de gravité*, etc.

Oui, pourvu que ces *ornements* soient ce qu'ils doivent être; et l'abbé Poule paraît l'avoir su, du moins en spéculation, comme on va le voir. Mais l'a-t-il mis en pratique? Rarement, pas même dans l'endroit où il en parlait, et qui est remarquable. « Nous nous résoudrons, puisqu'il le faut, « à relâcher un peu de la simplicité évangélique, « et nous accorderons à votre faiblesse quelques « ornements; mais prenez garde, des ornements « *sagement ménagés*, *assortis à l'Évangile*, *aussi* « *graves que la vérité*, qu'elle puisse elle-même « avouer à la face des autels; des ornements qui « la servent plutôt qu'ils ne la parent, et qui, « loin de l'affaiblir et de l'altérer, facilitent ses « succès et son triomphe. »

Cela serait fort bon dans un traité sur l'éloquence de la chaire; mais n'est-ce pas oublier et compromettre la *gravité* du ministère, que de descendre ainsi à composer avec un auditoire chrétien, à détailler devant lui le plan de composition que l'on croit devoir suivre? N'est-ce pas encore ici un double tort? Ce que dit l'abbé Poule, il fallait le faire sans le dire; il l'a dit et ne l'a pas fait. Que de choses, dans ses sermons, *accordées* beaucoup moins *à la faiblesse* des auditeurs qu'à celle du prédicateur!

Encore quelques exemples de cette disposition trop fréquente à outrer l'expression et les figures de pensées, qui est proprement la déclamation. Il s'agit de rappeler aux auditeurs cette vérité

effrayante, que *la parole* qui ne les aura pas convertis les jugera :

« Eh ! que faisons nous ? Nous pensons les in-
« struire, et nous *augmentons* leur aveuglement.
« Nous croyons toucher leur cœur, et nous l'en-
« durcissons. Cette parole sainte est elle-même
« une pierre d'achoppement contre laquelle ils
« viendront immanquablement se briser. *Nous*
« *sommes les meurtriers de nos frères.* » *Nous augmentons leur aveuglement* est trop fort; il devait dire : Nous rendons leur aveuglement plus coupable. Mais ce qui est hors de toute raison, c'est cette phrase, *nous sommes les meurtriers de nos frères*, qui ne peut jamais être vraie que du ministre prévaricateur qui dissimulerait les vérités nécessaires au salut, ou les altèrerait; et ce n'est ici ni l'un ni l'autre. Dans tout autre cas, la phrase n'offre qu'une exagération odieuse.

Il se plaint de ces censures frivoles et indécentes contre le talent des prédicateurs, et il ajoute : « *Eh! quel droit avez-vous sur nous ?*
« Sommes-nous des orateurs bassement orgueil-
« leux qui venions mendier vos applaudissements?
« Vos applaudissements! Comme chrétiens, nous
« devons les craindre; ils pourraient nous séduire :
« comme ministres de Jésus-Christ, *nous les mé-*
« *prisons;* ils nous dégraderaient. Vos applaudis-
« sements! Pour payer nos veilles, nos travaux,
« nos sueurs! Nous les mettons à plus haut prix.
« *Il nous faut les plus grands sacrifices*, des lar-

« mes amères, des sentiments de componction,
« des cœurs humiliés, brisés de douleur et de
« repentir, etc. »

N'est-ce pas avoir trop l'air de quereller son auditoire, au lieu de le toucher et de l'édifier? Cette apostrophe, *eh! quel droit avez-vous sur nous?* est dure et brusque; il ne s'agit point là de *droit. Nous méprisons vos applaudissements; ils nous dégraderaient*, a le même défaut; c'est donner à l'humilité évangélique le ton de l'orgueil; c'est choquer maladroitement son auditoire et les bienséances. Il en est de même de cette phrase, *il nous faut les plus grands sacrifices*, etc. Toutes ces tournures prétendent à la force, et n'ont que de la dureté. C'est à Dieu qu'*il faut les plus grands sacrifices*, etc., et non pas à son ministre, et l'on ne doit pas plus confondre ces choses-là dans l'expression que dans l'intention.

« Levez-vous, grand Dieu.... Voilà les prévari-
« cateurs de votre loi enfermés dans votre tem-
« ple. *Nous ne demandons pas* que vous envoyiez
« un ange exterminateur pour les détruire; ils
« sont nos frères. *Nous ne demandons pas* que
« vous armiez contre eux les mains sacrées de
« vos lévites, comme vous fîtes autrefois pour
« l'impie et barbare Athalie, etc. » Tout est forcé dans ces mouvements, dans ces rapports, dans ces figures. *Vous ne demandez pas!* Mais je le crois. Vous ne devez pas plus vous en défendre que vous ne deviez y penser. Et qu'est-ce qu'A-

thalie fait là? Si ces chrétiens sont venus dans le temple par *curiosité*, ils ont tort; mais Athalie y venait pour en enlever les trésors : est-ce la même chose? Cette mauvaise rhétorique gâte souvent les idées que l'orateur emprunte de l'Écriture mal appliquée. S'agit-il de l'amour-propre, qu'il faut toujours combattre, parce qu'il n'est jamais entièrement soumis? l'abbé Poule nous dit : « Barach triomphe en vain de l'armée des Cananéens; sa victoire est imparfaite; Sisara leur chef s'est sauvé du carnage... Ainsi l'on croit avoir laissé *l'amour-propre sur le bûcher* avec les autres victimes (dans une profession religieuse), et on le retrouve dans sa cellule; comme à Sisara, un peu de lait lui suffit pour toute nourriture, etc. » Abus d'esprit. Quel rapport de l'amour-propre à Sisara; et qu'est-ce que *l'amour-propre sur le bûcher, et un peu de lait pour nourriture? Sisara, le bûcher, le lait*, tout cela ne s'accorde pas plus ensemble qu'avec le sujet, qui est le sacrifice de l'amour-propre. Tous ces ornements ambitieux sont de vraies puérilités, puisqu'ils ne signifient rien et ne tendent à rien.

Opposons à tant de fautes le modèle du bon dans le même sujet; écoutons Massillon traitant précisément le même fond d'idées dans un sermon *sur la parole de Dieu*. La citatiou sera peut-être un peu étendue; mais craindrais-je ici qu'on se plaigne d'entendre trop long-temps Massillon?

Ce morceau d'ailleurs vous attachera d'autant plus, que vous serez à portée de confronter de bien près les deux orateurs, puisque l'un, en redisant absolument les mêmes choses après l'autre, paraît ne s'être occupé qu'à les redire autrement, et avoir voulu lutter contre l'original, tout en le suivant pas à pas. Vous allez juger si c'est avec succès :

« Parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est « peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en « censeurs de la parole sainte. On ne vient ici « que pour décider du mérite de ceux qui l'an- « noncent, pour faire des parallèles insensés, « pour prononcer sur la différence des tours et « des inflexions. On se fait honneur d'être diffi- « cile ; on passe sans attention sur les vérités les « plus étonnantes, et qui seraient d'un plus grand « usage pour chacun ; et tout le fruit qu'on retire « d'un discours chrétien se borne à en avoir mieux « remarqué les défauts que tout autre ; de sorte « qu'on peut appliquer à la plupart de nos audi- « teurs ce que Joseph, devenu le sauveur de l'É- « gypte, disait par pure feinte à ses frères : Ce « n'est pas pour chercher le froment et la nour- « riture que vous êtes venus ici, c'est comme des « espions qui viennent remarquer les endroits « faibles de la contrée : *Exploratores estis ; ut vi- « deatis infirmiora terræ, venistis.* Ce n'est pas « pour vous nourrir du pain de la parole, et cher- « cher des secours et des remèdes utiles à vos

« maux, que vous venez nous écouter; c'est pour « trouver ou placer quelques vaines censures, et « vous faire honneur de nos défauts, qui sont « peut-être une punition terrible de Dieu sur « vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers « plus accomplis, et qui auraient pu vous rappe- « ler à la pénitence. *Exploratores estis*, etc.

« Mais de bonne foi, mes frères, quelque fai- « ble que soit notre langage, n'en disons-nous « pas toujours assez pour vous confondre, pour « dissiper vos erreurs, et pour vous faire conve- « nir en secret des égarements que vous ne pou- « vez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des « talents si sublimes pour vous dire que les for- « nicateurs, les avares et les hommes sans mi- « séricorde n'entreront pas dans le royaume de « Dieu; que, si vous ne faites pénitence, vous « périrez tous, et qu'il ne sert de rien d'être pos- « sesseur du monde entier, si l'on vient à perdre « son ame? N'est-ce pas la simplicité même qui « fait toute la force de ces divines vérités? et dans « la bouche du plus obscur de tous les ministres, « seraient-elles moins effrayantes? Et d'ailleurs, « s'il était permis de *nous recommander ici nous-* « *mêmes* (comme le disait autrefois l'Apôtre à des « fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la sim- « plicité de son extérieur et de son langage, et « *sa figure méprisable*, comme il le dit lui-même, « aux yeux des hommes, que touchés des fati- « gues et des périls infinis qu'il avait essuyés pour

« leur annoncer l'Évangile et pour les convertir « à la foi), s'il était permis, nous vous dirions : « Mes frères, nous soutenons pour vous tout le « poids d'un ministère pénible ; nos soins, nos « prières, les travaux infinis qui nous conduisent « à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre « objet que votre salut. Eh ! ne méritons-nous pas « du moins que vous respectiez nos peines ? Le « zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut « peut-il jamais devenir le triste sujet de vos « dérisions et de vos censures ? Demandez à Dieu, « à la bonne heure, pour la gloire de l'Église et « pour l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à « son peuple des ouvriers puissants en paroles, « de ces hommes que l'onction seule de l'esprit « de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'É- « vangile dans un langage digne de son élévation « et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, « que votre foi supplée à nos discours ; que votre « piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle « perd dans notre bouche ; et, par vos dégoûts « injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évan- « vangile à recourir, pour vous plaire, aux vains « artifices d'une éloquence humaine, à briller « plutôt qu'à instruire, à descendre chez les Phi- « listins, comme autrefois les Israëlites, pour ai- « guiser leurs instruments destinés à cultiver la « terre ; je veux dire à chercher dans les sciences « profanes, ou dans le langage d'un monde en- « nemi, des ornements étrangers pour embellir

« la simplicité de l'Évangile, et donner aux ins-
« truments et aux talents destinés à faire croître
« et fructifier la semence sainte un brillant et
« une subtilité qui en émousse la force et la
« vertu; et qui met un faux éclat à la place du
« zèle et de la vérité. *Descendebat ergo omnis*
« *Israël ad Philistiim, ut exacueret unusquisque*
« *vomerem suum et ligonem.*

« Et voilà, mes chers frères, le défaut opposé
« à l'esprit de foi, l'esprit de curiosité. Vous ne
« distinguez pas assez la sainte gravité de notre
« ministère de cet art vain et frivole qui ne se
« propose que l'arrangement du discours et la
« gloire de l'éloquence; vous n'assistez à nos dis-
« cours que comme autrefois Augustin, encore
« pécheur, assistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était
« pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre
« de la bouche de l'homme de Dieu les secrets
« de la vie éternelle, que je cherchais depuis si
« long-temps, ni pour trouver des remèdes aux
« plaies honteuses et invétérées de mon ame, que
« vous seul connaissiez, ô mon Dieu! c'était pour
« examiner si son éloquence répondait à sa grande
« réputation, et si ses discours soutenaient les
« applaudissements que lui donnait son peuple.
« Les vérités qu'il annonçait ne m'intéressaient
« point; je n'étais touché que de la douceur et
« de la beauté du discours. *Rerum autem incu-*
« *riosus et contemptor adstabam, et delectabar*
« *suavitate sermonis.*

« Et telle est encore aujourd'hui la situation « déplorable d'une infinité de fidèles qui nous « écoutent; lesquels, chargés de crimes, comme « Augustin, liés, comme lui, des passions les « plus honteuses, loin de venir chercher ici des « remèdes à leurs maux, viennent y chercher de « vains ornements qui amusent les malades sans « les guérir, qui font que nous plaisons au pé-« cheur, mais qui ne font pas que le pécheur se « déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, « nous dire ce que les habitants de Babylone di-« saient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-« nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate* « *nobis de canticis Sion.* Ils viennent chercher « l'harmonie et l'agrément dans les vérités sé-« rieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les « soupirs de la triste Sion, étrangère et captive, « et veulent que nous pensions à flatter l'oreille « en publiant les menaces et les maximes sévères « de l'Évangile. *Hymnum cantate*, etc.

« O vous qui m'écoutez, et que ce discours « regarde, rentrez un moment en vous-mêmes : « votre sort est comme déployé aux yeux de Dieu; « vos plaies invétérées ne laissent presque plus « d'espoir de guérison ; vos maux pressent ; le « temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir « depuis si long-temps, va enfin vous frapper et « vous surprendre : voilà les malheurs éternels « que nous vous prédisons, et qui arrivent tous « les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin

« de l'accomplissement : nous vous montrons le « glaive du Seigneur suspendu sur votre tête, et « prêt à tomber sur vous ; et loin de frémir sur « les suites de votre destinée, et de prendre des « mesures pour vous dérober au glaive qui vous « menace, vous vous amusez à examiner s'il brille « et s'il a de l'éclat, et vous cherchez dans les « terreurs mêmes de la prédiction les beautés « puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu ! « que le pécheur paraît méprisable et digne de « risée quand on l'envisage dans votre lumière !

« Car, mes frères, sommes-nous donc ici sur « une tribune profane pour ménager, avec des « paroles artificieuses, les suffrages d'une assem- « blée oisive, ou dans la chaire chrétienne, et à « la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, « pour vous reprendre, pour vous sanctifier au « nom et sous les yeux de celui qui nous envoie ? « Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice « d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus « important ministère de la foi ? Et pourquoi ve- « nez-vous vous arrêter à nos faibles talents, et « chercher des qualités humaines là où Dieu seul « parle et agit ? Les instruments les plus vils « ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à « la puissance de sa grace ? Les murs de Jéricho « ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit « des plus fragiles trompettes ? Eh ! que nous im- « porte de vous plaire, si nous ne vous chan- « geons pas ? Que nous sert d'être éloquents, si

« vous êtes toujours pécheurs? Quel fruit nous « revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez « vous-même aucun de nos instructions? Notre « gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans « vos cœurs. Vos larmes toutes seules, bien mieux « que vos applaudissements, peuvent faire notre « éloge, et nous ne voulons point d'autre cou- « ronne que vous-mêmes et votre salut éternel. « Ainsi soit-il (1). »

---

(1) On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est ce même sermon qui opéra une conversion qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et dont j'ai entendu parler cent fois dans ma jeunesse, comme d'un fait public et avéré. Un homme de la cour allait à un opéra nouveau qui attirait de bonne heure un grand concours. Son carrosse se trouva arrêté, près des Quinze-Vingts, par une double file de voitures, dont les unes étaient pour l'opéra, et les autres pour le sermon que Massillon devait prêcher ce jour-là dans l'église des Quinze-Vingts, qui, comme on sait, était voisine du Palais-Royal, où était alors la salle de l'Opéra. Cet homme, impatienté, après avoir attendu assez long-temps, demanda ce qui pouvait occasionner cette concurrence de tant de voitures, la plupart en sens contraire. On lui dit que c'était pour entendre Massillon, qui allait prêcher. « Ah! dit-il, « je ne l'ai jamais entendu, et on en dit tant de merveilles! Il « faut que je profite de l'occasion, puisque je suis tout porté, « et que peut-être ne trouverai-je plus de place à l'Opéra. « Il en trouva heureusement au sermon, qui semblait d'ailleurs, comme on vient de le voir, s'adresser particulièrement à lui, et lui dire : *Tu es ille vir*. Il en sortit tout autre qu'il n'y était entré, n'alla plus à l'Opéra, mais à l'église, et non plus par curiosité.

Il y a ici tout ce qui manque à l'abbé Poule; et s'il est de la critique de faire voir comment on a mal fait, il est du génie de montrer en tout comment il fallait faire. Quelle prodigieuse différence d'esprit et de langage! Mais aussi quelle différence d'effet! L'abbé Poule se met partout en avant, fait à la fois son propre éloge et la censure des autres. Massillon s'oublie entièrement, et met tout ce qu'il peut y avoir de faiblesse et d'imperfection dans les prédicateurs sous la protection de la charité chrétienne. Il ne gourmande point son auditoire, il ne lui conteste point *le droit* de censure : il se contente de faire sentir combien l'usage de ce droit est cruel contre celui qui parle, et insensé dans ceux qui écoutent. Il ne recommande point le ministère par l'étalage des qualités et des moyens oratoires, mais par les veilles, les travaux, les fatigues, qui, au défaut du mérite, sollicitent au moins l'indulgence. Au lieu de dire, *Eh! quel droit avez-vous sur nous?* il dit : « Eh! ne méritons-nous pas qu'au « moins vous respectiez *nos peines?* » L'un ressemble à l'arrogance; l'autre est d'une modestie qui désarmerait la malignité même. Au lieu d'enseigner ce que doit être l'orateur chrétien, il dit : *Demandez à Dieu qu'il suscite des ouvriers puissants en paroles*, etc. Il se garde bien de dire : *On nous force d'être orateurs*, ce qui est à la fois faux et vain. Il dit avec autant de noblesse que de simplicité : « N'obligez pas les ministres de

« l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux « vains artifices d'une éloquence humaine. » Il ne se défend pas contre la légèreté et la témérité de l'esprit de critique avec une amertume qui ne convient qu'à l'amour-propre blessé; il en déplore la folie avec une sincère et profonde douleur qui est celle de la charité. Quoique cette folie soit très-*méprisable*, il évite de prendre jamais sur lui l'expression du mépris. Il s'écrie : « Grand Dieu! que le pécheur paraît *méprisable* « quand on l'envisage dans votre lumière! » et avec cette tournure, le mépris même ne peut plus blesser personne. Il connaît trop les bienséances pour dire crûment et grossièrement : *Vos applaudissements, nous les méprisons; il nous faut des larmes*, etc. Il dit avec la plus touchante onction, et avec ces tours simples et vrais qu'elle inspire : « Que nous importe de vous plaire, si « nous ne vous changeons pas? Que nous sert « d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? « Quel fruit nous revient-il de vos louanges, si « vous n'en retirez aucun de nos instructions? » Et comme ces phrases sont précises sans être sèches, obscures ni incomplètes! S'il parle des *larmes*, c'est pour dire avec la même simplicité : « Vos larmes seules peuvent faire notre éloge bien « mieux que vos applaudissements, et nous ne « voulons d'autre couronne que vous-mêmes et « votre salut éternel. » Et c'est ainsi qu'avec les

expressions connues de l'Écriture il ne commande pas les larmes, mais il les fait couler.

Il ne dégrade pas *la sainte gravité* du ministère jusqu'à convenir avec ses auditeurs de l'espèce d'*ornements* qu'il croit permis; il préfère de caractériser d'une manière supérieure, et en deux phrases fort courtes, ceux qu'il ne faut pas lui demander. « Ces vains ornements qui amusent les « malades sans les guérir, qui font que nous plai- « sons au pécheur, mais qui ne font pas que le « pécheur se déplaise à lui-même. »

Si nous cherchons ici le choix des ornements convenables, qui les a connus mieux que Massillon, qui les tire presque tous des livres saints, mais en leur conservant le caractère et l'intention du genre, l'instruction? Quoi de plus ingénieux, mais en même temps de plus vrai et de plus frappant que la comparaison des curieux de sermons avec celle des espions, *exploratores*, qui viennent découvrir les endroits faibles de la contrée, *infirmiora terræ?* Et quel rapport de circonstances dans toutes les parties de la comparaison, comme dans celle des Israélites *aiguisant leurs instruments de labour chez les Philistins*, comparaison qui n'est pas moins heureuse que la première! Celle du glaive lui appartient, et pourrait ne paraître que de l'esprit, si tout ce qu'il y a d'esprit dans cette pensée, *vous vous amusez à examiner si le glaive brille*, ne deve-

nait pas, indépendamment de la justesse du rapprochement, d'un sérieux effrayant après qu'il a peint le glaive prêt à frapper.

Esprit, talent, imagination, goût, onction, convenances de toute espèce, observées avec le tact le plus délicat, et le tout sans la moindre apparence de recherche ni d'effort : voilà ce que vous avez pu voir, Messieurs, dans un morceau de quelques pages. Et tout le reste est de la même perfection, et s'élève même, quand il faut, à des beautés et à des effets du genre sublime. Beaucoup d'esprit, un talent très-inégal et un goût très-peu sûr, c'est tout ce qu'on peut trouver dans l'abbé Poule, depuis les deux premiers discours par où j'ai commencé cette analyse.

La même différence se fait sentir toutes les fois que cet écrivain se rencontre dans ce même parallèle, qu'il n'a pas craint de risquer plus d'une fois. L'homélie de Massillon sur *l'Enfant prodigue* est renommée par le pathétique, et l'on sait combien l'auteur abonde généralement en cette partie, éminente dans le genre comme dans son talent. Elle est très-peu de chose dans l'abbé Poule, et se montre à peine chez lui, hors dans ce que vous avez vu *sur l'Aumône*. Ce n'est pas que sa composition soit froide, elle a les mouvements et les tours que peut lui fournir l'imagination ; ce n'est pas non plus qu'elle soit sèche, puisqu'elle n'est que trop figurée : mais elle n'est presque jamais animée de ce feu inté-

rieur qui se répand de l'ame dans le style, et de là se communique à l'auditeur ou au lecteur. Le feu de l'abbé Poule brille sans échauffer, parce que c'est le feu de l'esprit; et l'on peut dire aussi que ses figures sont plus souvent du vernis que du coloris, parce qu'il ne sait pas les fondre, les nuancer, les graduer. Voyons-le à côté de Massillon, dans cet endroit de la parabole de l'Enfant prodigue, qui est d'un si touchant intérêt, même sans aucun des secours de l'art, dans le moment où il s'écrie, *Surgam et ibo ad patrem*, et ensuite dans la réception du père de famille.

« Ah! je me lèverai, *surgam*. Voilà le langage « de la pénitence, voilà la première expression « du cœur nouveau que la grace vient de créer « en lui. Je me lèverai, je tromperai la vigilance « du maître impitoyable qui me tyrannise, je « sortirai de cette terre étrangère que désolent la « famine et la mort : *surgam*. Je me lèverai mal- « gré les railleries des libertins, malgré la révolte « de mes sens, malgré les répugnances de la na- « ture, malgré l'ascendant de mes passions : *sur-* « *gam*. Je me lèverai quoi qu'il m'en coûte. Et « que m'en coûtera-t-il? Qu'ai-je encore à sacrifier? « Hélas! j'ai tout donné au monde, ou le péché « m'a tout ravi. Je ne puis offrir que mes larmes, « mes regrets et l'aveu de mes crimes. N'importe! « plein de confiance, je me lèverai et j'irai : *sur-* « *gam et ibo*. Mais où ira ce fils infortuné, ce « pécheur affligé? Lui reste-t-il quelque asyle? Où

« ira-t-il? Pouvez-vous le demander? Il ira vers « son père : *ibo ad patrem.* Quoi! vers ce Dieu « qu'il a outragé avec tant d'audace? Qu'il ne s'y « trompe pas; il n'est plus son père, c'est un « Dieu vengeur : qu'il redoute plutôt son indigna- « tion.... Il ne craint que son inimitié et son ab- « sence; il ne craint que de ne pas assez l'aimer. « Mais comment pourra-t-il le fléchir?.... Que « vous connaissez peu la puissance de l'amour « divin qui l'enflamme! Cet amour est plus fort « que les habitudes les plus invétérées; il en brise « toutes les chaînes : il est plus fort que le res- « pect humain; il le brave : il est plus fort que « la mort; il en triomphe : il est plus fort que la « justice de Dieu; il la désarme : il est plus fort « que le souverain juge; il en fait un père : *sur- « gam et ibo ad patrem.* »

Pourquoi ce morceau, dont la marche est pressée, dont les tournures sont vives, produit-il si peu d'émotion? C'est que l'art s'y montre trop à découvert, et qu'ici surtout il fallait se laisser aller tout entier à l'épanchement du cœur, se mettre à la place du prodigue et du pécheur pénitent dont il est la figure, au lieu de découper pour ainsi dire tout ce fond de vérité et de pathétique en dialogue, en interrogations, en discussions : *Mais où ira-t-il?.... Il ira vers son père.... Mais comment pourra-t-il le fléchir?.... Que vous connaissez mal*, etc. Et ces phrases monotones et symétrisées sur l'amour divin : *Il est plus fort*, et

il brave : il est plus fort, et il triomphe : il est plus fort, et il désarme! Cela pourrait n'être point mal ailleurs; ici tout cela est trop arrangé pour ne pas refroidir. Mais écoutez le maître, le grand maître; vous croirez presque que tout le monde aurait dit comme lui, *Quivis speret idem;* et vous savez que, surtout dans le pathétique, c'est le trait de la perfection. Dès les premières phrases, où il peint les combats intérieurs du prodigue, les larmes sont prêtes à couler, tant il y a de vérité dans la peinture, tant les teintes en sont profondément tristes et douloureuses; et dès que le prodigue parle, il est impossible que nos larmes ne se mêlent pas aux siennes.

« Combattu par ces agitations infinies qui par-
« tagent le cœur sur le point d'un changement,
« par cette vicissitude de pensées qui se défen-
« dent et qui s'accusent, cherchant les ténèbres
« et la solitude pour s'y entretenir plus librement
« avec lui-même, laissant couler des torrents de
« larmes sur son visage, n'étant plus maître de
« sa douleur, baissant les yeux de confusion, et
« n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend
« néanmoins son salut et sa délivrance, que tardé-
« je donc encore? dit-il, d'une voix qui ne sort
« plus qu'avec des soupirs; qui me retient encore
« dans les liens honteux que je respecte? Les
« plaisirs? ah! depuis long-temps il n'en est plus
« pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui
« et qu'amertume. Les engagements profanes et

« la constance mille fois promise? mais mon cœur « était-il à moi pour le promettre? et de quelle « fidélité vais-je me piquer pour des créatures « qui n'en ont jamais eu pour moi! Le bruit que « mon changement va faire dans le monde? mais « pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce « qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que « ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui « l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs, que « puis-je craindre du public, après le mépris et « la honte que m'ont attirés mes désordres? L'in-« certitude du pardon? ah! j'ai un père tendre et « miséricordieux; il ne demande que le retour « de son enfant, et ma présence seule réveillera « toute sa tendresse. »

Qui est-ce qui ne sentira pas combien ces seuls mots, *ah! j'ai un père tendre et miséricordieux*, sont au-dessus de toute l'analyse dialoguée et de toutes les définitions compassées que nous donne l'abbé Poule sur l'amour divin? Mais continuons.

« Je me lèverai donc, *surgam*. Je ferai un ef-« fort sur la honte qui me retient, et sur ma « propre faiblesse. J'irai dans sa maison sainte, « où il est toujours prêt à recevoir et à écouter « les pécheurs, *ibo ad patrem*. Je suis un enfant « ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter « son nom, il est vrai; mais il est encore mon « père. »

Ne semble-t-il pas que ces paroles, *je suis un enfant ingrat*, etc., sont à tout le monde? Gardez-

vous de le croire : elles ne sont qu'au génie ; car il n'y a que lui qui sache parler comme la nature, et qui obtienne aussi les mêmes effets.

« *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds « toute l'amertume de mon ame, et là, ne fai- « sant plus parler que ma douleur, je lui dirai : « *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre* « *vous;* contre le ciel, par le scandale et le dérè- « glement public de ma conduite ; contre le ciel, « par les discours d'impiété et de libertinage que « je tenais pour me calmer et m'affermir dans « le crime ; contre le ciel, parce que, comme un « vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut « pour le regarder, et me souvenir que c'était là « ma patrie et mon origine ; contre le ciel, par « l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et « de tous les jours qui ont composé le cours de « ma vie triste et criminelle : *peccavi in cœlum.* »

C'est là que l'analyse n'est pas froide, parce qu'elle est toute de choses et de sentiments, et non pas de mots et de formes où il n'y a que de la recherche et de la symétrie.

..... « Quel changement et quel exemple plein « de consolation pour les pécheurs ! La grace « abonde où le péché avait abondé. Il semble, « ô mon Dieu ! que vous vouliez être particuliè- « rement le père des ingrats, le bienfaiteur des « coupables, le Dieu des pécheurs, le consola- « teur des pénitents. Aussi, comme si tous les « titres pompeux qui expriment votre grandeur

« et votre puissance n'étaient pas assez dignes de « vous, vous voulez qu'on vous appelle *le père* « *des miséricordes et le Dieu de toute consola-* « *tion* (1). »

Voilà comme il convient de parler de l'amour de Dieu pour nous. Aussi ces expressions sont celles de l'Écriture : c'est là que Massillon nourrissait son génie et son éloquence, et c'est ce qui lui fournit des mouvements et des expressions qui ont bien un autre mérite que le brillant de l'abbé Poule : « Il semble, ô mon Dieu! que « vous vouliez être particulièrement le père des « ingrats, etc. » Cette expression est sublime, quoiqu'elle paraisse, ou plutôt parce qu'elle paraît simple : comme elle est profondément sentie. L'abbé Poule a aussi voulu caractériser ici cet amour; mais comment? « Le salut, la vie, « dit le Prophète, voilà sa volonté, voilà son « désir, voilà sa soif, et si nous osons le dire, « voilà sa passion. *Vita in voluntate ejus.* » L'effort n'est pas la force : ce passage suffirait pour le prouver. L'auteur exagère autant qu'il est possible les idées et les mots; il va jusqu'à donner à Dieu de la *passion.* Et que tout cet échafaudage est loin de cette attendrissante apostrophe où Massillon invoque *le père des ingrats, le Dieu des pécheurs,* etc.! C'est l'esprit qui tâche, et le cœur qui se répand; et si jamais ce principe que

(1) *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis.*

vous avez entendu chez les anciens, *pectus est quod disertum facit*, « l'éloquence est dans le cœur, » a dû se réaliser de la manière la plus sensible, c'est sans doute dans les orateurs d'une religion qui est toute dans le cœur.

L'abbé Poule a-t-il assez consulté le sien et le nôtre dans l'entrevue du père et du fils? Voici le morceau, dont le commencement est bien, mais dont la fin est extrêmement mauvaise : « A peine « l'enfant prodigue se montre-t-il dans l'éloigne- « ment, que son père l'aperçoit : *Cùm autem ad- « huc longè esset, vidit illum pater illius.* Il ne « fallait pas moins que les yeux d'un père pour « le reconnaître de si loin et dans un état si dé- « plorable. *Vidit*, il le voit : que ce premier regard « est puissant! Le pardon est déja dans l'ame du « père; la misère lui fait oublier l'ingratitude. A « l'aspect de cet objet pitoyable, ses entrailles sont « émues de compassion : *la nature, jusque alors « assoupie, se réveille comme d'un sommeil pro- « fond : elle se déclare avec toutes ses flammes; « elle emporte le père vers cette partie de lui- « même qui vient se rejoindre à son principe; il « croit acquérir une nouvelle existence.* »

Tout est également faux, tout est également froid dans les dernières lignes de ce morceau : qui promettait plus et mieux. A quoi donc pensait l'auteur avec sa *nature assoupie* qui *se réveille*? Eh! c'est parce qu'elle a toujours veillé dans le cœur du père, c'est parce qu'elle a été si

long-temps *assoupie* dans celui du fils, que l'impression de ce moment est si puissante sur tous les deux. Quelle méprise! quelle étourderie! Comme l'esprit se méprend aisément quand il se met à la place du cœur; mais aussi comme il gâte tout! Quelle *nature* que celle qui *se déclare avec toutes ses flammes*, et *cette partie qui vient se rejoindre à son principe!* Je ne saurais dire combien il y a de glace dans ces *flammes*, et combien ce jargon philosophique me fait mal. Ce n'est pas la faute de la bonne philosophie; mais déja, comme vous le voyez, cet abus des expressions abstraites, devenu depuis une manie épidémique, une peste dans les beaux-arts, commençait à corrompre le talent même. Il est si aisé d'écrire des *flammes!* Et combien nous avons vu de *flammes* comme celles-là; et combien d'écrivains *brûlants*, et de styles *brûlants*, et d'ouvrages *brûlants*, qui n'ont produit qu'un froid mortel!.... Retournons vite à Massillon, qui n'a point de *flammes* et n'en parle jamais, mais dont le cœur échauffe si doucement le nôtre.

Une heureuse chaleur anime ses discours,

disait Boileau en parlant d'Homère, et c'est la seule fois qu'il s'est servi de ce mot de *chaleur*, prodigué de nos jours si abusivement, comme nous le verrons en son lieu, et devenu la poétique universelle.

« Le père de famille ne se contente pas de

« courir au-devant de son fils retrouvé; il se jette « à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur « peut à peine suffire à toute sa tendresse pater- « nelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa « joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus,* « *et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il « avait perdu : *Perierat, et inventus est.* Il le re- « trouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré; mais « ce qui devrait allumer ses foudres ne réveille « que son amour; il ne voit en lui que ses mal- « heurs; il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et* « *inventus est.* Il n'a pas oublié que c'est ici un « enfant ingrat et rebelle; mais c'est ce souvenir « même qui le touche; il voit revivre un enfant « qui était mort à ses yeux; il recouvre ce qu'il « avait perdu : *Cecidit super collum ejus, et oscula-* « *tus est eum.* Image tendre et consolante de la « joie que la conversion d'un seul pécheur cause « dans le ciel, et des consolations secrètes que « Dieu fait sentir à une ame dès les premières dé- « marches de son retour vers lui. *Cecidit*, etc. O « clémence paternelle! ô source inépuisable de « bonté! ô miséricorde de mon Dieu! Eh! que « vous revient-il donc du salut de la créature? » C'est encore un trait de sentiment que cette dernière phrase, un mouvement admirable, digne de terminer cette effusion de sensibilité.

En continuant d'examiner de près les défauts de style de l'abbé Poule, nous trouverons qu'il manque d'harmonie et de variété. Les critiques

superficiels s'imaginent trop aisément que le style qui n'est pas dur est nombreux. C'est se tromper beaucoup : l'harmonie oratoire, comme l'harmonie poétique, est une véritable science, presque toute d'instinct, il est vrai, dans le petit nombre d'écrivains heureusement organisés, mais dont leurs propres travaux, leurs études, leurs réflexions, leur expliquent les règles, et dont la pratique ou l'oubli se démontreraient facilement, si ce genre d'analyse ne devenait pas trop minutieux par rapport à l'importance des objets qui nous occupent. Nous pouvions nous le permettre dans la poésie, où il est beaucoup plus sensible, parce que l'oreille demande encore bien plus au poëte qu'à l'orateur : ici nous nous bornerons à vous rappeler que l'orateur ne doit cependant pas la négliger, ni pour l'auditeur ni pour le lecteur, et que dans l'éloquence du dernier siècle vous avez vu quel était le prix et l'effet de cette partie de l'art. Elle manque à l'abbé Poule : tout homme un peu familiarisé avec les grands écrivains qui ont connu le nombre de notre prose, la diversité de ses tours, le mouvement de ses phrases, et la grace de ses constructions, s'apercevra que l'abbé Poule en a fort peu senti ou étudié les ressources ; que la plupart de ses phrases sont coupées uniformément et comme en lignes parallèles; qu'il affectionne ou affecte beaucoup trop les mêmes formes de style, et particulièrement deux des plus faciles, l'excla-

mation ou l'apostrophe, et l'énumération des parties. Ces deux figures de diction sont fort belles quand elles sont ménagées à propos; mais l'art exige qu'on s'en passe communément, et qu'on ait soin de passer d'ordinaire d'une forme de phrase à une autre, et que dans une même phrase on varie encore la structure des membres qui la composent. C'est en quoi Massillon a excellé en prose, comme Racine en vers; et c'est un des charmes qui attachent à la lecture de leurs ouvrages ceux mêmes qui ne pourraient pas s'en rendre compte. Mais un orateur est obligé d'en savoir le secret et la théorie, et l'abbé Poule n'y a guère pensé. Il n'est pas rare de trouver chez lui des apostrophes redoublées jusqu'au dernier excès : des paragraphes entiers et fort longs en sont entièrement composés. Il ne prodigue pas moins l'énumération, soit des analogies, soit des oppositions. En voici des exemples tellement abusifs, qu'ils suffiront pour prouver la justice du reproche.

« Quel débordement de corruption! quelle « agitation dans les esprits! quelles opinions! « quels systêmes! quelles mœurs! quel avilis-« sement! quels scandales! quelles passions! « quelles idoles! quel luxe! quelles ruines! « quels forfaits! » Quand on procède de cette manière, il semble qu'il n'y ait pas de raison pour finir, à moins que les mots ou l'haleine ne vous manquent, et cela peut faire peur. Voici

des endroits où la monotonie est encore plus fatigante, parce qu'elle se joint à l'affectation. « Ce « sentiment, une fois fixé, devient goût; ce goût « devient attrait; cet attrait devient faiblesse; cette « faiblesse devient passion; cette passion devient « ivresse; cette ivresse devient frénésie; cette fré- « nésie n'a plus de nom : elle est tous les crimes. » Le dernier trait est beau; car il est vrai que tous les crimes sont au moins en germe dans une passion extrême. Mais c'était une raison de plus pour restreindre la gradation antérieure à deux ou trois traits tout au plus, à ceux qui sont réellement marqués, comme faiblesse, passion, frénésie. C'est là qu'il fallait se borner. Le reste est une sorte de découpure morale, indigne non-seulement de la chaire, mais de toute diction oratoire. C'est une synonymie subtile, et même fort équivoque, des mots *sentiment*, *goût* et *attrait* : je ne sais trop si l'*attrait* n'est pas avant le *goût*, et le *goût* avant le *sentiment* : je ne me soucie pas de l'examiner, surtout ici; mais je suis très-sûr que cette décomposition morale est beaucoup trop alambiquée pour la chaire, et n'a rien d'instructif pour l'auditoire : il y a aussi complication de fautes.

Deux pages après, même monotonie, et encore plus vicieuse, parce qu'elle tient bien plus de place : il s'agit toujours des passions. « La « naissance n'a point de lustre qu'elles ne ternis- « sent; l'éducation n'a point d'empreinte qu'elles

« n'effacent ; le cœur n'a point de semences de « vice qu'elles ne développent ; l'état propre n'a « point de décence qu'elles ne blessent ; la pu- « deur n'a point de barrières qu'elles ne franchis- « sent ; la société n'a point de nœuds qu'elles ne « rompent ; l'amitié n'a point de lois qu'elles ne « violent ; la religion n'a point de sacrements « qu'elles ne profanent ; la conscience n'a point « de cris qu'elles n'étouffent ; la raison point de « lumières qu'elles n'obscurcissent ; la probité n'a « point de sentiments qu'elles n'éteignent ; la na- « ture n'a point de droits qu'elles n'immolent ; « le ciel n'a point de foudres qu'elles ne bravent. »

Oh ! certes en voilà trop. Comment voulez-vous qu'à la fin de la phrase on se souvienne du commencement, quand elle a fait passer si rapidement devant nos yeux cette multitude d'objets ? On n'est qu'étourdi et las, et l'on ne songe qu'à respirer quand on voit que l'orateur peut enfin respirer lui-même.

Après les amas d'analogies, voici des amas d'oppositions. « (Dans le ciel) nous n'aurons besoin « ni de justice, il n'y a point d'iniquité ; ni d'hu- « milité, il n'y a point d'amour-propre ; ni de « patience, il n'y a point d'épreuves ; ni de zèle, « tout y est saint ; ni de tempérance, il n'y a point « de cupidité ; ni de force, il n'y a point d'obs- « tacles ; ni de prudence, il n'y a point de piége ; « ni de vigilance, il n'y a point d'ennemis ; ni de « compassion, il n'y a point de malheureux ; ni

« de prière, il n'y a point de besoin ; ni de foi, « il n'y a point de voile ; ni d'espérance, il n'y a « point de retardement. »

J'ai souvent remarqué, aux lectures publiques de l'Académie, que cette forme d'accumulation, l'un des moyens familiers de l'élocution plus ambitieuse que saine, et l'un de ceux dont Thomas, entre autres, a le plus abusé, était volontiers applaudie. Elle n'en est pas moins fastidieuse en elle-même ; elle l'est immanquablement à la lecture du cabinet ; et jamais nos grands orateurs ne l'ont employée, au moins de cette manière. Quand ils rassemblent les objets, et que le sujet et l'art le demandent, ils évitent l'inconvénient de les faire papilloter pour ainsi dire à la vue, par l'uniforme concision des petites phrases ; ils les distribuent en parties proportionnées, qui se pressent sans trop se ressembler, et qui finissent par un résultat supérieur à tout le reste. Quant à l'applaudissement donné au fracas étourdissant des énumérations en incises, il est facile à expliquer ; c'est que rien ne favorise plus une certaine rapidité de débit, qui entraîne l'auditeur et le parleur à la fois, et qui offre une foule de pensées en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour les saisir ; ce qui fait que quand on est au bout, l'auditoire est satisfait de l'orateur et de lui, en supposant de part et d'autre plus d'esprit qu'il n'y en a ; car il est rare d'ailleurs que ces énormes énumérations ne pèchent encore dans

le détail; et ici, par exemple, il n'est pas vrai qu'il n'y ait dans le ciel ni *humilité* ni *prière :* il y a humilité, parce qu'il est doux à l'être créé de sentir que, n'étant rien par lui-même, il n'est devenu tout ce qu'il est que par Dieu et en Dieu : il y a prière, parce que la charité, qui est immortelle, *prie* sans cesse, dans les bienheureux, pour ceux qui peuvent l'être un jour, et de là même l'invocation des anges et des saints, à qui nous disons : *Priez pour nous.*

Ceci nous ramène aux nombreuses fautes de justesse dans la pensée ou dans l'expression, d'autant plus choquantes chez l'abbé Poule, qu'elles sont semées en foule dans un plus petit nombre d'ouvrages. Il se propose, dans son sermon *sur le Ciel,* de nous faire voir *en quoi consiste la félicité que Dieu réserve à ses serviteurs*, et il dit pour la première partie : « Le juste, heureux « dans le ciel, *parce qu'il se possède lui-même, et* « *qu'en lui il retrouve ses œuvres et ses vertus.* » Parmi les idées qu'il nous est donné de concevoir de *la félicité* céleste, jamais, ce me semble, on n'a compté celle-là. L'explication qu'en fait l'orateur dans la suite en ôte à peu près le faux, et le ramène à la vérité sans qu'il y pense ; mais l'explication même aurait dû l'avertir qu'il n'y a nulle vérité dans cette proposition fort singulière, que *la félicité du juste, dans le ciel, consiste d'abord en ce qu'il se possède lui-même.* L'Écriture ne nous dit rien de semblable, et rien n'est plus

contraire à l'esprit de notre foi. C'est uniquement et absolument dans la possession de Dieu que nous pouvons être et que nous serons heureux; et en cela même, la foi est conforme à la philosophie. L'intelligence de l'homme, émanée de l'intelligence suprême, ne peut se reposer que dans la réunion à son principe. Elle ne peut en aucun sens *se posséder elle-même*, ou jouir d'elle-même; ce qui est la même chose : c'est l'attribut exclusif de l'être unique et parfait. Il n'est pas plus vrai qu'elle puisse être heureuse *en retrouvant en elle ses œuvres et ses vertus;* elle ne peut y retrouver que sa fidélité aux inspirations de la grace, et *ses œuvres et ses vertus*, qui, se réduisant à ce seul mérite, ne peuvent pas faire sa félicité. L'Écriture y est formelle, puisque le Prophète dit à Dieu : « Vous nous donnerez la paix, « car c'est vous qui avez opéré toutes nos bonnes « œuvres (1). » Je sais qu'il faut absolument le concours de notre volonté; mais si elle est toujours libre, elle est toujours mue, pour le bien, par la grace, qui demeure par conséquent le premier principe de tout bien (2); et c'est parce

(1) *Domine, dabis pacem nobis; omnia enim opera nostra operatus es nobis*. Isaïe.

(2) *Sine me nihil potestis facere.* C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit, et cela seul aurait dû fermer la bouche aux Pélagiens, s'il était possible que les hérétiques fussent de bonne foi.

que ces deux choses sont inséparables en elles-mêmes qu'il ne fallait pas les séparer dans l'idée du bonheur que nous leur devrons. Il est impossible que, dans le ciel, le juste *retrouve en lui ses œuvres et ses vertus*, sans y retrouver en même temps les bienfaits de Dieu; et c'est cela même qui fera sa *félicité*, puisqu'on aime davantage le bienfaiteur à mesure que l'on connaît mieux ses bienfaits; et c'est une des vérités que l'abbé Poule a le mieux développées dans son sermon. Mais, encore une fois, il soigne trop peu l'exactitude des idées et des expressions, qui, dans un interprète de la doctrine, est un devoir encore plus qu'un mérite. Sans doute il ne faut pas que le théologien se montre trop, mais il est encore bien plus dangereux qu'il manque dans le prédicateur. Qu'il nous dise, dans ce même sermon: « Ils ne « seront plus des mystères pour nous, ces liens « puissants qui unissent le monde visible au monde « invisible, la matière à l'esprit, le temps à l'éter-« nité, la nature à la grace, la terre au ciel, les « hommes à Dieu » : cela est bien rassemblé, et « la précision ne nuit ni à la noblesse ni à la « clarté. Mais pourquoi ajouter: « Qu'il est doux « d'embrasser ainsi *d'une seule* connaissance « toutes les merveilles du Tout-Puissant, et d'en « mesurer l'étendue! » *D'une seule connaissance!* Je n'en crois rien du tout; cela n'appartient qu'à Dieu, et l'abbé Poule n'est ni plus exact ni plus fort en métaphysique qu'en théologie. C'est pré-

cisément parce que *toutes les connaissances* de l'intelligence créée sont par elles-mêmes successives, et parce que *les Merveilles du Tout-Puissant* sont infinies, que nous concevons très-bien que l'éternité ne sera pas trop pour les comprendre et en jouir. Et voilà que je tombe encore ici sur une terrible énumération, qui sera la dernière que je citerai. « Nous découvrirons son ardeur « dans les chérubins, son intelligence dans les es- « prits célestes, sa lumière dans les prophètes, sa « force dans les martyrs, son zèle dans les apô- « tres, sa science dans les docteurs, sa pureté dans « les vierges, sa sainteté dans tous les élus, ses « figures dans les patriarches, les ombres du sa- « crifice de Jésus-Christ dans les cérémonies an- « ciennes, sa réalité dans le mystère de nos au- « tels, son sang précieux dans les sacrements, « sa vérité dans sa parole, son unité et son in- « faillibilité dans l'Église, son sacerdoce dans les « prêtres, son autorité dans les rois, sa sagesse dans « l'équité des lois humaines, sa fécondité dans la « terre, sa justice dans les enfers, sa magnificence « au-dessus des cieux. » Après tant d'exemples de cette profusion trop facile, je ne remarquerai rien ici, si ce n'est que j'ai déja indiqué qu'à force de vouloir diviser pour énumérer, on distingue ce qui n'est pas divisible, et certainement la sainteté, la pureté, l'intelligence de Dieu, sont également dans tous les ordres d'esprits célestes.

« Étonnement de l'ame qui *soutient sans crainte*

« *l'examen de Dieu*, et qui peut sans danger *s'ad-* « *mirer et se servir à elle-même de spectacle!* » Toutes ces expressions ne sont pas assez ménagées. Il ne suffit pas de s'expliquer quatre lignes après, et de dire que *l'ame ne saurait se considérer sans retrouver Dieu en elle*. Il faut d'abord ne pas alarmer les oreilles par des termes qui semblent outrés quand ils sont seuls. Si l'on veut à toute force dire que *l'ame peut s'admirer sans danger*, au moins doit-on ajouter tout de suite, parce qu'elle ne peut s'admirer qu'en Dieu; encore est-il beaucoup plus convenable de dire que l'ame admire Dieu en elle, et qu'elle est à elle-même un spectacle, celui des miséricordes du Tout-Puissant. C'est en ce sens que le Psalmiste disait ces paroles si touchantes: « Venez, entendez, ô « vous tous qui craignez Dieu, et je vous racon- « terai les grandes choses qu'il a faites pour mon « ame. » Ceux qui sont inspirés et remplis de Dieu n'*admirent* jamais que lui, et non pas eux-mêmes; et cela doit être encore plus, s'il est possible, dans le ciel que sur la terre.

J'ai dit que l'abbé Poule était sujet à outrer de toute manière, et j'en rencontre des preuves de tous côtés. Il dit que la corruption générale, qui déja s'avançait à la suite de l'irréligion, était *une preuve de la nécessité de la foi*. Rien de plus certain. Mais il ajoute avec son impétuosité plus poétique que raisonnable: « Que les ministres « évangéliques se taisent; elle n'a pas besoin d'a-

« pôtres ni de défenseurs : sa cause est devenue « celle de la société; l'irréligion s'est blessée de « ses propres armes; les yeux s'ouvrent; on voit « le mal, etc. » Plût à Dieu! Il a vu, vingt ans après, combien il s'était trompé làdessus, et il en est convenu dans sa dernière prédication, comme on va le voir. Mais ce n'est pas là qu'est la faute. L'espérance, la probabilité du bien peut justifier le tour oratoire qui en fait une réalité. Ce qui est trop fort, c'est de s'écrier : *Que les ministres évangéliques se taisent.* Non, cette figure, qui serait bonne ailleurs, est hors du genre, dont elle blesse les lois. En aucun cas les ministres évangéliques ne doivent *se taire;* et la foi, qui *n'a jamais besoin de défenseur* pour elle-même, puisque par elle-même *elle se justifie* assez, *justificata in semetipsâ,* a toujours besoin d'apôtres pour les fidèles, parce que la foi ne se sépare pas de la charité.

« Prenez-y garde : dans le monde on est heu« reux *moins par son propre bonheur que par le* « *malheur des autres.* Étrange félicité! » Fort étrange en effet; si elle existait réellement, ce serait celle du méchant, et l'on sait assez que le méchant n'est point *heureux;* la sagesse suprême y a pourvu. L'auteur a voulu dire que souvent les avantages de l'un sont au détriment de l'autre; il répète quatre lignes plus bas ce qu'on avait dit mille fois dans les mêmes termes, de *ces dieux de la terre, qui pour faire un heureux font cent mi-*

sérables. Soit : on entend ces expressions; mais les siennes sont forcées et louches dans une phrase qui s'annonce pour sentencieuse par ces mots, *prenez-y garde.* On doit alors *prendre garde* soi-même à ce qu'on dit; et, quelle que soit l'origine de la fortune, ou de la puissance, ou des honneurs, il est généralement faux qu'on soit *moins heureux* par la jouissance de ces biens, quels qu'ils soient, que parce qu'ils sont enlevés à d'autres : cela ne peut arriver que dans le cas d'une rivalité haineuse, et c'est une exception. Si l'on est *heureux*, c'est par les jouissances plus ou moins illusoires que procurent ces biens, et qui seraient même souvent troublées, si l'on n'éloignait, le plus qu'il est possible, l'idée des privations qu'elles peuvent coûter aux autres.

« Que vous prodiguera le monde? Des plaisirs? « Plaisirs trompeurs : s'ils sont grossiers, ils dé- « gradent; s'ils sont délicats, ils s'émoussent; s'ils « sont continus, ils fatiguent; s'ils sont outrés, « ils détruisent; s'ils sont honnêtes, *ils ressem- « blent trop à la vertu, ils vous dégoûtent.* »

Je n'entends pas trop comment *les plaisirs s'émoussent, s'ils sont délicats :* il me semble que ce qui les émousse d'ordinaire, c'est la satiété plus que la délicatesse, et que les plaisirs *délicats* sont ceux qui *s'émoussent* le moins. Mais ce qui est bien plus inexcusable, c'est le dernier membre de la phrase. Si elle est générale (et le commencement, *plaisirs trompeurs*, indique qu'elle doit

l'être), il est d'une fausseté révoltante de dire que *les plaisirs honnêtes vous dégoûtent parce qu'ils ressemblent trop à la vertu*. Ce trait de satire violente ne pourrait s'adresser qu'à des hommes à qui l'on reprocherait le dernier excès de la corruption; encore pour ceux-là *le dégoût des plaisirs honnêtes* ne vient pas de ce qu'*ils ressemblent à la vertu*, mais de ce qu'ils n'ont pas plus le sentiment de ces plaisirs-là que de la vertu. Cette aversion pour la vertu en elle-même, caractère de quelques monstres, et par conséquent exception, n'est jamais devenue générale que dans les *révolutionnaires;* et l'on sait que c'est aussi la première fois que des exceptions monstrueuses sont devenues des généralités. J'ajoute sur ce même passage que ni le moraliste ni le prédicateur n'ont besoin de calomnier les plaisirs pour apprendre à les craindre; il suffit de les montrer tels qu'ils sont: la Providence a eu soin de mettre assez d'amertume au fond du vase pour faire redouter l'ivresse et le poison. Il ne s'agit donc que de combattre la séduction, qui vous en présente les bords couverts de miel et de fleurs : et c'est pour cela que la sagesse élève la voix; mais cette voix doit être celle de l'exacte vérité, qui a déja par elle-même trop de peine à se faire entendre. Si vous l'exagérez, on ne l'écoutera même pas: en voulant augmenter sa force, vous lui ôterez son autorité.

N'est-ce pas encore aller trop loin que de

s'écrier comme fait l'abbé Poule, à propos des espérances mondaines : « Les fondez-vous sur un « mérite éclatant? *Ah! vous êtes perdus*. Il excite « l'envie plus que l'admiration, etc. » *Ah! vous êtes perdus* est beaucoup trop fort, et tient trop de la déclamation. Le proverbe vulgaire a répondu fort raisonnablement à ces plaintes hyperboliques : *Il vaut mieux faire envie que pitié.* Quoi qu'en dise l'abbé Poule, on n'est point *perdu* pour avoir *un mérite éclatant* : c'est en soi-même un moyen d'avancement en tout genre ; et quant aux obstacles, aux dégoûts, aux retours fâcheux, aux disgraces éventuelles, n'avait-il pas un assez beau champ dans ce dessein de la sagesse suprême, qui a voulu qu'en ce monde, ce qu'il y a de meilleur en soi fût encore assez acheté et assez précaire pour nous avertir que le bien réel n'est pas ici? Il ne s'agissait pas de faire peur du mérite, mais d'enseigner que sa vraie récompense est dans celui qui le donne et qui *couronne ses propres dons*, pourvu qu'on se souvienne de les rapporter à lui.

L'abbé Poule eut de bonne heure trop de réputation pour n'être pas appelé à prêcher le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française : c'était une épreuve annuelle, proposée aux aspirants à l'éloquence de la chaire, et une lice assez éclatante pour qu'il fût honorable seulement d'y être admis. Ce qui peut paraître singulier, c'est que dans ce genre, qui se rapprochait

beaucoup plus de son talent que le sermon, il ne se soit nullement élevé au-dessus de la portée ordinaire : il n'est qu'au-dessus de la foule, et son discours est resté au-dessous de plusieurs de ceux qui l'ont suivi. Il est médiocre en tout; si ce n'est que la diction est plus soignée et plus correcte, sans doute parce qu'il se souvint qu'il parlait devant les juges du langage. Mais la mesure des idées y est plus d'une fois oubliée comme ailleurs. « Il faut en convenir : la sainteté la plus « commune est héroïque dans les rois; eux seuls « font à la religion des sacrifices dignes d'elle. » Passe pour la première proposition, qui pouvait cependant être mieux énoncée; mais la seconde est absolument fausse, injurieuse à la *sainteté* et à la religion. Le prix *des sacrifices* est dans le cœur, et non pas dans les choses; et c'est pour cela que Dieu seul en est le vrai juge. Mais il n'est pas nécessaire d'être roi pour *sacrifier à la religion* ce que la faiblesse humaine peut avoir de plus cher, et il n'y a point de sacrifice plus *digne d'elle.* La manière dont l'auteur appuie sa pensée n'est pas plus juste que la pensée même. « Il est rare que les particuliers puissent satisfaire « leurs passions. » Rien n'est plus commun, et oublie-t-il qu'entre un roi et *les particuliers* il y a les grands, les puissants, les riches? Eh! ceux-là ont-ils donc tant de peine *à satisfaire leurs passions?* « Il est plus rare qu'ils les satisfassent sans « trouble et sans amertume. » Eh! les rois en

sont-ils exempts? Qui était plus roi que Louis XIV? et lisez l'histoire de ses passions. Ah! ce n'est pas un privilége de la royauté, d'ôter aux passions ce qui en est inséparable : la nature y a mis bon ordre. Tout ce morceau n'est encore qu'une déclamation. Mais il y a une expression fort belle : « Les passions des rois sont souveraines comme « eux. » Oui, c'est-à-dire qu'elles sont obéies : est-ce une raison pour qu'elles ne soient pas troublées? Le trouble est en elles-mêmes et dans leur objet, et c'est là que la *souveraineté* ne peut rien. Mais si l'abbé Poule est souvent rhéteur, il a souvent aussi ce que peut avoir un rhéteur qui a du talent, et, ce que je remarquais dans cette dernière phrase, de l'imagination dans le style; comme dans ce qu'il dit de l'espérance : « Elle « nous tient lieu d'une sorte d'immensité par les « songes infinis de l'avenir. » Ce mérite de diction est celui qui le distingue le plus, et ce n'est guère que par là qu'il mérite une place distinguée. Mais il n'est pas non plus exempt, à beaucoup près, de mauvais goût, même dans cette partie; il pèche trop fréquemment contre la propriété et la vérité des expressions. « Les adver-« sités ne laissent à l'homme que l'inflexible et « outrageuse vérité. » Le mot d'*outrage* emporte toujours l'idée d'une injustice quelconque; et *la vérité* ne peut s'accorder avec l'injustice. Cette critique, je l'avoue, est peut-être un peu sévère, et je ne la laisse subsister que pour mieux faire

sentir combien il importe d'étudier le rapport des idées avec les expressions : c'est une des études les plus nécessaires pour se former l'esprit et le style. Mais voici des fautes bien plus palpables : « La foi le punit d'avance par *les foudres* « *de ses terreurs.* » J'entendrais fort bien la terreur des foudres, mais non pas *les foudres des terreurs :* ce n'est pas là une métonymie, c'est une pure confusion de mots. « La foi épure les « passions; elle les *surnaturalise.* » C'est un néologisme bizarrement recherché. La foi, comme le dit l'auteur auparavant, *règle et captive les passions :* fort bien! mais en y substituant des affections, des espérances, des désirs d'un ordre plus relevé, d'un ordre surnaturel, et qui ne sont point des *passions* dans le sens usuel de ce mot. C'est parce que l'idée de l'auteur n'était pas juste qu'il a forcé son expression. « L'on retombe enfin « par inclination ou par lassitude aux pieds de « l'*idole* qu'on n'avait proscrite et *blasphémée* que « par devoir et par religion. » Assemblage de mots discordants : on ne peut blasphémer que ce qui est sacré; et une *idole* est-elle sacrée? Et comment blasphème-t-on *par devoir et par religion?* Ces mots, qui s'excluent, avertissaient d'eux-mêmes l'auteur que l'idole qui a été *proscrite*, rejetée, foulée aux pieds, *par devoir et par religion*, n'a pas été et ne pouvait pas être *blasphémée.* « Il vole au ciel pour jouir, il revient sur la « terre pour mériter, il revole au ciel par toute

« son ame. » Ces *concetti* sont d'autant plus déplacés, qu'il s'agit d'un homme de foi ; ce qui n'invite pas à des jeux d'esprit. Mais *revoler au ciel par toute son ame* est encore pis ; c'est emphase, jargon et barbarisme. On ne vole pas plus *par son ame* que par ses ailes.

Il est beaucoup moins blâmable d'appeler de *sublimes intelligences* les sages ministres « que la « confiance et les bienfaits de saint Louis atta« chaient à sa personne. » Mais c'est blesser sans aucun profit l'usage reçu, qui affecte cette expression de *sublimes intelligences* aux esprits célestes. Je laisse de côté quelques inélégances, comme *en droiture* pour *directement*, que je ne remarque même que parce que cette locution familière est répétée ; des figures inexactes, comme *en butte à la dépravation* : ces taches seraient peu de chose ou ne seraient rien dans un style qui serait généralement sain. Mais il n'est pas indifférent d'observer ce qui manque à des phrases où l'insuffisance d'expression rend faux ce qui en soi-même serait vrai. « Quelque immenses, « quelque *excessifs* que soient les bienfaits de « Dieu, ils sont cependant *bornés*, et par là « même ils ne suffisent pas pour notre parfait « bonheur. » D'abord, *excessif* est un mot très-impropre : l'*excès* est incompatible avec tout ce qui est de Dieu. Ensuite, comment des bienfaits *immenses* sont-ils *bornés ?* les termes se contredisent. Je sais qu'il voulait et devait dire : « Quoi-

« que par elles-mêmes les miséricordes de Dieu « n'aient point de bornes, cependant ses bien- « faits ont ici-bas celles de notre nature et du « temps, etc. » Mais il ne l'a pas dit.

N'est-il pas singulier aussi que ce même écrivain, dont le défaut est de trop laisser voir un art qu'il faut toujours cacher, quelquefois en oublie absolument les lois les plus communes? Et cet étrange oubli s'offre à nous dans son meilleur ouvrage, dans l'exorde du discours *sur l'Aumône.* Comme il établit sa division sur des vérités générales, quoique son objet particulier soit de prêcher en faveur des prisonniers; il dit fort à propos: « Si d'abord nous paraissons nous éloi- « gner d'eux, notre sensibilité nous y ramènera « sans cesse : pourrions-nous les oublier? ils sont « si près de nous! » Excellent jusque-là. Il ajoute : *Nous aurons soin de marquer tous nos retours par des traits pathétiques*, etc. Eh! faites-le sans le dire. Quelle inadvertance! Quel orateur a jamais dit qu'il *aura soin d'être pathétique?* Cela ne serait permis qu'à l'Intimé.

N'est-ce pas aussi prendre trop ce qui devrait être pour ce qui est, que de nous dire des rois : « Ils ont les passions de l'humanité; il est rare « qu'ils en aient les vices. » Plût à Dieu! Mais ce qui est *rare* par tout, c'est qu'avec *les passions* on n'ait pas *les vices* qui en sont les fruits; et comme les rois *ont* les unes, il n'est aussi que trop commun *qu'ils aient* les autres, et d'autant

plus que chez eux ces passions ont plus d'encouragements et moins de frein. Il faut les surmonter pour n'être point vicieux; et cela est d'autant plus beau dans les rois, que cela est plus difficile. Un avantage de leur rang, que l'auteur aurait pu faire valoir avec autant de vérité que d'utilité, c'est qu'il est rare qu'un roi soit méchant, parce que nul n'a moins d'intérêt à l'être. Ils ne font guère que le mal qu'ils laissent faire : je dis, ils font, car telle est la terrible compensation de cet avantage dont je parlais, que faire le mal ou le laisser faire est en eux presque la même chose devant les hommes, et encore plus devant Dieu.

Quoique les sermons *sur le Ciel* et *sur l'Enfer* offrent généralement les mêmes défauts qui, dans l'abbé Poule, se mêlent par-tout plus ou moins à ce qu'il a de beautés, ici pourtant ces dernières sont plus nombreuses et plus marquées, et par conséquent les autres sont plus rachetés et moins sensibles. Ces deux sujets prêtant beaucoup par eux-mêmes à l'imagination, l'auteur était là comme dans son élément : la sienne s'y montre avec autant d'élévation que de richesse : mais aussi ces deux discours souvent tiennent plus du poëme, ou même du dithyrambe, que du sermon. Celui de *l'enfer* a un autre inconvénient, c'est qu'en ce genre l'amplification trop prolongée (et une peinture de l'enfer ne saurait être autre chose) émousse enfin

le trait qu'elle veut trop enfoncer, et affaiblit l'impression qu'elle veut épuiser. C'est de la terreur, et on ne la supporte pas long-temps; elle est trop pénible : c'est un extrême, et la pensée ne soutient long-temps rien d'extrême; elle se détourne d'épouvante ou de lassitude. Bourdaloue a traité le même sujet, mais selon sa méthode, en s'occupant plus d'instruire que dè décrire. Massillon, dont le goût était plus exercé et plus délicat, n'a pas cru devoir faire de sermon sur l'enfer : il s'est contenté, dans celui du *mauvais Riche*, d'y faire entrer ce qu'un pareil tableau peut avoir à la fois de plus effrayant et de plus instructif, sans annoncer le dessein exprès d'effrayer pendant tout un sermon; ce qui en soi-même doit par avance diminuer l'effroi et amener la monotonie. A proprement parler, le ciel et l'enfer sont plutôt des sujets de réflexion et de méditation fréquentes que des sujets de longue description : si l'on prend ce dernier parti, il est très-difficile d'y éviter la rhétorique, que dans la chaire sur-tout on ne saurait trop éviter. Massillon en est venu à bout, parce qu'il s'est sagement borné. L'abbé Poule, au contraire, s'y est jeté à corps perdu, mais souvent aussi avec une audace heureuse : c'est là qu'il a répandu le plus d'esprit et d'ornements, et il a fait du moins de ces discours deux beaux morceaux de rhéteur. La péroraison de celui du *Ciel* est une analyse très-bien faite et très-oratoire

du psaume *Lætatus sum*; et c'est ce qu'il y a de meilleur dans ce sermon, et ce qui est le plus beau d'un sermon. Son *enfer* n'est que le développement de deux grandes idées : l'une de Bossuet, l'autre de saint Augustin. Bossuet a dit que Dieu, tout puissant qu'il est, n'a rien trouvé de plus terrible pour se venger du pécheur, que son péché même, et c'était la conséquence de ce qu'avait dit saint Augustin, que Dieu, étant essentiellement bon, ne saurait trouver en lui de quoi tourmenter les pécheurs, et qu'il ne les punit qu'en leur restituant leurs œuvres : d'où il suit que les peines de l'enfer ne sont en substance que le péché vu tel qu'il est, et avec tous ses effets propres. Ces idées sont de cette métaphysique profonde que la religion fait trouver à l'homme dans sa raison même, et il y a là plus de vrai génie que dans les magnifiques amplifications de l'abbé Poule, où l'esprit, malgré tous ses efforts, laisse encore apercevoir sa petitesse en contraste avec la grandeur des objets. Je ne puis en donner de meilleure preuve que de mettre en regard Massillon et l'abbé Poule dans deux morceaux très-marquants, où l'un de ces écrivains est évidemment revenu sur toutes les idées de l'autre. Vous serez à portée de juger si, en se les appropriant, il les a fortifiées et embellies. Voici comment s'exprime Massillon, dans son *mauvais Riche*, sur le sort des réprouvés.

« Un mouvement plus rapide que celui d'un « trait décoché par une main puissante portera « leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était « créé, et une main invisible les repoussera loin « de lui. Ils se sentiront éternellement déchirés, « et par les efforts violents que tout leur être fera « pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au « centre de tous leurs désirs, et par les chaînes « de la justice divine, qui les en arrachera, et qui « les liera aux flammes éternelles. Le Dieu de « gloire même, pour augmenter leur désespoir, « se montrera à eux plus grand, plus magnifi- « que, s'il est possible, qu'il ne paraît à ses élus; « il étalera à leurs yeux toute sa majesté pour « réveiller dans leur cœur tous les mouvements « les plus vifs d'un amour inséparable de leur « être; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, « les tourmenteront plus cruellement que sa fu- « reur et sa justice. Ici-bas, mes frères, nous ne « sentons pas toute la violence de l'amour natu- « rel que notre ame a pour son Dieu, parce que « les faux biens qui nous environnent, et que « nous prenons pour le bien véritable, ou l'oc- « cupent, ou la partagent. Mais, l'ame une fois « séparée du corps, ah! tous ces fantômes qui « l'abusaient s'évanouiront, tous ces attachements « étrangers périront; elle ne pourra plus aimer « que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus « que lui d'aimable. Tous ses penchants, toutes « ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouve-

« ments, tout son être se réunira dans ce seul « amour; tout l'emportera, tout la précipitera, « si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu; et le « poids de son iniquité la fera sans cesse retomber « sur elle-même, éternellement forcée de pren- « dre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée « vers l'abyme, et plus malheureuse de ne pou- « voir cesser d'aimer que de sentir les effets ter- « ribles de la justice et de la vengeance de ce « qu'elle aime. »

Il fallait compter beaucoup sur ses ressources d'esprit et de diction pour jouter ici contre Massillon en redisant précisément la même chose. L'abbé Poule en a trouvé, je l'avoue, et cela seul peut lui faire honneur; mais sont-elles suffisantes pour hasarder la comparaison? C'est ce que vous allez voir.

« Sur la terre, c'est le pécheur qui se défend, « et c'est Dieu qui le poursuit, qui ne peut con- « sentir à sa perte, qui heurte à la porte de son « cœur, qui l'appelle par sa grace. Dans l'enfer, « tout rentre dans l'ordre : c'est Dieu qui se re- « fuse, et c'est le réprouvé qui le cherche; son « ame, dégagée des liens *imperceptibles* qui sus- « pendaient la rapidité de sa pente naturelle, est « rappelée malgré elle à toute sa destination; « elle se porte vers lui avec impétuosité. Où vas- « tu, ame criminelle? Tu voles au-devant de ton « juge! Ni cette *considération*, ni les *alarmes*, ni « le châtiment qu'elle se prépare, ne sont *pas*

« capables d'arrêter *l'impulsion* vive *qui l'entraîne*.
« Elle s'élance par la nécessité de sa nature, et
« toutes les perfections divines qu'elle a outra-
« gées *s'empressent* de la rejeter; elle s'élève par
« le besoin immense et pressant qu'elle a de son
« Dieu, et son Dieu la repousse par la haine né-
« cessaire qu'il porte au péché. Également mal-
« heureuse, et quand elle s'efforce de s'approcher
« de cette source de tous les biens, et quand elle
« en est arrachée avec violence; également tour-
« mentée, et lorsqu'elle sort d'elle-même, et lors-
« qu'elle est contrainte de s'y replonger, elle
« trouve son Dieu sans pouvoir le posséder; elle
« se fuit sans pouvoir s'éviter; elle passe succes-
« sivement des ténèbres à la lumière, et de la lu-
« mière aux ténèbres; elle roule d'abymes en
« abymes, d'horreurs en horreurs; elle porte
« l'enfer jusque vers le ciel; elle rapporte l'image
« du ciel jusque dans l'enfer même. »

Ce qu'il y a de mieux ici pour l'expression est à la fin, depuis ces mots, *elle roule d'abymes en abymes;* ce qui vaut le mieux pour la pensée, c'est le commencement, ce contraste de ce qu'est Dieu pour le pécheur sur la terre, et de ce qu'il est dans le ciel; mais d'ailleurs, et en total, quelle disproportion! Ne comptons même pour rien les fautes de langage : la négation *pas* qui est de trop, c'est une distraction : *l'impulsion qui entraîne*, c'est une impropriété : les *liens imperceptibles*, pour dire les liens secrets ou in-

connus, c'est un manque de justesse. Combien encore d'expressions froides qui nuisent à l'effet! *Cette considération*, ces *alarmes*, ces *perfections divines* qui *s'empressent!* Vous ne trouverez point cette espèce de fautes dans les écrivains supérieurs, surtout dans les morceaux d'effet, parce que la conception et l'expression sont alors également dans leur ame, et que l'ame est incapable de cette froideur de diction qui est une espèce de fausseté dans le sentiment : au contraire, celui dont l'imagination seule est échauffée est très-susceptible de cet oubli. Mais observez surtout le caractère général des deux morceaux : dans l'un, l'opposition des idées principales est exprimée avec la plus grande énergie de figures et d'images; dans l'autre, elle est répétée et multipliée dans une suite de petites antithèses de mots, dont les unes n'ajoutent rien aux autres; et dans ce genre, répéter n'est qu'affaiblir. *Elle trouve sans posséder, elle fuit sans éviter*, et puis *la lumière* et *les ténèbres, et les ténèbres* et *la lumière :* que tout cela est petit devant ce seul tableau tracé en deux lignes, en une phrase. « Tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose « dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de « son iniquité la fera sans cesse retomber sur « elle-même ! » C'est là que les mots et les choses sont dans un rapport exact, et que le nombre de la phrase achève encore l'effet dans cette chute imitative, *retomber sur elle-même :* c'est là vrai-

ment peindre à l'imagination et à l'oreille des objets qui semblent échapper aux sens. Massillon, bien loin de marquer et de redoubler le cliquetis de l'antithèse dans un sujet austère et imposant, tempère cette figure quand il s'en sert, et même en efface presque la forme par la tournure ferme et soutenue de sa phrase : « Éternellement forcée « de prendre l'essor vers le ciel, éternellement « repoussée vers l'abyme. » Il n'appuie sur l'antithèse que dans un mot terrible, *éternellement*, et change sur-le-champ de construction dans ce qui suit. Toute sa composition dans ce morceau est nombreuse, variée, grave, progressive. L'abbé Poule n'a coupé l'uniformité de ses phrases sautillantes que par ce seul mouvement qui mérite des éloges, *où vas-tu, ame criminelle?* Mais qui est-ce qui domine dans tout le reste? qu'est-ce qu'on y sent? de l'esprit; et quoi encore? de l'esprit. C'est trop peu devant Massillon, trop peu pour le sujet, trop peu pour le genre.

Il a du moins, comme tous les prédicateurs (et c'est une justice qu'il faut lui rendre en finissant), connu et déploré tout le mal que devait faire l'irréligion, affichée partout sous le nom de *philosophie*; et la dernière fois qu'il prêcha, il crut devoir se rendre ce témoignage, et d'une manière solennelle, comme s'il eût voulu prendre acte de ses pressentiments, au moment où ils étaient près de se réaliser.

« Hélas! depuis trente-cinq ans que nous exer-

« çons le ministère de la parole dans cette capi-
« tale, nous n'avons cessé de vous annoncer tous
« ces malheurs, et de vous en montrer le prin-
« cipe. Sentinelles vigilantes, du haut de la mon-
« tagne où nous étions placés, nous avons sonné
« l'alarme à la première découverte de l'ennemi.
« Au moment que la Babylone maudite, après
« avoir long-temps préparé son poison, vous of-
« frit en souriant la coupe de l'impiété, et que
« vous y portâtes avidement les mains, nous vous
« criâmes: Arrêtez; qu'allez-vous faire? loin de
« vos lèvres cette coupe empoisonnée; vous buvez
« la mort : tout est perdu, la religion, les mœurs,
« l'état. Vous ne regardiez alors nos prophéties
« que comme l'exagération d'un zèle outré; nous-
« mêmes nous ne comptions pas qu'elles fussent
« sitôt accomplies. Mais un abyme attire un au-
« tre abyme. A mesure que l'irréligion s'est ré-
« pandue, l'iniquité, plus hardie, s'est hâtée dans
« sa course, elle a devancé nos prédictions: elle
« n'aura désormais d'autres bornes que son im-
« puissance.. Que nous reste-t-il donc à vous
« prédire en descendant de la montagne? Nous
« le disons en gémissant : Les vengeances du ciel.
« Quel héritage vous laissons-nous, mes frères!
« Puissions-nous le détourner par nos vœux et
« par nos prières! »

Il n'a pas eu sa part de cet *héritage*, et n'a pas vu *les vengeances*; il est mort huit ans avant la révolution, dont l'idée même n'entrait certaine-

ment pas dans celle des *vengeances* qu'il annonçait : nul, hors un prophète, ne peut prévoir ce qui n'a jamais été vu; et l'abbé Poule, comme tant d'autres, n'eut d'autre inspiration que celle du zèle. Ce zèle n'a pas été trompé dans le rapport très-prochain des causes aux effets. Mais quant à la nature et à l'étendue des effets, rien n'en peut rendre compte que ces paroles de l'Écriture : « Seigneur, qui peut connaître la puis-« sance de votre colère? et qui aura la mesure de « vos vengeances (1)? »

Dans l'oraison funèbre, l'abbé de Boismont est celui qui de nos jours s'est fait le plus de réputation; mais ses ouvrages, s'ils ont eu de quoi obtenir des succès du moment, n'ont pas ce qu'il faut pour soutenir le regard de la critique et l'épreuve du temps; ils serviront surtout à faire voir combien le mauvais goût avait influé même sur des écrivains qui avaient beaucoup de talent. L'abbé de Boismont a même, dans son style, des empreintes de génie oratoire; mais, faute de connaissances, d'études et de réflexion, il s'abandonna tout entier aux saillies d'une imagination sans règle et d'un esprit sans solidité; il ne travailla ni ses idées ni son style, et de là le défaut trop fréquent de justesse dans la pensée et de propriété dans l'expression, l'affectation, l'obs-

(1) *Deus, quis novit potestatem iræ tuæ, et iræ timore tuæ iram tuam dinumerare?* Ps.

curité, le jargon précieux et entortillé, la multiplicité des exclamations gratuites, et l'embarras des constructions vicieuses. Il me serait trop facile de prouver tous ces défauts par une foule de citations prises seulement dans quelques pages ; mais ce détail critique est trop peu intéressant pour s'y arrêter dans un résumé où je dois mesurer tout sur l'importance des objets qui nous occupent, et de ceux qui nous appellent. Je me contenterai d'observer que tant de défauts essentiels ne sont pas assez rachetés par des traits d'esprit et d'adresse oratoire, ni même par un petit nombre de morceaux d'une beauté réelle, et qui font voir que l'auteur connaissait le ton et le style du genre, et qu'il aurait pu soutenir l'un et l'autre, s'il eût travaillé sur de meilleurs principes, réfléchi davantage, et cherché de bons conseils. Je vais rappeler le meilleur de ces morceaux ; il est tiré de l'oraison funèbre de Louis XV, et c'est celui que je citai dans un temps où, obligé d'en rendre compte, la disproportion de son âge au mien, et la place qu'il occupait parmi mes juges, ne me permettaient que d'insister sur ce qui était louable, et m'ordonnaient le silence sur tout le reste.

Il avait à parler de l'ascendant que prit dans l'Europe, vers l'année 1734, la politique modérée du cardinal de Fleury, ascendant qui ne dura pas long-temps.

« Ce fut, Messieurs, dans ces temps d'alégresse

« et de prospérité qu'éclata ce *concert d'estime* (1)
« publique, si honorable à la mémoire de Louis.
« Il n'est point de voile, point de secret pour les
« vertus des rois. Heureuse destinée! la modestie
« ne leur dérobe rien; ils sont forcés par état à
« jouir de toute leur renommée: ce fut le triom-
« phe du jeune monarque. Connue, respectée
« dans toutes les cours, présente aux conseils de
« toutes les nations, son ame en devint le génie
« tutélaire. Sa droiture fut le droit public de l'Eu-
« rope. Alors la réputation remplaça les victoi-
« res; la confiance enchaîna plus sûrement que
« les conquêtes; le cabinet de Versailles fut le
« sanctuaire de la paix universelle. Ce n'était plus
« ce foyer redoutable où l'orgueil assemblait les
« noires vapeurs de la politique, et préparait ces
« volcans qui embrasaient tous les états. Louis
« connaît le prix des hommes et le fragile hon-
« neur des triomphes. Il sait que la véritable
« gloire d'un roi consiste moins à braver les ora-
« ges qu'à les détourner, à défier les jalousies
« qu'à les éteindre, à provoquer les ligues qu'à
« les prévenir. Plein de ces principes, il quitte ce
« tonnerre toujours allumé dans les mains de son
« aïeul; il rend aux travaux utiles une portion de
« cette milice nombreuse qui appelle la guerre,

---

(1) Ces deux mots ne s'accordent pas assez: la simple *estime*, même *publique*, ne peut se comparer à l'éclat d'un *concert* de voix.

« en nourrit le goût, en perpétue les alarmes; il « se montre seul pour ainsi dire avec le poids na« turel de sa puissance, et le charme invincible « de sa bonne foi, espèce de domination nou« velle. Et comment ne devient-elle pas l'ambi« tion de tous les rois? Est-ce à l'ombre des trô« nes qu'on devrait trouver la fausseté réduite « en art? Et si cet art malheureux est un oppro« bre lorsqu'il trompe les hommes, quel nom « mérite-t-il lorsqu'il agite les empires, et qu'il se « joue de la fortune et du sang des peuples? Louis « le méprise; il offre à l'Europe étonnée un jeune « roi absolu, adoré, ne craignant rien et ne vou« lant point être craint, et l'Europe se précipite « vers son trône; elle y dépose, par ses ambas« sadeurs, ses prétentions, ses intérêts, ses espé« rances. Est-ce là cette nation qui, comme un « athlète sanglant, essuyait fièrement ses plaies, « et disputait à Utrecht les restes d'une grandeur « déchirée? Puissante et modeste, elle décide au« jourd'hui, elle prononce; le même sceptre, plié « par tant d'orages, est devenu l'arbitre de ces « mêmes rivaux dont il avait été la terreur. Quelle « sublime intelligence a pu opérer ce prodige? « un roi de vingt-quatre ans, sans armes, sans « intrigues, enchaînant tout, calmant tout par « la seule impression de sa franchise et de son « désintéressement. Et l'estime due à ce roi pour« rait être un problème! Où vous placeriez-vous? « quel climat, quelle contrée choisiriez-vous pour

« la lui contester ? Interrogez Londres, Vienne, « Madrid, Constantinople, le nord et le midi; « tout repose dans le silence sur la foi de son « intégrité. Partout vous trouverez l'action bien- « faisante de cette ame juste et modérée : ce bien, « particulier à la France, était en même temps « le bien de tous les peuples; il appartenait à « toute l'Europe. » Voilà de l'élévation, des mouvements, des images : voilà le style de l'oraison funèbre. La comparaison de l'athlète est surtout d'une grande beauté.

La vieillesse de l'abbé de Boismont fut marquée par une singularité bien extraordinaire : c'est dans l'âge où l'on ne peut plus guère ni se corriger ni acquérir, c'est à soixante-dix ans qu'il fit un ouvrage où il paraît tout différent de ce qu'il avait été. Il fut chargé de prononcer un sermon pour l'établissement d'un hôpital militaire et ecclésiastique; et ce sermon, infiniment supérieur à ses oraisons funèbres, est sans aucune comparaison ce qu'il a laissé de plus beau; ou plutôt c'est le seul monument de véritable éloquence qui reste de lui, le seul titre qui recommande sa mémoire aux connaisseurs. Là, tous ses défauts ont entièrement disparu, et sont remplacés par tous les mérites qui lui manquaient : il a de l'onction, de la vérité, du pathétique; ses moyens sont bien conçus et supérieurement développés; ses vues sont justes et grandes, ses expressions heureuses; il parle au cœur, à

la raison, à l'imagination; en un mot, il est orateur. Il s'agissait de solliciter l'humanité en faveur de la vieillesse indigente de ceux qui ont consacré leur vie et donné leur sang à l'état: c'est la première partie de son discours. Il s'agissait d'assurer de même, dans un asyle honorable, les secours nécessaires aux besoins et aux maladies de ceux qui ont vieilli au service des autels: c'est la seconde partie. Toutes deux sont dignement remplies, et la dernière surtout, qui était la plus délicate, a paru la mieux traitée. Il avait à éviter plus d'un écueil; il fallait écarter l'idée des reproches qui s'élèvent depuis si long-temps contre une classe d'hommes où l'on croit voir plutôt l'abus de l'opulence que des droits à la compassion; il fallait combattre l'indifférence pour la religion, qui peut naturellement s'étendre jusqu'à ses ministres; et il s'y prend avec un art admirable. Sans contester le bien qu'a pu faire la philosophie avant qu'on l'eût dénaturée, il en prend avantage pour l'appeler elle-même à l'appui d'une religion bienfaisante, qu'il présente sous les rapports les plus intéressants en morale et en politique, comme la consolation du pauvre et la seule dépositaire de l'espérance, ce grand besoin de la faiblesse humaine. Il distingue surtout cette portion du clergé qui en remplit les devoirs et n'en a pas les richesses. Je crois devoir faire connaître ce morceau; je me bornerai à cette seule citation.

« Le pasteur sur lequel la politique peut-être « ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre « relégué dans la poussière et l'obscurité des cam- « pagnes, voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, « et l'homme de l'état qui les calme. Simple comme « eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire « même devient leur patrimoine, il les élève au- « dessus de l'empire du temps, pour ne leur « laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, « ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix, « d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour « eux, à sa voix ils courent en foule aux pieds « de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, « leur éternel héritage, qui doit les venger de « cette exhérédation civile à laquelle une Provi- « dence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués. « Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les « éléments mêmes fatiguent leur triste existence : « dociles à cette voix paternelle qui les rassem- « ble, qui les ranime, ils tolèrent, ils suppor- « tent, ils oublient tout. Je ne sais quelle onction « puissante s'échappe de nos tabernacles : le sen- « timent toujours actif de cette autre vie qui « nous attend adoucit dans les pauvres toute « l'amertume de la vie présente. Ah! la foi n'a « point de malheureux : ces mystères de misé- « ricorde dont on les environne, ces ombres, « ces figures, le traité de protection et de paix « qui se renouvelle, dans la prière publique, « entre le ciel et la terre, tout les remue, tout

« les attendrit dans nos temples; ils gémissent, « mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

« Ce n'est pas tout. Garant des promesses divi- « nes, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise, « en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, « par les soins les plus généreux, les plus cons- « tants. Je dis les soins; et peut-être, hommes « superbes, n'avez-vous jamais compris la force et « l'étendue de cette expression. Peignez-vous les « ravages d'un mal épidémique, ou plutôt pla- « cez-vous dans ces cabanes infectes, habitées « par la mort seule, incertaine sur le choix de « ses victimes : hélas! l'objet le moins affreux qui « frappe vos regards est le mourant lui-même; « épouse, enfants, tout ce qui l'environne semble « être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle « avec lui. Si l'horreur du dernier moment est si « pénétrante au milieu des pompes de la vanité, « sous le dais de l'opulence, qui couvre encore « de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui « arrache, quelle impression doit-elle produire « dans des lieux où toutes les misères et toutes « les horreurs sont rassemblées! Voilà ce que « bravent le zèle et le courage pastoral. La na- « ture, l'amitié, les ressources de l'art, le minis- « tre de la religion seul remplace tout; seul au « milieu des gémissements et des pleurs, livré lui- « même à l'activité du poison qui dévore tout à « ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne; ce qu'il ne « peut sauver, il le console, il le porte jusque

« dans le sein de Dieu; nuls témoins, nuls spec-
« tateurs, rien ne le soutient, ni la gloire, ni le
« préjugé, ni l'amour de la renommée, ces gran-
« des faiblesses de la nature, auxquelles on doit
« tant de vertus : son ame, ses principes, le ciel
« qui l'observe, voilà sa force et sa récompense.
« L'état, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne
« le connaît pas : s'occupe-t-il, hélas ! d'un citoyen
« utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre
« dans l'habitude d'un héroïsme ignoré ? »

Nous avons de l'abbé de Besplas, mort il y a quelques années, un *Sermon de la Cène*, prononcé à Versailles, et un Traité sur l'éloquence de la chaire : l'un et l'autre sont assez médiocres; et si j'en parle ici, c'est pour faire voir le bien que peut produire l'union de la charité avec l'éloquence, et ce que la vertu peut ajouter au talent. L'abbé de Besplas avait été long-temps chargé du ministère douloureux d'exhorter à la mort ces malheureuses victimes des lois, qui ne sont pas toujours celles de la justice. Il avait entendu parler la conscience, qui ne trompe guère à la vue de l'échafaud, et avait été à portée d'observer les méprises funestes, suites d'une procédure vicieuse. Il était descendu souvent dans l'horreur des cachots; elle avait passé tout entière dans son ame honnête et sensible; et, oppressé de ce poids affreux, il n'avait pu s'en soulager qu'en promettant au ciel et à son cœur de révéler des vérités effrayantes à la bonté reconnue d'un

jeune roi, qui dès lors ne demandait qu'à connaître le bien pour l'exécuter. L'occasion se présenta; et, nommé pour prêcher devant le monarque, il s'acquitta de son vœu de la manière que vous allez entendre.

« Pardonnez, Sire : la conscience et le poids de « notre ministère, notre cœur déchiré, nous for- « cent à vous révéler ici le plus grand sujet de « notre tristesse : on n'offense pas votre clémence « quand on met votre cœur magnanime sur la « route des bienfaits et de la vérité. Pauvres in- « fortunés! que ma bouche n'a-t-elle l'éloquence « de Chrysostôme pour défendre vos droits! Si « le trait qui perce notre ame arrive à celle de « ce grand prince, quel soulagement à notre dou- « leur! Oui, Sire, l'état des cachots de votre « royaume arracherait des larmes aux plus insen- « sibles qui les visiteraient. Un lieu de sûreté ne « peut, sans une énorme injustice, devenir un « séjour de désespoir : vos magistrats s'efforcent « d'y adoucir l'état des malheureux; mais, privés « des secours nécessaires pour *la réparation* de « ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence « à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, j'en « ai vu, Sire, et mon zèle me force, comme « saint Paul, à honorer mon ministère; oui, j'en « ai vu qui, couverts d'une lèpre universelle par « l'infection de ces repaires hideux, bénissaient « mille fois, dans nos bras, le moment fortuné « où ils allaient subir le supplice. Grand Dieu!

« sous un bon prince, des sujets qui envient « l'échafaud!.... Jour immortel, soyez béni! j'ai « acquité le vœu de mon cœur, de décharger le « poids d'une si grande douleur dans le sein du « meilleur des monarques. » Et soit bénie aussi la charité évangélique à la fois et patriotique de cet apôtre de l'humanité! C'est l'humanité, en effet, c'est la religion, qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à Dieu, c'est elle qui lui inspira le beau mouvement qui termine ce beau morceau. C'est ainsi qu'avec un bon cœur on ne peut manquer d'être éloquent, et que l'on est sûr d'émouvoir quand on est puissamment ému. Le roi le fut autant qu'il est possible de l'être; l'impression qu'il éprouvait fut marquée et devint générale. Il s'écria, dès qu'il lui fut permis de parler après l'orateur, qu'il avait toujours ignoré ces abominations; que son intention n'était pas que ses sujets, même les plus coupables, fussent traités avec tant d'inhumanité. Et ce ne fut pas le mouvement passager d'une pitié stérile : des ordres furent donnés sur-le-champ au grand aumônier de France de remédier à cet horrible abus; une commission fut établie pour veiller, sous ses ordres, à l'inspection et à *la réparation* des prisons publiques. Des cachots furent comblés; d'autres furent au moins rendus supportables : on commença enfin une réforme si nécessaire, qui n'est pas encore, il est vrai, portée jusqu'où elle doit aller, mais qui, sans doute,

sera consommée avec d'autres non moins attendues ; et nous en avons la première obligation à un vertueux prêtre, qui, s'il n'eut pas tout le talent de son ministère, en sentit du moins toute la dignité, en remplit plus courageusement le devoir, et fit entendre des vérités importantes et courageuses dans une chaire où l'on avait trop souvent fait parler l'adulation.

Ce nouveau caractère que l'éloquence ecclésiastique empruntait de l'esprit général, tourné vers les objets d'une réforme utile, se montrait de tous côtés. Un langage vraiment pastoral régnait dans les mandements de plusieurs prélats ; de celui de Lyon, qui combattait l'incrédulité avec des armes faites pour rendre la religion respectable même aux incrédules ; de celui de Toulouse, qui, se renfermant alors dans ses devoirs d'évêque, s'élevait contre la coutume dangereuse d'entasser les sépultures dans les églises, et de disperser chaque jour sur le pavé de nos temples les cendres et les ossements des morts, et les débris des tombeaux ; de celui de Lescars, qui, à l'époque d'une de ces calamités épidémiques où la mortalité des bestiaux appauvrit et désole les campagnes, d'une main répandait l'or dans le sein des indigents, et de l'autre adressait aux riches des exhortations pleines de force, de noblesse et de pathétique. Vous en jugerez, Messieurs, par ce passage, où l'auteur était d'au-

tant plus fondé à donner la leçon, qu'il avait donné l'exemple.

« Un si noble devoir qu'imposent à chaque riche « la nature et la religion, nous regarde à double « titre, nous, ministres du Seigneur, *nourris des « dons offerts sur son autel* (1), enrichis des lar- « gesses des peuples; nous qui, moissonnant où « nous n'avons pas semé, et recueillant où nous « n'avons pas labouré, jouissons de la rosée du « ciel, et de la graisse de la terre. Refuser à Dieu, « en la personne de ses enfants, une partie de « ses bienfaits; la refuser aux descendants des « pères qui nous ont enrichis aux dépens de leur « postérité, à ceux mêmes qui partagent avec « nous le fruit de leurs travaux; ce serait, et « pour vous, riches du siècle, et pour nous, mi- « nistres des autels, je ne dis pas une injustice, « mais un sacrilége; je ne dis pas une ingratitude, « mais un homicide digne du courroux du ciel, « et de l'animadversion des hommes..... Voulez- « vous qu'armés de nos lois, et conduits par les « magistrats qui en sont les dépositaires, les pau- « vres vous demandent, riches du siècle, la por- « tion d'héritage que vous leur retenez? Voulez- « vous qu'entrant dans nos temples (car le temple « est fait pour l'homme, et non pour l'Éternel, « qui n'en a pas besoin), ils dépouillent le sanc-

(1) Vers d'*Athalie*.

« tuaire de ses ornements les plus précieux, sans « que les ministres des autels aient le droit de « l'empêcher ni de s'en plaindre? Voulez-vous que « de la maison du Seigneur ils passent dans celle « du prêtre et du lévite, et que, les trouvant « plongés dans l'abondance et la mollesse, ils « s'indignent à leur aspect, ils s'emportent à des « reproches, et les appellent en jugement, comme « ravisseurs des biens qui leur furent confiés pour « un plus digne usage? »

SECTION III.

Éloquence des panégyriques.

La méthode que j'ai suivie nous a menés d'abord, au barreau et dans la chaire, sur les traces de cette espèce de révolution que la philosophie opérait dans l'éloquence; mais elle avait commencé, suivant l'ordre naturel, dans les compagnies littéraires. L'Académie française lui fut redevable d'un éclat nouveau, et d'une considération dans le monde, tout autre que celle qu'elle avait eue jusque-là.

On avait vu le temps où ce que le public ne pouvait lire pouvait être couronné à l'Académie, où l'on ne songeait pas plus à demander compte aux vainqueurs de leur triomphe qu'aux juges de leur décision; où tout se passait en silence, et où, loin de craindre l'affluence dans les assem-

blées publiques, de compter les places et de distribuer des billets, les portes s'ouvraient pour tout le monde, parce que les amateurs ne faisaient pas foule; enfin où les réceptions mêmes n'attiraient beaucoup de spectateurs que quand le nom du récipiendaire réveillait la curiosité. Les discours d'usage n'étaient pas faits d'ailleurs pour y ajouter : on se traînait plus ou moins maladroitement sur un ennuyeux protocole de louanges, consacré par la coutume à des noms qui depuis long-temps en étaient surchargés jusqu'au dernier degré de la satiété; seulement deux ou trois de ces hommes rares, qui laissent des traces partout où ils ont passé, Racine, Montesquieu, Buffon, Voltaire, n'avaient pu s'empêcher de jeter quelques lueurs de leur génie à travers ces compliments étudiés et frivoles,

.............où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire.
(VOLTAIRE.)

Mais vers le temps dont je parle, les ouvrages de concours et les discours de réception commencèrent à tirer l'éloquence académique du cercle étroit et rebattu où elle était renfermée depuis un siècle, et qui ne permettait presque de la désigner qu'en ridicule. Le premier écrit de ce genre qui mérita le suffrage des connaisseurs, et qui a conservé leur estime, précéda de peu d'années l'époque, signalée dans les annales

littéraires, où l'Académie proposa les éloges de nos grands hommes. En 1755 elle avait donné un fort beau sujet, *l'Esprit philosophique*, d'après ces paroles de l'Écriture : *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem :* Ne soyez pas plus sage qu'il ne faut, mais soyez sage avec mesure. Tout devait être remarquable dans ce concours : la nature du sujet, qui annonçait déjà des vues plus hautes, et la profession de l'écrivain qui traita en philosophe ce sujet philosophique, et la prodigieuse disproportion de ce discours avec tout ce que l'Académie avait jusque-là couronné. Le prix fut remporté par un Jésuite ; et quand vous aurez entendu, Messieurs, des morceaux de cet ouvrage, vous aurez peine à concevoir qu'un homme qui écrivait si bien soit resté depuis dans une entière inaction, ou du moins dans un silence absolu, et qu'il se soit refusé à son talent ou au public.

Dans la première partie il expose les caractères de l'esprit philosophique ; dans la seconde, il en expose les limites. Il s'arrête dans la première sur le fameux Descartes.

« Il est aisé de compter les hommes qui n'ont « pensé d'après personne, et qui ont fait penser « d'après eux le genre humain : seuls, et la tête « levée, on les voit marcher sur les hauteurs ; « tout le reste des philosophes suit comme un « troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il « faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du

« monde et des sciences? Adorateurs stupides de « l'antiquité, les philosophes ont rampé, durant « vingt siècles, sur les traces des premiers maî- « tres. La raison, condamnée au silence, laissait « parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissait « dans l'univers; et l'esprit humain, après s'être « traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote, se « trouvait encore aussi loin de la vérité. Enfin « parut en France un génie puissant et hardi, « qui entreprit de secouer le joug du prince de « l'école. Cet homme nouveau vint dire aux au- « tres hommes que, pour être philosophe, il ne « suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. « A cette parole, toutes les écoles se troublèrent. « Une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit*, « le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita « tous les philosophes contre le père de la phi- « losophie pensante; elle le persécuta comme « novateur et impie, le chassa de royaume en « royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, empor- « tant avec lui la vérité, qui par malheur ne pou- « vait être commune (1) en naissant. Cependant, « malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il « refusa toujours de jurer que les anciens fussent

(1) On lit, dans d'autres éditions de ce Discours : « qui, « malheureusement, ne pouvait pas être ancienne tout en « naissant. » L'abbé Maury, *Essai sur l'Éloquence*, tome II, page 53, a préféré ce texte à celui que M. de La Harpe a choisi.

« la raison souveraine; il prouva même que ses « persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient « désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disci- « ple de la lumière, au lieu d'interroger les morts « et les dieux de l'école, il ne consulta que les « idées claires et distinctes, la nature et l'évi- « dence. Par ses méditations profondes, il tira « toutes les sciences du chaos, et, par un coup « de génie plus grand encore, il montra le se- « cours mutuel qu'elles devaient se prêter: il les « enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes « sur les autres; et, se plaçant ensuite sur cette « hauteur, il marcha, avec toutes les forces de « l'esprit humain ainsi rassemblées, à la décou- « verte de ces grandes vérités que d'autres, plus « heureux, sont venus enlever après lui, mais « en suivant les sentiers de lumière que Descar- « tes avait tracés. Ce furent donc le courage et « la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les « sciences cette heureuse et mémorable révolu- « tion dont nous goûtons aujourd'hui les avan- « tages avec une superbe ingratitude. Il fallait « aux sciences un homme de ce caractère, un « homme qui osât conjurer tout seul avec son « génie contre les anciens tyrans de la raison; « qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de « siècles avaient adorées. Descartes se trouvait « enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres « philosophes; mais il se fit lui-même des ailes,

« et il s'envola, frayant ainsi une route nouvelle
« à la raison captive. »

Après avoir posé pour base de l'esprit philosophique la liberté de penser, il marque ainsi le point où elle doit s'arrêter :

« Quelles sont, en matière de religion, les bor-
« nes où se doit renfermer l'esprit philosophi-
« que? Il est aisé de le dire : la nature elle-même
« l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui
« marque en ce genre les limites étroites de son
« intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant,
« quand il veut avancer trop avant, ses yeux
« s'obscurcir et son flambeau s'éteindre? C'est là
« qu'il faut s'arrêter : la foi lui laisse tout ce qu'il
« peut comprendre; elle ne lui ôte que les mys-
« tères et les objets impénétrables. Ce partage
« doit-il irriter la raison! Les chaînes qu'on lui
« donne sont aisées à porter, et ne doivent paraî-
« tre trop pesantes qu'aux esprits vains et légers.
« Je dirai donc au philosophe : Ne vous agitez
« point contre ces mystères que la raison ne sau-
« rait percer; attachez-vous à l'examen de ces
« vérités qui se laissent approcher, qui se laissent
« en quelque sorte toucher et manier, et qui ré-
« pondent de toutes les autres : ces vérités sont
« des faits éclatants et sensibles, dont la religion
« s'est comme enveloppée tout entière, afin de
« frapper également les esprits grossiers et sub-
« tils. On livre ces faits à votre curiosité : voilà

« les fondements de la religion ; creusez donc au-
« tour, essayez de les ébranler, descendez avec
« le flambeau de la philosophie jusqu'à cette
« pierre antique tant de fois rejetée par les incré-
« dules, et qui les a tous écrasés. Mais lorsque,
« arrivés à une certaine profondeur, vous aurez
« trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient
« depuis l'origine du monde ce grand et majes-
« tueux édifice, toujours affermi par les orages
« mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous
« et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philoso-
« phie ne saurait vous mener plus loin sans vous
« égarer : vous entrez dans les abymes de l'infini ;
« elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple,
« et remettre l'homme avec confiance entre les
« mains de la foi... Laissez donc à Dieu cette nuit
« profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa
« foudre et ses mystères. » Il est rare que la reli-
gion et la philosophie aient parlé un langage aussi imposant et aussi majestueux. Tout le discours est écrit de ce style, et le goût et l'esprit de l'auteur ne s'y démentent pas un instant.

Tous les panégyriques qui commencèrent la réputation de Thomas ne valent pas à beaucoup près ce discours, jusqu'à l'*Éloge de Descartes*, où son talent prit enfin quelque maturité, en même temps qu'il commençait à prendre plus d'essor. Le succès des *Éloges du maréchal de Saxe*, *du chancelier d'Aguesseau*, *de Duguai-Trouin*, *de Sully*, fut principalement dû à la

supériorité de ces sujets sur tous ceux qu'on avait couronnés depuis cent ans. Sans doute l'auteur annonçait du talent, mais encore plus de mauvais goût. Son style est dur, roide, tendu, monotone; il a de la force, mais elle est pénible; de l'élévation, mais elle est emphatique : il ne sait que procéder tour à tour, ou par de petites phrases coupées, ou par l'énumération et l'analyse, et l'un et l'autre fatiguent également. L'accumulation continuelle des termes abstraits dessèche et obscurcit sa diction, et les expressions parasites surchargent ses phrases ; il a encore plus de tournures sentencieuses que de pensées, et cherche trop souvent à enfler des idées communes, ou à répéter avec prétention ce qui avait été bien dit. Le terme propre et l'idée juste lui échappent fréquemment : il ne connaît ni l'art de lier ses phrases, ni celui d'enchaîner les objets dans un bel ordre, ni de passer de l'un à l'autre par des transitions heureuses, ni de faire de l'ensemble d'un discours un tissu où tout se tienne, et qui attache le lecteur; en un mot, il est dépourvu de trois qualités essentielles au genre oratoire, de sensibilité, de variété et de grace. Tel fut, pendant douze ou quinze années, cet écrivain, qui ne montrait encore que beaucoup d'esprit et de connaissances, et qui cultivait l'un et l'autre par un travail opiniâtre. Il n'ignorait pas les reproches que lui faisaient les gens de goût, et l'impression fort différente que

produisaient ses ouvrages, lorsqu'on en faisait la lecture publique dans des assemblées que quelques traits brillants ou énergiques peuvent si aisément séduire, et lorsqu'on les lisait ensuite avec une attention tranquille. Il était passionné pour la gloire, mais noblement; et il faut le compter parmi les écrivains dont l'exemple a prouvé qu'une belle ame embellit et enrichit le talent, et ce que des efforts soutenus et réfléchis peuvent arracher à la nature. La péroraison de l'éloge de Duguai-Trouin, et un très-petit nombre de morceaux très-clair-semés dans ses autres discours, étaient jusque-là tout ce dont les connaisseurs lui savaient gré, et ce n'était à leurs yeux que quelques bons moments dans des déclamations de rhéteur. Le premier progrès marqué fut la dernière partie de l'*Éloge de Descartes :* à la vérité, les trois quarts de cet ouvrage étaient plus remplis de bouffissures que tout ce qu'il avait encore écrit; mais les vingt dernières pages, où il trace le tableau des persécutions qu'essuya la philosophie dans la personne de Descartes, étaient généralement belles. L'*Éloge du Dauphin* fit apercevoir un autre progrès. L'auteur apprit enfin à connaître des teintes plus douces et des formes plus flexibles : son style se détendit, sa phrase se désenfla, et le premier de ses ouvrages que l'on put lire sans fatigue, fut celui où il n'avait plus d'autre palme à prétendre que l'estime des connaisseurs. Cette es-

time alla bientôt jusqu'à l'admiration lorsqu'il publia l'*Éloge de Marc-Aurèle*.

La louange nous lasse aisément, et c'est un des inconvénients du panégyrique. La raison se défie toujours d'un homme qui dit : Je vais louer. S'il exagère, c'est un artiste qui remplit une tâche de flatterie, et qui en fait un jeu d'esprit, et le plus grand nombre des panégyriques n'est guère autre chose. Ce qui est le plus à désirer, c'est un sujet où l'orateur puisse se passionner sans affectation et sans intérêt, et soit sûr de retrouver pour son héros, dans le cœur de ceux qui l'écoutent, la même sensibilité que dans le sien. S'il la porte jusqu'au point de faire oublier l'art, et d'occuper entièrement de l'homme qu'il célèbre, sans que la vérité sévère puisse le démentir, il a obtenu un beau triomphe. L'orateur n'est jamais plus puissant que lorsqu'on peut le supposer pénétré de la chose dont il parle. Que sera-ce s'il l'est et doit l'être en effet? S'il faut louer un grand prince, qui le louera mieux qu'un sage qui a été son maître et son ami, et qui vient près de son cercueil pour rendre hommage à sa mémoire en présence de tout un peuple? C'est cette idée si heureuse que saisit Thomas; c'est cette forme, absolument neuve, qui fait de l'éloge de Marc-Aurèle un drame si animé, si attachant, si pathétique; et la beauté du style en fait un drame sublime.

« Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle

« mourut à Vienne. Il était alors occupé à faire la « guerre aux Germains. Son corps fut rapporté « à Rome, où il entra au milieu des larmes et de « la désolation publique. Le sénat en deuil avait « été au-devant du char funèbre; le peuple et « l'armée l'accompagnaient. Le fils de Marc-Au- « rèle suivait le char : la pompe marchait lente- « ment et en silence. Tout à coup un vieillard « s'avança dans la foule; sa taille était haute, et « son air vénérable; tout le monde le reconnut : « c'était Appollonius, philosophe stoïcien, estimé « dans Rome, et plus respecté encore pour son « caractère que pour son grand âge. Il avait tou- « tes les vertus rigides de sa secte, et de plus, il « avait été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il « s'arrêta près du cercueil, le regarda tristement, « et tout à coup élevant la voix, il dit, etc. »

Cette manière d'établir le lieu de la scène est intéressante et dramatique. Un pareil début s'empare d'abord de l'ame, et vous transporte sur une scène de douleur. Ces descriptions locales étaient familières aux anciens, qui s'attachaient à parler aux sens, ou à l'imagination, qui les supplée.

Un philosophe stoïcien ne connaît point l'adulation : aussi l'auteur qui le fait parler n'a-t-il mis dans son discours aucune de ces flatteries qui se mêlent à l'éloge des meilleurs princes. Jamais la louange ne fut plus austère, jamais la vérité ne fut plus simple. Apollonius retrace l'éducation sévère que reçut Marc-Aurèle loin de

Rome et de la cour, et il prend cette occasion pour reprocher aux Romains que cette éducation mâle commence à dégénérer parmi eux. Il observe que la philosophie fut le caractère distinctif de Marc-Aurèle. Il fait connaître au peuple romain le précis de la philosophie de cet empereur, qui est parvenu jusqu'à nous. Dans ce précis, que l'auteur fait lire par Apollonius, il a saisi l'esprit général des ouvrages de Marc-Aurèle. Il s'attache à faire voir surtout de quel œil ce grand homme regardait le trône et l'humanité; le respect qu'il ressentait pour l'une, et l'effroi que lui inspirait l'autre. Marc-Aurèle a devant les yeux le jugement qu'il doit subir dans la postérité, s'il ne règne pas pour le bonheur des hommes. Un moment d'une singulière beauté, c'est celui où Marc-Aurèle est représenté s'entretenant avec lui-même, prêt à abdiquer l'empire dont le fardeau l'épouvante. Le grand peintre Tacite n'aurait pas employé des couleurs plus vraies, plus touchantes. Un morceau d'un autre genre et d'une imagination poétique, c'est le songe de Marc-Aurèle. Viennent ensuite les députés de toutes les nations de l'empire, qui, en rappelant les bienfaits que chacune de ces nations a reçus de l'empereur, apportent successivement à sa cendre les hommages des trois parties du monde. Cette cérémonie est imposante : mais cette formule répétée, « J'apporte à la cen-« dre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique,

« j'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hom-« mages de l'Italie, etc., » a un air d'arrangement peu fait pour la noble simplicité qui règne dans cet ouvrage. Il eût été facile de remédier à ce défaut, en faisant parler tour à tour les représentants de chaque peuple, qui raconteraient ce que Marc-Aurèle fit pour eux, et tous, se réunissant ensuite, s'écrieraient d'une voix unanime: *Nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'univers.*

On voudrait aussi supprimer ou corriger quelques phrases qui manquent de justesse et de naturel; par exemple, celle-ci, qui se trouve au commencement du discours d'Apollonius : « Il « ne faut pleurer que sur la cendre des méchants, « car ils ont fait le mal et ne peuvent plus le ré-« parer. » Cette idée n'est nullement vraie. On dirait avec beaucoup plus de fondement: Il faut pleurer sur la cendre des hommes vertueux, car ils ne peuvent plus faire le bien. Et ce début même, dans la bouche du stoïcien Apollonius, serait beaucoup plus intéressant et plus adapté au sujet. Mais ces taches sont rares, et une foule de beautés du premier ordre placent cet ouvrage au rang des chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Le temps, qui me presse, ne me permet d'en citer que la péroraison.

« Quand le dernier terme approcha, il ne fut « point étonné. Je me sentais élevé par ses dis-« cours. Romains, le grand homme mourant a

« je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il sem-
« ble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il
« prend quelque chose de cette nature divine et
« inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ses
« mains défaillantes qu'avec respect; et le lit fu-
« nèbre où il attendait la mort me semblait une
« espèce de sanctuaire. Cependant l'armée était
« consternée, le soldat gémissait sous ses tentes;
« la nature elle-même semblait en deuil; le ciel
« de la Germanie était plus obscur; des tempêtes
« agitaient la cime des forêts qui environnaient
« le camp, et ces objets lugubres semblaient
« ajouter encore à notre désolation. Il voulut
« quelque temps être seul, soit pour repasser sa
« vie en présence de l'Être suprême, soit pour
« méditer encore une fois avant de mourir. En-
« fin il nous fit appeler. Tous les amis de ce
« grand homme et les principaux de l'armée vin-
« rent se ranger autour de lui. Il était pâle,
« les yeux presque éteints et les lèvres à demi
« glacées; cependant nous remarquâmes tous une
« tendre inquiétude sur son visage. Prince (1),
« il parut se ranimer un moment pour toi. Sa
« main mourante te présenta à tous ces vieillards
« qui avaient servi sous lui. Il leur recommanda
« ta jeunesse. Servez-lui de père. Alors il te donna
« des conseils tels que Marc-Aurèle mourant de-

(1) Il s'adresse à Commode, qui est présent.

« vait les donner, et bientôt après Rome et l'uni-
« vers le perdirent.

« A ces mots tout le peuple romain demeura
« morne et immobile. Il se laissa tomber sur le
« corps de Marc-Aurèle; il le serra long-temps
« entre ses bras; et, se relevant tout à coup : Mais
« toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils
« de Marc-Aurèle! ô mon fils! permets ce nom à
« un vieillard qui t'a vu naître et qui t'a tenu
« enfant dans ses bras, songe au fardeau que
« t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de
« celui qui commande, aux droits de ceux qui
« obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois
« ou le plus juste ou le plus coupable des hom-
« mes. Le fils de Marc-Aurèle aurait-il à choisir?
« On te dira bientôt que tu es tout puissant : on
« te trompera; les bornes de ton autorité sont
« dans la loi. On te dira encore que tu es grand,
« que tu es adoré de tes peuples; écoute : quand
« Néron eut empoisonné son frère, on lui dit
« qu'il avait sauvé Rome; quand il eut fait égor-
« ger sa femme, on loua devant le sénat sa jus-
« tice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa
« sa main parricide, et l'on courut au temple
« remercier les dieux.... Ne te laisse pas non plus
« éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus,
« on te rendra des hommages, et l'on te haïra.
« Crois-moi, on n'abuse point les peuples. Maî-
« tre du monde, tu peux m'ordonner de mourir,
« mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle!

« pardonne ; je te parle au nom des dieux, au « nom de l'univers qui t'est confié ; je te parle « pour le bonheur des hommes et pour le tien. « Non, tu ne seras point insensible à une gloire « si pure. Je touche au terme de ma vie ; bien-« tôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être « juste, puissé-je vivre encore assez pour con-« templer tes vertus ! Si tu devais un jour...

« Tout à coup Commode, qui était en habit « de guerrier, agita sa lance d'une manière ter-« rible. Tous les Romains pâlirent ; Apollonius « fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome, « il ne put achever : ce vénérable vieillard se « voila le visage. La pompe funèbre, qui avait « été suspendue, reprit sa marche : le peuple « suivit, consterné et dans un profond silence ; « il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était « tout entier dans le tombeau. »

L'*Essai sur les Éloges* n'est pas d'un genre si élevé ; mais c'est un de nos bons ouvrages de littérature ; un de ceux où il y a le plus d'esprit, de connaissances et de pensées. Il est vrai que c'est un ensemble sans proportion, que le titre est trop évidemment un prétexte pour parler de tout, et que le tableau déborde le cadre : c'est un abus de l'analyse, que les anciens ne connaissaient pas, de disserter sur toutes les choses possibles à propos d'une seule. Mais, malgré cet inconvénient, l'*Essai sur les Éloges* et le drame oratoire de *Marc-Aurèle* seront pour leur au-

teur les fondements d'une réputation durable : l'un doit le classer parmi les orateurs, et l'autre parmi les littérateurs, dans un rang très-distingué.

L'*Essai sur les femmes* est très-inférieur : ces sortes de traités, qui contiennent tout ce qu'on veut, étaient trop du goût de Thomas, et ce sujet lui convenait peu. Ce n'est pas qu'il ne parle des femmes avec beaucoup d'esprit; qu'il n'y ait même en quelques endroits des traits doux et gracieux qui ne lui sont pas familiers : mais le tout est une suite de lieux communs et de discussions philosophiques, dont le but n'est pas assez marqué, dont le ton est trop sévère et trop uniforme, et dont la matière est trop étrangère à l'auteur. Il juge toujours les femmes en philosophe, et c'est le cas d'être court. Il faut les aimer beaucoup pour avoir le droit d'en parler long-temps, dût-on en dire un peu de mal; c'est ce qu'a fait Rousseau, et toutes le lui ont pardonné.

Le même éclat qui se répandit sur les concours académiques lorsque le panégyriste de Descartes les eut illustrés par une longue suite de succès, signalait en même temps les assemblées de réception : la forme des discours changea; les compliments, fort abrégés, firent place à des questions bien traitées; le style fut plus nourri d'idées, et acquit plus de dignité. Les réceptions furent plus d'une fois des solennités

pour ainsi dire nationales, où l'on couronnait toutes les sortes de mérite, et où les gens de lettres parlaient au nom de la patrie. On y entendit souvent de la prose éloquente et de beaux vers, qui justifiaient l'empressement du public; enfin, plusieurs de ces discours méritèrent d'être comptés pour de bons ouvrages, et je n'en veux pas d'autre preuve que celui du successeur (1) de l'immortel Buffon, qui, lorsqu'il s'est assis pour la première fois à la place de ce grand homme, parut avoir hérité de son éloquence.

(1) M. Vicq-d'Azyr.

FRAGMENTS.

Sur un ouvrage intitulé : Discours choisis, sur divers sujets de religion et de littérature, *par M. l'abbé* MAURY.

Plusieurs des morceaux qui composent ce recueil étaient déja connus avantageusement du public, et honorés du suffrage des gens de lettres, surtout le *Panégyrique de saint Louis* et les *Réflexions sur Bossuet.* L'*Éloge de Fénélon*, qui obtint l'*accessit*, au jugement de l'Académie, en 1791, paraît ici avec des corrections et de nouvelles notes. Un *Discours sur l'éloquence de la chaire*, et un *Panégyrique de saint Augustin*, sont les deux morceaux les plus importants de ce volume, et les seuls qui soient absolument nouveaux : ils doivent être principalement l'objet de nos réflexions.

M. l'abbé Maury fait une analyse abrégée de toutes les parties relatives à l'éloquence de la chaire ; il n'en omet aucune, depuis l'invention jusqu'au geste, et saisit dans chaque objet les points essentiels. Dans ce plan, il était impossible qu'il ne répétât pas quelquefois ce qui avait été dit. Il eût peut-être été plus piquant et plus agréable de ne prendre que la fleur du sujet, et de ne donner qu'un essai sur ce qu'il y a de plus

important dans les études de l'orateur chrétien. Mais M. l'abbé Maury a cru qu'un traité complet serait plus utile à ceux qui courent la même carrière que lui. D'ailleurs, toutes les parties qu'il embrasse sont discutées avec esprit et avec intérêt. Il écrit en homme fait pour donner le précepte et l'exemple, et pour parler avec affection d'un art qu'il a cultivé avec succès. Il sait proportionner son ton aux matières qu'il traite, et c'est avec énergie qu'il peint l'énergie de Démosthènes.

« Il parle (dit-il) non comme un écrivain élégant « qui veut être admiré, mais comme un homme « passionné que la vérité tourmente, comme un « citoyen menacé des plus grands malheurs, et « qui ne peut plus contenir les transports de son « indignation contre les ennemis de la patrie. « C'est l'athlète de la raison. Il la défend de tou- « tes les forces de son génie, et la tribune où il « parle devient une arène. Il subjugue à la fois « ses auditeurs, ses adversaires, ses juges : il ne « paraît point chercher à vous attendrir ; écou- « tez-le cependant, et *il vous fera pleurer par « réflexion*. Il accable ses concitoyens de repro- « ches ; mais alors il n'est que l'interprète de leurs « propres remords. Réfute-t-il un argument, il ne « discute point ; il propose une simple question « pour toute réponse, et l'objection ne paraîtra « jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre « Philippe ; ce n'est plus un orateur qui parle,

« c'est un général, c'est un roi, c'est un prophète,
« c'est l'ange tutélaire de la patrie; et quand il
« menace ses concitoyens de l'esclavage, on croit
« entendre retentir dans le lointain, de distance,
« en distance, le bruit des chaînes que leur ap-
« porte le tyran. »

J'avoue que je n'entends pas comment un orateur *fait pleurer par réflexion.* Si les larmes ne coulent pas pendant qu'il parle, comment se flatter qu'elles couleront après? Le moment où il est dans la tribune est celui de sa force. L'effet qu'il produit est puissant, mais il est rapide et momentané. *Nihil citiùs arescit lacrymâ*, dit Cicéron lui-même en parlant des pleurs que l'éloquence arrache; il convient que *rien ne sèche plus vite.* Pourquoi, d'ailleurs, parler de larmes à propos de Démosthènes? Son objet n'était pas d'en faire répandre, et M. l'abbé Maury doit être au-dessus de ce défaut trop commun, d'attribuer toutes les qualités à l'homme qu'on loue, au lieu de se borner à caractériser celles qu'il a. M. l'abbé Maury, sachant faire l'un, pouvait se dispenser de l'autre.

On ne trouve point ce défaut dans le portrait de Bossuet, naturellement amené par celui de Démosthènes, mais dans lequel il y a quelques répétitions.

« Au nom de Démosthènes, mon admiration
« me rappelle l'homme le plus éloquent de ma
« nation. Que l'on se représente un de ces ora-

« teurs que Cicéron appelle véhéments et *en*
« *quelque sorte tragiques*, qui, emportés par une
« éloquence passionnée, s'élèvent au-dessus des
« règles et des modèles, et portent l'art à toute
« la hauteur de leur propre génie; un orateur
« qui monte au haut des cieux, d'où il descend
« avec ses vastes pensées pour s'asseoir sur le
« bord d'un tombeau, et abattre l'orgueil des
« princes et des rois devant le Dieu qui, après les
« avoir distingués un moment sur la terre, les
« confond à jamais dans la poussière commune;
« un écrivain qui se crée une langue aussi nou-
« velle que ses idées; qui donne à ses expressions
« un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'enten-
« dre quand on le lit, et à son style une telle
« majesté d'élocution, que l'idiome dont il se
« sert semble se transformer et s'agrandir sous
« sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en
« célébrant les plus illustres de ses contempo-
« rains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leur
« cercueil, les prédicateurs de tous les siècles;
« qui répand la consternation en rendant pour
« ainsi dire présents les malheurs qu'il raconte,
« et qui, en déplorant la mort d'un seul homme,
« montre à découvert le néant de la grandeur hu-
« maine; enfin, un orateur dont les discours,
« animés par le génie le plus ardent et le plus
« original, sont, en éloquence, des ouvrages
« classiques qu'il faut étudier sans cesse, comme
« dans les arts on va former son goût à Rome

« sur les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-
« Ange. Voilà le Démosthènes français, voilà
« Bossuet. On peut appliquer à ses écrits ora-
« toires l'éloge que Quintilien donnait au Jupiter
« de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait
« ajouté à la religion des peuples. »

Il y a un rapport marqué entre quelques traits de ce tableau et ceux dont on a peint Corneille dans l'éloge de Racine. Corneille, dit-on dans cet éloge, éleva notre langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit de tournures mâles et vigoureuses, qui n'étaient que l'expression de sa propre force, etc. On n'observe ce rapport que parce qu'il a dû se trouver entre deux hommes qui tous deux ont porté un esprit de création, l'un dans dans notre poésie, l'autre dans notre prose.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de Bridaine, le plus célèbre missionnaire de nos jours, l'homme le mieux doué, par la nature, de ce puissant organe qui fait la plus grande partie de l'éloquence apostolique, et qui est si nécessaire partout où l'on s'adresse aux hommes rassemblés. Il faut de forts leviers pour ébranler des masses. La voix de Bridaine appelait au loin les habitants des campagnes, et faisait retentir les voûtes des plus vastes temples; il joignait à cet avantage si précieux une imagination vive et ardente, féconde en figures bizarres et populaires, une componction vraie et une disposition à se pénétrer lui-même de ce qu'il disait, au point

qu'il ne sortait jamais de la chaire ou ne quittait l'auditoire qu'il ne fût trempé de sueur. M. l'abbé Maury se rappelle le début d'un sermon qu'il entendit prêcher à Bridaine dans l'église de Saint-Sulpice, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale s'y était rassemblée par curiosité pour entendre le missionnaire. Un auditoire si nouveau pour lui ne le troubla point, et lui inspira au contraire un exorde très-heureux, qui peut-être n'était pas aussi bien tourné que M. l'abbé Maury le rapporte, mais dont l'idée seule était vraiment éloquente, et devait produire un grand effet. Voici ce morceau, qui peut-être fait autant d'honneur au talent de l'abbé Maury qu'à sa mémoire.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, « il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir « la bouche que pour vous demander grace en « faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de « tous les talents que vous exigez quand on vient « vous parler de votre salut. J'éprouve cependant « aujourd'hui un sentiment différent ; et si je suis « humilié, gardez-vous de croire que je m'a- « baisse aux misérables inquiétudes de la vanité. « A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense « jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! « Car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme « moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu « et le mien que je me sens pressé, dans ce mo- « ment, de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent « j'ai publié les justices du Très-Haut dans des

« temples couverts de chaume; j'ai prêché les
« rigueurs de la pénitence à des infortunés qui
« manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons ha-
« bitants des campagnes les vérités les plus ef-
« frayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? malheu-
« reux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs
« amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la
« douleur dans ces ames simples et fidèles que
« j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici, où mes
« regards ne tombent que sur des grands, sur des
« riches, sur des oppreseurs de l'humanité souf-
« frante, ou des pécheurs audacieux et endurcis;
« ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir
« la parole sainte dans toute la force de son ton-
« nerre, et placer avec moi, dans cette chaire,
« d'un côté, la mort qui vous menace, et de
« l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger.
« Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main.
« Tremblez donc devant moi, hommes superbes
« et dédaigneux qui m'écoutez. La nécessité du
« salut, la certitude de la mort, l'incertitude de
« cette heure si effroyable pour vous, l'impé-
« nitence finale, le jugement dernier, le petit
« nombre des élus, l'enfer, et par dessus tout,
« l'éternité..... l'éternité!.... voilà les sujets dont
« je viens vous entretenir, et que j'aurais dû
« sans doute réserver pour vous seuls. Et qu'ai-je
« besoin de vos suffrages, qui me damneraient
« peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émou-
« voir, tandis que son indigne ministre vous par-

« lera ; car j'ai acquis l'expérience de ses miséri-« cordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos ini-« quités passées, vous viendrez vous jeter entre « mes bras en versant des larmes de componction « et de repentir ; et à force de remords, vous me « trouverez assez éloquent. »

Je n'ai pas ouï dire que Bridaine écrivît tout-à-fait si bien ; mais on assure qu'il était impossible de l'entendre sans émotion, et que ces mots de mort et d'éternité, prononcés par sa voix tonnante, et prolongés dans le silence d'une enceinte religieuse et dans le recueillement d'une grande assemblée, glaçaient de terreur tous les esprits.

Un des endroits les plus curieux et les plus intéressants de ce discours, est celui qui regarde saint Vincent de Paule. Comme les faits qu'il renferme sont aussi touchants qu'ils sont peu connus, nous croyons remplir un devoir respectable en contribuant à étendre la mémoire des vertus, et les lecteurs sensibles ne nous reprocheront pas d'avoir transcrit ce morceau tout entier.

« Il fut successivement esclave à Tunis, pré-« cepteur du cardinal de Retz, curé de village, « aumônier-général des galères, principal de « collége, chef des missions, et adjoint au mi-« nistère de la feuille des bénéfices. Il institua en « France les Séminaristes, les Lazaristes, les Filles « de la Charité, qui se dévouent au soulagement « des malheureux, et qui ne changent presque

« jamais d'état, quoique leurs vœux ne les lient « que pour un an. Il fonda des hôpitaux pour les « enfants trouvés, pour les orphelins, pour les « forçats, et pour les vieillards.

« Il exerça pendant quelque temps un minis- « tère de zèle et de charité sur les galères. Il vit « un jour un malheureux forçat qui avait été con- « damné à trois années de captivité pour avoir « fait la contrebande, et qui paraissait inconso- « lable d'avoir laissé dans la plus extrême misère « sa femme et ses enfants. Vincent de Paule, vi- « vement touché de sa situation, offrit de se « mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine sans « doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet « homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme « des galériens, et ses pieds restèrent enflés, pen- « dant le reste de sa vie, du poids de ces fers ho- « norables qu'il avait portés.

« Lorsque ce grand homme vint à Paris, on « vendait les enfants trouvés, dans la rue Saint- « Landry, vingt sous la pièce, et on les donnait « par charité, disait-on, aux femmes malades qui « avaient besoin de ces innocentes créatures pour « leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfants, « que le Gouvernement abandonnait à la pitié « publique, périssaient presque tous, et ceux « qui échappaient par hasard à tant de dangers « étaient introduits furtivement dans des familles « opulentes pour dépouiller les héritiers légi- « times; ce qui fut pendant plus d'un siècle une

« source intarissable de procès, dont on voit les « détails dans les compilations de nos anciens ju- « risconsultes. Vincent de Paule fournit d'abord « des fonds pour nourrir douze de ces enfants : « bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trou- « vait aux portes des églises; mais cette nouvelle « ferveur qu'inspire toujours un nouvel établis- « sement s'étant refroidie, les secours man- « quèrent entièrement, et les outrages faits à « l'humanité allaient recommencer. Vincent de « Paule ne se découragea pas : il convoqua une « assemblée extraordinaire; il fit placer dans l'é- « glise un grand nombre de ces malheureux en- « fants, et, montant aussitôt en chaire, il pro- « nonça, les yeux baignés de larmes, ce discours, « qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à « sa pitié, et que je transcris fidèlement de l'his- « toire de sa vie, composée par M. Abeli, évêque « de Rodez :

— « Or sus, Mesdames, la compassion et la « charité vous ont fait adopter ces petites créa- « tures pour vos enfants. Vous avez été leurs « mères selon la grace, depuis que leurs mères « selon la nature les ont abandonnés : voyez « maintenant si vous voulez les abandonner. « Cessez à présent d'être leurs mères pour de- « venir leurs juges. Leur vie et leur mort sont « entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix « et les suffrages. Il est temps de prononcer leur « arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir

« de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous « continuez d'en prendre un soin charitable, et « ils mourront tous, si vous les délaissez.

— « On ne répondit à cette pathétique exhor- « tation que par des sanglots, et le même jour, « dans la même église, au même instant, l'hô- « pital des Enfants trouvés de Paris fut fondé, et « doté de quarante mille livres de rente. »

Si jamais homme a mérité un éloge public, c'est sans doute saint Vincent de Paule.

Celui de saint Augustin, prononcé devant l'assemblée du clergé par M. l'abbé Maury, prouverait seul un talent très-distingué. Le sujet est bien conçu, bien développé; la marche des idées est nette et sûre; le style a de la noblesse, de la force, des mouvements, et la diction est élégante et travaillée. On en jugera par le début de la première partie, le seul morceau que nos limites étroites nous permettent de transcrire.

« Représentons-nous, à la naissance d'Augustin, « l'Europe inondée de barbares; le trône des « Césars transporté ou plutôt enseveli dans l'O- « rient; des usurpateurs sans génie se *disputant* « un diadème avili, et toujours *flottant* sur le « front d'un fantôme sans autorité; Rome dé- « chue, je ne dis pas seulement de son antique « liberté, mais encore de cette brillante servitude « dont elle osa s'enorgueillir lorsque les premiers « empereurs daignaient encore flatter sa fierté en « lui présentant le frein, et les descendants des

« arbitres du monde ne connaissant déja plus « d'autres révolutions que les changements d'op- « presseurs; les Gaules ravagées par des séditions « intestines qui ravirent à cette malheureuse « contrée ses lois, ses mœurs, ses habitants, et « jusqu'à son nom; le christianisme agité par les « longues secousses que lui *imprimèrent* ses dé- « sastres et ses victoires, s'appuyant alors sur le « sceptre de Constantin; toutes les religions de « l'univers ébranlées à la fois à l'approche de l'É- « vangile, et chaque enthousiaste voulant former « de leurs débris de nouveaux cultes; espèce d'a- « narchie religieuse, où toutes les opinions en- « gendrèrent des sectes, et où les hérétiques for- « cèrent l'Église, encore dégouttante du sang de « ses martyrs, de regretter la hache de ses an- « ciens tyrans. »

On dit bien *imprimer* un mouvement : dit-on imprimer une secousse? On voit, au reste, que l'auteur a imité très-heureusement cette belle expression de Tacite : *In tantùm non modò à libertate, sed etiam à servitute degeneravimus.*

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par deux anecdotes sur Fénélon, rapportées dans les notes qui suivent l'éloge de ce grand homme. Elles ont un caractère de simplicité et de liberté qui font aimer de plus en plus cet homme si aimable.

« De retour à Cambray, il confessait assidûment « et indistinctement dans sa métropole toutes les

« personnes qui s'adressaient à lui. Il disait la « messe tous les samedis. Un jour il aperçut, au « moment où il allait monter à l'autel, une pauvre « femme, fort âgée, qui paraissait vouloir lui « parler. Il s'approche d'elle avec bonté, et l'en- « hardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. « *Monseigneur*, lui dit-elle en pleurant et en lui « présentant une pièce de douze sous, *je n'ose* « *pas; mais j'ai beaucoup de confiance dans vos* « *prières. Je voudrais vous prier de dire la messe* « *pour moi. Donnez, ma bonne*, lui répondit Fé- « nélon en recevant son offrande, *votre aumône* « *sera agréable à Dieu. Messieurs*, dit-il ensuite « aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir « à l'autel, *apprenez à honorer votre ministère.* « Après la messe, il fit remettre à cette femme une « somme assez considérable, et lui promit de dire « une seconde messe le lendemain à son inten- « tion. »

Pendant que l'armée des alliés était maîtresse d'une partie de la Flandre, des villages entiers se retirèrent dans la métropole, et l'archevêque lui-même ouvrit son palais pour recevoir ces malheureux habitants de la campagne, chassés de leurs possessions.

« Il vit un paysan, jeune encore, qui ne man- « geait point, et qui paraissait profondément « affligé. Fénélon vint s'asseoir à ses côtés pour « le distraire. Il lui dit qu'on attendait des troupes « le lendemain; qu'on chasserait les ennemis, et

« qu'il retournait bientôt dans son village. *Je n'y « trouverai plus ma vache*, répondit le paysan. « *Ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait, « et nourrissait mon père, ma femme et mes en- « fants.* Fénélon promit alors de lui donner une « autre vache, si les soldats s'emparaient de la « sienne; mais après avoir fait d'inutiles efforts « pour le consoler, il voulut avoir une indication « précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à « une lieue de Cambray. Il partit ensuite à dix « heures du soir à pied, avec son sauf-conduit et « un seul domestique; il se rendit à ce village, « amena lui-même la vache à Cambray vers le « milieu de la nuit, et alla sur-le-champ en « donner avis à ce pauvre laboureur. »

On voit que ce recueil peut intéresser les lecteurs de plus d'une manière. On doit le placer dans le petit nombre des livres estimables dans le genre oratoire, et son auteur parmi les bons écrivains et nos vrais littérateurs.

On peut faire quelques reproches fondés à M. l'abbé Maury. Il semble ne pas rendre assez de justice à Massillon, l'un des écrivains chez qui notre langue a le plus de richesse, de douceur et de charme. Il l'oppose à Bossuet dans l'oraison funèbre, et cite en parallèle deux morceaux où l'évêque de Meaux paraît incomparablement supérieur. Mais pourquoi juger un écrivain dans un genre où l'on sait qu'il n'a jamais réussi? Massillon n'a jamais saisi le caractère de

l'oraison funèbre, et en général, le genre de son éloquence le portait moins à l'élévation des idées et à la magnificence du style qu'aux effets du pathétique et aux développements du cœur humain. C'est le Racine de la chaire, comme on l'a dit. *Non omnia possumus omnes.* Si Massillon n'est pas comparable à Bossuet dans l'oraison funèbre, M. l'abbé Maury croit-il que Bossuet, dans ses sermons, soutînt mieux la comparaison avec Massillon? *Ce dernier*, dit-il, *est au-dessous de sa propre renommée, comme orateur.* J'avoue que je ne suis nullement de cet avis, et je doute que beaucoup de gens de lettres en soient. Au contraire, je regarde Massillon, dans le genre de la prédication, comme le premier des orateurs; car c'est lui qui a le mieux atteint le but de ce genre d'éloquence, celui d'émouvoir les cœurs et de faire aimer la morale évangélique. Comme prédicateur il parle à l'ame, et comme écrivain il nous charme; que faut-il de plus? Tous les beaux sermons de son *Carême*, que M. l'abbé Maury lui-même cite comme ses chefs-d'œuvre, et qui le sont en effet, ne suffisent-ils pas pour le placer au premier rang? Que peut-on leur opposer? Trois ou quatre morceaux où Bourdaloue s'est élevé à la véritable éloquence sont encore loin, à mon gré, de balancer les chefs-d'œuvre de l'évêque de Clermont. Il est lu même des gens du monde, et Bourdaloue ne l'est guère que des prédicateurs. C'est que le dernier écrit presque

toujours en théologien, et qu'il met la dialectique à la place de l'éloquence. Son style est le plus souvent d'une austérité sèche. Sa force est dans les raisonnements; elle devrait être dans les mouvements, car la véritable victoire des orateurs chrétiens n'est pas de convaincre, c'est bien plutôt de persuader.

On pourrait aussi relever quelques inexactitudes dans le style de M. l'abbé Maury, quelques incorrections, comme, par exemple, lorsqu'il fait d'*intercéder*, un verbe actif; *que nos vœux l'intercèdent*. On dit intercéder auprès de quelqu'un; ce verbe est neutre. Mais ces fautes sont rares, et la diction de l'auteur est soignée.

Sur les Éloges *lus dans les séances publiques de l'Académie française, par M.* D'ALEMBERT, *secrétaire perpétuel de cette Académie.*

Après les applaudissements qu'ont reçus aux séances de l'Académie les différents morceaux rassemblés dans ce volume, il ne fallait pas moins que tout le mérite de leur auteur pour leur assurer un égal succès à la lecture du cabinet. Ses ennemis ont prétendu, dit-on, dans des brochures satiriques, que tout le plaisir que ces éloges ont fait dans nos assemblées tenait uniquement au prestige d'un débit séduisant; mais en lisant l'ouvrage, on verra que ce grand art de l'auteur n'est autre chose que celui de penser et d'écrire.

De tous ces éloges, recueillis aujourd'hui pour la première fois, il n'y en a pas un seul qui ne contienne des idées très-judicieuses sur le caractère de chacun des personnages dont il est question, sur la trempe de son génie, sur l'art dont il s'est occupé. Personne n'a mieux rempli le vœu que formait l'abbé de Saint-Pierre, un des académiciens qu'a célébrés l'éloquent secrétaire. Il voulait, suivant l'expression de ce dernier, *que les éloges servissent de cadre et comme de prétexte à des leçons importantes, tracées, ou par les succès, ou même par les fautes de ces grands hommes*. L'auteur a su joindre à l'intérêt qui naît de la variété des objets celui d'un style toujours élégant et ingénieux, qui se proportionne à tous les sujets, et se plie à tous les tons; et la devise de ce livre aussi agréable qu'instructif doit être celle qu'Horace assigne à la perfection : *Utile dulci.*

Nous allons mettre le lecteur à portée de juger lui-même de la manière dont M. d'Alembert sait caractériser les hommes célèbres dont il honore la mémoire. Nous nous sommes renfermé dans des bornes très-étroites; et si nous restreignons malgré nous des citations que nous voudrions étendre, nous sommes bien sûr du moins qu'elles suffiront pour inspirer à tous les lecteurs éclairés le désir d'y suppléer en lisant l'ouvrage entier.

Le premier de ces éloges est celui de Massillon. Ceux qui s'occupent de l'éloquence de la chaire trouveront sans doute que celle de ce grand mo-

dèle est ici très-bien saisie et très-bien peinte. « Il était persuadé que, si le ministre de la parole « divine se dégrade en annonçant d'une manière « triviale des vérités communes, il manque aussi « son but en croyant subjuguer, par des raison- « nements profonds, des auditeurs qui, pour la « plupart, ne sont guère à portée de le suivre; « que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le « bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur « où le prédicateur doit aller chercher ses armes; « qu'il faut, dans la chaire, montrer l'homme à « lui-même, moins pour le révolter par l'horreur « du portrait que pour l'affliger par la ressem- « blance, et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de « l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus « de faire couler ces larmes douces, bien plus « efficaces que celles du désespoir.

« Tel fut le plan que Massillon se proposa, et « qu'il remplit en homme qui l'avait conçu, c'est- « à-dire, en homme supérieur. Il excelle dans la « partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de « toutes les autres, dans cette éloquence qui va « droit à l'ame, mais qui l'agite sans la renverser, « qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre « sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur « ces replis cachés où les passions s'enveloppent, « ces sophismes secrets dont elles savent si bien « s'aider pour nous aveugler et nous séduire. « Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui « suffit presque de les développer; mais il les dé-

« veloppe avec une onction si affectueuse et si « tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne; « et qu'en nous offrant la peinture de nos vices, « il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa « diction, toujours facile, élégante et pure, est « partout de cette simplicité noble, sans laquelle « il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence; sim- « plicité qui, étant réunie dans Massillon à l'har- « monie la plus séduisante et la plus douce, en « emprunte encore des graces nouvelles; et, ce « qui met le comble au charme que fait éprouver « ce style enchanteur, on sent que tant de beautés « ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui « qui les a produites. Il lui échappe même quel- « quefois, soit dans les expressions, soit dans les « tours, soit dans la mélancolie si touchante de « son style, des négligences qu'on peut appeler « heureuses, parce qu'elles achèvent de faire dis- « paraître, non-seulement l'empreinte, mais jus- « qu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon « de lui-même que Massillon se faisait autant d'a- « mis que d'auditeurs; il savait que, plus un ora- « teur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins « ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, « et que cette ambition est l'écueil de tant de pré- « dicateurs qui, chargés, si on peut s'exprimer « ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y « mêler les intérêts si minces de leur vanité. »

M. d'Alembert s'est bien gardé d'établir entre Massillon et Bourdaloue un parallèle qui n'au-

rait pas échappé à un rhéteur vulgaire. Ces sortes de parallèles, dit-il, féconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins de talent d'en faire. Et d'ailleurs, quel homme de goût imaginera de rapprocher ces deux prédicateurs, qui sont si éloignés l'un de l'autre, comme écrivains et comme orateurs, puisque l'un n'eut que le mérite, très-grand à la vérité pour son temps, d'amener le premier la raison dans la chaire, et que l'autre y amena l'éloquence, mérite très-grand pour la postérité? M. d'Alembert, sans paraître vouloir décider entre eux, tranche d'un seul mot la question, qui, après tout, n'en est plus une pour tous les bons juges. *En comptant le nombre des lecteurs*, dit-il, Massillon aurait tout l'avantage; Bourdaloue n'est guère lu que des prédicateurs ou des ames pieuses; son rival est dans les mains de tous ceux qui lisent.

Nous pouvons ajouter ici, comme un fait dont nous sommes très-sûr, que les sermons de Massillon, prêchés dans les églises de village, y produisent beaucoup plus d'effet que tous les autres. Un curé qui, sur ce point, était d'une grande franchise, répondit, il y a quelque temps, à des personnes qui le félicitaient sur la manière dont il avait été écouté dans son prône : « Cela m'arrive toujours quand je leur prêche Massillon. » C'est que l'éloquence du cœur est faite pour tout le monde.

L'auteur observe, pour mettre le comble à l'éloge de Massillon, « que le plus célèbre écrivain « de notre nation et de notre siècle faisait des « sermons de ce grand orateur une de ses lectu- « res les plus assidues ; que Massillon était pour « lui le modèle des prosateurs, comme Racine « celui des poëtes, et qu'il avait toujours sur la « même table le *Petit Carême* et *Athalie.* » Ce n'est pas que M. de Voltaire ne sentît plus que personne la prodigieuse distance d'un beau discours à une belle tragédie ; mais, infiniment sensible au mérite du style, il pensait que Massillon et Fénélon avaient donné à notre prose le charme et la douceur que Racine a mis le premier dans nos vers ; et dans l'Encyclopédie, à l'article *Éloquence*, c'est Massillon qu'il a cité. M. d'Alembert rapporte ce mot d'un homme d'esprit : que, Bourdaloue étant plus raisonneur, et Massillon plus touchant, un sermon excellent, à tous égards, serait celui dont Bourdaloue aurait fait le premier point, et Massillon le second. Nous ne pouvons pas être de l'avis de cet homme d'esprit ; il nous semble qu'un sermon de ce genre serait une étrange bigarrure. C'est un des vœux que l'on forme aujourd'hui le plus souvent, et que l'on peut mettre au nombre des vœux bien mal entendus, que celui de voir réunir ainsi dans un même ouvrage, ou dans un même homme, des talents disparates ou étrangers l'un à l'autre,

qui le plus souvent, s'excluent et se repoussent mutuellement.

L'éloge de Massillon ne pouvait pas être plus heureusement terminé. « L'Académie, qui l'a pos-« sédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement « sa perte; elle a, du moins, eu la consolation de « le voir dignement remplacé par M. le duc de « Nivernois, qui a été son successeur. »

Dans l'éloge de Despréaux, l'auteur relève avec beaucoup d'agrément et de finesse la manière maladroite dont les partisans des modernes se défendaient contre Despréaux, dans la querelle trop fameuse des anciens et des modernes. « Per-« rault et ses partisans, tout occupés à rendre « bien ou mal à Despréaux les ridicules qu'ils en « recevaient, auraient peut-être trouvé aisément, « avec un sens plus rassis et plus de connais-« sance des hommes, le moyen de ramener ou « de calmer au moins leur adversaire; car, sup-« posons pour un moment que, dans le fort de « cette violente querelle, Perrault eût dit à Des-« préaux : Euripide est sans doute un grand poëte « tragique; mais de bonne foi, votre ami Racine « ne l'a-t-il pas surpassé? Horace, Juvénal et « Perse, étaient des satiriques du premier ordre; « mais vous, M. Despréaux, n'êtes-vous pas su-« périeur à chacun d'eux, puisque vous les réu-« nissez tous trois? Homère est le prince des « poëtes; mais donnez-nous une traduction en-

« tière de l'Iliade, semblable à quelques mor-
« ceaux que vous nous avez déja traduits; croyez-
« vous que l'Iliade française dût alors rien envier
« à l'Iliade grecque? Ces questions auraient vrai-
« semblablement refroidi le zèle religieux de Des-
« préaux pour les anciens, qui se seraient trou-
« vés aux prises avec son amour-propre; et si
« Perrault eût ajouté: Croyez-vous que Louis-le-
« Grand ne soit pas supérieur à Auguste? la dé-
« votion du satirique aurait pu se changer en
« apostasie. »

Nous ne devons pas omettre, dans ce même éloge de Despréaux, une remarque assez importante, et dont l'application n'a eu lieu que trop souvent. Despréaux fut accusé d'une satire contre la société des Jésuites, alors très-puissante. « Ce n'est ni la première ni la seule fois, dit l'au-
« teur, qu'on a vu des hommes plus redoutables
« par leur pouvoir que par leurs lumières em-
« ployer ce moyen lâche et honteux pour nuire
« à des écrivains estimables, en leur attribuant
« des satires qui auraient été meilleures, s'ils
« avaient pu s'abaisser à les écrire, et s'ils eussent
« daigné employer contre la méchanceté puis-
« sante l'arme du ridicule, la seule qui soit au-
« jourd'hui propre à l'effrayer. »

Nous devons encore moins passer sous silence le souvenir des bonnes actions, dont le récit est toujours si doux à entendre, même pour ceux qui n'ont pas le courage de les imiter. L'abbé de

Saint-Pierre nous offre un trait de ce genre, par lequel M. d'Alembert a commencé son éloge. « Le « géomètre Varignon, qui depuis se fit connaî-« tre par ses ouvrages mathématiques, menait « alors une vie obscure et pauvre dans la ville « de Caen, sa patrie; il allait souvent disputer à « des thèses au collége de cette ville, où il avait « acquis la réputation, qu'il méprisa bien dans « la suite, d'un subtil et redoutable argumenta-« teur. L'abbé de Saint-Pierre, qui étudiait dans « ce même collége, y connut Varignon, disputa « beaucoup avec lui sur les questions creuses, « qui étaient l'unique et malheureuse philoso-« phie de ce temps-là, et goûta tellement sa so-« ciété, qu'il résolut de l'emmener à Paris, où ils « devaient trouver, l'un et l'autre, plus de se-« cours et de lumières. Il prit une petite maison « au faubourg Saint-Jacques, et y logea avec lui « le géomètre son compatriote. Mais comme ce « savant, absolument sans fortune, avait besoin « d'une subsistance assurée pour se livrer à son « étude favorite, l'abbé de Saint-Pierre, malgré « l'extrême modicité de son revenu, qui n'était « que de 1,800 livres, en détacha 300, qu'il donna « à Varignon; il fit plus, il ajouta infiniment à « ce don par la manière dont il l'assura à son « ami. Je ne vous donne pas, lui dit-il, une pen-« sion, mais un contrat, afin que vous ne soyez « pas dans ma dépendance, et que vous puissiez

« me quitter pour aller vivre ailleurs, quand « vous commencerez à vous ennuyer de moi. »

Il y a tel homme de lettres dont le talent a été retardé long-temps, ou même étouffé, faute d'avoir trouvé un ami aussi généreux.

L'auteur remarque, avec l'abbé de Saint-Pierre, les inconvénients de cette politique timide, si commune parmi les gens de lettres, qui les force presque toujours d'avoir dans leurs écrits un langage assez différent de celui qu'ils ont dans la liberté de la conversation. Souvent on dirait qu'il y a dans la littérature, comme dans la philosophie des Orientaux, une doctrine secrète dont il est défendu de développer les mystères. « Les sages, dit l'abbé de Saint-Pierre, se « traînant à regret et par faiblesse dans les rou- « tes battues, répètent, en la méprisant, l'opi- « nion de la multitude, qui s'y affermit ensuite « elle-même en la répétant d'après eux, et qui « devient à son tour leur écho, parce qu'ils ont « été le sien. Notre philosophe prétendait que « cette frayeur pusillanime de heurter les idées « vulgaires s'était étendue sur les matières mêmes « où il est le plus évidemment permis de penser « d'après soi, sur les objets de littérature et de « goût; il soutenait que la crainte de s'attirer des « ennemis, ou tout au moins des injures, avait « forcé des milliers d'écrivains de rendre hum- « blement leurs hommages à des préjugés qu'ils

« savaient nuisibles au bien des lettres ; d'adorer « avec superstition ce qu'ils auraient dû hono-« rer avec discernement ; de louer, à force de « prudence, des productions médiocres honorées « de la protection publique ; d'employer enfin à « ne pas dire leur pensée tout l'esprit qu'ils au-« raient dû mettre à la dire. En déplorant cette « faiblesse, l'abbé de Saint-Pierre aurait pu y « trouver un remède ; ce serait que chaque homme « de lettres laissât un *testament de mort*, où il « s'expliquât librement sur les ouvrages, les opi-« nions, les hommes que sa conscience lui re-« procherait d'avoir encensés, et demandât par-« don à son siècle de n'avoir avec lui qu'une « sincérité posthume. En usant de cette inno-« cente ressource, les sages qui dirigent l'opi-« nion par leurs écrits n'auraient plus la douleur « d'accréditer les erreurs qu'ils voudraient dé-« truire ; et leur réclamation, quoique timide et « tardive, serait comme une porte secrète qu'ils « ouvriraient à la vérité. »

C'est dans l'éloge de Bossuet que le panégyriste s'est élevé davantage, et qu'il semble avoir pris les pinceaux de ce grand homme pour nous tracer les caractères et les effets de son éloquence. « Toutes celles, dit-il, qu'il a pronon-« cées (en parlant de ses oraisons funèbres) por-« tent l'empreinte de l'ame forte et élevée qui les « a produites ; toutes retentissent de ces vérités « terribles que les puissants de ce monde ne

« sauraient trop entendre, et qu'ils sont si mal-
« heureux et si coupables d'oublier. C'est là,
« pour employer ses propres expressions, qu'on
« voit *tous les dieux de la terre dégradés par les*
« *mains de la mort, et abymés dans l'éternité,*
« *comme les fleuves demeurent sans nom et sans*
« *gloire mêlés dans l'Océan avec les rivières les*
« *plus inconnues*. Si, dans ces admirables dis-
« cours, l'éloquence de l'orateur n'est pas tou-
« jours égale, s'il paraît même s'égarer quelque-
« fois, il se fait pardonner ses écarts par la hau-
« teur immense à laquelle il s'élève; on sent que
« son génie a besoin de la plus grande liberté
« pour se déployer dans toute sa vigueur, et que
« les entraves d'un goût sévère, les détails d'une
« correction minutieuse, et la sécheresse d'une
« composition *léchée,* ne feraient qu'énerver cette
« éloquence brûlante et rapide. Son audacieuse
« indépendance, qui semble repousser toutes
« les chaînes, lui fait quelquefois négliger la
« noblesse même des expressions : heureuse né-
« gligence, puisqu'elle anime et précipite cette
« marche vigoureuse où il s'abandonne à toute
« la véhémence et l'énergie de son ame! On croi-
« rait que la langue dont il se sert n'a été créée
« que pour lui; qu'en parlant même celle des
« sauvages, il eût forcé l'admiration, et qu'il
« n'avait besoin que d'un moyen, quel qu'il fût,
« pour faire passer dans l'ame de ses auditeurs
« toute la grandeur de ses idées. Les censeurs

« scrupuleux et glacés, auxquels tant de beau-
« tés laisseraient assez de sang-froid pour aper-
« cevoir quelques taches qui ne peuvent les
« déparer, méritent la réponse que milord Bo-
« lingbroke faisait, dans un autre sens, aux dé-
« tracteurs du duc de Marlborough : *C'était un*
« *si grand homme, que j'ai oublié ses vices.* Cet
« orateur si sublime est encore pathétique, mais
« sans en être moins grand ; car l'élévation, peu
« compatible avec la finesse, peut au contraire
« s'allier de la manière la plus touchante à la
« sensibilité, dont elle augmente l'intérêt en la
« rendant plus noble. Bossuet, dit un écrivain
« célèbre, obtint le plus grand et le plus rare
« des succès, celui de faire verser des larmes à
« la cour, dans l'oraison funèbre de la duchesse
« d'Orléans, Henriette d'Angleterre : il se trou-
« bla lui-même, et fut interrompu par ses san-
« glots lorsqu'il prononça ces paroles si fou-
« droyantes à la fois et si lamentables, que tout
« le monde sait par cœur, et qu'on ne craint ja-
« mais de trop répéter :

« O nuit désastreuse ! nuit effroyable ! où re-
« tentit tout à coup comme un éclat de tonnerre
« cette accablante nouvelle : *Madame se meurt !*
« *Madame est morte !*

« On trouve une sensibilité plus douce, mais
« non moins sublime, dans les dernières paroles
« de l'oraison funèbre du grand Condé. Ce fut
« par ce beau discours que Bossuet termina sa

« carrière oratoire. Il finit par son chef-d'œuvre, « comme auraient dû faire beaucoup de grands « hommes moins sages ou moins heureux que « lui. *Prince*, dit-il en s'adressant au héros que « la France venait de perdre, *vous mettez fin à « tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort « des autres, je veux désormais apprendre de « vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, « averti par ces cheveux blancs du compte que je « dois rendre de mon administration, je réserve « au troupeau que je dois nourrir de la parole de « vie les restes d'une voix qui tombe et d'une « ardeur qui s'éteint!* La réunion touchante que « présente le tableau d'un grand homme qui n'est « plus, et d'un autre grand homme qui va bien- « tôt disparaître, pénètre l'ame d'une mélancolie « douce et profonde, en lui faisant envisager « avec douleur l'éclat, si vain et si fugitif des « talents et de la renommée, le malheur de la « condition humaine, et celui de s'attacher à une « vie si triste et si courte. »

La protection que Bossuet accorda au cartésianisme, et qui n'a pu sauver cette philosophie erronée du néant où elle est aujourd'hui, fournit à l'auteur des réflexions saines et profondes qui peut-être ne seront pas toujours sans fruit. « La philosophie de Descartes, qui n'avait guère « fait que substituer à des erreurs anciennes et « absurdes des erreurs nouvelles et séduisantes, « a disparu, ainsi que celle d'Aristote, mais sans

« résistance et sans effort. Cette philosophie si « inutilement tourmentée dans son berceau par « l'imbécillité puissante, réclamerait aussi inu- « tilement aujourd'hui la protection dont Bos- « suet l'a honorée ; elle a péri sous nos yeux, de « sa mort naturelle, et la raison a fait toute « seule ce que l'autorité n'avait pu faire. Impor- « tante, mais presque inutile leçon pour ceux « qui ont le pouvoir en main de ne pas user « vainement leurs forces pour prescrire à la rai- « son ce qu'elle doit penser, et de la laisser dé- « mêler d'elle-même ce qu'il lui convient de re- « jeter ou de saisir. Plus l'autorité agitera le vase « où ces vérités nagent pêle-mêle avec les er- « reurs, plus elle retardera la séparation des « unes et des autres, et plus elle verra s'éloigner « ce moment qui arrive pourtant tôt ou tard, où « les erreurs se précipitent enfin d'elles-mêmes « au fond du vase, et abandonnent la place aux « vérités. »

Avec quel intérêt l'auteur n'a-t-il pas rappelé les derniers travaux et la fin de Bossuet !

« Accablé de travaux et de triomphes, l'évê- « que de Meaux exécuta, après la mort du grand « Condé, ce qu'il avait annoncé en terminant « l'oraison funèbre de ce prince. Il se livra sans « réserve au soin et à l'instruction du diocèse « que la Providence avait confié à ses soins, et « dans le sein duquel il avait résolu de finir ses « jours. Dégoûté du monde et de la gloire, il

« n'aspirait plus, disait-il, qu'à être enterré *aux* « *pieds de ses saints prédécesseurs*. Il ne monta « plus en chaire que pour prêcher à son peuple « cette même religion qui, après avoir si long- « temps effrayé par sa bouche les souverains et « les grands de la terre, venait consoler par cette « même bouche la faiblesse et l'indigence. Il « descendait même jusqu'à faire le catéchisme « aux enfants, et surtout aux pauvres, et ne se « croyait pas dégradé par cette fonction si di- « gne d'un évêque. C'était un spectacle rare et « touchant de voir le grand Bossuet transporté « de la chapelle de Versailles dans une église de « village, apprenant aux paysans à supporter « leurs maux avec patience, rassemblant avec « tendresse leur jeune famille autour de lui, ai- « mant l'innocence des enfants et la simplicité « des pères, et trouvant dans leur naïveté, dans « leurs mouvements, dans leurs affections, cette « vérité précieuse qu'il avait cherchée vainement « à la cour, et si rarement rencontrée chez les « hommes. »

Nous ne nous arrêterons point sur l'éloge de La Motte et sur celui de Fénélon, qui ont été ailleurs l'objet d'un examen particulier; nous ne pouvons pas non plus transcrire ici tout ce qui mériterait d'être cité : par exemple, les idées sur la formation des langues, dans l'éloge de l'abbé de Dangeau; les réflexions sur les tragiques français, dans celui de Crébillon; toutes les anec-

dotes piquantes semées dans celui de l'abbé de Choisy, du président Rose. Mais, quoique obligé de hâter notre marche, nous ne priverons pas nos lecteurs d'un morceau plein de goût et de justesse, où l'auteur analyse le talent de deux auteurs célèbres, si différents l'un de l'autre dans un même genre, Destouches et Dufresny, parallèle qui se présentait naturellement dans l'éloge du premier, et qui est aussi bien fait qu'il est convenablement placé.

« Les succès si multipliés de Destouches étaient « d'autant plus flatteurs pour lui, qu'ils ne furent « ni arrêtés ni affaiblis par ceux d'un rival re- « doutable, du célèbre Dufresny, qui brillait à « peu près dans le même temps sur la scène. « Tous deux s'y distinguaient par des qualités « différentes et presque opposées. Destouches, « naturel et vrai, sans jamais être ignoble ou né- « gligé; Dufresny, original et neuf, sans cesser « d'être vrai et naturel : l'un s'attachant à des « ridicules plus apparents; l'autre saisissant des « ridicules plus détournés : le pinceau de Des- « touches plus égal et plus sévère; la touche de « Dufresny plus spirituelle et plus libre : le pre- « mier dessinant avec plus de régularité la figure « entière; le second donnant plus de traits et de « jeu à la physionomie : Destouches, plus réflé- « chi dans ses plans, plus intelligent dans l'en- « semble; Dufresny, animant par des scènes « piquantes sa marche irrégulière et décousue :

« l'auteur du *Glorieux*, sachant plaire également « à la multitude et aux connaisseurs; son rival, « ne faisant rire la multitude qu'après que les « connaisseurs l'ont avertie : tous deux enfin oc- « cupant au théâtre une place qui leur est propre « et personnelle : Dufresny, par un mélange « heureux de verve et de finesse, par un genre « de gaieté qui n'est qu'à lui, et qu'il trouve « néanmoins sans la chercher; par un style qui « réveille toujours, sans qu'on ose le prendre « pour modèle, et qu'on ne doit ni blâmer ni « imiter : Destouches, par une sagesse de com- « position et de pinceau, qui n'ôte rien à l'ac- « tion et à la vie des personnages; par un senti- « ment d'honnêteté et de vertu qu'il sait répandre « au milieu du comique même; par le talent de « lier et d'opposer les scènes entre elles; enfin, « par l'art plus grand encore d'exciter à la fois le « rire et les larmes, sans qu'on se repente d'avoir « ri, ni qu'on s'étonne d'avoir pleuré. »

Ces sortes de comparaisons détaillées entre deux artistes distingués, qui tous deux ont atteint le même but par des routes diverses, ne sont point des hors-d'œuvre de rhéteur; mais d'excellents morceaux de critique, qui développent aux bons esprits ce qu'ils ont pensé, et apprennent à penser à la multitude.

Le refus que fit Destouches d'aller occuper à Pétersbourg la place de ministre de France (refus qui en rappelle un autre plus remarquable

dont nous avons été témoins) donne occasion à M. d'Alembert de peindre à grands traits, et avec cette énergie rapide qui n'appartient qu'aux grands maîtres, l'influence du czar Pierre Ier sur la Russie. « Destouches préféra le plaisir de cul-« tiver son jardin à l'honneur d'aller jouer, à « huit cents lieues, un rôle important. Ce n'était « pas, en effet, ce qui aurait dû le tenter dans « ce vaste empire; c'était le spectacle vraiment « rare qu'il offrait alors à des yeux éclairés : la « lumière, qui partout ailleurs est montée des « sujets au monarque, descendant, en Russie, « du monarque aux sujets; ces sujets, qu'une « longue barbarie avait avilis au point de s'en « faire aimer, s'efforçant de retenir sur leurs « yeux le bandeau que le souverain leur arra-« chait; la superstition et l'ignorance détruites « chez cette nation par la même force qui les a « enracinées chez tant d'autres, par le despo-« tisme le plus absolu et le plus sévère; enfin, la « naissance politique d'un grand peuple, ignoré « durant plusieurs siècles, et destiné à se venger « bientôt, par une existence redoutable, de l'ou-« bli où le reste de l'Europe l'avait laissé jus-« qu'alors. M. Destouches pouvait étudier ce peu-« ple en philosophe; il fut plus philosophe en-« core, il aima mieux sa liberté et sa retraite. »

L'éloge de Fléchier est peut-être le plus remarquable de ce recueil, parce que c'est le seul où le panégyriste, sans exagérer le mérite de

son héros, l'ait agrandi dans l'opinion publique; non qu'il l'élève au-dessus du second rang des orateurs, qui est la place que la postérité éclairée semble lui avoir marquée; mais le tableau qu'il trace de ses vertus épiscopales, tableau fondé sur les faits, doit rendre la mémoire de Fléchier bien chère à toutes les ames sensibles; et si, dans le portrait qu'en fait M. d'Alembert, il ne paraît que le second des orateurs, il paraît peut-être le plus grand des évêques. On ne lira pas sans admiration et sans attendrissement les traits de bonté et de courage qui marquent en lui le protecteur des religieux de son diocèse, et le bienfaiteur des peuples; sa vigilance active, ses libéralités inépuisables, ses sollicitudes paternelles. Et surtout qui ne versera pas des larmes, en lisant le morceau suivant?

« Une malheureuse fille, que des parents bar-
« bares avaient contrainte à se faire religieuse,
« mais à qui la nature donnait le besoin d'aimer,
« avait eu le malheur de se permettre ce senti-
« ment que lui interdisait son état, le malheur
« plus grand d'y succomber, et celui de ne pou-
« voir cacher à sa supérieure les déplorables
« suites de sa faiblesse. Fléchier apprit que cette
« supérieure l'en avait punie de la manière la
« plus cruelle, en la faisant enfermer dans un
« cachot, où, couchée sur un peu de paille, ré-
« duite à un peu de pain qu'on lui donnait à
« peine, elle attendait et invoquait la mort comme

« le terme de ses maux. L'évêque de Nîmes se « transporta dans le couvent, et, après beaucoup « de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit « affreux où cette infortunée se consumait dans « le désespoir. Dès qu'elle aperçut son pasteur, « elle lui tendit les bras, comme à un libérateur « que daignait lui envoyer la miséricorde divine. « Le prélat, jetant sur la supérieure un regard « d'horreur et d'indignation, Je devrais, lui dit-il, « si je n'écoutais que la justice et l'indignation « humaine, vous faire mettre à la place de cette « malheureuse victime de votre barbarie; mais « le Dieu de clémence dont je suis le ministre « m'ordonne d'user, même envers vous, de l'in« dulgence que vous n'avez pas eue pour elle. « Allez, lisez tous les jours, dans l'Évangile, le « chapitre de la femme adultère. Il fit aussitôt « tirer la religieuse de cette horrible demeure, « ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins, « et veilla sévèrement à ce que ses ordres fussent « exécutés. Mais ces ordres charitables, qui l'a« vaient arrachée à ses bourreaux, ne purent la « rendre à la vie; elle mourut après quelques « mois de langueur, en bénissant le nom de son « vertueux évêque, en espérant de la bonté su« prême le pardon que lui avait refusé la cruauté « monastique. »

L'auteur laisse aux réflexions et à la sensibilité du lecteur à achever ce morceau; et plaise au ciel qu'il ne produise pas une pitié stérile!

Nous ne pouvons terminer plus dignement ce recueil, si honorable pour les lettres et pour son auteur, qu'en rapportant ce que lui écrivit un grand roi après la mort de M. de Voltaire. Cette lettre est citée en note, à la suite du dialogue de Christine et de Descartes. Comme M. d'Alembert y a joint quelques réflexions, nous nous abstiendrons d'en faire une.

« La mort de M. de Voltaire a été honorée des plus sensibles regrets par le même prince qui lui a marqué tant d'estime pendant sa vie. » « Quelle « perte irréparable pour les lettres! a écrit ce « monarque; et que de siècles s'écouleront peut-« être sans produire un tel génie!.... S'il fût re-« tourné à Ferney, peut-être serait-il encore..... « Il est vrai qu'il vivra à jamais par son génie et « par ses ouvrages; mais j'aurais désiré qu'il eût « pu être encore long-temps le témoin de sa « gloire... Il a du moins joui de la consolation « de recevoir avant sa mort les hommages de ses « compatriotes... L'Académie de Berlin et moi, « nous nous proposons de payer au grand homme « qui vient de mourir le juste tribut qui est dû à « ses cendres... Les Germains mettront tous leurs « soins à rendre à ce beau génie la justice que « la France lui devait à tant de titres; ils ne seront « contents d'eux-mêmes que lorsqu'ils auront « peint avec énergie à l'Europe entière, et à la « France en particulier, la perte irréparable qu'elle « vient de faire.

« Ces regrets sont accompagnés des traits les plus honorables pour les lettres. » « Il n'y a plus « comme autrefois, dit ce prince, d'amateurs « des beaux-arts et des sciences. Si ces *arts* se « perdent, comme je le prévois, à quoi l'attri- « buer, qu'au peu de cas qu'on en fait? Pour moi, « je les aimerai jusqu'à mon dernier soupir. Je « ne trouve de consolation pour supporter le « fardeau de la vie qu'avec les Muses; et je vous « assure que, si j'avais été le maître de mon des- « tin, ni l'orgueil du trône, ni le commande- « ment des armées, ni le frivole goût des dissi- « pations, ne l'auraient emporté sur elles. »

« O vous, qui que vous soyez, détracteurs ou contempteurs des lettres; vous qui prenez tant de plaisir à les voir en butte à la calomnie et aux outrages, lisez ces mots tracés par un grand roi, et rougissez! Et vous, écrivains honnêtes, qui êtes l'objet des outrages et de la calomnie, lisez aussi ces mots, et consolez-vous. N'oubliez pas de dire (car cette circonstance est trop honorable à un prince dont le génie suffit à tout) qu'il écrivait cet éloge le 14 septembre dernier, dans un moment où, occupé des plus grands objets, il méditait et préparait cette marche savante qu'il exécuta le jour même, et que les connaisseurs regardent comme le chef-d'œuvre de l'art militaire. L'Europe, dont ce monarque a tant de fois attiré les regards, et qui maintenant a les yeux fixés sur lui avec

plus d'intérêt que jamais, ne croyait pas qu'après trente-huit ans d'un si beau règne, il pût encore ajouter à sa gloire, et l'Europe s'est trompée. »

CHAPITRE II.

Histoire.

(*N. B.* Ce chapitre manque entièrement.)

FRAGMENTS.

*Sur l'*Histoire de la République romaine dans le septième siècle, par Salluste, *traduite par le président* DE BROSSES.

L'AUTEUR de l'ouvrage que nous annonçons, M. le président de Brosses, que la littérature a perdu peu de temps après la publication de son *Histoire romaine*, était déja connu par un bon livre sur le *Mécanisme du langage*, et par quelques autres morceaux d'érudition déposés dans les recueils de l'Académie des belles-lettres, dont il était membre. Il suivit l'exemple de ces hommes trop rares et vraiment estimables, qui ont eu le courage de joindre les travaux littéraires aux fatigues d'une profession aussi pénible que noble, celle de la magistrature. Ce goût constant pour l'étude, préférée à des délassements frivoles, est toujours la marque d'un esprit distingué ; et les fonctions de juge étant peut-être celles où l'asservissement aux préjugés est le plus

dangereux, rien n'est plus essentiel à cet état que les études qui ajoutent à l'étendue dés connaissances et aux forces de la raison.

C'est sans doute un assez singulier projet, et qui demande toute la constance d'un érudit, que celui de former un tout régulier des fragments informes qui nous restent de Salluste. Il ne faut pas une médiocre sagacité pour deviner ce qui peut amener deux ou trois lignes, et souvent deux ou trois mots qui semblent ne tenir à rien; et quoiqu'en ce genre il y ait beaucoup à donner aux conjectures, il faut avouer que tous les passages du texte latin ne pouvaient pas être plus naturellement placés qu'ils ne le sont dans la narration de l'historien français. Ce qui d'ailleurs est remarquable et digne d'éloges, c'est la profonde connaissance qu'il montre partout de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Il semble y avoir vécu, et être entré dans le secret des acteurs qu'il met sur la scène.

A l'égard de la traduction, on sait combien est difficile celle d'un auteur tel que Salluste. M. le président de Brosses, à cette occasion, a mis dans sa préface quelques réflexions aussi neuves qu'elles sont justes et fines.

« En quelque langage que ce soit, dit-il, les « mots ne répondent que très-imparfaitement « aux idées, surtout aux idées morales, combi- « nées ou réfléchies, dont les archétypes n'exis- « tent pas réellement et distinctement hors de

« nous dans la nature, mais ne sont que des êtres
« métaphysiques, des considérations morales ou
« des combinaisons relatives, conçues et écloses
« dans l'esprit humain. Les idées de cette espèce
« si abondante ne sont circonscrites et nettement
« terminées que dans l'esprit de celui qui les a.
« Les mots, beaucoup plus bornés que les pen-
« sées, parce que la faculté vocale l'est infiniment
« plus que l'imagination ou l'entendement, ne
« les rendent que d'une manière plus vague, dont
« le sens n'est fixé à son juste point que par ce-
« lui qui les emploie. Mais ce sens est habituel
« chez le lecteur pour qui la langue est vulgaire;
« il ne lui donne, en lisant, que l'intensité ou la
« dose accoutumée, sans plus ni moins; au lieu
« que, si le livre est écrit en langue étrangère,
« où le sens des termes n'est pas, faute d'usage,
« aussi strictement restreint par l'habitude de
« les entendre, le lecteur pouvant donner un
« peu plus de carrière à son intelligence, lit pour
« ainsi dire la pensée de l'auteur plus que sa
« phrase; et, sans trop précisément s'arrêter aux
« termes dont il s'est servi, veut pénétrer au fond
« de son idée, au-delà même des expressions,
« toujours plus faibles que les conceptions. C'est
« la raison pour laquelle on trouve toujours plus
« de force et d'énergie dans un livre écrit dans
« une langue morte que s'il était dans une lan-
« gue vivante. On ne peut guère douter qu'en
« ceci les livres des anciens n'aient gagné dans

« notre esprit, et qu'ils n'aient acquis à cet égard « un certain avantage que notre imagination leur « donne sur nos livres modernes. Dans ceux-ci, « on ne lit précisément que ce que l'auteur a « dit; dans les autres, on lit plutôt ce qu'il a « voulu dire que ce qu'il a dit. Ceci montre déja, « indépendamment de ce qu'il est tout simple « qu'une copie reste au-dessous de l'original, par « quoi la traduction en langue vulgaire doit pa- « raître inférieure au livre écrit en une langue « qu'on ne parle plus... Rien de plus difficile et « de plus rare en littérature qu'une traduction « dont tout le monde soit satisfait. Il n'en tombe « point sous la main où il n'arrive au lecteur de « se dire à lui-même : Je n'aurais pas rendu ainsi « cet endroit. — Quant à moi, j'avoue que je ne « le suis parfaitement d'aucune, quoiqu'il y en « ait beaucoup que je loue et que j'estime fort en « général... Puisque je suis moi-même si difficile « à satisfaire sur les traductions, je ne dois pas « me formaliser, si on trouve à reprendre à la « mienne, chacun ayant là-dessus sa manière de « voir, par les raisons que je viens de toucher. »

Nous userons du droit que nous donne le traducteur, et avec d'autant plus de raison, que les défauts des ouvrages d'ailleurs estimables sont d'un exemple plus dangereux. Ceux qui déparent la version de M. le président de Brosses, et le style de son *Histoire* en général, semblent tenir à un système qu'il s'est fait, et à un goût particulier

pour une certaine familiarité d'expressions, pour des termes bas et populaires qui répugnent à la noblesse de l'histoire. On a fait le même reproche, et avec non moins de fondement, à feu M. l'abbé de La Bletterie, dans sa traduction de Tacite. On pourrait dire même que le traducteur de Tacite était moins excusable que celui de Salluste, parce que le ton de Tacite est plus élevé et plus soutenu. Salluste, au contraire, est accusé de rechercher quelquefois des termes vieillis et surannés, et d'affecter dans sa diction une certaine rudesse antique. M. le président de Brosses se serait-il cru obligé d'avoir les mêmes défauts que son auteur? Ce plan serait peu judicieux. Salluste pouvait faire excuser les fautes de son style par les beautés originales qu'il ne devait qu'à son génie: un traducteur ne peut avoir le même privilége. Et d'ailleurs quel moderne peut décider quand et jusqu'où le langage de Salluste est incorrect et répréhensible? Les Latins seuls en étaient juges. Mais nous, qui ne connaissons de Salluste que son énergie pittoresque, sa précision, sa pensée forte et sa narration rapide, nous sommes blessés de lire dans son traducteur que la règle qu'on voulut ramener *fit l'effet d'une combustion générale, et mit tout sens dessus dessous*, que le peuple, qui se trouvait alors *le pied sur la noblesse*, l'écrasait avec autant d'insolence que celle-ci avait fait en *pareil cas;* que les soldats avaient fait *un à droite* pour se retrouver *en ba-*

taille en face de l'ennemi; que, lorsque l'attaque commence, chacun déploie *son savoir-faire*; que Métellus ne peut *ni contenir sa langue ni retenir ses larmes.* On est fâché d'entendre dire à Marius : Je ne sais pas ordonner *galamment* une fête. Ce n'est point là le style de l'histoire, et ces familiarités triviales n'ajoutent rien à la vérité et à la simplicité, qui s'accordent très-bien avec une élégance noble; et c'est dans cet accord même que consiste le talent supérieur.

Ces défauts, très-fréquents dans M. le président de Brosses, font d'autant plus de peine, que plusieurs morceaux, soit de la traduction de Salluste, soit des suppléments de son histoire, sont d'un homme qui sait écrire. On voit qu'il a suivi de faux principes. Ce mot fameux de Jugurtha, ce mot si profond d'indignation et de mépris : *Urbem venalem, maturè perituram, si emptorem inveneris!* « O ville vénale! que tu périrais bientôt, si tu trouvais un acheteur! » qui croirait que M. le président de Brosses en fait une espèce de cri public, une sorte d'affiche? *Ville à vendre, si on trouve un acheteur.* Rien ne ressemble plus à feu La Bletterie, qui traduisait ces mots de Tacite dans la bouche d'un soldat romain : *Assibus animam et corpus æstimari decem.* « A dis as par jour un soldat romain, corps et ame. » Qui reconnaîtrait, dans cette ridicule version, le sentiment énergique des vétérans romains, qui s'écriaient indignés : On évalue à dix

as par jour notre sang et notre vie? C'est ainsi qu'en cherchant cette espèce de simplicité familière on s'éloigne non-seulement de l'élégance, mais encore de la vérité.

Ces taches, que la critique peut observer dans le livre de M. le président de Brosses, considéré comme un ouvrage de goût, n'empêchent pas qu'on ne doive à ce même livre beaucoup d'estime, si l'on n'y cherche qu'un monument d'érudition. Il n'a rien omis pour le rendre complet et précieux à ce titre. La quantité et l'exactitude des recherches historiques en tout genre; la description géographique du monde romain, aussi détaillée et aussi approfondie qu'elle puisse l'être; le soin que l'auteur a pris de faire graver tous les portraits des plus fameux personnages, d'après les marbres et les médailles antiques; enfin la beauté même de l'impression, qui le dispute aux presses du Louvre, tout concourt à faire de ce livre l'objet de la curiosité des bibliographes, des érudits et des amateurs de l'antiquité.

On imprime actuellement le quatrième volume, qui contiendra le texte latin de Salluste et les fragments de ses histoires.

*Sur l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, *traduite de l'anglais de M.* Gibbon.

C'est avec un vrai plaisir que, d'un tas de brochures frivoles dont on n'entretient les lecteurs

que pour sacrifier à la nouveauté et montrer les progrès du mauvais goût, on tire de temps en temps quelques écrits solides et estimables, faits pour étendre nos idées et nos connaissances. Tel est celui dont le traducteur de M. Gibbon nous a fait présent. C'est un service qu'il rend à notre littérature, en nous donnant un bon livre de plus. Tout le monde connaît l'esquisse qu'avait tracée M. de Montesquieu sur le même sujet. Ici, c'est un tableau complet; et quoiqu'on n'y trouve pas au même degré ce trait d'un grand maître, cette vigueur et cette fierté de pinceau que nous admirons dans le morceau fameux, ébauché par l'auteur de *l'Esprit des Lois*, on y remarque du moins une belle ordonnance et des couleurs naturelles et vraies.

L'auteur divise en trois périodes les révolutions mémorables qui, dans le cours d'environ treize siècles, ont sapé l'édifice de la grandeur romaine, et l'ont enfin renversé.

« Ce fut dans le siècle des Trajan et des An-
« tonin que la monarchie romaine, dans toute sa
« force, et parvenue au faîte de la grandeur,
« commença à pencher vers sa ruine. Ainsi *la*
« *première période* (1) s'étend depuis le règne de

(1) Quoique dans le *Dictionnaire de l'Académie*, le mot *période* soit féminin, même quand il est employé comme mesure de temps, cependant l'usage, plus fort que les Dictionnaires, a fait *période* masculin dans cette acception.

« ces princes jusqu'à la destruction de l'empire « d'Occident par les armes des Germains et des « Scythes, barbares féroces, dont les descendants « forment aujourd'hui les nations les plus polies « de l'Europe. Cette révolution extraordinaire, « qui mit Rome au pouvoir des Goths, se ter- « mina dans les premières années du sixième siècle. « *La seconde période* commença sous le règne de « Justinien, qui, par ses lois et ses victoires, « rendit à l'empire d'Orient son ancien lustre. « Elle renferme l'invasion des Lombards en Italie; « la conquête de l'Asie et de l'Afrique par les Ara- « bes, qui avaient embrassé la religion de Ma- « homet; la révolte du peuple romain contre les « faibles souverains de Constantinople; et l'élé- « vation de Charlemagne, qui en 800 fonda un « nouvel empire. *La dernière et la plus longue de* « *ces périodes* contient environ six siècles et demi, « depuis le renouvellement de l'empire en Occi- « dent, jusqu'à la prise de Constantinople par les « Turcs, et l'extinction de la race de ces princes « dégénérés qui se paraient du vain titre de César « et d'Auguste, tandis que leur domaine était « circonscrit dans les murailles d'une seule ville, « où l'on ne conservait même aucun vestige de « la langue et des mœurs des anciens Romains.

Ce mot n'est féminin que lorsqu'il signifie *phrase*. On dit une belle période, et un periode de temps : on en excepte *la période julienne*, qui est un mot consacré.

« Les croisades font partie des évènements de « *cette période*, puisqu'elles ont contribué à la « ruine de l'empire grec. »

On voit combien est vaste le plan de l'auteur anglais, qui embrasse la plus grande partie de l'histoire ancienne et moderne. Le premier volume nous conduit jusqu'au règne de l'empereur Philippe, peu de temps avant la première invasion des barbares du nord. De tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur l'histoire romaine, cet ouvrage est celui où l'on a le plus mûrement approfondi la constitution de l'empire, ses principes de prospérité et de décadence, de force et de faiblesse. Les autres écrivains ont été des annalistes diffus ou des abréviateurs élégants. En général, l'histoire est une des parties de la littérature où nous recevons le plus de modèles et de leçons de la part de nos voisins. Les Hume, les Robertson, les Gibbon, ont donné à l'histoire une tournure philosophique et politique qu'elle n'avait pas encore eue chez les modernes, et qui même n'avait été qu'indiquée chez les anciens, d'ailleurs historiens si éloquents, et biographes si agréables.

On ne peut trop désirer que M. Gibbon continue un travail si honorable et si utile. Son élégant traducteur l'accompagnera sans doute dans sa carrière avec le même courage et le même succès. On doit à ce dernier d'autant plus d'estime, qu'il a préféré ce travail aux distractions où sa jeunesse et sa fortune pouvaient naturellement

le livrer. On ne sait pas combien la capitale et les provinces renferment de personnes de distinction très-éclairées et très-laborieuses, méprisant du plus juste mépris nos frivolités faciles et insipides, et se bornant à cultiver et à honorer la bonne littérature. Nous donnerons une idée de la manière de penser et d'écrire de M. Gibbon, et du style de son traducteur, en transcrivant un morceau où l'auteur fait vivement sentir un des malheurs attachés à l'étendue de l'empire romain, et dont la constitution présente de l'Europe nous garantit. On y verra le genre d'idées et d'éloquence qui convient à l'histoire.

« L'Europe est maintenant partagée en différents états indépendants l'un de l'autre, mais « cependant liés entre eux par les rapports généraux de la religion, du langage et des mœurs. « Cette division est un avantage bien précieux « pour la liberté du genre humain. Aujourd'hui, « un tyran qui voudrait fouler aux pieds les droits « de son état, et dont le peuple serait trop faible « pour lui résister, se trouverait enchaîné par « une foule de liens. Le soin de sa propre gloire, « l'exemple de ses égaux, les représentations de « ses alliés, la crainte des puissances ennemies, « tout contribuerait à le retenir; la fuite ou l'exil « lui déroberait bientôt les victimes de sa violence. Après avoir franchi sans obstacles les « limites si étroites d'un royaume peu étendu, « un sujet opprimé trouverait facilement dans un

« climat plus heureux un asyle assuré, une fortune proportionnée à ses talents, la liberté « d'élever la voix, peut-être même les moyens « de se venger. Mais l'empire romain remplissait « l'univers; et, lorsqu'il fut gouverné par un seul « homme, le monde entier devint une prison « affreuse, où l'ennemi du souverain était sans « cesse poursuivi. L'esclave du despotisme luttait « en vain contre le désespoir. Obligé de porter « une chaîne dorée à la cour des empereurs, ou « de traîner dans l'exil sa vie infortunée, il attendait son destin en silence à Rome, dans le « sénat, sur les rochers du *mont Siriphe*, ou sur « les rives glacées du Danube. La résistance eût « été fatale, la fuite impossible. Partout une vaste « étendue de terres et de mers s'opposait à son « passage : il courait à tout moment le danger inévitable d'être découvert, saisi et livré à un « maître irrité. Au-delà des frontières, de quelque « côté qu'il tournât ses regards inquiets, il ne « s'offrait à lui que le redoutable Océan, des « contrées désertes, des peuples ennemis, un « langage barbare, des mœurs féroces, ou enfin « des rois dépendants, disposés à acheter la protection de l'empereur par le sacrifice d'un malheureux fugitif. Partout où vous serez, disait « Cicéron à Marcellus, n'oubliez pas que vous « vous trouverez également à la portée du bras « du vainqueur. »

CHAPITRE III.

Romans.

Le Sage porta dans ses romans le talent de la comédie, et cet esprit observateur qui le distingue : il peint des mœurs et des caractères; il est plein de naturel et de vérité, qualités précieuses qui le feront toujours lire. *Le Bachelier de Salamanque* est le plus médiocre de ses ouvrages. Ce livre roule tout entier sur un seul objet, les désagréments du métièr d'instituteur. Ce fond est pauvre, et dans les ouvrages d'imagination il faut aller plus vite. *Le Diable Boiteux* vaut mieux : ce n'est pas que le merveilleux qui en fait le fondement soit une invention louable; il y a peu d'art à se faire transporter par le diable sur le toit de chaque maison pour voir ce qui s'y passe, et avoir occasion de conter une aventure qui n'a aucune liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. On en pourrait conter ainsi des milliers, et quand il y a si peu de difficulté, il y a peu de mérite. C'est encore aux Espagnols, toujours épris du merveilleux, que Le Sage a emprunté cette fable. Mais la diversité des aventures et des portraits, une critique vive et ingénieuse, donnèrent beaucoup de vogue à ce roman, que Boileau jugeait avec trop de sévérité.

Gil Blas est un chef-d'œuvre : il est du petit

nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine; toutes les conditions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. C'est là que l'instruction n'est jamais sans agrément. *Utile dulci* devait être la devise de cet excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade. L'interrogatoire des domestiques de Samuel Simon est digne de Molière : et quelle sanglante satire de l'inquisition! Ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un poëte, de la mollesse des chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractère des grands, des mœurs de leurs domestiques! C'est l'école du monde que *Gil Blas*. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe, si les portraits sont reconnaissables? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satire. On lui reproche trop de détails subalternes; mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent. Il n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, et qui ne signifie rien. On connaît les personnages de *Gil Blas*; on a vécu avec eux; on les retrouve à tout moment. Pourquoi? parce que, dans la

peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effets. Le Sage avait bien de l'esprit, mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se cacher derrière ses personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage, et apprécier à la fois l'un et l'autre.

Il se montre davantage dans *Turcaret.* Il n'y a point de pièce dont le dialogue soit plus piquant et plus gai. Il y prodigue le sel à pleines mains. Ce sont de mauvaises mœurs, dit-on : il est vrai; mais les bonnes mœurs sont-elles comiques? Est-ce avec de la vertu qu'on fait rire? et la comédie doit-elle peindre autre chose que des vices, des travers, des ridicules? Il faut lui permettre de les montrer, si l'on veut qu'elle les corrige. Et les mœurs du *Bourgeois Gentilhomme*, de *George Dandin*, du *Légataire*, de *l'École des Maris*, sont-elles bien pures? Le *drame* lui-même, qui de sa nature est si moral, ne peint-il pas souvent des caractères odieux, ainsi que la tragédie? Il est vrai que dans *Turcaret* il n'y a pas un personnage qui ne soit un fripon, excepté le marquis; encore peut-on croire que, s'il ne l'est pas, c'est parce qu'il est toujours ivre. Mais cet assemblage de fripons est tellement mis en œuvre par la verve comique de l'auteur, qu'il y a peu de pièces plus originales et plus agréables au théâtre que *Turcaret.*

Un autre avantage de *Gil Blas*, c'est qu'il n'est

pas, comme tant de romans, guindé sur une morale stoïque et désespérante, qui n'offre jamais de la vertu et de l'humanité qu'un modèle idéal que personne ne peut se flatter d'atteindre. L'auteur y peint les hommes tels qu'ils sont, capables de fautes et de repentir, de faiblesses et de retour : il n'affecte point ce rigorisme outré que l'expérience dément, et que condamne une meilleure philosophie, parce qu'en exigeant trop des hommes, on les décourage, et qu'en ne pardonnant rien, on leur ôte l'envie et l'espoir de se corriger.

Gil Blas conduit naturellement à parler de *Don Quichotte*, ouvrage original, dont la nation espagnole est redevable à l'extravagance de ses écrivains. Cent mauvais livres en ont produit un bon qui les a fait tous périr, et qui vivra. Peut-être est-il un peu long, même indépendamment des continuateurs. Peut-être un seul ridicule ne peut-il pas amuser et attacher bien long-temps; mais on n'en sent que mieux l'art de l'auteur, qui a su tirer tant de choses agréables de la folie sérieuse de *Don Quichotte* et des bouffonneries de Sancho. Les nouvelles historiques dont ce livre est semé lui donnent encore un nouveau prix. Une de ces nouvelles, *le Curieux impertinent*, est un des meilleurs morceaux de Cervantes.

Au surplus, malgré le succès qu'a eu parmi nous la traduction de *Don Quichotte*, il n'est pourtant pas du goût de tout le monde. Il y a

des esprits sévères pour qui le fond de ce livre est trop frivole, et qui ne peuvent pas lire les folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer. C'est l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils sont toujours au-dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les temps et de tous les lieux; et c'est par cette raison que des juges délicats n'ont jamais regardé *la Métromanie* que comme un ouvrage du second ordre.

Sans m'arrêter à une foule de bagatelles aussi frivoles qu'éphémères, je passe tout de suite aux romanciers de ce siècle qui ont eu plus ou moins de succès, et dont les ouvrages sont demeurés avec plus ou moins de réputation. Marivaux et l'abbé Prevost sont tous deux au premier rang, et y sont parvenus par une route toute différente. L'un n'a pour lui qu'un seul ouvrage, dont la supériorité lui a tenu lieu de productions nombreuses; l'autre au contraire, a nui à la renommée de ses bons ouvrages par la quantité de ses productions médiocres.

Marianne est un des meilleurs romans français, et l'un de ceux dont les étrangers font le plus de cas. Il attache également par l'intérêt des situations et par celui des caractères. Celui de madame de Miran a tout le charme de la bonté naturelle; celui de madame Dorsin, le mérite des lumières unies à la vertu; celui de M. de Climal est un portrait fidèle et fait avec art de la fausse

dévotion et de l'hypocrisie, quoique Marivaux eût tort de le croire fort supérieur au *Tartufe*, dont il n'approche pas. Marianne et Valville ont toutes les qualités d'un âge aimable avec ses défauts. Il n'y a pas jusqu'à madame Dutour, la grosse marchande, qui ne soit très-bien peinte. Les tracasseries du couvent, l'esprit de communauté, l'audience d'un ministre, le ton du monde, tout est tracé avec une vérité d'expression qui voudrait ressembler à la naïveté, et qui laisse voir la finesse. Il est vrai qu'on a reproché à Marivaux, avec trop de justice, une affectation de style qui se fait remarquer jusque dans sa négligence, un artifice qui consiste à revêtir d'expressions populaires des idées subtiles et alambiquées, une abondance vicieuse qui le porte à retourner une seule pensée sous toutes les formes possibles, et qui ne lui permet guère de la quitter qu'il ne l'ait gâtée; enfin un néologisme précieux et recherché, qui choque la langue et le goût. Tous ces défauts se retrouvent dans son *Paysan parvenu*, et se font même sentir dans le dialogue de ses comédies; mais ils ne sont nulle part rachetés par autant de mérite que dans sa *Marianne*. C'était d'ailleurs un cadre également favorable à son talent et à ses défauts. Ses observations se portaient sur les détours secrets de la vanité, les ruses de l'amour-propre, les sophismes des passions : on pouvait l'appeler *le métaphysicien du cœur*. Souvent il perd trop

de temps et de soin à en fouiller les plus petits replis. Mais pouvait-il être plus à son aise qu'en prêtant cette espèce de babil moral à une femme qui raconte les aventures de sa jeunesse, dans un temps où elle n'y met plus d'autre intérêt que celui de converser avec elle-même, et de se rendre un compte fidèle de tout ce qu'elle a éprouvé et senti? Aussi Marivaux fait-il présent de tout son esprit à son héroïne, et ne lui fait-il grace de rien : on dirait qu'il lui dicte l'histoire de la coquetterie et la confession de toutes les femmes.

Ce genre d'esprit a plus d'inconvénient au théâtre, qui demande une marche plus rapide, et des effets plus ressentis. Les pièces de Marivaux ont eu presque toutes du succès dans la nouveauté; mais d'un théâtre de cinq volumes il n'est resté que trois petites comédies, *la surprise de l'Amour*, l'*Épreuve*, et *le Legs*. Elles sont ingénieuses, mais froides. C'est un effort d'esprit continuel : et jamais le nœud de la pièce n'est autre chose qu'un mot qu'on s'obstine à ne dire qu'à la fin, et qui est prévu dès le commencement. Ses obstacles ne naissent jamais que de son dialogue, et au lieu de nouer une intrigue il file une déclaration ou un aveu. Ses ressorts, trop déliés, sont peu attachants; et j'ai observé que ses pièces, qui font souvent rire, font aussi souvent bailler.

Marivaux avait une haute idée de lui; ce qui

est d'autant plus concevable, qu'il en avait une très-médiocre de Molière. Il faisait peu de cas du *Tartufe.* Quelqu'un qui lui aurait dit que, comme auteur comique, il était au-dessous de Dancourt, l'aurait bien étonné, et pourtant lui aurait dit vrai. Marivaux avait peu de talent pour le théâtre, mais il avait beaucoup d'esprit. Sa *Marianne* et les premières parties de son *Paysan*, qu'il n'a pas achevé, seront en tout temps une lecture agréable. Celle de son *Spectateur* ne donne d'autre envie que d'en tirer deux ou trois chapitres pour ne relire jamais le reste. Mais, je le répète, *Marianne* seule lui assure une des premières places parmi les romanciers français.

L'abbé Prevost a autant d'imagination que Marivaux a d'esprit, et tous les deux pèchent par l'abus de leurs facultés. Le grand défaut de l'abbé Prevost, c'est de ne savoir ni borner son plan ni régler sa marche. Il s'avance au hasard; oubliant d'où il est parti, et ne sachant où il va. On s'aperçoit souvent qu'il accumule des feuilles pour les libraires, plutôt qu'il n'arrange un ouvrage pour la postérité. Un bon roman doit offrir un ensemble régulier, et marcher à un but comme le drame; comme le drame, il manque son effet, si l'intérêt est porté sur un trop grand nombre de personnages, si la mémoire est fatiguée, et l'attention distraite par une trop grande multitude d'aventures. Nous verrons tout à l'heure que les Anglais, à qui l'on reproche avec raison d'a-

voir long-temps ignoré l'art de faire un livre, ont quelquefois connu mieux que nous la composition des romans, dont plusieurs forment chez eux un tout composé de parties distinctes, et fixent le lecteur sur un objet dont ils ne le détournent jamais. L'abbé Prevost était bien éloigné de cette méthode. Il entasse évènements sur évènements, et vous fait perdre de vue les personnages qui vous intéressaient, pour en introduire de nouveaux. Les premières parties de *Cléveland* sont très-attachantes, et il n'y a personne qui n'ait frémi en suivant milord Axminster dans la caverne de Rumney-Hole. Les faits et les caractères, dans tout le premier volume, sont d'une imagination dramatique et d'une touche sombre et vigoureuse. L'épisode de l'île Sainte-Hélène commence par distraire le lecteur, et finit par s'en emparer, tant ce morceau est original et intéressant! Enfin l'auteur vous promène d'un bout du monde à l'autre, et les longues réflexions, les aventures incroyables refroidissent la curiosité, qui d'abord était vivement excitée. On en peut dire autant des *Mémoires d'un homme de qualité*. Ils sont évidemment composés de plusieurs parties qui n'ont entre elles aucun rapport, et qui ne sont rassemblées sous un même titre que pour joindre des volumes à des volumes. C'est d'ailleurs un répertoire de toutes sortes de contes, dont plusieurs étaient connus avant que l'abbé Prevost s'en emparât. Il y a des situations pathétiques

entre le gouverneur et l'élève, et c'est là le mérite de ce roman, qui serait beaucoup meilleur, s'il eût été réduit à la moitié, mais qui, dans tous les cas, ne vaudrait pas *Cléveland*, ni même *le Doyen de Killerine*. Il y a dans celui-ci des caractères mieux soutenus et une intrigue mieux nouée que dans tous les autres romans du même auteur, un seul excepté; mais il a, comme les autres, le défaut de ne pas tenir tout ce qu'il promet.

Le chef-d'œuvre de l'abbé Prevost est ce roman que je viens d'excepter, et qui, dans son origine, ne devait être qu'un épisode des *Mémoires d'un homme de qualité*. On voit bien que je veux parler de *Manon Lescaut*. Comment, dira-t-on, pouvez-vous mettre tant de prix aux aventures d'une fille entretenue et d'un chevalier d'industrie? C'est précisément à ce titre que l'ouvrage me paraît plus remarquable. Quel mérite a donc l'auteur, puisque avec un pareil sujet il a su attacher et émouvoir! Comment deux enfants qui se prennent de passion l'un pour l'autre à la première vue, et qui semblent d'intelligence avant d'avoir pu se parler; qui abandonnent tous deux leurs parents pour s'enfuir ensemble, sans se douter si l'on a dans la vie d'autre besoin que de s'aimer; qui se trouvent bientôt dans l'indigence, et dont l'une prend le parti de faire commerce de ses attraits, tandis que l'autre apprend à friponner au jeu; comment ces deux person-

nes, dont les aventures jusque-là paraissent si communes, inspirent-elles dès le premier instant un intérêt si vif, et qui à la fin est porté au plus haut degré ? C'est qu'il y a de la passion et de la vérité, deux choses inappréciables dans tout ouvrage d'invention; c'est que le caractère de Manon est tracé d'après nature; que cette femme, toujours fidèle au chevalier Des Grieux, même en le trahissant, qui n'aime rien tant que lui, mais qui ne craint rien tant que la misère; qui mêle un si grand charme à ses infidélités; dont l'imagination voluptueuse, les graces, la gaieté, ont pris un si grand empire sur son amant; qu'une telle femme est un personnage aussi séduisant dans la peinture que dans la réalité. C'est que l'enchantement qui l'environne sous le pinceau de l'écrivain ne la quitte jamais, pas même dans la charrette qui la transporte à l'hôpital. C'est qu'en ce moment Manon, avec ses larmes qui l'inondent, et ses beaux cheveux flottants qui la couvrent, liée par le milieu du corps, tendant les bras à son amant qui paie de quart d'heure en quart d'heure la permission de la suivre de loin, et qui attendrit jusqu'à ses impitoyables conducteurs, Manon semble séparée de ses méprisables compagnes par le prestige qui suit partout la beauté, et par cet intérêt qui naît toujours d'une grande passion. C'est que, dans ce prodigieux attachement du chevalier, que les fautes et les malheurs de sa maîtresse ne font

que redoubler, on ne peut méconnaître cet attrait réciproque qui entraîne et domine à jamais deux créatures nées l'une pour l'autre. Et qu'arrive-t-il à la fin? que cette femme, si aimable jusque dans ses torts, devient ensuite admirable par sa constance et sa tendresse; que les erreurs d'une imagination ardente font place aux vertus d'une ame sensible; qu'après avoir été une maîtresse charmante, Manon devient une amante héroïque; qu'elle préfére la pauvreté, les dangers, la proscription de son amant à une alliance honorable et avantageuse avec un homme en place; que cette femme si délicate, si amollie par l'habitude des plaisirs, consent à fuir dans un désert avec celui qu'elle aime, plutôt que de s'en séparer, et trouve enfin la mort à côté de lui, exemple frappant de cette vérité morale, qu'il n'y a point d'ame qu'une grande passion n'élève au-dessus d'elle-même, et ne rende capable de tout. Quelle situation plus déchirante que celle de Des Grieux lorsque sa malheureuse amante expire à ses côtés, épuisée de douleur et de fatigue, au milieu des déserts où elle l'a suivi! J'avoue que j'ai éprouvé rarement une émotion aussi profonde, un attendrissement aussi douloureux qu'au dénoûment de cet ouvrage.

Il semblerait que ce fût au fils de l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Atrée* à faire les romans de l'abbé Prevost, plutôt que le *Sopha* et *Tanzaï*. Mais ces productions agréables et frivoles eurent l'avan-

tage de l'à-propos. Elles parurent dans un temps où les mauvaises mœurs étaient de mode dans un certain monde qui donnait le ton. *Tanzaï*, qui n'est en ce genre qu'un libertinage d'esprit, eut de plus, dans sa naissance, le piquant de l'allusion et de la satire. On crut y voir l'allégorie d'une bulle fameuse dont on a tant parlé, et dont on ne parle plus, et la critique du style de Marivaux, que l'auteur parut contrefaire très-heureusement dans la fée Moustache; car il est aussi aisé de contrefaire le mauvais style que difficile d'imiter le bon. Le Versac des *Égarements* était calqué, dit-on, sur plus d'un personnage de la cour. Les romans de Crébillon, où la corruption était érigée en système, et l'indécence en bon air, eurent d'autant plus de vogue, qu'ils peignaient en effet quelques originaux célèbres, qui, joignant de l'esprit et des graces à ce libertinage hardi que la régence avait mis à la mode, s'étaient réunis avec quelques femmes de la cour pour afficher la débauche, et l'accréditer par l'exemple et l'autorité des grands noms, et l'espérance des mêmes succès. Mais cette contagion fut passagère , et les ouvrages qu'elle avait fait réussir ont depuis perdu beaucoup. Où trouverait-on aujourd'hui l'original de Versac? On ne voit point, dans la bonne compagnie, de femme qui se fasse une gloire d'être effrontée, ni d'homme qui se donne pour le précepteur du vice. En général, les mœurs sont au moins plus décentes,

si elles ne sont pas plus pures, et l'on respecte la pudeur publique, unique et dernier reste d'honnêteté qu'il serait dangereux de détruire, parce que tout serait perdu s'il fallait que la vertu se cachât, et que le vice seul eût droit de se montrer. Aussi ces peintures mensongères et révoltantes ne se trouvent-elles plus que dans de maladroites imitations des romans de Crébillon, telles que *les Malheurs de l'Inconstance*, *les Sacrifices de l'Amour*(1), ouvrages où tout est faux, et où les personnages et le style sont également hors de nature.

Si les jeunes gens, les hommes oisifs, lisent encore quelquefois par désœuvrement *le Sopha*, *Tanzaï*, *les Égarements*, ces productions futiles inspirent peu d'estime. Sans le personnage de Schabaham, qui est plaisant, *le Sopha* n'aurait pas d'autre mérite que celui de *Tanzaï*, l'art si facile de gazer des obcénités. C'est d'ailleurs bien peu de chose que l'idée de faire raconter des aventures amoureuses par un homme qui a été sopha. Ces aventures sont communes, et le langage est très-incorrect. Il n'y a, dans cet ouvrage et dans les autres du même auteur, ni invention, ni intérêt, ni style. Le seul qui offre un commencement d'intrigue, est le roman des *Égarements*. Aussi n'a-t-il jamais pu l'achever. Il ne faut pas parler des autres brochures de Crébil-

(1) Romans de M. Dorat.

lon, du *Sylphe*, d'*Ah! quel conte!* des *Lettres de la Duchesse*, des *Lettres athéniennes*, *etc. etc.*, toutes productions oubliées. On a cru le louer, en l'appelant le philosophe des femmes. Je ne sais pas ce que signifie ce mot, et il n'y a dans Crébillon de philosophie d'aucune espèce.

Le comte de Comminge, de madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de *la Princesse de Clèves* : ce n'est pas le seul ouvrage qui honore sa mémoire. *Le siége de Calais* et *les Malheurs de l'Amour* sont des romans pleins d'intérêt et de goût. Les deux premiers ont été faits en société avec M. de P. D. V., auteur de plusieurs pièces de théâtre très-jolies, pleines d'esprit, et fort souvent jouées.

La comtesse de Savoie, de madame de Fontaine, est un ouvrage plein d'intérêt, dont M. de Voltaire paraît avoir tiré le sujet de *Tancrède*.

Parmi les bons ouvrages que le sexe a produits de nos jours, les *Lettres du marquis de Roselle* doivent tenir un rang distingué. Le but moral est de la plus grande utilité; et ce roman est du petit nombre de ceux qu'on peut mettre sans crainte entre les mains des jeunes demoiselles : l'honnêteté y est toujours aimable, et le vice n'y est jamais contagieux. Le style est plein de douceur et de goût. La seconde partie surtout est d'un intérêt attendrissant, et l'ouvrage, en général, est d'une belle plume, conduite par une belle

ame. Il est de madame Élie de Beaumont, femme du célèbre avocat de ce nom.

Les *Lettres péruviennes* immortaliseront la mémoire de madame de Graffigny, plus que *Cénie*, qui n'est qu'une copie un peu faible de *la Gouvernante*, sans en avoir les beaux détails. C'est le premier roman épistolaire qu'on ait composé en France.

Mais celle qui, dans ce siècle, partage avec madame de Tencin la gloire de disputer la palme à nos meilleurs romanciers, est sans contredit madame Riccoboni.

Les romans sont, de tous les ouvrages d'esprit, celui dont les femmes sont le plus capables. L'amour, qui en est toujours le sujet principal, est le sentiment qu'elles connaissent le mieux. Il y a dans la passion une foule de nuances délicates et imperceptibles, qu'en général elles saisissent mieux que nous, soit parce que l'amour a plus d'importance pour elles, soit parce que, plus intéressées à en tirer parti, elles en observent mieux les caractères et les effets. Ce n'est pas qu'elles sachent peindre mieux que les hommes l'énergie et la violence des passions extrêmes : au contraire, elles n'ont rien fait en ce genre qui approche, même de loin, de nos bons tragiques, et le pinceau qui a tracé Hermione et Orosmane n'a jamais été sous la main d'une femme. Il n'en faudrait pas conclure qu'elles ont moins de sensibilité que nous, car rien n'est supérieur à l'é-

loquence d'une femme passionnée ; mais c'est que la sensibilité ne suffit pas pour exceller dans les ouvrages de poésie et de théâtre; c'est que la réunion des convenances dramatiques avec les mouvements du cœur, et l'art de resserrer dans l'espace d'un moment les grands effets des caractères et des passions, comme on rassemble des rayons qui s'embrasent dans le même foyer, demandent une force de conception réfléchie et de travail suivi, qui semble au-dessus de ce sexe, dont l'imagination n'est si vive qu'aux dépens de la réflexion. Tout est compensé dans la nature. La grace et la force s'excluent nécessairement l'une l'autre, et des mains faites pour arranger des fleurs ne soutiennent pas la massue d'Hercule. Dans le drame, on ne peut saisir que les grands traits. Le roman se nourrit de petits détails. C'est cette prodigieuse disproportion du roman au drame que n'ont pas sentie ceux qui ont mal à propos rapproché ces deux genres. Tout est permis au romancier. Le monde entier est à lui. Il dispose des temps et des lieux. Le dramatiste n'a qu'un moment, et s'il l'a mal choisi, tout est perdu.

Les *Lettres de Katesby* et *le Marquis de Cressy* furent les premiers essais de madame Riccoboni, et ce sont ses chefs-d'œuvre. Le premier eut un grand succès, quoique le principal ressort parût peut-être un peu forcé. Le roman est d'ailleurs conduit avec art et très-attachant. Il règne

dans *le Marquis de Cressy* un grand intérêt d'action et de style. On y trouve surtout cette unité d'objet si précieuse dans tous les genres. On y remarque des expressions heureuses et faites pour être retenues par le cœur ; celle-ci, par exemple : *Les ames tendres tournent tout contre elles-mêmes.* J'avoue que, de tout ce qu'a fait madame Riccoboni, *le Marquis de Cressy* est ce que je préfèrerais.

Les *Lettres de Fanny* n'offrent rien que les détails d'un amour heureux et partagé, toujours intéressants entre deux amants, mais qui peuvent quelquefois paraître petits au lecteur. La dernière de ces lettres est d'un ton noble et pathétique. C'est un morceau remarquable.

Amélie, imité en partie du roman de Fielding, *Jenny*, les *Lettres de madame de Sancerre, de Sophie de Vallière, de milord Rivers*, ne sont pas des ouvrages aussi parfaits que *le Marquis de Cressy* et les *Lettres de Katesby;* mais il n'y en a pas un qu'on ne lise avec plaisir, et qui n'offre des morceaux très-bien faits et très-intéressants. Ce qui distingue l'auteur dans tout ce qu'elle a composé, c'est l'agrément de son style. Peu de femmes, peu d'hommes même, ont pensé avec autant de finesse, et écrit avec autant d'esprit.

A l'égard d'*Ernestine*, quoique ce soit la moindre production de l'auteur pour l'étendue, c'est peut-être la première pour l'intérêt et les graces. C'est un morceau fini qui suffirait seul à un écri-

vain. On pourrait appeler *Ernestine* le diamant de madame Riccoboni.

C'est à l'auteur de *Cléveland* qu'il convenait d'être le traducteur de Richardson. L'abbé Prévost fut le premier qui transplanta parmi nous, et y naturalisa pour ainsi dire cette branche si riche de la littérature anglaise. Nous ne connaissions guère auparavant que *Robinson*, ouvrage que M. Rousseau conseille de mettre entre les mains des jeunes gens, parce que, conformément au plan d'éducation tracé dans l'*Émile*, *Robinson* fait voir tout ce que l'homme abandonné à lui-même peut trouver de ressources dans son industrie, dans son courage, et dans le sentiment réfléchi de ses besoins. L'homme civil a trop de secours autour de lui pour sentir toutes ses forces, et connaître tous ses moyens. Réduit à lui seul, comme Robinson, c'est au malheur qu'il est redevable de l'éducation que dans l'état sauvage il eût reçue de la nature; et ce qui n'eût été qu'un effet de l'habitude et de l'instinct devient un effort d'intelligence. Voilà ce qui fait de la première partie de *Robinson* un ouvrage vraiment original, dont l'auteur, s'éloignant des routes ordinaires où l'on mène les lecteurs, nous attache avec un seul personnage au milieu d'un désert, et ne nous montre d'autre tableau que celui de l'homme seul avec la nature. La seconde partie est très-inférieure. Rien n'est plus commun

que les aventures de Robinson quand il a quitté son île ; et c'était là que devait finir le roman. Mais le défaut des Anglais est de connaître rarement la mesure.

C'est aussi le défaut essentiel des romans de Richardson. Le plus faible de tous, celui qui offre le plus de détails prolixes avec le moins d'action, c'est *Paméla :* on n'y voit autre chose qu'un maître qui tente tous les moyens pour séduire sa servante, et qui finit par l'épouser. Quatre volumes conduisent bien lentement à ce dénoûment prévu, et l'on s'impatiente plus d'une fois en chemin. Le plan était bon, très-moral ; mais, réduit à un volume, il serait infiniment meilleur et beaucoup plus intéressant.

Grandisson est beaucoup plus compliqué. Des épisodes se joignent à l'action principale : mais il y a ici un autre inconvénient ; les épisodes l'emportent sur le fond. Les amours graves et sensés de miss Byron et de Charles sont un peu froids ; et sans l'intéressante Clémentine, sans les caractères aimables de Charlotte et d'Émilie, on aurait peine à supporter l'ennui qu'inspire la monotone perfection de Grandisson, qui, pour le lecteur, a le grand tort d'avoir toujours raison. En général, c'est un roman de beaucoup de mérite et de peu d'effet.

On n'en peut pas dire autant de *Clarisse.* L'effet des dernières parties est aussi grand qu'il puisse être, et l'intérêt d'un moment ne peut pas

aller plus loin. Clarisse, depuis le moment où elle a quitté ses parents, est un être vraiment céleste. Jamais la vertu n'eut un plus beau caractère, jamais l'innocence ne fut plus auguste, ni l'infortune plus touchante. Que Clarisse paraît respectable dans le séjour de l'infamie! Quelle est grande dans sa prison! On est tenté de tomber à ses pieds avec Belfort, et de ne lui parler qu'à genoux. Comme sa vertu est sans fard, sa patience sans ostentation, et ses plaintes sans emportement! Que les sentiments religieux qui soutiennent une conscience pure contre le malheur et l'oppression, que le calme de ses derniers moments, les apprêts de sa mort, le pardon et les vœux qu'elle envoie pour adieux à son persécuteur, que toutes ces scènes de douleur et de grandeur sont attendrissantes, et laissent une profonde impression!

Voilà sans doute assez de beautés pour justifier le grand succès que ce livre eut parmi nous, lorsque l'abbé Prévost le traduisit, et l'enthousiasme de ses partisans, qui vont jusqu'à se passionner pour les longueurs et les défauts de l'ouvrage. J'excuse volontiers cet enthousiasme; je l'admire même dans l'éloquence qu'il a inspirée au célèbre panégyriste de Richardson. Mais comme je n'exige pas qu'on y renonce, il est juste aussi qu'on n'exige pas que je le partage. Au contraire, plus je suis transporté des beautés de *Clarisse* dans ses dernières parties, plus je suis

affligé des vices essentiels, de la révoltante prolixité, qui rendent si difficile la lecture de ce roman, dans les trois quarts de son étendue.

D'abord j'en trouve le héros absolument hors de nature. Lovelace m'a toujours paru un être de raison; ce n'est pas parce qu'il allie les contraires : rien n'est moins rare dans l'homme : mais parce qu'il allie dans un même moment des sentiments qui s'excluent, à moins qu'on ne soit insensé, et parce que sa conduite est trop souvent en contradiction avec son caractère. Par exemple, il est donné, il se donne lui-même pour l'homme le plus superbe qu'il y ait au monde. Il y a dans ses sentiments pour Clarisse infiniment plus d'orgueil que d'amour. Il a mis sa vanité à subjuguer un ange, comme il l'appelle. Il ne renonce pas à l'épouser, malgré son goût pour le célibat; mais il veut voir auparavant si la vertu de Clarisse est au-dessus de toutes les épreuves; jusque-là je le conçois. Qu'il conduise Clarisse, par toutes sortes d'artifices, jusqu'à se remettre entre ses mains en fuyant la maison paternelle, l'intérêt de son amour, sa haine pour les Harlowe, doivent lui dicter ce projet. Mais que cet homme, qui a le cœur si haut, mette sa maîtresse dans un lieu d'infamie, qu'il l'entoure de prostituées, et avilisse ce qu'il veut épouser; que cet homme, qui met tant d'amour-propre dans la conquête d'une femme, n'imagine pas d'autre moyen, pour y parvenir,

que de l'assoupir avec un narcotique, et d'exposer la vie de sa maîtresse pour lui ravir l'honneur; que cette bassesse lui paraisse un triomphe, et cette brutalité une jouissance; je dis aussitôt : Ou cet homme n'est pas tel que vous le peignez, ou il n'a pas tenu cette conduite.

On objecte que ces contradictions sont dans la nature; qu'un homme hautain fait une action basse; qu'un homme passionné ne choisit pas toujours les moyens. Je réponds : Oui; mais il y a toujours un fond de caractère qui ne se dément point, du moins dans les choses essentielles, et quand vous l'avez établi, je veux le retrouver, ou je ne sais plus où j'en suis. Vous ne pouvez sans doute m'attacher qu'en me présentant un personnage vraisemblable; je veux voir un rapport entre ses principes et ses actions, entre ses intérêts et ses démarches; en un mot, qu'il tende à un but, et je le suis. S'il y tourne le dos en me disant toujours qu'il y va, je ne vois plus qu'une créature fantastique, une sorte de monstre qui ne me rappelle rien, ne me peint rien; et quand même cet excès d'inconséquence serait dans quelques individus, ce ne serait pas là ce que les ouvrages de fiction devraient peindre, parce que leur objet n'est pas de représenter des exceptions. Comment puis-je supporter, par exemple, que Lovelace, livré, après la mort de Clarisse, à un désespoir qui fait craindre pour sa vie, et qui oblige ses amis de veiller sur lui,

revienne tout de suite après à ses ridicules bouffonneries et à son insultante gaieté? Cet inconcevable contraste est-il dans la nature? Que Lovelace soit tour à tour amoureux et libertin, sensible et gai, raisonnable et impertinent; soit: mais il y a un terme à tout, et l'on ne passe pas de la frénésie la plus douloureuse à une légèreté cruelle et bouffonne. Ce passage immédiat est aussi impossible que celui de la fièvre chaude à l'état de la meilleure santé. On ne peut excuser Lovelace qu'en disant qu'il est fou. Je suis porté à le croire; mais quel intérêt puis-je prendre à un fou méchant? J'ai entendu quelquefois admirer les ressources de son esprit, la variété de ses artifices; lui-même donne l'exemple de cette admiration, et se regarde sans cesse comme une créature supérieure. La belle supériorité, en effet, que celle d'un homme qui emploie plus de moyens, plus de machines, plus d'argent pour égarer une jeune fille sans expérience, qu'il n'en faudrait pour séduire vingt coquettes des plus savantes, ou vingt prudes des plus rebelles, et qui finit par être obligé de l'assoupir avec un breuvage, après l'avoir menée dans un lieu de prostitution! L'importance qu'il met à toutes ses inventions fait rire de pitié, et le plaisir qu'il prend à nuire soulève de dégoût. Je suis tenté à tout moment de lui dire: Eh! mon ami, il n'y a pas tant de quoi te vanter: un espion de police en sait plus que toi.

Ce n'est pas qu'il n'ait réellement beaucoup d'esprit : ses conversations avec M. Hickman et le capitaine Morden en sont la preuve ; mais le pitoyable usage qu'il en fait rend encore plus ridicule l'excès de sa vanité, et il tombe à tout moment dans le jargon, le galimatias et la déraison.

On sait gré à Richardson de la multitude de ses personnages. Pourquoi, si la plupart sont inutiles ou indifférents? Que me fait à moi cette foule d'agents subalternes, hommes ou femmes, mis en œuvre par Lovelace? Ce sont des fripons gagés, des femmes perdues : ne voilà-t-il pas des objets bien intéressants pour m'en occuper si long-temps! Ne donner à chaque personnage que la place qu'il doit tenir, est un art du romancier, et certes Richardson ne l'a pas connu.

Mais ce qu'il a connu moins que tout le reste, c'est la mesure des détails. Quoi! l'on arrive à la moitié de son ouvrage, et l'action n'a pas encore fait un pas! Quoi! les persécutions de la famille Harlowe et la résistance de Clarisse occupent trois gros volumes sans qu'il y ait un fait, un évènement, une résolution! Tout cet immense espace est rempli par des lettres de trente personnages, qui répètent cent fois la même chose, chacun suivant sa manière de voir et de penser; et cet énorme verbiage, cet intolérable babil passera pour la fécondité du génie! J'en demande pardon encore une fois à ceux qui

admirent ces longueurs; mais je ne puis ni partager leur plaisir, ni goûter leurs raisons. Ils prétendent que cette multitude de détails établit la vérité, et ajoute à l'intérêt. Ni l'un ni l'autre. Quand je sais, quand j'ai vu que tous les Harlowe sont ou barbares ou stupides, ai-je besoin que leur bêtise ou leur dureté soit tracée dans deux ou trois cents lettres? Pour m'intéresser à Clarisse, faut-il que j'aie vécu avec sa famille à toutes les heures du jour, et qu'on m'ait redit mille fois les mêmes choses? Cela est si peu vrai, que personne, j'ose le dire, n'est plus ému que moi des dernières parties de *Clarisse;* et cependant jamais, non jamais je n'ai pu, malgré mes efforts et mes résolutions, lire la dixième partie des trois premiers volumes. A quelque endroit que j'ouvrisse le livre, je me retrouvais au même point, et je revoyais les mêmes acteurs faisant et disant les mêmes choses. *O mes amis!* s'écrie le panégyriste de Richardson, *Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames.* Non sans doute, ce ne sont pas là des drames. Est-ce donc à un écrivain tel que M. Diderot à confondre ainsi les limites des arts? Comment excuserait-il les romans de son auteur, s'il fallait les juger sur les procédés dramatiques? Le romancier me fait habiter des années avec les gens pour lesquels il veut m'intéresser. Le poëte me transporte sur-le-champ au milieu d'eux, et, un quart d'heure après, mes larmes coulent, et je par-

tage leurs infortunes, comme si je les aimais depuis long-temps. O mes amis! tel est l'art du poëte. Ne lui comparez rien, car il n'y a rien qui en approche.

Il a donc manqué à Richardson une condition essentielle et indispensable pour bien écrire et pour faire un bon livre, de savoir s'arrêter. Il aurait dû simplifier son action, retrancher la moitié de ses personnages et la moitié de son ouvrage. Les Anglais, quoique leur goût ne soit pas aussi sévère et aussi épuré que le nôtre, ont senti les défauts de Richardson. Ils admirent les belles situations de *Clarisse*, et la vérité du langage qu'il met alors dans la bouche de ses acteurs; mais en général ils lui préfèrent *Fielding*, et j'avoue que pour cette fois je suis de leur avis. *Joseph Andrews* appartient trop aux mœurs anglaises pour plaire aux étrangers autant qu'aux nationaux; mais pour moi, le premier roman du monde, c'est *Tom-Jones*.

D'abord, l'idée première sur laquelle tout l'ouvrage est bâti, est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scène, l'un paraît toujours avoir tort; l'autre, toujours raison; et il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme, et l'autre un fripon; mais l'un, plein de candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui la vertu même, susceptible de se laisser tromper; l'autre, tou-

jours maître de lui, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il sait en même temps noircir l'innocence et en imposer à la vertu. L'un n'a que des défauts; il les montre, et donne des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache, et ne fait le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'histoire de la société, et l'on n'a jamais, dans un ouvrage d'imagination, développé un plus beau fonds de morale, ni donné une plus grande leçon.

Et d'ailleurs, quelle diversité de caractères, tous vrais, tous attachants! La vertu bienfaisante d'Alworthy, malheureusement mêlée d'une trop grande facilité à se laisser prévenir; la bonté naturelle et brusque du gentilhomme Western, son amour pour la chasse et pour sa fille, sa promptitude à se fâcher et à s'apaiser, son aversion pour les lords et pour les duels, son goût pour les anciens airs de musique, et la sorte de respect qu'il a pour sa sœur, quoiqu'il la donne au diable cent fois le jour; cette sœur, si ridicule avec ses prétentions à la politique et à la sagesse; et sa gravité, qui contraste très-plaisamment avec les boutades de Western; cette milady Bellaston, qui retrace si bien la noble effronterie et les faiblesses impérieuses des grandes dames quand elles protégent de beaux garçons; la bonne madame Miller, dont le cœur a deviné celui de Tom-Jones, et qui l'aime si franchement; M. Nichtingale, qui, comme tant d'au-

tres, n'a besoin, pour faire une bonne action, que d'y être encouragé; et Sophie, la charmante Sophie, dont l'amour est si vrai, si tendre, si courageux; Sophie, qui, comme toutes les ames bien nées, n'en devient que meilleure en aimant, et doit à l'amour de montrer tout ce qu'elle a d'excellent; enfin, jusqu'à la femme de chambre Honora et aux deux pédants Twakum et Squarre, tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux, que vous retrouvez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions.

Tom-Jones est le livre le mieux fait de l'Angleterre. Avec quel art le fil de l'intrigue principale passe à travers les évènements épisodiques, sans que jamais on le perde de vue! On n'y éprouve pas, il est vrai, le grand effet de quelques situations de *Clarisse;* mais qui ne s'intéresse pas aux amours de Tom-Jones et de Sophie? qui ne désire pas leur bonheur? Comme le dénoûment est bien suspendu et bien amené! Et quelle heureuse variété de tons! Quelle foule de peintures comiques, qui amusent le lecteur sans le refroidir, et promènent ses yeux sur le tableau du monde sans lui faire oublier les personnages dont la destinée doit l'occuper!

Personne n'a essayé d'imiter Fielding; il est resté, comme Molière, seul de sa classe. Ri-

chardson a eu parmi nous un célèbre imitateur, je veux dire l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, roman qui a beaucoup de traits de ressemblance avec *Clarisse*. Dans l'un et l'autre ouvrage il s'agit d'un père qui veut forcer les inclinations de sa fille, et la porter à un mariage qu'elle repousse. Le père de Clarisse projette, après avoir tout tenté en vain, de se jeter aux pieds de sa fille pour obtenir un consentement que la violence n'a pu arracher. La fuite de Clarisse prévient l'exécution de ce dessein; mais ce que Richardson n'a mis qu'en projet, M. Rousseau l'a mis en exécution, et c'est ainsi que le baron d'Étange détermine Julie à épouser Volmar. Claire, l'amie de Julie, a paru une copie de miss Howe, et l'auteur a suivi le système épistolaire de Richardson, en donnant à ses amants tout le babil de la passion qui aime le plus à écrire et à parler. *Ce sont des amants, et non des académiciens*, dit-il dans une note, croyant justifier par ce seul mot les incorrections, les longueurs et les inutilités; mais cette apologie n'est qu'un sophisme qu'on peut renverser aussi d'un seul mot. Non, ce ne sont pas des amants qui parlent, c'est M. Rousseau qui les fait parler. La meilleure correspondance amoureuse, si on l'imprimait, serait un mauvais livre; car il dirait la même chose à toutes les pages, et ce qui est excellent entre deux amants ne vaut rien pour le lecteur. Julie, ainsi que Clarisse, est un peu

prêcheuse, et je crois que toutes deux le sont trop.

Les rapports qu'on a remarqués entre ces deux ouvrages n'empêchent pas qu'en d'autres parties ils ne s'éloignent l'un de l'autre, autant que le génie de l'auteur anglais s'éloigne de celui du genevois. L'imagination est la qualité dominante dans Richardson; la philosophie et l'esprit de controverse caractérisent M. Rousseau, et il a porté dans l'une et dans l'autre la plus grande éloquence. Aussi les objets de sa dialectique reviennent-ils partout sous sa plume; et, tout au travers des amours de Julie et de Saint-Preux, on disserte en forme sur le duel, sur le suicide, sur l'opéra; et le pour et le contre est oratoirement discuté. Plusieurs même de ces morceaux sont ce qu'il y a de plus beau dans *la Nouvelle Héloïse*, et ce qui porte principalement l'empreinte du talent de M. Rousseau. L'ouvrage, d'ailleurs, considéré comme roman, a paru très-défectueux. C'est une hardiesse, sans doute, dont nul romancier ne se serait avisé, de rendre les deux amants heureux dès le commencement de l'ouvrage; mais il n'en résulte pas moins que le reste se ressent de cette langueur qui succède à la vivacité d'un premier intérêt qu'on a perdu de vue. Le mariage de Julie avec Volmar, tandis qu'elle aime encore Saint-Preux, est une chose très-extraordinaire, et répugne aux principes de morale que Julie a suivis jusque-là, et qui dé-

fendent de tromper personne. D'ailleurs, c'est aimer bien peu un homme que d'en épouser un autre, et Julie dès ce moment devient moins intéressante. S'il y a quelque chose de plus étrange, c'est la conduite de Saint-Preux, qui, après avoir couru le monde pendant deux ans, revient vivre tranquillement entre sa maîtresse et l'homme qui l'a épousée; c'est la confiance de Volmar, qui voit sans inquiétude Saint-Preux auprès de Julie, et qui pourtant a entre les mains la lettre où cette même Julie proposait à son amant un rendez-vous qui exposait la vie de tous les deux. Je vois bien dans les lettres de Julie ce qui pouvait faire trembler Volmar, mais je n'y vois nullement ce qui pouvait le rassurer. Enfin l'auteur, ne sachant comment sortir de cette situation bizarre, termine le roman par un incident fortuit, étranger à tous les intérêts dont on a été occupé jusque-là, et Julie meurt uniquement pour tirer M. Rousseau d'embarras. Malgré tous ces défauts, ce roman eut un très-grand succès dans sa nouveauté; et quoiqu'il ait été apprécié depuis, il restera toujours comme un livre d'un ordre très-distingué, puisqu'il offre assez de beautés pour faire pardonner de grands défauts. Il y a de la passion et de l'éloquence; et si les personnages choquent souvent par leur conduite, ils rappellent et attachent par la vérité de leurs discours et par cette chaleur qui anime le style de l'auteur. La lettre écrite de Meillerie; la

promenade sur le lac; les monuments des amours de Saint-Preux, épars dans les Alpes, et parlant à son imagination; le moment où il voit Julie malade de la petite vérole: tous ces morceaux fortement tracés, joints à ceux qui sont pleins d'une philosophie énergique et persuasive, sont des beautés de grand écrivain, qui couvrent les fautes du romancier. Il y a d'ailleurs un puissant attrait pour les femmes et pour la jeunesse : c'est que les faiblesses ont dans ce roman le langage et les honneurs de la vertu; et s'il a été donné à M. Rousseau (ce qui n'appartient qu'aux hommes éloquents) d'exalter les têtes et d'exciter l'enthousiasme, c'est surtout dans ce livre, le plus séduisant et le plus dangereux de tous pour les jeunes personnes.

Il ne faut pas regarder *Émile* comme un roman; mais la forme romanesque que l'auteur a donnée à un ouvrage dont l'objet est si sérieux n'a point nui à son utilité et à son mérite, et y a même ajouté beaucoup. Émile et Sophie donnent de l'intérêt et du charme aux leçons de leur instituteur. Ce n'est pas que son système total d'éducation soit admissible; c'est un excès en théorie et en pratique, comme presque toutes les idées générales du même écrivain sont des excès en spéculation. Mais il y joint une foule de vérités particulières et d'idées lumineuses qui n'ont pas été perdues pour notre siècle. S'il a emprunté les idées de Locke sur l'enfance, l'ora-

teur genevois a persuadé ce que le philosophe anglais n'avait fait qu'indiquer. Enfin, il a obtenu un des succès les plus flatteurs pour tout homme qui prétend à la gloire de faire le bien : il a opéré une révolution dans une partie très-importante des mœurs publiques, l'éducation. On ne peut nier que depuis un certain nombre d'années il ne se soit fait un changement très-sensible dans la manière dont on élève l'enfance. Si ce premier âge de l'homme, si intéressant et si aimable, jouit aujourd'hui en tout sens de cette douce liberté qui lui permet de développer tout ce qu'il a de naïveté, de gaieté et de grace; s'il n'est plus intimidé et contraint sous les gênes et les entraves de toute espèce, c'est à l'auteur d'*Émile* qu'on en a l'obligation. Ainsi les générations naissantes lui devront le bonheur de leurs premières années; et si l'exemple d'une statue élevée au plus grand homme de notre siècle amenait parmi nous l'usage d'honorer, par de semblables monuments, tous les bienfaiteurs de l'humanité en quelque genre que ce soit, j'aimerais à me représenter un groupe dans lequel la statue de l'illustre Genevois serait couronnée par les mains d'un enfant que sa mère soulèverait jusqu'à lui, tandis qu'il sourirait à une autre femme qui allaiterait le sien; et peut-être l'entourerais-je encore d'un chœur d'enfants qui s'amuseraient à tous les jeux de leur âge.

Un homme qui s'est ouvert des sentiers nou-

veaux dans toutes les carrières où il est entré après d'autres, un écrivain qui a donné à ses compositions en tout genre l'empreinte d'un esprit original, Voltaire, a voulu faire des romans, et il fallait bien que les siens ne ressemblassent pas à ceux qu'on avait faits. Ce n'est pas que, dans *Zadig*, il n'ait emprunté d'ouvrages connus le fond de plusieurs chapitres; de l'Arioste, par exemple, celui de l'homme aux armes vertes; des *Mille et un Jours*, celui de l'ermite, etc.; que dans *Micromégas*, il n'ait imité une idée de *Gulliver;* que, dans *l'Ingénu*, la principale situation ne soit prise de *la Baronne de Luz*, roman de Duclos : mais l'ensemble et la manière lui appartiennent, et il a mis partout le cachet de son génie. Ce qui caractérise *Zadig*, *Candide*, *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, *l'Ingénu*, c'est un fond de philosophie semée partout dans un style rapide, ingénieux et piquant, rendue plus sensible par des contrastes saillants et des rapprochements inattendus, qui frappent l'imagination et qui semblent à la fois le secret et le jeu de son génie. Nul n'a mieux connu l'art de tourner la raison en plaisanterie. Il converse avec ses lecteurs, et leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur donne, tant les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair et sous un aspect agréable! Il a quelquefois, dans les petites choses, le ton sérieusement ironique, et la sorte de persiflage que l'on aime dans Hamilton, au-

teur qui lui ressemble dans son genre, comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre.

Sur une édition posthume des Confessions du Comte de***, *roman de M.* Duclos.

Nous saisirons cette occasion de résumer en peu de mots les productions d'un académicien remarquable par son esprit et par son caractère, et qui a laissé différents morceaux justement estimés.

Peu d'hommes sont nés avec autant d'esprit, non-seulement de celui qu'on met dans un livre, mais de celui dont on se fait honneur dans la société. Ce rapport de la conversation avec les écrits, que l'on a remarqué dans plusieurs écrivains célèbres, a peut-être été plus frappant dans M. Duclos que dans tout autre. Son entretien ressemblait à son style : une précision tranchante, des saillies vives et brusques, une tournure de phrase piquante et originale, et ce qu'on appelle *du trait*; voilà ce qui lui donnait, dans ses écrits et dans le monde, une physionomie particulière.

Porté de bonne heure dans la meilleure compagnie, en même temps qu'il en goûtait les agréments en homme d'esprit, il l'observait en homme de talent. Celui de dessiner des caractères était alors fort à la mode, surtout dans la société de madame de T*** et de M. le comte de F***. La manière d'écrire de M. Duclos se prêtait

merveilleusement à ce genre; aussi *les Confessions du comte de* *** ne sont-elles qu'une galerie de portraits tous supérieurement tracés. Ce mérite, qui est à peu près le seul des *Confessions*, suffit alors pour leur procurer un grand succès; d'autant plus, que quiconque trace des caractères est sûr qu'on y mettra des noms, et que la malignité ajoute à la vogue. Aujourd'hui ce roman, demeuré comme un ouvrage ingénieux et agréable, n'est pas mis au rang des premières productions de ce genre, parce qu'après tout ce n'est qu'un récit d'intrigues qui n'ont entre elles aucune liaison, et qu'il manque d'imagination et d'intérêt.

Cette suite de portraits fut pourtant regardée comme une singularité heureuse. *La baronne de Luz* en avait offert une autre, une femme qui succombe toujours et qui n'a jamais tort. Il semblait que celle-là dût faire encore plus de fortune; mais on n'y vit que des aventures un peu forcées. Le livre ne parut qu'un jeu d'esprit, une espèce de gageure; et l'auteur avait oublié que les faiblesses doivent être non-seulement excusables, mais intéressantes.

Acajou n'était encore qu'une gageure. Il s'agissait de remplir les sujets de quelques estampes bizarres dont on ignorait le dessein. M. Duclos en vint à bout; car de quoi ne vient-on pas à bout avec la *féerie?* Au reste, cette petite brochure a fourni au théâtre italien l'opéra comique d'*Acajou*, que l'on voit encore avec plaisir.

On engagea M. Duclos à écrire l'histoire : il composa celle de Louis XI ; mais un bon peintre de portrait souvent n'est pas propre à faire un tableau. M. Duclos n'avait dans le style ni noblesse ni éloquence. La vie de Louis XI est écrite avec une sécheresse rebutante. On vit que cette main qui avait tracé quelques figures de roman et quelques grotesques n'était pas faite pour manier les pinceaux de l'histoire.

Il était encore moins fait pour ceux de la poésie, et nous ne parlerons point de son opéra des *Caractères de la Folie*, qu'il vit pourtant reprendre dans ses dernières années, et qu'il avait fait apparemment pour montrer qu'un homme d'esprit peut faire de tout. On sait qu'il n'aimait pas les vers ; que Fontenelle, Marivaux et lui, étaient à la tête d'une secte qui avait conspiré contre la poésie, sous prétexte que les vers n'étaient bons qu'à gâter la pensée. Cette remarque est parfaitement vraie pour les mauvais vers ; mais le contraire est précisément l'éloge des bons, qui non-seulement ne gâtent point la pensée, mais l'embellissent et la fortifient. Quand ils voulaient louer des vers, ils disaient : *Cela est beau comme de la prose.* Ce propos, comme tant d'autres, est ridicule d'un côté, et vrai de l'autre. Des vers bien faits ont toute l'exactitude et toute la justesse de la prose, en y joignant l'expression et l'harmonie poétique.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à la

mémoire de M. Duclos, c'est sans doute celui qu'on a imprimé tant de fois, les *Considérations sur les Mœurs :* le monde y est vu d'un coup d'œil rapide et perçant. Il est rare qu'on ait rassemblé un plus grand nombre d'idées justes et fines dans des cadres plus ingénieux. Ce livre, semé de leçons utiles et de mots saillants, peut être regardé comme le supplément de l'expérience, s'il peut y en avoir un.

Le hasard a fait faire une observation dont qui que ce soit peut-être ne se serait jamais douté; c'est que, dans ce livre qui traite des mœurs, le mot de *femme* n'est pas même prononcé : on le dit à l'auteur, qui en fut surpris; mais dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire du dix-huitième siècle,* qui sont, en quelque façon, la seconde partie de ses *Considérations,* il a bien dédommagé les femmes; elles sont l'objet continuel du livre. L'auteur crut apparemment que cette moitié du genre humain, qui peut-être vaut mieux que l'autre, méritait qu'il en traitât à part.

On a reproché à M. Duclos une certaine dureté extérieure qui ne nuisait en rien à la bonté de son caractère. Il faisait profession d'une franchise brusque qui ne déplaisait point, et dont il conservait le ton même dans les politesses et les louanges, qui n'y perdaient pas. Il était d'une droiture inflexible, incapable de sacrifier son opinion ni sa liberté à aucun intérêt ni à aucune politique. Personne n'a soutenu plus noblement,

dans toutes les occasions, la dignité de l'homme de lettres et de l'académicien : il était généralement estimé de ses confrères, même de ceux qui ne l'aimaient pas. La fortune qu'il a laissée et les lacunes qui s'y rencontrent (1) prouvent qu'il savait amasser et répandre.

La place d'historiographe ne fut pas pour lui un titre oiseux. Il a écrit l'histoire du dernier règne (2), remise, après sa mort, dans les dépôts du ministère. Je me souviens d'avoir entendu quelques morceaux de la préface, qui annonçaient le courage de la vérité.

Cet homme, que le succès de quelques-uns de ses ouvrages et le crédit de ses sociétés avaient fait regarder un moment comme le plus bel esprit de France, vit depuis sa réputation bien surpassée par celle de quelques écrivains qui lui étaient en effet fort supérieurs; mais il a eu un avantage assez rare, celui de garder beaucoup de considération en perdant beaucoup de renommée : c'est que, quoiqu'il ait été mis au-dessus de ce qu'il valait, il y avait un mérite réel et dans sa personne et dans ses ouvrages, et qu'il échappa à la faiblesse trop commune de passer

---

(1) On a trouvé dans ses papiers un compte exact de ses revenus et de sa dépense annuelle. Dans ce calcul, on trouva un *déficit* de sommes considérables, qui n'ont pu être employées qu'en bonnes actions.

(2) Le règne de Louis XV.

dans le parti de l'envie quand on voit la gloire s'éloigner.

On a retenu plusieurs de ses bons mots, entre autres, ce qu'il disait des hommes puissants, qui n'aiment pas les gens de lettres. *Ils nous craignent*, disait-il, *comme les voleurs craignent les réverbères.*

*Sur une traduction libre d'*Amadis de Gaule, *par M. le Comte* DE TRESSAN.

Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire,

a dit Voltaire dans la tragédie des *Triumvirs*. Toute fiction est fondée sur des réalités. Ces romans de chevalerie, qui semblent n'être qu'un jeu de l'imagination en délire, n'ont fait que charger la peinture de mœurs originairement très-véritables. Ces châteaux enchantés, défendus par des géants, où gémissaient des beautés captives, où des chevaliers languissaient dans les ténèbres des cachots, n'existaient pas seulement dans la tête des romanciers. Il n'y avait de leur invention que les enchantements et les géants; mais d'ailleurs, dans ce chaos de l'anarchie féodale, les forteresses étaient en effet le repaire du brigandage; et tout noble qui avait pu bâtir sur un rocher, ou s'entourer de fossés, était impunément oppresseur et ravisseur. L'avantage de la taille, la force du corps, l'armure de fer, les tours

à créneaux, ne servaient que trop souvent à écraser le faible, à dépouiller le pauvre, à violer l'innocence. Celui qui, avec les mêmes moyens de puissance, ne s'en servait que pour défendre la faiblesse et repousser l'injustice, était un digne chevalier, et ses premiers serments étaient toujours faits au sexe le plus exposé à l'insulte. Voilà l'origine de la chevalerie, qui était la police des temps barbares; voilà l'explication de ces fables, dont le fond semble toujours le même, et offre toujours des combats et du merveilleux. Les combats tenaient lieu de lois et de justice; le merveilleux prenait sa source dans l'ignorance et les erreurs de ces siècles grossiers. Les romanciers voyaient partout des enchanteurs, parce que les juges voyaient partout des sorciers; et la même contradiction qui déshonorait les tribunaux se retrouvait dans ces productions informes; car il n'est pas plus absurde de voir des enchanteurs tués par des chevaliers que de voir des sorciers toujours brûlés par le bourreau.

Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces rapports nécessaires entre l'imagination des écrivains et les mœurs de leur siècle; c'est un examen qu'il suffit d'indiquer aux hommes qui réfléchissent. Dans cette foule de romans de chevalerie dont l'Europe a été long-temps inondée, les *Amadis* ont toujours tenu le premier rang. On sait quel parti en a tiré Quinault, qui a bâti l'édifice de notre théâtre lyrique sur les fictions

anciennes et modernes. La première traduction des *Amadis*, de l'espagnol en français, parut en 1541, sous le règne de François Ier. D'Herberai en est l'auteur. Le style en est grossier et licencieux. L'ouvrage est en quatre volumes *in-folio*. Mademoiselle de Lubert en donna de nos jours un extrait épuré en huit volumes *in*-12. M. le comte de Tressan a entrepris d'en faire une traduction absolument nouvelle, encore plus courte de la moitié, et réduite aux seules aventures d'*Amadis de Gaule* et de son fils Esplandian, celles d'*Amadis de Grèce* ayant paru moins intéressantes et moins agréables dans le premier abrégé qu'on en a donné de nos jours.

Il faut lire, dans la préface du traducteur, les raisons très-plausibles que lui fournissent ses recherches savantes et ingénieuses, pour prouver que les *Amadis*, quoique traduits par d'Herberai sur des manuscrits castillans, et attribués à Vasco de Lobeira, Portugais, ont été originairement empruntés, par les écrivains espagnols, d'ouvrages français du douzième siècle, écrits en langue romance, qui, selon lui, est précisément l'idiome picard, tel qu'il se parle aujourd'hui. Il atteste tous ceux qui connaissent le langage de cette province que c'est à peu près le même dans lequel a écrit le sire de Joinville, à qui nous devons les *Mémoires du règne de saint Louis*.

Quoi qu'il en soit de cette question faite pour être discutée par les érudits, du moins ce n'en

sera pas une parmi les gens de goût que le mérite de cette nouvelle version de l'*Amadis*. L'ouvrage est plein d'esprit et d'agrément. La narration est facile et gaie : tout y respire cette galanterie aimable qui n'est mêlée d'aucune fadeur, et cette décence d'expression qui donne une grace nouvelle aux images de la volupté. On sent qu'un ouvrage de ce genre ne comporte ni citation ni analyse. Il faut absolument suivre le fil des aventures, et se laisser entraîner au charme de la diction pour en avoir une idée. En exceptant un petit nombre d'esprits austères qui n'ont jamais goûté ce genre de composition, tout lecteur, après s'être amusé d'*Amadis*, répètera ces vers de Voltaire ; car il faut bien finir, comme on a commencé, par citer celui qui a tout dit :

O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier ;
On a banni les démons et les fées :
Sous la raison, les graces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité.
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Sur les Incas *de M.* Marmontel.

Quand l'illustre Fénélon donna son *Télémaque*, l'ouvrage du dernier siècle où la prose française eut le plus de douceur et de charme, il ne l'appela ni poëme ni roman : il laissa à son lecteur le soin d'intituler son livre, prenant sur lui le soin de le faire bon; et la postérité l'a nommé un ouvrage charmant.

Cet exemple peut suffire pour justifier M. Marmontel, qui dit lui-même dans sa préface :

« Quant à la forme de cet ouvrage, considéré « comme production littéraire, je ne sais, je l'a« voue, comment le définir. Il y a trop de vérité « pour un roman, et pas assez pour une histoire. « Je n'ai certainement pas eu la prétention de « faire un poëme. Dans mon plan, l'action prin« cipale n'occupe que très-peu d'espace : tout s'y « rapporte, mais de loin. C'est donc moins le tissu « d'une fable que le fil d'un simple récit, dont le « fond est historique, et auquel j'ai entremêlé « quelques fictions compatibles avec la vérité des « faits. »

On peut donc regarder *les Incas* comme une espèce de roman poétique, qui a l'histoire pour fondement, et la morale pour but. Ce serait une vaine chicane de lui demander précisément ce qu'il a voulu faire; et il lui suffirait de répondre : J'ai voulu instruire et intéresser. Nous ajouterons

qu'on ne pouvait choisir un sujet plus riche et plus propre à remplir ces deux objets.

Mais peut-être pourrait-on faire à l'auteur un reproche fondé, non pas sur la nature de son ouvrage, mais sur le plan. Il semble que la marche n'en est pas assez déterminée, ni la disposition assez nette. Le lecteur demande d'abord qu'on attache son attention à un objet qu'on lui indique, à un but vers lequel il doit tourner ses regards : de là naît cette unité d'intérêt si précieuse et si nécessaire dans tous les ouvrages où l'imagination entre pour quelque chose. M. Marmontel paraît avoir négligé cette règle dans *les Incas* : l'action principale ne s'y annonce pas assez tôt, et les parties épisodiques n'y sont pas liées par un nœud assez marqué. Il commence par une description des mœurs et de la religion des Péruviens, qui occupe les quatre premiers chapitres, jusqu'à l'arrivée de la famille de Montézuma, qui apprend à l'inca du Pérou, Ataliba, l'effrayante révolution qui a renversé le trône du Mexique sous les coups des Espagnols, les victoires et les cruautés de Cortez, et la mort de Montézuma, frappé de la main de ses sujets. C'est sans doute une idée heureuse, que ce récit épisodique qui réunit sous les yeux du lecteur les plus grandes époques de l'invasion du Nouveau-Monde, et les plus grands attentats des conquérants européens. Il fallait que, dans le tableau du fanatisme, les désastres du Mexique fussent tracés avec ceux des

incas du Pérou, et cette réunion devait entrer dans le plan de l'auteur. Mais les principaux personnages de ce tableau auraient dû paraître plus tôt sur la scène. Les objets rassemblés dans les quatre premiers chapitres auraient pu être dispersés dans le cours de l'ouvrage, et retardent l'intérêt, qui ne saurait trop tôt commencer.

On croit bien que le vertueux Las Casas, qui mérita le titre de *protecteur de l'Amérique*, est un des personnages les plus intéressants du livre des *Incas*. Le langage qu'il tient dans le conseil des Espagnols avant l'expédition de Pizarre est digne du caractère que l'histoire lui attribue. Il combat surtout ce droit prétendu de faire des esclaves, droit que s'arrogeaient les conquérants sur la donation du pontife de Rome.

« Et de quel titre s'autorise la fureur d'op-
« primer? *Conquérants pour la foi!* La foi ne nous
« demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-
« t-elle de commun avec notre avarice, nos rapi-
« nes, nos brigandages? Le Dieu que nous ser-
« vons est-il affamé d'or? *Un pontife a partagé*
« *l'Inde!* Mais l'Inde est-elle à lui? mais avait-il
« lui-même le droit qu'on s'arroge en son nom?
« Il a pu confier ce monde à qui prendrait soin
« de l'instruire, mais non pas le livrer en proie
« à qui voudrait le ravager. Le titre de sa con-
« cession est fait pour un peuple d'apôtres, non
« pour un peuple de brigands. »

Telle est la morale développée dans tout l'ou-

vrage, dont l'effet principal est de combattre le plus grand et le plus dangereux ennemi de l'humanité, le fanatisme. On ne peut le combattre mieux qu'en racontant ses forfaits, et les plus horribles qu'il ait commis ont eu pour théâtre les deux Indes. L'abus de la force, l'avarice, la facilité d'opprimer, l'ivresse féroce du carnage, la nécessité même de s'y défendre, et de soutenir des injustices par des cruautés, ont pu sans doute produire une partie des horreurs qui ont souillé la conquête du Nouveau-Monde. Mais il n'est que trop prouvé que le fanatisme les a portées à un excès qu'il ne faut attribuer qu'à lui; il n'est que trop vrai que, du moment où les malheureux Américains refusaient le baptême, on se croyait tout permis contre eux; et quand on les pendait au nombre de douze, en l'honneur des douze Apôtres, il est clair que, par un mélange profane et fanatique, on faisait entrer la religion même dans des abominations qu'elle déteste. Voilà ce que l'auteur des *Incas* a cru devoir remettre sous les yeux de toutes les nations, persuadé que, pour empêcher le fanatisme de renouveler ses fureurs, il faut rappeler ses attentats. C'est le dessein qu'il explique dans l'épître dédicatoire, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Elle est adressée à un monarque qui, digne du grand nom de Gustave, a mérité l'amour de ses sujets et les hommages des étrangers.

« La moitié du globe opprimée, dévastée par « le fanatisme, dit l'académicien philosophe à « cet illustre souverain, est le tableau que je « présente aux yeux de Votre Majesté. Je rouvre « la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre « humain le glaive des persécuteurs. Je dénonce « à la religion le plus grand crime que le faux « zèle ait jamais commis en son nom... Les atten-« tats du fanatisme ne sont pas du nombre de « ceux qu'il faut déférer à la rigueur des lois, car « les lois ne sont plus quand le fanatisme do-« mine. Tous les autres crimes ont à redouter ou « le châtiment ou l'opprobre. Les siens portent « un caractère qui en impose à l'autorité, à la « force, à l'opinion ; un saint respect les garantit « trop souvent de la peine, et toujours de la « honte. Leur atrocité même inspire une reli-« gieuse terreur; et si quelquefois ils sont punis, « ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme se « regarde comme l'ange exterminateur chargé « des vengeances du ciel; il ne reconnaît ni frein « ni loi, ni juge sur la terre. Au trône il oppose « l'autel ; aux rois il parle au nom d'un Dieu ; aux « cris de la nature et de l'humanité il répond par « des anathêmes. Alors tout se tait devant lui; « l'horreur qu'il inspire est muette. Tyran des « ames et des esprits, il y étouffe le sentiment et « la lumière naturelle; il en chasse la honte, la « pitié, les remords ; plus d'opprobre, plus de « supplice capable de l'intimider. Tout est pour

« lui gloire et triomphe. Que lui opposer même
« du haut du trône, qu'il regarde du haut des
« cieux? Peuples et rois, tout se confond devant
« celui qui ne distingue parmi les hommes que
« ses esclaves et ses victimes. C'est surtout aux
« rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses mi-
« nistres, soit pour en faire des exemples plus
« éclatants de ses fureurs; car ils ne sont sacrés
« pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux :
« aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le dé-
« testant, et, de peur d'attirer sa rage sur eux-
« mêmes, lui laisser dévorer sa proie, et lui livrer
« des millions d'hommes pour l'assouvir et l'a-
« paiser. »

Ce portrait sublime peut donner au lecteur une idée des beautés supérieures répandues dans *les Incas*, et que les limites étroites où nous sommes renfermés ne nous permettent pas même d'analyser. En général, la peinture de ces évènements extraordinaires qui firent tomber devant une poignée d'Espagnols les empires du Mexique et du Pérou est tracée avec énergie, avec noblesse, avec intérêt. La description de l'île Christine dans la mer du Sud, description dans laquelle l'imagination de l'auteur s'est rencontrée avec les véritables mœurs de l'île de Taïti, décrites par M. de Bougainville, est un des épisodes les plus agréables du livre. Tous ceux que l'auteur a tirés de l'histoire, ou qu'il a inventés, servent à mettre dans un plus grand jour la bonté

des peuples du Nouveau-Monde et la férocité de leurs oppresseurs. On reprochera à l'auteur le très-grand nombre de vers accumulés dans sa prose; mais cette prose est éloquente; elle offre des traits frappants dans tous les genres; on y retrouve la morale, l'élévation et le pathétique, qui ont fait le succès de *Bélisaire;* et le livre des *Incas* sera regardé comme un des monuments distingués de notre littérature, lorsque, après la voix tumultueuse des partis qui la divisent, il ne restera que le jugement tranquille des lecteurs impartiaux, à qui les défauts ne ferment pas les yeux sur les beautés, et qui, se permettant d'apprécier les uns, sont encore plus jaloux de jouir des autres.

Gonzalve de Cordoue, *ou* Grenade reconquise, *par M.* DE FLORIAN.

On sait que les bons juges, les vrais connaisseurs n'ont jamais goûté ce genre d'ouvrage, qu'ils ne savent même comment appeler. Ce n'est pas d'eux sans doute qu'on apprit à le nommer poëme, car ils ne savent ce que c'est qu'un poëme en prose; c'est à leurs yeux une contradiction dans les termes, une monstruosité dans les arts. Ils ne le nommeront pas non plus un roman : la prétention à la marche imposante et au ton héroïque de l'épopée interdit à ces compositions bizarres cette simplicité de détails, cette vérité

des mœurs sociales et des passions ordinaires, qui font le mérite des bons romans, où le cœur humain se retrouve. Ce n'est donc autre chose qu'un récit, moitié historique, moitié fabuleux, en prose poétique; et ces critiques sévères prétendent que ce genre offre toutes sortes d'inconvénients. D'abord, il n'a point les beautés propres et particulières à la bonne prose, qu'il dénature en voulant l'élever jusqu'à la poésie; et il reste infiniment au-dessous de cette poésie qu'il veut atteindre, parce qu'il est dénué des moyens inappréciables de l'harmonie et du rhythme, moyens d'où dépendent tous les grands effets de la poésie. Ensuite il manque de cet accord entre l'instrument et l'effet, accord nécessaire à tous les arts d'imitation. En effet, qui est-ce qui ne sent pas que le langage harmonieux et cadencé, qu'on appelle versification, monte naturellement l'imagination au merveilleux des grands évènements, qui sont de l'essence de l'épopée; que ce langage au-dessus de l'ordinaire, favorise l'illusion, et relève les hommes et les choses? Qui est-ce qui peut ignorer que cette espèce de perspective est la magie des arts imitateurs, qui doivent nous montrer la nature embellie et agrandie? La prose contrarie ce dessein: vous voulez m'élever dans les cieux, me transporter dans le pays de l'imagination, et votre langage me laisse sur la terre; il y a disparate. Je ne saurais croire que ce soit Achille et Gonzalve que je vois agir et que j'en-

tends parler, quand ils se servent de la même langue dans laquelle M. Jourdain dit à Nicole : *Apportez-moi ma robe de chambre et mes pantouffles.*

Enfin, et c'est ici peut-être le plus grand de tous les désavantages, vous ne sauriez composer votre récit prétendu épique que du même fond, des mêmes éléments que l'épopée ancienne et moderne ; ce sont nécessairement des actions héroïques, des batailles, des assauts, des combats singuliers, des descriptions de toute espèce, des tempêtes, des jeux, des fêtes, des édifices, des campagnes, des cérémonies pompeuses, ou lugubres, ou riantes ; des palais, des cachots, etc. ; ce sont de grandes et terribles passions, de grands dangers, de grands obstacles, etc. Eh bien, dans tout cela, votre prose rencontre inévitablement la poésie qui l'a précédée ; et, je le demande à tout homme de bonne foi, cette prose, quelle qu'elle soit, peut-elle soutenir la concurrence ? S'agit-il de scènes de passion, vous retrouvez la tragédie ; et la mémoire de l'homme instruit, qui vous oppose sans cesse tout ce qu'il a lu, ne peut être que frappée partout de l'infériorité et de l'impuissance.

Le succès du *Télémaque*, qu'on a souvent allégué, ne prouve rien du tout contre l'opinion si bien motivée des critiques judicieux que je viens de faire parler. Ils répondent que c'est un exemple unique qu'il ne fallait pas imiter, parce

qu'il ne faut pas imiter ce qui est par soi-même une exception à des principes reconnus généralement vrais; que si cette exception a réussi, c'est une bonne fortune qui tient à des causes particulières qui ne peuvent pas se reproduire. Fénélon a fondu dans son ouvrage la substance de tout ce qu'il y avait de plus beau dans Homère, dans Virgile et dans Sophocle, et il a mis ces beautés à la portée de tous les lecteurs par un charme de style qui lui est propre; par cette magie de l'antique qui a été le secret de son génie, et qui fait croire, en le lisant, qu'on lit un ancien. On ne doit pas plus se flatter d'un talent semblable que de celui de La Fontaine: ce sont des dons particuliers de la nature; et c'est parce qu'il y a un *Télémaque* qu'il ne fallait pas essayer d'en faire un second.

Nous avons eu cependant une foule d'ouvrages de ce genre: aucun n'a réussi; et si M. de Florian, qui a fait preuve du talent d'écrire en vers et en prose, n'a pu cependant surmonter le vice essentiel de cette espèce de composition; si, en mettant dans la sienne à peu près tout le mérite qu'elle comporte, il n'a pu éviter aucun des nombreux inconvénients qui rendent ce mérite à peu près nul aux yeux des connaisseurs, il n'en résultera rien contre lui, si ce n'est qu'il aurait pu faire un meilleur emploi de son temps. Mais on en peut tirer un autre résultat vraiment instructif, et que l'intérêt des lettres ne me per-

met pas de dissimuler; c'est que les auteurs capables de bien écrire doivent renoncer enfin à ce genre faux et radicalement vicieux. C'est sous ce point de vue que je crois de mon devoir d'examiner son ouvrage, sans croire offenser un homme de lettres qui a d'autres titres, et dont j'estime la personne et les talents; mais qui, par cette raison même, ne doit pas trouver mauvais que je lui préfère la vérité, sans laquelle ce ne serait pas la peine d'écrire.

Son plan est régulièrement conçu; l'action principale est bien graduée; son héros est intéressant sous tous les rapports, comme guerrier, comme ami, comme amant; les autres personnages sont bien disposés pour figurer dans l'ordonnance générale; les épisodes sont bien entremêlés à l'action, qu'ils suspendent sans trop la retarder; le péril de Gonzalve et de sa maîtresse Zuléma va croissant, suivant les principes, jusqu'au dénoûment, qui satisfait le lecteur; il y a dans le style de l'élégance et de la noblesse; je citerai un de ces tableaux où l'on remarquera de l'expression, et je ferai observer en même temps qu'il est de ceux où l'auteur a su éviter la ressemblance avec ce que nous connaissons. En voilà sans doute assez pour faire voir que l'ouvrage est estimable, considéré sous le rapport des principes que l'auteur a suivis, et des efforts qu'il a pu faire. Entrons dans quelques détails.

Gonzalve, le héros de l'Espagne, est amoureux de Zuléma, fille de Muley Hassem, père de Boabdil, roi de Grenade : cette ville est assiégée par Ferdinand et Isabelle, et Gonzalve, dans une attaque, a pénétré (sans que l'on explique trop comment) jusque dans l'intérieur de cette ville, que l'on nous représente comme très-bien fortifiée.

Tout pliait devant lui quand il aperçoit Zuléma éperdue sur les marches du palais, et qui semble implorer la protection du ciel et la pitié du vainqueur. Attendri à cette vue, il suspend le carnage, il s'éloigne lentement, et remporte au fond du cœur l'image de la princesse. Quelque temps après, il se trouve (par une suite d'événements qu'il serait trop long de détailler) à portée de délivrer Zuléma, qu'un prince africain, Alamar, a fait enlever. Gonzalve, en l'arrachant à ses ravisseurs, reçoit plusieurs blessures qui le mettent en danger de perdre la vie ; mais la princesse qu'il a sauvée le fait transporter à Malaga, ville de sa dépendance, et lui prodigue, sans le connaître encore, tous les soins qu'elle doit à son libérateur. Elle le croit de la même nation et de la même religion qu'elle, parce qu'il était vêtu d'un habit maure quand il l'a rencontrée. Elle l'aime déja, comme on peut bien s'y attendre ; elle lui fait, pendant sa maladie, le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis sa naissance, et dans ce récit se trouve naturellement amené

tout ce qu'il faut que le lecteur sache de ce qui a précédé le moment où commence l'ouvrage. Cette manière d'entrer dans son sujet par le milieu est conforme à l'usage et aux règles, malgré la bonne plaisanterie d'Hamilton, *Belier, mon ami, commence par le commencement;* ce qui n'est pas une loi pour l'épopée. Gonzalve, en écoutant le récit de Zuléma, a le double plaisir de s'apercevoir qu'elle n'a encore aimé personne, et d'entendre ses louanges et sa renommée par la bouche de l'objet qu'il aime. Tout cela est bien arrangé; mais il faut avouer aussi que tout cela se trouve dans la plupart des grands romans du dernier siècle, où ces mêmes ressorts sont fréquemment employés; et de plus, la situation de Gonzalve avec Zuléma, quoique intéressante, l'est beaucoup moins, et surtout est bien moins originale que celle de Gonzalve de l'excellent roman de *Zaïde*, de madame de La Fayette. Ceux qui voudront comparer ont une belle occasion de relire ce charmant ouvrage.

En continuant d'examiner les autres situations, je suis forcé de les reconnaître pour les mêmes que j'ai vues souvent ailleurs. Si le roi de Grenade, Boabdil, épris de Zoraïde, ne lui laisse que cette cruelle alternative, ou de l'épouser, ou de voir périr Abenhamet son amant; si Gonzalve, pressé par l'honneur et le devoir d'aller combattre le prince Almanzor, est retenu par les larmes de Zuléma, sœur de ce prince, et me-

nacé de perdre la sœur en combattant le frère; si Zuléma descend dans le cachot où est renfermé Gonzalve, et lui porte du poison pour le dérober aux bourreaux et pour mourir avec lui, toutes ces situations, et tant d'autres semblables, ne sont-elles pas connues? Quelques variations dans les circonstances peuvent-elles les faire paraître nouvelles? Non : il n'y a que la poésie qui puisse alors tenir lieu d'invention, et rajeunir ce qui est usé. Quelle aventure est, au fond, plus commune que les amours de Henri IV et de Gabrielle dans *la Henriade?* Otez les vers, il ne restera rien; mais ces vers sont pleins de charme, et tous les amateurs savent par cœur le neuvième chant de *la Henriade.*

Que sera-ce des descriptions qui sont de nature à revenir souvent, celles des batailles, des assauts, des combats particuliers? C'est là que se fait sentir encore davantage le besoin de la poésie. Après Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire, un poëte peut colorier encore une bataille, un assaut, un combat, et s'approprier le tableau par les couleurs qu'il y emploiera. Mais le prosateur comment fera-t-il? La poésie qui est un art, a des ressources infinies pour les artistes; mais la prose n'est qu'un langage, et ses ressources sont infiniment bornées.

L'auteur est plus heureux quand son sujet lui permet d'échapper à la comparaison. On lit avec plaisir cette description d'un combat de tau-

reaux : « Au milieu du camp est un vaste cirque, « environné de nombreux gradins : c'est là que « l'auguste reine, habile dans cet art si doux de « gagner les cœurs de son peuple en s'occupant « de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au « spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les « jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple « habit de soie, armés seulement d'une lance, « viennent sur de rapides coursiers attaquer et « vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à « pied, plus légers encore, les cheveux envelop- « pés dans des réseaux, tiennent d'une main un « voile de pourpre, de l'autre des flèches aiguës. « Un alcade proclame la loi de ne secourir aucun « combattant, de ne leur laisser d'autres armes « que la lance pour immoler, le voile de pourpre « pour se défendre. Les rois, entourés de leur « cour, président à ces jeux sanglants ; et l'armée « entière, occupant les immenses amphithéâtres, « témoigne par des cris de joie, par des trans- « ports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour « effréné pour ces antiques combats.

« Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le « taureau s'élance au milieu du cirque ; mais, au « bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des « spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses « naseaux fument ; ses regards brûlants errent « sur les amphithéâtres : il semble également *en* « *proie à la surprise*, à la fureur. Tout à coup « il se précipite sur un cavalier qui le blesse et

« fuit rapidement à l'autre bout : le taureau s'ir-
« rite, le poursuit de près ; frappe à coups redou-
« blés la terre, et fond sur le voile éclatant que
« lui présente un combattant à pied. L'adroit
« Espagnol, dans le même instant, évite à la fois
« sa rencontre, suspend à ses cornes le voile lé-
« ger, et lui darde une flèche aiguë, qui de
« nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de
« toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants
« dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal
« bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugis-
« sements, s'agite en parcourant le cirque, se-
« coue les flèches nombreuses enfoncées dans son
« large cou, fait voler ensemble les cailloux
« broyés, les lambeaux de pourpre sanglants,
« les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé
« d'efforts, de *colère*, et de douleur.

« Ce fut dans un de ces combats que le témé-
« raire Cortez pensa terminer une vie destinée
« à de si grands exploits. Brûlant de se signaler
« aux yeux de sa belle Mendoze, qui depuis long-
« temps possède son cœur, Cortez, sur un an-
« dalous, blessait et fuyait un taureau furieux.
« Malgré le péril dont il est menacé, le jeune
« amant regarde toujours la beauté qui toujours
« l'occupe, lorsqu'il voit tomber dans l'arène la
« fleur d'oranger qui parait son sein. Cortez se
« précipite à terre, court, se baisse ; et le tau-
« reau vole ; il va frapper l'imprudent Cortez.....
« Un cri de Séraphine l'avertit. Cortez, sans

« quitter la fleur, dirige d'un œil sûr sa lance à « l'épaule de l'animal, qu'il jette expirant sur le « sable. »

Ce récit est vif et animé, et le trait de Cortez caractérise heureusement la galanterie courageuse des chevaliers espagnols. Mais observez surtout que ce qui assure l'effet de ce morceau, c'est que la peinture est neuve, et que nous ne l'avions vue dans aucun poëme. Au reste, si nos chevaliers français ne se battent pas contre des taureaux, ils se battent quelquefois entre eux, et l'un d'eux, qui joue aujourd'hui un assez grand rôle, donna, dans un de ces combats, un exemple fort singulier de cette intrépidité tranquille qui semble se jouer avec le danger. Forcé de tirer l'épée contre un de ses camarades, sur la place d'armes, il tenait alors par hasard une rose entre ses lèvres; elle tombe : l'officier français sans cesser de se battre d'une main, de l'autre ramasse sa rose. Ce sang-froid a bien de la grace, et sa maîtresse n'était pas là.

M. de Florian s'est fait une loi de commencer chacun des dix livres de son *Gonzalve* par une espèce de prologue; mais il n'a pas songé, en voulant imiter l'Arioste, à la différence des genres. Le piquant de ces prologues de l'Arioste tient au ton badin, délicat, naïf, familier, qu'il est autorisé à prendre par le dessein et la nature de son poëme; mais quel attrait peuvent avoir des lieux communs de morale, toujours gravement

sentencieux, parce que le ton de l'ouvrage l'exige? Ces morceaux, on ne peut le dissimuler, sont d'une monotonie mortelle. « Le plus grand, le « plus heureux des rois, celui que la victoire et « la fortune ont comblé de leurs faveurs, celui « qui rassemble autour de son trône tout l'éclat, « toutes les jouissances de la gloire, manque du « bonheur le plus pur, le plus cher pour une ame « tendre, de la certitude d'être aimé. Les hom- « mages qu'on lui prodigue, les louanges dont « on l'accable, la fidélité même qu'on lui témoi- « gne, espèrent une récompense : ce n'est pas à « lui, c'est à son rang que l'intérêt adresse des « vœux. Cette seule idée vient flétrir son ame; « une juste défiance se mêle aux sentiments doux « de son cœur : malheureux de pouvoir tout « payer, il doit penser qu'on ne lui donne rien. »

D'abord, il eût fallu resteindre la généralité trop absolue de cette proposition : elle n'est vraie que des rois qui n'ont pas su mériter un ami; le serait-elle de Henri IV, de Trajan, de Titus, de Marc-Aurèle? Mais ce qui fait le plus de peine, c'est de voir que des idées si communes et si rebattues forment l'exorde d'un livre, et que l'auteur semble en avoir fait un morceau de marque, par la place où il l'a mis. Tous les autres sont du même ton, et ne sont guère plus saillants : il fallait ou les supprimer, ou les faire tout autrement.

L'auteur paraît avoir senti lui-même le vide

d'idées dans ces morceaux, car il veut souvent les relever par la tournure; mais alors il donne dans la recherche et l'affectation, qui d'ailleurs est un défaut rare chez lui. Il veut, par exemple, dans le début du dixième livre, comparer les jouissances de l'amour et celles de l'amitié. « Les pleurs « de l'amitié, dit-il, sont plus doux.... L'amour se « dérobe aux regards.... l'amitié se plaît au con- « traire à se montrer aux yeux des mortels, etc. » Mais ces idées naissent-elles les unes des autres? Si l'amour heureux ne verse des *pleurs* que dans le sein de l'objet aimé, s'ensuit-il que ces *pleurs* soient moins *doux?* « L'amitié, *aussi délicate et* « *plus courageuse*, ne craint pas de révéler ses « peines et ses jouissances, etc. » Est-ce donc faute de *délicatesse* et de *courage* que l'amour cache les siennes? L'auteur s'est égaré dans ses idées en les subtilisant.

Ces prologues offrent d'autres défauts de justesse quand on les applique au sujet où ils se rapportent dans l'intention de l'auteur. Zuléma croit que Gonzalve, son amant, a tué son frère Almanzor : Gonzalve, en prison, ne peut la détromper. Là-dessus l'auteur nous dit, dans l'exorde du neuvième chant : « Qu'importent au véritable « amant les vaines louanges, les hommages, les « respects du monde entier? C'est le *suffrage* de « son amante, c'est son *estime* dont il a besoin; « sans cette estime, il n'est pas sûr de mériter la « sienne propre. » Mais Zuléma est convenue

elle-même que Gonzalve ne pouvait, sans manquer à l'honneur et au devoir, refuser le combat contre Almanzor qui l'a défié. Elle lui montre tout son désespoir, la crainte de perdre son frère par les mains de son amant; elle déteste ce combat; mais il ne peut, dans aucun cas, perdre *son estime* ni *la sienne propre*. Ce prologue, qui est fondé tout entier sur cette idée, porte donc absolument à faux.

Je ne chicanerai point l'auteur sur quelques endroits où la vraisemblance pouvait être mieux ménagée; mais à l'égard de la diction, comme il est du petit nombre de ceux qui écrivent en général avec pureté, et qui se sont préservés de la contagion, j'oserai lui faire observer que, surtout en qualité d'académicien, il aurait dû soigner plus sévèrement son style.

« O vous, *généreux* Espagnols, peuple vaillant « et *magnanime*, *dont les amants* passionnés ser« viront toujours de modèles aux cœurs sensibles. » Cette construction n'est point du tout française : *les amants passionnés des Espagnols* ne peut se dire pour signifier ceux des Espagnols qui sont amants passionnés; cette particule *dont*, qui exprime le génitif, est donc très-mal placée; il était indispensable de construire la phrase autrement.

« Isabelle marche le front élevé, appuyée sur « *sa* vertu. » Le pronom *sa* gâte tout, parce qu'il fait de la vertu une qualité personnelle de la reine. Pour que la figure exprimée par ce mot,

appuyée, fût juste, il fallait que la vertu pût être personnifiée : elle ne l'est pas dès que c'est l'attribut moral d'Isabelle. C'est une faute très-commune, et l'une des plus légères que l'on commette aujourd'hui; mais je parle à un homme qui sait écrire et qui m'entendra.

« Leurs cœurs (ceux de Gonzalve et de Lara)... « tremblaient *pour* les moindres hasards qui pou- « vaient *menacer leur ami.* ».... Cette phrase est incorrecte de plus d'une manière : d'abord on ne *tremble* point *pour les hasards;* on tremble *des* hasards, et on tremble *pour* celui qui va s'y exposer. De plus, cette expression, *leur ami*, désigne, en rigueur grammaticale, une troisième personne, *amie* de Gonzalve et de Lara; et l'auteur veut dire au contraire que ces deux amis tremblent l'un pour l'autre des dangers que chacun d'eux peut courir. La réciprocité n'est point exprimée; elle devait l'être.

Ces fautes se trouvent dans le premier livre, et, en le parcourant, je tombe sur un endroit qui va rendre bien palpable ce vice capital dont je parlais tout à l'heure, de redire faiblement en prose ce qui a été dit supérieurement en vers : c'est une tempête. « Les étoiles ont disparu, la « lune a perdu sa lumière; ses rayons ne percent « qu'à peine le voile sombre qui l'environne. Des « nuages amoncelés s'avancent du côté du midi, « les ténèbres marchent avec eux; un souffle lé- « ger et rapide ride la surface des eaux, les vents

« impétueux le suivent; une profonde nuit cou-
« vre les ondes; les éclairs déchirent la nue; le
« tonnerre mugit au loin, son bruit redouble, la
« foudre approche; les flots s'élèvent en bouil-
« lonnant; les aquilons sifflent, se heurtent; les
« vagues montent jusqu'aux cieux; et la barque,
« tantôt suspendue sur une montagne écumante,
« tantôt précipitée dans l'abyme, touche au
« même instant les nuages et le sable profond
« des mers. »

J'oserai le demander à l'auteur lui-même. Y a-t-il une seule de ces expressions, une de ces phrases qui n'ait été employée par tous les poëtes qui ont décrit des tempêtes bien ou mal? Et où est donc le mérite d'une prose qui ne contient que des lambeaux de tous les vers connus? Voilà pourtant ce qu'est continuellement la prose qu'on appelle poétique. Je reviens aux incorrections du style.

« Elle n'ose exiger de lui qu'il *ménagera* ses « jours. » Ce futur indicatif, après le *que* entre deux verbes, est un solécisme. On ne dit point, j'exige que vous *ferez* telle chose, mais que vous *fassiez*. Le subjonctif est de règle absolue.

« Elle tombe sans sentiment *parmi les pieds* « des chevaux. » Cette phrase ne peut passer en aucune manière; il fallait dire sous les pieds ou entre les pieds : on ne dit pas plus *parmi les pieds* que *parmi les mains*.

On peut relever aussi quelques fautes de goût.

Voici un exemple de cette exagération de pensées, par laquelle on cherche quelquefois à suppléer, dans cette espèce de prose, la force de la poésie. « Ils ne s'estimaient, à leurs propres yeux, « que par les vertus de celui qu'ils aimaient : si « Lara connaissait l'*orgueil*, c'était en parlant de « Gonzalve ; si Gonzalve *cessait d'être modeste*, « c'était en racontant les exploits de Lara.... « Leurs plus secrètes pensées étaient un poids « au-dessus de leurs forces, dont ils couraient se « délivrer en se les communiquant. » Tout ce morceau me paraît forcé. Comment le plaisir que l'on goûte à louer son ami peut-il être de l'*orgueil?* et surtout comment peut-on blesser la *modestie en racontant les exploits* d'un autre ? Il est très-naturel de n'avoir guère de *pensées secrètes* pour un ami; mais ce n'est point qu'elles soient un *poids au-dessus des forces de l'ame*, c'est que leur communication est un épanchement naturel, qui est un des plaisirs de l'amitié : on ne les confie point parce qu'elles oppressent, mais par la douce habitude de tout dire.

Zuléma dit, en parlant d'une déclaration d'amour que lui avait faite Alamar : « Incapable de « ce respect tendre, de cette délicate timidité, « qui rendent *contagieux* l'amour. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce mot de *contagieux*, qui offre une idée désagréable, peut se trouver sous la plume d'un moraliste qui parle de l'amour, mais non pas dans la bouche d'une

femme qui aime : c'est peut-être un scrupule peu fondé ; les femmes en jugeront.

L'auteur dit d'un héros blessé : *Le front couvert de cette pâleur, fard de la gloire et des héros.* J'avoue que cette *pâleur, fard de la gloire*, ne me paraît qu'une expression recherchée : la gloire n'a pas besoin de *fard* quelconque, et *fard* se prend toujours en mauvaise part.

Zuléma écrit à Gonzalve son amant pour l'engager à venir délivrer son père enfermé avec elle dans un cachot. « Mon cœur ne sera point « ta récompense ; *je ne le donne pas deux fois :* « ma main pourra seule acquitter ce que tu feras « pour mon père. » *Je ne le donne pas deux fois* est un jeu d'esprit fort déplacé, pour dire qu'elle ne peut donner à Gonzalve un cœur qui depuis long-temps est à lui : on sait que *donner son cœur deux fois* s'entend tout différemment, et signifie donner son cœur successivement à deux personnes : ce n'est pas dans la situation de Zuléma qu'on se permet de ces abus d'esprit.

Alamar, ennemi furieux de Gonzalve, s'écrie, en s'armant pour aller le combattre : « Je cours « punir, exterminer le détestable.... *Il ne peut* « *achever ;* sa colère ne lui permet pas de pro- « noncer le nom qu'il abhorre. » Je crois cette réticence déplacée : on a toujours la force de prononcer le nom de ce qu'on aime ou de ce qu'on hait.

Gonzalve est précédé d'un *Précis historique sur*

les Maures, excellent morceau, où il y a de la méthode, du choix, du jugement; où l'auteur sait se resserrer sans sécheresse, et quelquefois s'étendre à propos, de manière à montrer qu'il connaît le style de l'histoire, qu'il sait écrire, raconter et réfléchir. Ce précis fait mieux connaître les Maures qu'aucun autre des livres qu'on a faits sur cette intéressante nation. Ce seul morceau suffirait pour faire désirer l'acquisition de l'ouvrage de M. de Florian à ceux qui lisent pour s'instruire, et qui veulent trouver le plaisir avec l'instruction. Je ne serais pas surpris que bien des lecteurs le préférassent, ainsi que moi, à *Gonzalve*, ni même que M. de Florian fût quelque jour de cet avis. J'ai dit le mien d'autant plus librement, qu'il ne peut pas attacher sa réputation à des productions de cette nature. Il a des titres littéraires connus et appréciés. Sa *Galatée* est la plus jolie pastorale que nous ayons dans notre langue, et c'est jusqu'ici tout ce qui nous reste d'un genre épuisé autrefois, et depuis long-temps oublié. Ses petites comédies du théâtre italien se sont fait remarquer par un caractère de délicatesse et de finesse qui n'exclut pas le naturel. Ses contes en vers sont pleins d'esprit, d'agrément et d'élégance. Ce que nous connaissons de ses fables nous promet un recueil d'un mérite peu commun. Avec tant de moyens pour réussir dans la bonne littérature, il peut renoncer à la prose poétique. En mon particulier, je l'en conjure par

tout l'intérêt que je prends à ses talents, et par l'aversion que j'ai toujours eue pour ce genre si malheureusement facile : il peut être sûr que cette aversion est insurmontable, puisque ni *Gonzalve* ni *Numa* n'ont pu m'en guérir.

Sur les Nouvelles nouvelles, *par M.* DE FLORIAN.

Ces *Nouvelles*, au nombre de six, sont toutes plus ou moins intéressantes. Toutes offrent, ou des situations, ou des caractères, ou de la morale; toutes sont écrites avec soin et élégance; et l'auteur, en variant le lieu de la scène, varie le ton de ses couleurs. Il nous fait passer d'Angleterre en Italie, de l'Afrique aux Indes, des Alpes au Paraguay; et, en le suivant, on voyage avec un philosophe aimable et avec un homme sensible.

Des *Nouvelles* qui composent ce volume, celle que peut-être bien des gens préfèreront, est intitulée *Claudine*. Le fond en est très-simple : c'est une jeune et intéressante paysanne de la vallée de Chamouny, séduite et abusée par un jeune voyageur anglais qui lui a promis de l'épouser, et qui l'abandonne enceinte et délaissée. Contrainte de se dérober à la présence et au courroux d'un père qui ne pardonne pas une faute contre les mœurs, dans un pays où elles sont respectées; réfugiée près d'un bon curé qui cache, autant qu'il peut, sa faiblesse et son malheur en les con-

solant, bientôt il ne lui reste plus que cette cruelle alternative, de ne revoir jamais la maison paternelle, ou de se séparer de cet enfant, fruit de ses amours, que le père de Claudine ne peut consentir à recevoir chez lui. L'inflexible vieillard ne voit dans cet enfant qu'un monument de scandale, le témoin des erreurs d'une de ses filles, et un mauvais exemple pour l'autre. L'amour maternel l'emporte, et devait l'emporter. L'infortunée Claudine prend un parti courageux : car qui a plus de courage qu'une mère? Son enfant est en état de la suivre; elle revêt un habit d'homme, et tout l'accoutrement de ces petits savoyards qui viennent à Paris, sans autre ressource qu'une sellette et une brosse; elle vient comme eux dans cette capitale, et associe à sa profession son fils Benjamin, qu'elle fait passer pour son petit frère. On s'imagine bien qu'elle y rencontre son séducteur; mais la reconnaissance se fait avec toutes les convenances du sujet : c'est en le décrottant qu'elle le reconnaît; et sa brosse, qui lui tombe des mains, est ramassée par l'enfant, qui veut continuer l'ouvrage interrompu : c'est un tableau de Greuse, ou de l'école flamande. L'Anglais, qui a d'abord reconnu Claudine malgré son déguisement, feint cependant de la prendre pour ce qu'elle veut paraître; il lui propose de quitter sa sellette pour se mettre en service chez lui : elle y consent, et voilà la mère et l'enfant chez M. Belton (c'est le nom du jeune Anglais). Clau-

dine garde toujours le silence, et sa patience et son amour sont à de rudes épreuves; car Belton a une maîtresse, et Claudine, devenue Claude, porte les lettres, et pleure en secret. Domestique chez son amant, et messager chez sa rivale, il est difficile qu'une femme qui aime descende plus bas et souffre davantage. Belton, dégoûté de cette maîtresse (c'était une marquise), en prend une autre : nouvelles angoisses pour la pauvre Claudine. Mais la marquise, outrée de l'inconstance de Belton et de l'inutilité des efforts qu'elle a faits pour le ramener, médite une vengeance horrible, et aposte des scélérats pour l'assassiner. Le fidèle Claude est assez heureux pour défendre et sauver son maître, et reçoit un coup de poignard dans la poitrine. On s'attend bien que le dénoûment approche, et que l'amour et la vertu vont recevoir leur récompense. En secourant Claudine, Belton retrouve une bague qu'il lui avait donnée, et qu'elle portait toujours sur son sein; il se jette à ses genoux, et obtient le pardon de son amante et la main de sa libératrice.

Ce petit conte est charmant, il est plein d'intérêt et de grace : il y a de la nouveauté dans les situations et dans les détails, sur un fond qui paraissait usé. L'auteur suppose que cette histoire est racontée par un de ces habitants des montagnes qui servent de guides aux voyageurs. La simplicité naïve du récit ne dément point cette fiction, qui est très-adroite; car l'état et le

langage du montagnard commandent naturellement une manière de narrer qui convient très-bien à ce sujet, qu'on ne pouvait mettre en de meilleures mains : aussi le ton de la narration est celui de la bonhomie sans grossièreté, et tout y respire l'intérêt de l'innocence et l'attrait des mœurs champêtres. « J'écrivis cette histoire, dit « M. de Florian, telle que Paccard me l'avait « dite, sans chercher même à corriger les fautes « de goût et de style que les connaisseurs doivent « y trouver. » Ces connaisseurs seraient donc bien sévères? Quant à moi, je n'y ai point vu de ces *fautes;* et il m'a paru que l'auteur avait montré beaucoup de *goût* en prenant le style de Paccard.

Une *Nouvelle africaine*, intitulée *Sélico*, rappelle un tableau tiré de l'*Histoire des Voyages*, celui des conquêtes et des cruautés du roi de Dahomay; car l'Afrique a eu aussi ses conquérants, et peut mettre celui-là au nombre de ses monstres et de ses fléaux. C'est en 1727 que Truro-Audati ravagea le royaume de Juida, et livra de vastes contrées à toutes les horreurs du carnage. Ce nègre féroce avait des boucheries de chair humaine dont il nourissait ses soldats anthropophages. L'imagination est révoltée de cette idée plus que la raison; car, dès qu'une fois on fait un métier et une gloire de massacrer des hommes, c'est du moins une sorte d'excuse que de les manger; et le roi de Dahomay eut cette excuse que n'avait pas Attila. Dans cette *Nouvelle*

africaine, l'auteur a dessiné avec énergie des caractères fiers et des mœurs atroces.

Il s'est amusé, dans *Valérie, Nouvelle italienne*, à rajeunir une espèce de conte de revenant qui depuis long-temps passe pour une histoire réelle : c'est celle d'une femme enterrée comme morte, et qui ressuscite dans les bras d'un amant désespéré, qui est venu la chercher jusque dans sa tombe. Elle donne sa main, comme cela est trop juste, à celui qui l'a rendue à la vie; mais son premier mari, qu'elle n'aimait pas, la réclame, et voilà matière à procès. De qui des deux est-elle la femme? L'autorité du Pape intervient fort à propos, et casse le premier mariage. L'auteur amène fort plaisamment le récit de cette aventure, qu'il met dans la bouche de la femme ressuscitée. Elle a conservé une pâleur habituelle et une mélancolie silencieuse au milieu d'une société à qui sa résurrection n'est pas connue. On y parle souvent d'histoires de revenants, qui produisent, ou la surprise, ou la terreur, ou l'incrédulité, selon les dispositions de chacun : elle seule écoute tout avec beaucoup de sang-froid, et paraît trouver tout simple ce que tout le monde trouve merveilleux. Enfin, un jour elle leur dit tranquillement qu'ils ne doivent pas être étonnés des revenants, puisqu'ils voient en elle une revenante, morte depuis dix ans. A ces mots, tout le monde est prêt à prendre la fuite, et ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à se faire écouter,

et à rassurer son auditoire après l'avoir effrayé.

La critique trouverait fort peu à redire à la diction de M. de Florian, qui est très-soignée; mais elle pourrait lui faire beaucoup d'objections sur ses idées, qui ne sont pas toujours justes. Ce défaut se fait sentir surtout dans un conte oriental allégorique et philosophique, qui a pour titre *Zulbar:* le fond en a été employé bien des fois dans toutes les langues; ce sont des hommes changés en différents animaux, et dont les récits et les discours ont pour objet des points de morale et des règles de philosophie pratique. Dans ce genre de fiction, comme dans tout apologue, rien n'est plus essentiel que la justesse des résultats, et ceux de l'auteur seraient souvent combattus avec avantage. Zulbar, qui, d'une condition fort obscure, a été élevé à la dignité de vizir du sultan des Indes, et n'a été disgracié que pour avoir fait son devoir, se plaint de l'injustice des hommes à une fourmi philosophe qu'il rencontre dans le bois des Métamorphoses, et cette fourmi était auparavant le fils d'un roi. C'est elle qui fait le personnage de moraliste, et qui veut prouver à Zulbar qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui de tous ses malheurs, qui ne seraient pas arrivés, s'il s'était souvenu de cette maxime des sages, qu'*il faut cacher sa vie.* Cette maxime, fort connue et fort ancienne, est comme toutes celles du même genre; il faut bien se garder d'en rendre l'application générale; et celle-ci, en par-

ticulier, ne tendrait qu'à décourager le talent et la vertu. Adressez cette maxime à un ambitieux, et vous aurez raison; mais si vous l'adressez à celui qui n'a jamais songé qu'à se rendre utile à ses semblables (et tel est Zulbar), vous aurez grand tort, et vous n'aurez prêché que l'égoïsme; j'aime infiniment mieux celui qui dit, comme Cicéron :

Et sauvons les Romains, dussent-ils être ingrats.

Voilà mon homme; voilà l'homme de la patrie, l'homme de l'univers; et qui donc serait grand, s'il n'y avait pas des ingrats? D'ailleurs, les hommes sont-ils donc toujours injustes? Cela n'est pas plus vrai que de dire qu'ils sont toujours justes.

M. de Florian, dans ce même conte, me paraît donner dans un de ces extrêmes qui sont toujours si loin de la raison, et cet endroit mérite d'étre remarqué. Voici comment Zulbar rapporte la cause de sa disgrace.

« L'impunité dont les grands jouissaient leur « avait persuadé que les lois n'étaient pas faites « pour eux. Je saisis l'occasion de les détromper. « Le magistrat chargé de la police vint m'avertir « un matin que deux jeunes naïres, ayant pris « querelle la veille avec un pauvre tisserand, l'a- « vaient frappé de leurs bambous jusqu'à le lais- « ser sur la place. Aussitôt j'envoyai chercher les « deux naïres (ce sont les nobles de l'Inde); j'en-

« tendis l'aveu de leur crime; je leur montrai la « loi qui les condamnait, et je les fis livrer aux « éléphants. Cette éclatante justice, dont jamais « on n'avait vu d'exemple, indigna toute la cour; « mais je devins l'idole du peuple, qui m'appela « son ami, son père, et ne douta point, parce « qu'il me voyait son appui lorsqu'il était atta- « qué, que je ne le fusse de même, s'il attaquait « à son tour. Le jour d'après deux tisserands, « ayant pris querelle avec un naïre, le frappèrent « de leurs bâtons, et le firent expirer sous leurs « coups. J'envoyai chercher les deux tisserands; « j'entendis l'aveu de leur crime; je leur montrai « la loi qui les condamnait et je les fis livrer aux « éléphants. Dès cet instant, je devins l'exécra- « tion de ce peuple qui m'avait adoré la veille; « une foule immense courut à mon palais, le fer « et la flamme à la main, etc. »

M. de Florian a-t-il bien réfléchi aux conséquences naturelles et nécessaires de cet étrange et funeste apologue? Il n'y en a pas d'autres, si ce n'est que le peuple est absolument incapable d'avoir aucune idée, aucun sentiment de justice; que, s'il n'est pas victime, il devient bourreau, et qu'il ne peut être que l'un ou l'autre. Certes, M. de Florian a trop de raison et d'équité pour adopter, encore moins pour propager un principe si faux, destructeur de tout ordre social; c'est proprement calomnier la nature humaine : sans doute il ne voulait pas le faire, et

pourtant il l'a fait; pour peu qu'il veuille y réfléchir, il verra que l'homme n'est point fait ainsi, même parmi les dernières classes de la société. Il ne faut pas confondre les erreurs avec les habitudes, ni prendre les fautes pour un systême de perversité. Il est trop vrai que la multitude ignorante est facile à égarer, surtout dans un temps de trouble et de licence; mais c'est précisément dans ce temps-là qu'il est plus dangereux de représenter le peuple comme irremédiablement dépravé. La nature et l'expérience prouvent, au contraire, qu'à moins de circonstances extraordinaires le commun des hommes demande, non pas à oppprimer, mais à ne pas être opprimé; que c'est là leur disposition habituelle, par une raison bien simple : c'est que leur intérêt même le leur apprend autant que leur conscience.

Dans tout ouvrage de fiction, il y a toujours un acteur qui a raison; c'est lui qui est l'interprète des pensées de l'auteur caché sous le personnage : tel est *Camiré*, dans la *Nouvelle américaine*, dont la scène se passe au Paraguay. C'est un jeune Guarani, plein de candeur et de vertu, élevé par un jésuite honnête et éclairé. Celui-ci voudrait engager son élève à prendre un état; Camiré ne comprend rien à cette proposition : il montre les plaines immenses du Paraguay remplies de tout ce que la nature, aussi libérale que riche, peut prodiguer à l'homme

pour sa subsistance. Jusque-là Camiré a raison; mais il en vient à la satire de l'état civilisé, toujours si facile dans la bouche de l'homme qu'on appelle sauvage. Il parcourt les différentes professions; il ne veut point être légiste, parce que les lois sont mauvaises. Soit; mais je lui aurais répondu : Tu travailleras à en proposer de meilleures, que l'on n'aurait jamais, si tous ceux qui ont du bon sens et de la justice parlaient comme toi. Il ne veut point du métier de la guerre qui lui fait horreur. Je lui aurais répondu, si j'avais été à la place du jésuite : J'ai horreur comme toi du sang de mes frères; mais tous les hommes ne sont pas pénétrés de cette fraternité; ils ont des passions qui les rendent méchants, et les sauvages mêmes, qui ne font pas un métier de la guerre pourtant. Les peuples civilisés la font avec plus d'art, et même les peuples libres se massacrent comme les autres en bataille rangée, parce que les peuples ont des passions tout comme les rois. J'espère que cette rage insensée diminuera à mesure que les nations seront plus éclairées; mais, en attendant, il faut tâcher de n'être la proie de personne; et tant qu'il y aura des loups, il faut se garder de la morale des moutons.

Camiré ne veut pas non plus du commerce. Il commence pourtant par en faire l'éloge, mais il ajoute : « J'ai vu que *les plus honnêtes* négo-
« ciants ne se faisaient pas de scrupule de porter

« aux sauvages des armes meurtrières, de les « enivrer de liqueurs fortes, pour conclure des « marchés plus avantageux; enfin, je les ai vus « amener ici des Africains, qu'ils exposaient sur « la place comme des bêtes de somme. Vendre « des hommes, mon père! cela s'appelle le com- « merce! Mon ami, je ne serai point commer- « çant.... Maldonado (c'est le nom du jésuite) « *ne trouvait rien à répondre à son jeune philo-* « *sophe.* Il convenait que le disciple avait sur- « passé le maître, etc. »

Quand l'auteur qui raconte s'exprime ainsi, il est clair qu'il est de l'avis de celui qu'il fait parler. J'avoue, moi, que je n'en suis point, et que, si le jésuite *ne trouve rien à répondre*, c'est qu'apparemment il ne le veut pas. Rien n'était plus aisé que de répondre à Camiré : Mon ami, tu prends l'abus pour la chose. Tu raisonnerais juste, si, pour être commerçant, il fallait absolument vendre des hommes aux Européens, ou de la poudre à canon aux sauvages; mais comme rien ne t'y oblige, et que tu avoues toi-même que le commerce est bienfaisant de sa nature, et la source d'une quantité de biens et d'avantages pour les nations, je ne vois pas comment tu peux conclure de ce qu'il y a des commerçants malhonnêtes que tu ne seras pas un commerçant honnête. Cela n'est pas conséquent, mon ami, et ici ta logique est en défaut.

L'auteur, qui a quelques obligations à la lit-

térature espagnole, dont il a su tirer encore des richesses oubliées, pousse, ce me semble, la reconnaissance un peu trop loin, et jusqu'à la partialité, dans une conversation établie entre un Espagnol et lui sur les reproches que les deux nations peuvent se faire réciproquement. Aux cruautés commises dans le Nouveau-Monde, l'Espagnol oppose nos guerres civiles et la Saint-Barthélemi; il conclut : « Ne nous reprochons « rien, nous sommes tous des barbares. » Cela est vrai; mais je ne laisserais pas ainsi passer tout-à-fait une conclusion qui tend à une égalité de crimes. Je dirais à l'Epagnol : Je consens que vous mettiez notre Saint-Barthélemi en compensation avec vos massacres en Amérique; mais il reste un petit article dont vous ne parlez pas, l'inquisition, qui dure depuis trois cents ans. Songez-vous ce que c'est que l'inquisition aux yeux de quiconque a lu et n'est pas Espagnol? Je vous en demande pardon; mais pour ce qui est de l'inquisition, il n'y a point de balance à établir, quand vous mettriez ensemble tous les crimes de l'univers.

Plus M. de Florian est accoutumé à écrire avec élégance, plus on est autorisé à lui indiquer quelques taches légères qu'il peut faire disparaître aisément. « Les deux amants, *certains l'un de « l'autre*, etc. » Il y a ici impropriété de termes : il fallait dire *sûrs* au lieu de *certains*. On est *certain* d'une chose; on est *sûr* d'une personne.

Ailleurs, en parlant du besoin qu'ont des ames douces de s'unir à une autre ame, il ajoute : « C'est le lierre qui, sans son appui, tombe et « sèche dans la poussière, mais qui, s'attachant « au chêne, s'élève avec lui verdoyant. » *S'élève verdoyant* commencerait fort bien un vers, et finit mal une phrase ; mais ce n'est pas cela qui me ferait retrancher la comparaison ; c'est qu'elle est trop usée : quand certaines figures et certaines expressions sont devenues trop communes, il faut les laisser aux écrivains vulgaires. Ce sont là de petites corrections à faire dans les éditions subséquentes que ne peut manquer d'avoir cet ouvrage, dont la lecture est si agréable.

CHAPITRE IV.

Littérature mêlée.

FRAGMENTS.

Sur un ouvrage intitulé : Lettres sur l'origine des Sciences, et sur celle des Peuples de l'Asie, *adressées à M. de Voltaire, par M.* BAILLY.

M. BAILLY, dans son excellente *Histoire de l'Astronomie ancienne*, avait parlé d'un peuple détruit et oublié, qui devait avoir précédé et éclairé les plus anciens peuples connus. Dans son hypothèse, la lumière des sciences et de la philosophie semblait être descendue du nord de l'Asie, ou du moins avoir brillé sous le parallèle du cinquantième degré, avant de s'étendre dans l'Inde et dans la Chaldée. Suivant ce système paradoxal, l'Orient, à qui nous nous croyons redevables de toutes les connaissances primitives, n'aurait été que le dépositaire et l'héritier des arts et des sciences, recueillis par degrés et par parties, au lieu d'en être l'inventeur et le père. Les lettres nouvelles ne sont que le développement de cette hypothèse. Elles sont adressées à M. de Voltaire, qui avait combattu l'opinion de l'auteur, dans quelques lettres particulières,

avec toute la politesse et l'agrément qu'il savait mettre dans la discussion. Ses réponses ont donné lieu à M. Bailly de détailler avec plus d'étendue les motifs de probabilité qui paraissent enfin avoir conduit M. de Voltaire à convenir que cette opinion n'est point dénuée de vraisemblance.

Toute la dialectique de l'auteur paraît se réduire à fixer le principe d'unité qui a dû produire les rapports frappants et nombreux qu'on observe entre les nations dispersées sur les différentes latitudes, et à des distances qui semblent exclure la communication. Ce principe d'unité, c'est l'existence d'un peuple primitif, qu'il place dans la Tartarie orientale, et qu'il suppose avoir été détruit par une de ces grandes révolutions physiques dont notre fragile univers a dû plus d'une fois être le théâtre. Quant à ses preuves, il en donne lui-même le précis dans un endroit de son livre, et nous ne pouvons mieux faire que d'offrir au lecteur cette espèce de résumé, ne pouvant, dans nos étroites limites, suivre la marche de l'auteur.

« Nous avons trouvé, dit-il, le même esprit et « les mêmes idées dans un grand nombre de fêtes « antiques de différents peuples ; partout la fic- « tion de l'âge d'or et le souvenir du déluge ; « partout le même caractère de superstition et « de fables ; des traditions uniformes, des insti- « tutions astronomiques, qui supposent des pro- « grès semblables dans la science ; des institutions

« civiles pour la chronologie et la règle du temps, « dérivées de la même source et absolument iden- « tiques ; un système de musique entier et suivi, « dont les deux moitiés, séparées par les révolu- « tions des choses humaines, ont été portées aux « deux extrémités du globe ; une mesure primi- « tive qui existe encore partout en Asie, par elle- « même ou par ses composés, qui fut liée à une « détermination très-ancienne et très-exacte de « la grandeur du globe ; un même législateur « pour les sciences, les arts, la religion ; les « mêmes systèmes de physique et de théologie ; « la même marche d'idées pour fonder les uns « sur la corruption des autres, et pour ne pré- « senter, dans les principes moraux, dans les « idées religieuses, que des systèmes de physi- « que oubliés et détruits ; enfin, des traces par- « tout conservées de l'ignorance qui succède à la « lumière. »

Ce dernier résultat est celui qui contient précisément le système de l'auteur. C'est sous ce point de vue qu'il envisage tous les objets. En suivant les études et les institutions des peuples policés, depuis leur origine connue, il n'y trouve point les premiers efforts de l'ignorance naturelle, qui fait quelques pas vers l'instruction ; il n'y voit que des réminiscences vagues, des traces confuses, des traditions imparfaites, des débris rassemblés ; et il faut avouer que les faits se prêtent souvent à ses inductions d'une manière

très-spécieuse. Au reste, cette ingénieuse hypothèse paraît empruntée en partie d'un livre fort savant et fort obscur, intitulé *l'Antiquité dévoilée*, où l'on s'efforce de prouver que, chez tous les peuples, les coutumes et les cérémonies religieuses prouvent le souvenir d'une antique révolution qui a bouleversé le globe.

Quelque parti qu'on prenne sur les opinions de l'auteur, on ne peut nier que son ouvrage ne soit celui d'un homme aussi distingué par son esprit que par ses connaissances, qui a de l'agrément et de l'imagination dans le style, ce qui doit plaire à ceux même qui ne seront pas de son avis. Depuis que les savants demandent à la nature son secret, qu'elle ne veut pas dire, chacun s'est fait tour à tour l'interprète de son silence. Mais, parmi les commentaires plus ou moins heureux, estimons ceux qui, sans nous mettre d'accord sur le premier principe, mêlent à leurs hypothèses incertaines une foule de vérités particulières, et joignent l'amusement à l'instruction. La philosophie a ses fables comme la morale : elles sont bonnes quand elles font penser.

Remarquons encore qu'une des preuves de nos progrès, c'est cette foule de livres agréables sur les matières abstraites, que le jargon scientifique rendit souvent inaccessibles au plus grand nombre des lecteurs. Rien n'a plus contribué à répandre le désir de s'instruire. Ce n'est pas qu'il

faille moins de peines et de travaux qu'autrefois pour pénétrer dans le sanctuaire de la science, mais du moins on ne voit plus sur le seuil des monstres qui s'y présentaient en épouvantail, et l'on peut causer sous les portiques avec des hommes de bonne compagnie.

Notice historique sur LA PLACE *et sur ses écrits.*

Il était né en 1707, et mourut au commencement de 1793. Il s'appelait *le doyen des gens de lettres*, et dans les dernières années de sa vie il ne signait pas autrement; sur quoi on a dit qu'il se faisait le doyen d'un corps dont il n'était pas. Il peut être utile de faire voir comment cet homme, sans talent, sans esprit, sans connaissances, sans savoir même écrire en français, parvint cependant à une sorte de fortune dans les lettres; j'entends fortune d'argent, c'est la seule qu'il put faire. Un petit précis à ce sujet peut fournir un article à des Mémoires sur l'état des lettres dans l'ancien gouvernement; et un aperçu critique sur ses volumineux ouvrages prouvera ce que je viens de dire de ce prétendu *Nestor de la littérature*.

A l'âge de sept ans, on l'envoya de Calais, où il était né, à Saint-Omer, pour y étudier dans un collége de jésuites anglais, espèce de séminaire qui était en possession de fournir des prédicants et des missionnaires au parti catholique

et jacobite d'Angleterre. On ne parlait guère qu'anglais dans cette maison. Le jeune homme apprit donc cette langue de la manière la plus sûre pour la bien savoir, c'est-à-dire, en la parlant tous les jours; mais en même temps il désapprit si bien la sienne, qu'au sortir de ce collége, à l'âge de dix-sept ans, il fut (de son aveu) obligé de se remettre à l'étude de sa langue maternelle, *qu'il avait oubliée*. Il faut croire qu'il ne fit pas de grands progrès dans cette étude; car il a écrit toute sa vie le français comme parlent ceux qui en ignorent les premiers principes. Au reste, cette ignorance ne lui fit aucun tort : qu'importe de savoir sa langue lorsqu'on n'a pas de talent pour écrire? Mais la connaissance de l'anglais fut la cause de sa petite fortune.

Il était alors fort rare, même parmi les gens de lettres, d'étudier cette langue. Voltaire fut le premier qui la mit à la mode : les *Lettres sur les Anglais*, qui parurent en 1732, n'avaient pas besoin du bruit qu'elles firent par les ridicules persécutions qu'elles attirèrent à l'auteur; il suffisait, pour les faire lire avidement, de la foule de détails curieux et nouveaux sur les plus célèbres écrivains anglais, sur Shakespear, Milton, Pope, Addison, Locke, Congrève, Wicherley, et de la tournure originale et piquante de quelques morceaux de traduction de ces divers auteurs, alors fort peu connus en France, et que bientôt, grace à lui, tout le monde voulut connaître. C'est

cette curiosité nouvelle qui contribua le plus à faire accueillir la faible traduction de l'*Essai sur l'homme*, par l'abbé Duresnel, et celle du *Paradis perdu*, par Dupré de Saint-Maur; et leur procura d'abord un succès fort au-dessus de leur mérite, au point que cette version du poëme de Milton, en prose fort médiocre, parut un titre suffisant pour faire entrer l'auteur à l'Académie française.

La Place profita de ces circonstances pour risquer, en 1746, de faire jouer une *Venise sauvée*, assez fidèlement traduite d'Otwai. Le fond du sujet était heureux et tragique, et avait fourni à La Fosse son *Manlius*, l'une des meilleures pièces du second rang, et à laquelle il ne manque, pour être du premier, que le style de Racine ou de Voltaire. Mais il y avait long-temps qu'on n'avait joué ce *Manlius*: on annonça *Venise sauvée* comme un ouvrage absolument anglais; et en effet l'auteur n'avait retranché que les épisodes et les disparates grossières qu'alors le moindre écolier était en état de rejeter, et que le goût du public, qui n'était pas encore corrompu, n'aurait pu supporter. Cette espèce de nouveauté, recommandée à l'indulgence par un compliment que récita un acteur aimé (Roselli), présentée comme le coup d'essai d'un jeune homme; cette énergie brute de la tragédie anglaise, faite pour piquer la curiosité à une époque où tout ce qui était anglais commençait à

être de mode; tous ces motifs réunis firent adopter avec complaisance sur le théâtre de Paris cet avorton du théâtre de Londres; et *Venise sauvée*, malgré l'incorrection et la faiblesse du style, malgré des fautes de toute espèce, eut une réussite passagère, et bien passagère, car ce ne fût que quarante ans après que l'auteur, persuadé qu'*il avait fait un bon ouvrage* (comme il le dit lui-même), obtint malheureusement, à force de sollicitations, qu'on remît au théâtre cette tragédie entièrement oubliée : elle fut sifflée, et La Place prétendit que *c'était la cabale de Voltaire qui l'avait fait tomber.*

On n'avait pas attendu jusque-là pour ouvrir les yeux : peu de temps après la représentation de *Venise sauvée*, Le Kain, dans ses débuts, fit reprendre *Manlius*, qui eut tout le succès qu'il méritait, et qu'il a toujours eu depuis. Chacun fut à portée de comparer, et l'on sentit que *Venise sauvée* ne valait pas une scène de *Manlius*.

La Place, qui n'était pas de cet avis, continua de faire des tragédies et des comédies, dont il serait bien inutile de rappeler les titres; la plupart ne purent même être jouées, à plus forte raison être lues. Cependant l'autorité du maréchal de Richelieu en fit jouer une intitulée *Adèle de Ponthieu*, que les comédiens s'obstinaient à refuser. La Place, pour piquer d'honneur le vieux gentilhomme de la chambre, lui adressa un quatrain, dans lequel il rapprochait aussi heureu-

sement que modestement les deux plus beaux titres de gloire (selon lui) qui recommanderaient à la postérité la mémoire du maréchal :

Tu pris Minorque, et fis jouer Adèle.

Causa patrocinio non bona pejor erit. La Place, pour cette fois, n'avait plus de poëte anglais derrière lui pour le soutenir : *Adèle* était de son cru ; elle fut mal reçue, et abandonnée au bout de quelques jours. Il essaya, quinze ou vingt ans après, s'il serait plus heureux dans le comique : il donna une pièce en trois actes, qui n'alla pas jusqu'à la fin. Telle est l'histoire du talent dramatique de La Place.

Dans cet intervalle il publia son *Théâtre anglais* ; c'est un recueil informe de pièces tant tragiques que comiques, traduites en tout ou en partie, ou analysées par extraits, en fort mauvaise prose, mêlée de temps en temps des plus mauvais vers. Cependant, comme c'était le premier ouvrage qui fît connaître bien ou mal un théâtre fort différent du nôtre, cette compilation se débita. Mais depuis qu'on s'est familiarisé davantage en France avec la langue et la littérature anglaise, ce recueil, aussi mal fait que mal écrit, a été apprécié, et relégué parmi les livres qu'on ne lit plus.

Il fut plus heureux dans sa traduction de *Tom-Jones*, le seul ouvrage de lui qui soit resté : ce n'est pas qu'il n'ait défiguré et même étranglé

inhumainement ce chef-d'œuvre de Fielding; mais ce roman, le meilleur des romans, offre tant d'intérêt et de variété, que ceux qui ne savent pas l'anglais le liront toujours, même dans la plate version que nous en avons, jusqu'à ce qu'une meilleure plume vienne quelque jour venger Fielding.

La Place, qui, au défaut d'autres talents, était accort, souple, actif, et qui, de plus, était homme de plaisir et de bonne chère, s'était lié, particulièrement à ce dernier titre, avec des auteurs qui, sans être du premier ordre, avaient plus ou moins de mérite et de réputation, tels que Piron, Duclos, Collé, Crébillon fils, et autres, qui aimaient, comme lui, la table et le cabaret. Ces liaisons lui donnèrent accès chez le frère de la célèbre favorite Pompadour, le marquis de Marigni, le marquis de Vaudières, le marquis de Ménars; car il porta tour à tour le nom de ces trois marquisats : on sait que le sien était Poisson. La Place eut occasion de rendre un petit service à ce Poisson et à sa sœur : c'est lui-même qui raconte ce fait (1); et quoiqu'il fût de son naturel grand hâbleur, il dit la vérité. Le ministère français avait fait acheter en Hollande l'édition entière d'une *Vie de madame de Pompadour*, écrite en anglais. On voulait en avoir la traduc-

(1) Sous des noms anagrammatiques, dans ses *Pièces intéressantes et peu connues*.

tion, et d'une main sûre. Le marquis crut devoir s'adresser à La Place, qu'il connaissait pour un écrivain courtisan, grand faiseur de petits vers pour tout ce qui avait du pouvoir et du crédit. La Place traduisit le livre en quinze jours, et peu de temps après il eut pour récompense, vers 1762, le privilége du *Mercure*. Il prétend, il est vrai, que le marquis se fit un mérite, auprès de sa sœur, de cette traduction, dont il ne fit pas connaître l'auteur; mais ce reproche est destitué de toute vraisemblance, et La Place mêle à un récit, qui d'ailleurs est vrai, un peu de ses hâbleries accoutumées. Que pouvait-il revenir au marquis de cette réticence? Sa sœur savait trop combien il était ignorant pour croire qu'il eût traduit un livre anglais; et qu'importait alors que ce fût La Place ou un autre qui en fût le traducteur? et quel besoin encore le frère de la favorite, comblé de toutes sortes de graces, pouvait-il avoir auprès d'elle d'un mérite de cette nature? Cependant La Place crie à l'ingratitude des grands; il semble croire que cette version devait lui valoir une grande fortune : on va voir que le privilége du *Mercure* en était une, et trop grande pour lui, car il ne put pas la garder.

Ce privilége était une concession du gouvernement, une espèce de ferme donnée sous la condition de payer telle ou telle somme en pensions, pour des gens de lettres que l'on voulait récompenser; et la ferme valait plus ou moins,

selon les mains qui l'exploitaient. Celles de La Place ne furent pas heureuses : les abonnés désertèrent en foule, et au bout de trois ans il fallut lui retirer le privilége, parce que les pensions n'étaient plus payées; les pensionnaires perdirent même six mois de leur revenu, qui ne furent jamais remplacés. Veut-on savoir comment la cour traita cet homme à qui elle était obligée d'ôter un fond qu'il n'était pas en état de faire valoir? Il eut 5,000 francs de pension de retraite, c'est-à-dire, un traitement tel que n'en avait aucun des gens de lettres les plus distingués qu'il venait de dépouiller, puisque la plus forte pension n'était que de 2,000 francs. Lui seul, pour ses bons et loyaux services, en eut 5,000, dont il a joui jusqu'à l'année dernière, et toujours en se plaignant de ce que ses travaux et ses titres littéraires n'étaient pas appréciés. Il a rempli son recueil intitulé *Pièces intéressantes*, etc., d'historiettes relatives à lui-même, et il rappelle souvent avec autant de complaisance que d'emphase le temps où il était *breveté du Mercure de France;* mais parmi tant d'anecdotes qu'il débite à sa manière, il s'est bien gardé, comme de raison, d'insérer celle-là, non plus que le mot qui courut alors, que le *Mercure était tombé sur la place.*

Ce n'était pas faute de flagorneries habituelles pour toutes les puissances du jour. On peut juger de son tact par une correction fort singulière qu'il fit à une pièce de vers qu'on lui avait envoyée

pour son *Mercure :* il s'agissait des profits d'une gouvernante chez un garçon :

Le service du lit lui rapporte encor plus.

La Place, pour rendre le vers plus décent, l'imprima ainsi :

Le service du... lui rapporte encor plus.

Le *Mercure* était alors renommé dans ce que nous appelons *le genre bête :* pour qu'il n'y manquât rien, on avait associé à La Place un certain Lagarde, qu'on appelait *Lagarde-Bicêtre* à cause de sa bonne réputation : c'était encore un protégé de la marquise de Pompadour, qui l'avait fait *breveter* (car tout se faisait alors par *brevet*) pour la partie des spectacles. Il s'en acquittait d'une manière si originale, que plus d'un curieux s'amusait à faire un recueil des phrases de Lagarde. En voici que leur singularité a fait retenir : « M. d'Auberval, si justement célèbre *pour avoir* « *perfectionné le genre infernal...* Cette pièce est « *dramatique pour le théâtre*, *et pittoresque pour* « *le tableau.* » Et en parlant de mademoiselle Lemaure, la fameuse cantatrice, il disait : « Mécanisme incompréhensible, par lequel cette in« imitable actrice *trouve*, *dans le matériel même* « *de son organe*, *l'intelligence motrice de son jeu.* » *Lagarde-Bicêtre* avait deux mille francs d'appointements pour faire, à la journée, de ces phrases-là : ce n'était pas trop payé.

Nous ne dirons rien des romans de La Place, à peu près aussi oubliés que ses drames, si ce n'est de ceux pour qui tous les romans sont bons, et il y a de ces gens-là; mais il faut bien faire mention de l'idée assez bizarre qui lui vint un jour de faire, en quatre gros volumes, un recueil de toutes les *Épitaphes* de la langue française; ce n'était peut-être qu'un prétexte pour en imprimer quelques centaines de sa façon; mais, ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que beaucoup de ces épitaphes étaient faites pour des personnes vivantes, et surtout pour celles qui étaient de *ses amis*; c'était un petit cadeau qu'il leur faisait de leur vivant pour servir après leur mort ce que de raison, et un genre tout neuf de madrigal qu'il avait inventé pour varier la forme des louanges et des compliments. Il semblait dire, comme Boniface Chrétien :

Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

Peut-être aussi voulait-il, d'une manière ou d'une autre, *faire l'épitaphe du genre humain.*

On imagine bien que son recueil mortuaire eut peu de lecteurs; mais il en trouva pour les *Pièces intéressantes et peu connues*, compilation d'une autre espèce, dans laquelle il vint à bout de duper fort adroitement le public. Voici comme il s'y prit : Duclos lui avait laissé un manuscrit intitulé *Mémorial*. C'était un composé d'anecdotes et de traits curieux que Duclos avait ra-

massés pour son usage, et que ses études et ses liaisons l'avaient mis à portée de bien choisir et de bien rédiger. La Place, qui faisait argent de tout, imprima ce *Mémorial*, qui fut enlevé en peu de jours; et voyant que le public était alléché par ce premier volume, que l'enseigne était achalandée, il en donna bien vite un second, où il y avait encore quelques morceaux de Duclos qu'il tenait exprès en réserve. Ce second volume se débite aussi, quoiqu'il y eût déja bien à déchoir du premier; et La Place, calculant fort bien que ceux qui avaient ces deux volumes voudraient avoir les suivants, en fait paraître successivement six autres, copiés sur les *Ana*, sur les dictionnaires d'anecdotes, et sur toutes les collections du même genre, et farcis de toutes les vieilleries les plus usées qu'il soit possible d'imaginer. Ce n'est pourtant que demi-mal encore quand il copie; mais il profite de l'occasion pour vider son portefeuille poétique et son sac d'historiettes; il donne impudemment ses romances, ses épîtres, ses madrigaux, ses impromptu, etc.; il y fait rentrer même ses malheureuses *épitaphes*, et nous raconte (de quel ton, bon Dieu! et de quel style!) toutes les aventures *de M. L. P.*, tout ce qu'il a dit à ses amis à déjeuner ou à dîner, tout ce que ses amis lui ont dit, tout ce qu'il a fait pour eux, etc., etc., etc.; et tout cela s'appelle des *pièces intéressantes et peu connues!* Il est sûr que quand il nous donne ses vers, ce sont des

pièces peu connues; mais il n'y avait que lui qui pût les donner comme *intéressantes;* et c'est ainsi qu'on se moque du public.

Tout ce qui, dans cette rapsodie de sept volumes (car il ne faut pas compter le premier), est de la façon du *doyen des gens de lettres*, soit pour le choix, soit pour l'exécution, est vraiment un modèle de bêtise : il n'y a pas moyen de se servir d'un autre terme. Il faut voir quelle importance il met à des minuties, ce qu'il trouve de sel aux choses les plus insipides, avec quelle emphase il débite des trivialités! et une diction, une ignorance de la langue à peine compréhensible ! La plupart de ses phrases sont construites de manière que plusieurs membres ne tiennent à rien, et qu'il est impossible de lier la fin avec le commencement. En voici un exemple pris entre mille; il s'agit des *Lettres de deux Français*, écrites de Vienne il y a trente ans, à la louange de Marie-Thérèse d'Autriche. « L'éditeur se fait « un plaisir de leur surprise lorsqu'ils verront, « après trente ans, dans ce cercueil, ces mêmes « lettres qu'un déménagement imprévu vient de « lui faire retrouver dans un portefeuille dont il « regrettait la perte, *et dont l'hommage si légi-« timement dû* aux rares et respectables qualités « de l'impératrice-reine ne lui permet pas de pri-« ver plus long-temps une nation telle que la « française, c'est-à-dire, si bien faite pour en

« connaître tout le prix, ainsi que pour lui en « savoir leplus grand gré. »

Le lecteur peut s'amuser à chercher dans cette phrase un sens qui puisse s'accorder avec la construction; quant à moi, ce que j'y vois de plus clair, c'est que La Place *devait l'hommage de son portefeuille aux rares qualités de l'impératrice-reine*, que *cet hommage ne lui permet pas de priver la nation française de ce même portefeuille*, d'autant que cette nation *est si bien faite pour connaître tout le prix de ce portefeuille*, *et pour lui en savoir le plus grand gré.*

Parmi les phrases grotesques, celle-ci est remarquable : « *Le testament politique* du maré« chal de Belle-Isle *n'est plus que probablement* « *pas* de lui. »

Mais le fort de l'auteur, c'est le style niais. « On trouve un exemple de cette espèce dans la « vie d'un de nos héros français, dont le courage « intrépide nous disposait d'autant moins à l'ima« giner susceptible, qu'il est plus fait pour sur« prendre le lecteur. »

Remarquez toujours les constructions ordinaires de l'auteur : c'est le héros qui est *susceptible d'un exemple*, et c'est le courage intrépide du héros qui *est fait pour surprendre le lecteur*; enfin, en d'autres termes, cet exemple est d'autant plus surprenant dans le héros, qu'il doit plus surprendre le lecteur.

Ailleurs : « Il laissa le duc *aussi effrayé que* « *consterné* d'une si vive leçon. »

Il est de la même force de pensée dans ses vers.

Dût le crime en frémir, toute ame honnête a droit
De rendre à la vertu l'hommage qu'on lui doit.

Cet axiome moral finit un chapitre, et il est profond. Madame du Deffant disait d'une femme de sa société, qui débitait souvent des sentences de ce même genre : *Tout ce que dit cette dame est fort vrai.*

Cependant La Place n'est pas toujours si vrai ; par exemple, lorsqu'il dit, en parlant de Diane de Poitiers : « *J'ai cru devoir* à cette femme sin« gulière l'épitaphe suivante, etc. » Or, demandez-moi pourquoi *il a cru devoir une épitaphe à Diane*... Voilà une plaisante obligation.

Un dernier exemple d'ineptie, et finissons. Tout le monde a entendu citer ce mot célèbre de Pascal sur l'immensité de Dieu : « C'est un « cercle dont le centre est partout, et la circon« férence nulle part. » La Place croit avoir découvert que cette idée sublime est empruntée d'une préface que mademoiselle de Gournay mit au-devant d'une édition des Œuvres de Montaigne, en 1635. D'abord, il se trompe dans le fait, en attribuant ce trait fameux à une femme qui était bien peu capable de le trouver : ce trait est originairement du savant Guillaume Duval, professeur de philosophie grecque et latine dans

l'Université de Paris, et se trouve dans une prière d'actions de graces (*oratio eucharistica*) adressée à Dieu, à la fin d'une analyse latine de la philosophie péripatéticienne, dont ce même Duval enrichit son édition en deux volumes *in-folio* des Œuvres d'Aristote, imprimée en 1629, et la meilleure que nous ayons : c'est de là que mademoiselle de Gournay l'avait tiré. Voici la phrase latine : *Sphæra intelligibilis, cujus centrum ubiquè, circumferentia nullibì.* Sphère intellectuelle, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part.

C'est assurément le plus petit tort qu'ait pu avoir La Place, de ne pas connaître ce passage; je crois bien qu'il n'avait de sa vie feuilleté Aristote. Mais ce qui confond, c'est la manière dont il renverse en entier la phrase de Pascal : *Cercle dont la circonférence est partout*, *et le centre nulle part.* Il est clair qu'il ne l'a pas entendue, et qu'il ne s'est pas aperçu que c'était la négation de circonférence qui marquait l'absence de toute limite, et par conséquent l'infini. Mais aussi de quoi ce pauvre homme s'avise-t-il de vouloir placer un trait de philosophie transcendante au milieu de ses historiettes? Pourquoi ne songeait-il pas plutôt à apprendre l'orthographe, comme M. Jourdain? Il écrit toujours *ne fusse que*, au lieu de *ne fût-ce*; et ce ne saurait être une faute d'impression, car le même mot revient

cent fois dans tous les volumes, et toujours écrit de même..... Et ce sont là des *gens de lettres!*

*Notice sur les Ecrits d'*ATHANASE AUGER.

C'est peut-être s'y prendre un peu tard pour parler d'un auteur mort l'année dernière; mais le premier devoir est de ne parler qu'avec connaissance de cause : et quand il faut examiner et apostiller vingt volumes qu'il est fort difficile de lire de suite, et encore plus de lire en entier, c'est un travail où l'on revient à plusieurs fois, et qui demande des intervalles. En général, on ne sait pas assez ce que coûte la critique soignée et méditée : on en juge souvent par le peu de place qu'elle tient, et l'on ne songe pas qu'il faut des journées de lecture et de réflexion pour un résumé qu'on lit en un quart d'heure.

Athanase Auger a été un de nos plus laborieux littérateurs et un des plus passionnés amateurs des anciens : il avait fait d'assez bonnes études dans l'université de Paris, et savait bien le latin et le grec. Au défaut des facultés naturelles, qui étaient chez lui fort bornées, un travail opiniâtre lui avait fait acquérir une sorte de théorie de l'art oratoire, dont il n'eut jamais le véritable sentiment. Il puisa des principes sains dans les bons livres élémentaires, soit anciens, soit modernes, et dans l'étude continuelle des classiques;

et l'on peut dire qu'il s'y était appliqué avec une espèce de ténacité dont il y a peu d'exemples. Absolument étranger au monde, et par la sévérité de ses mœurs religieuses, quoique sans petitesse et sans bigotisme, et par l'habitude contractée de bonne heure d'un genre de vie solitaire et studieux, il vivait plus avec les livres qu'avec les hommes, donnait peu au sommeil et aux repas, et rien à la dissipation. Il étudia la théologie, qui ne le rendit point intolérant, comme la retraite ne le rendit point misanthrope : il essaya la prédication, et quoiqu'il nous dise que la faiblesse de ses organes l'empêcha seule de suivre cette carrière qui lui plaisait, on voit, en lisant ses sermons, que le manque de talent aurait dû suffire pour l'en détourner. Cet homme, qui toute sa vie s'occupa de l'éloquence, et n'écrivit que pour en donner des leçons, n'en avait pas en lui le moindre germe, et non-seulement n'avait rien du génie oratoire, mais même du talent de l'écrivain, et ses longs efforts n'ont abouti qu'à faire de lui un rhéteur très-médiocre et un fort mauvais traducteur.

Quand il fit paraître pour la première fois sa traduction de Démosthènes, qu'il m'envoya pour en rendre compte dans le *Journal de littérature*, je n'en fis aucune critique : l'ouvrage prouvait l'impuissance de faire mieux, et dès lors la censure n'aurait pu que le mortifier sans lui servir. Mais, voulant donner une idée de l'original, je ne

pus faire usage d'un seul morceau de sa version, et il m'en sut mauvais gré, tant il est facile de blesser l'amour-propre, même en le ménageant! et tant le meilleur des hommes est toujours susceptible en qualité d'auteur! Cependant, au bout d'un certain temps, le peu de succès de sa traduction lui fit sentir que mon silence n'était rien moins qu'une injure, et il eut l'infatigable courage de refondre presqu'en entier un ouvrage de si longue haleine, et le courage plus rare encore de convenir qu'il s'était trompé. Voici comme il s'exprimait dans sa nouvelle édition : « J'avouerai « avec franchise que, par un trop grand attache- « ment à la lettre, le style de ma première tra- « duction manquait en général d'élégance et de « grace, de cette aisance et de cette *légèreté* qui « font lire les ouvrages avec plaisir, qui font que « tout attache et rien n'arrête. » Celui qui avait assez de candeur pour avouer ainsi ses fautes eût mérité d'avoir en soi les moyens de se corriger; mais on ne peut forcer la nature, et le bon Auger fit autrement sans faire mieux.

Il en était pourtant venu, à force d'aimer Démosthènes, à se persuader qu'il était né pour le traduire, et que c'était en lui une vocation marquée par la Providence. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'on lui offrit une cure assez considérable en Normandie, où il avait professé : il la refusa en disant : *Eh! qui est-ce qui traduirait Démosthènes?* Il obtint depuis des places et des

récompenses ecclésiastiques, qui étaient dues à ses travaux et à ses vertus, et qui ne l'empêchèrent point de se livrer à ses occupations favorites.

Ce n'était pas tout-à-fait de *légèreté dans le style*, comme il le dit fort improprement, qu'il s'agissait en traduisant Démosthènes; c'était de précision, de rapidité, d'énergie, et surtout de mouvement; et c'est tout cela qui manque totalement au traducteur. Il s'en faut de tout qu'il sache assez manier sa langue pour donner à sa diction la vivacité et la variété des formes oratoires : c'est un art dont il ne paraît même avoir aucune idée. Il ramasse dans ses longs discours préliminaires tous les lieux communs qu'il a pris dans toutes les rhétoriques; mais il y a loin d'une leçon qu'on répète à un art que l'on sent. Ces généralités vagues sont à la portée de tout le monde : et encore, de quelle manière nous les a-t-il répétées! « Qu'on fasse attention, en lisant « les anciens, à cette chaleur, à cette vivacité « d'une imagination sage et réglée, qui échauffe, « qui anime le raisonnement, qui sait unir et « fondre les différentes parties, qui sait cacher « pour ainsi dire les nerfs du discours, *les recou-« vrir d'une enveloppe active*, *les embellir d'un « coloris mâle et gracieux*, etc. » Une *enveloppe active*, des *nerfs embellis d'un coloris!* phrases d'écolier. Pour traduire des écrivains tels que Démosthènes et Cicéron, il faudrait d'abord être en état d'analyser en homme de l'art, en homme

sensible, un morceau de l'un ou de l'autre, et de faire voir en quoi consiste cet accord continuel entre le mouvement de la phrase et l'effet qu'elle doit produire, entre la combinaison harmonique choisie pour l'oreille, et la pensée qui s'adresse à l'esprit, ou le sentiment qui s'adresse au cœur : c'est là le premier secret de l'élocution oratoire. Et ensuite il faut pouvoir, en changeant d'idiome, retrouver les mêmes effets correspondants ; ce qui suppose une grande connaissance des deux langues, et une grande flexibilité de diction. Celle d'Auger, au contraire, toujours vague, inanimée, diffuse, embarrassée, se traîne à travers les circonlocutions les plus vulgaires, et ne frappe jamais au but. On sent bien qu'il est impossible ici d'entrer jusqu'à un certain point dans les détails. D'abord, tout ce qui concerne la comparaison de la version avec l'original ne peut intéresser que ceux qui savent le grec ; et en se bornant même à l'examen du français, la construction des phrases, le choix, la place et la disposition des mots, sont des parties si importantes dans le style oratoire, que souvent on pourrait faire quatre pages de remarques sur vingt lignes. Ce genre d'instruction, qui n'est praticable que de vive voix, mais qui est alors susceptible d'agrément comme d'utilité, doit être extrêmement restreint par écrit ; c'est là surtout que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Il suffit d'indiquer et d'avertir : l'intelligence du lecteur fait le reste. Je me bornerai donc à montrer l'abbé Auger à côté de Démosthènes dans un seul morceau, que je ne choisirai même pas là où il faut suivre l'orateur grec dans sa marche impétueuse et renversante, mais dans un endroit où sa composition, beaucoup plus tranquille, était aussi plus facile à saisir, dans un exorde, celui de la fameuse harangue *pour la couronne*. Ce n'est pas, à beaucoup près, un des plus mauvais morçeaux du traducteur, et cependant on verra combien il est faible et défectueux.

« Je commence, Athéniens, par implorer tous « les dieux : je leur demande que dans cette cause « ils vous inspirent pour moi les mêmes senti- « ments dont je suis animé pour la république et « pour chacun de vous ; je leur demande encore, « et votre religion, votre sûreté, votre honneur, « y sont intéressés, que, sur la manière dont je « dois me défendre, vous ne consultiez pas mon « adversaire (1), il y aurait de l'injustice, mais « nos lois et votre serment. Ce serment porte, « entre autres choses, qu'on écoutera également « les deux parties, c'est-à-dire, qu'il faut non- « seulement déposer toute prévention, et accor- « der à l'une et à l'autre partie une faveur égale, « mais encore permettre à chacune d'elles de sui-

(1) Eschine avait demandé que l'on prescrivît à Démosthènes l'ordre de ses défenses.

« vre le plan d'accusation ou de défense qu'elle
« aura préféré. Eschine, dans ce jugement, a sur
« moi deux grands avantages. Le premier, c'est
« que nos périls ne sont pas égaux. Je risque bien
« plus à déchoir de votre bienveillance que lui à
« ne pas triompher dans son accusation. Je risque,
« moi... Mais je dois éviter toute parole sinistre
« en commençant ce discours. Lui, au contraire,
« il n'a rien à perdre, s'il perd sa cause. Le se-
« cond avantage, c'est qu'il est dans la nature de
« l'homme d'écouter avec plaisir l'accusation et
« l'injure, et de ne supporter qu'avec peine l'apo-
« logie et l'éloge. Ce qui est fait pour plaire était
« donc le partage de mon rival; ce qui déplaît
« presque généralement est maintenant le mien.
« Si, d'un côté, par un sentiment de crainte, je
« n'ose vous entretenir de mes actions, je paraî-
« trai n'avoir pu détruire les reproches de mon
« adversaire, ni établir mes droits à la récom-
« pense qu'il voudrait me ravir; de l'autre, si
« j'entre dans les détails de ma vie publique et
« privée, je serai forcé de parler souvent de moi.
« Je le ferai du moins avec la plus grande réserve;
« et ce que la nature de ma cause m'obligera de
« dire, il est juste de l'imputer à celui qui a rendu
« ma justification nécessaire. »

Il y a là presque autant de fautes que de lignes: et d'abord, quelle maladresse de débuter par une phrase coupée, par une incise, dans un discours de si grand appareil, dans un exorde, où

il importe surtout de captiver l'attention en la suspendant! Si Démosthènes, dans une semblable occasion, se fût avisé de finir sa phrase, et une phrase si commune, à la première ligne, les Athéniens, qui étaient connaisseurs, se seraient mis à rire. Ensuite, quelle profusion de mots oiseux, de phrases redondantes! *Les deux parties, l'une et l'autre partie; déposer toute prévention, et accorder une faveur égale*, comme s'il s'agissait de *faveur... Je leur demande... je leur demande encore, etc.* Je risque *bien plus; je risque, moi, etc.*, et puis la froideur et l'inconvenance des expressions! *Je dois éviter toute parole sinistre en* commençant *ce discours...* Il y a dans le grec, *je veux*, ce qui n'est pas la même chose. *Ce discours* est bien dans le texte, τοῦ λόγου; mais selon le génie de notre langue, le mot de *discours* convient peu dans une affaire criminelle. Un homme si gravement accusé ne doit ni songer ni avertir qu'il fait *un discours. Mon rival* est encore plus déplacé. Démosthènes est bien loin de donner nulle part à Eschine un titre si honorable; il l'appelle son ennemi, son adversaire, son calomniateur. Il ne dit pas non plus que l'*on supporte avec peine l'apologie;* ce qui n'est pas vrai : il dit qu'on entend avec peine ceux qui se louent eux-mêmes; ce qui est fort différent. Je laisse de côté beaucoup d'autres fautes dans ce morceau, qui d'ailleurs pèche encore davantage par ce qui n'y est pas : et, sans

prétendre égaler l'original, voici, ce me semble, comme on pouvait le rendre, et même en se tenant beaucoup plus près de lui.

« Je commence par demander aux dieux im-« mortels qu'ils vous inspirent à mon égard, ô « Athéniens! les mêmes dispositions où j'ai tou-« jours été pour vous et pour l'état; qu'ils vous « persuadent, ce qui est d'accord avec votre in-« térêt, votre équité, votre gloire, de ne pas « prendre conseil de mon adversaire pour régler « l'ordre de ma défense. Rien ne serait plus in-« juste et plus contraire au serment que vous « avez prêté d'entendre également les deux par-« ties, ce qui ne signifie pas seulement que vous « ne devez apporter ici ni préjugé ni faveur, « mais que vous devez permettre à l'accusé d'é-« tablir à son gré ses moyens de justification. « Eschine a déja, dans cette cause, assez d'avan-« tages sur moi; oui, Athéniens, et deux sur-« tout bien grands. D'abord, nos risques ne sont « pas égaux; s'il ne gagne pas sa cause, il ne « perd rien; et moi, si je perds votre bienveil-« lance... Mais non, il ne sortira pas de ma « bouche une parole sinistre au moment où je « commence à vous parler. Un autre avantage « qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop na-« turel d'écouter volontiers l'accusation et le « blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux qui « sont forcés de dire du bien d'eux-mêmes. Ainsi « donc Eschine a pour lui tout ce qui flatte la

« plupart des hommes; il m'a laissé ce qui leur « déplaît et les blesse. Si, dans cette crainte, je « me tais sur les actions de ma vie publique, je « paraîtrai me justifier mal, je ne serai plus ce- « lui que vous avez jugé digne de récompense. « Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le ser- « vice de l'état, je serai dans la nécessité de par- « ler souvent de moi-même. Je le ferai du moins « avec toute la réserve dont je suis capable; et « ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens! « imputez-le à celui qui m'a réduit à me dé- « fendre. »

Une chose dont l'abbé Auger ne paraît pas se douter, c'est que l'éloquence a ses chevilles comme la poésie, et qu'un mot de trop ou mal placé gâte une phrase ainsi qu'un vers. Un style ferme, tel que celui de Démosthènes, n'admet rien d'inutile, rien de languissant. Son traducteur n'avait pas d'ailleurs étudié sa propre langue autant que les langues anciennes; il la savait fort médiocrement, et y faisait des fautes de toute espèce. *Il partit en Arcadie.* C'est un latinisme : *In Arcadiam profectus est.* On dit en français : *il partit pour l'Arcadie.* — *Il le poursuit en crime.* Ceci n'est d'aucune langue. On poursuit quelqu'un en réparation d'un crime, on le poursuit au criminel, etc.

Ses idées générales manquent quelquefois de justesse. Par exemple, il ne reconnaît d'éloquence proprement dite que celle qu'on appelle *délibé-*

rative ou *judiciaire*; cela n'est pas exact. S'il se contentait de dire que cette éloquence est la première de toutes, il aurait raison, parce qu'en effet c'est celle qui, ayant pour objet immédiat une victoire à remporter, c'est à dire, des juges à convaincre, une assemblée à persuader, demande de plus grands efforts, exige toutes les ressources de l'esprit et de l'imagination, tous les mouvements de l'ame, toutes les forces du raisonnement. Mais d'abord, de ce qu'un genre d'éloquence est au premier rang, il ne s'ensuit pas qu'il soit le seul. C'est comme si l'on disait que la poésie dramatique est la seule véritable, parce que des juges renommés, à compter depuis Aristote, l'ont regardée comme la plus difficile, comme celle qui renferme le plus de sortes d'esprit et de talent; et pourtant l'épopée, l'ode, la satire, l'épître, etc., sont aussi de la vraie poésie: quelques-uns même, avec quelque raison, mettent l'épopée au-dessus de la tragédie. On aurait de la peine à nous faire comprendre que Bossuet et Massillon ne soient pas des orateurs. Ils ont travaillé dans le genre démonstratif, que tous les anciens ont classé parmi ceux de l'éloquence. Il y a plus, celle qui n'est pas oratoire, c'est à dire, qui ne comporte pas (1) le débit public et la déclamation, n'en est pas moins

(1) Orateur, *orator*, vient d'*orare*, qui signifie proprement parler, du mot *os*, *oris*, bouche.

aussi une éloquence très-réelle ; de l'aveu de ces mêmes anciens qui la demandaient dans tous les genres d'écrire où elle peut entrer, comme, par exemple, dans l'histoire. Qu'est-ce qu'un historien qui ne sera pas éloquent? dit Cicéron. Ainsi Rousseau est regardé universellement comme un écrivain éloquent dans sa philosophie et dans ses fictions romanesques et passionnées, quoiqu'il ne soit pas un orateur, et qu'il n'eût même aucun des moyens naturels nécessaires pour parler en public. Les anciens admettaient, comme nous, cette distinction, puisqu'on opposait à l'éloquence de Cicéron celle de Sénèque, qui n'a écrit que des Traités de philosophie.

Après Isocrate et Démosthènes, qu'Auger traduisit en entier, il nous donna deux volumes de traductions de quelques plaidoyers de Cicéron, deux de discours tirés des historiens grecs, et cinq d'homélies des Pères de l'Église. Toutes ces différentes versions ont le même caractère et les mêmes défauts. Je dirai un mot des orateurs de l'Église grecque. C'étaient sans contredit des hommes d'un grand talent : saint Chrysostôme et saint Basile sont les plus célèbres, et le premier est certainement supérieur à tous les autres. Dans le sermon qu'il prononça en faveur d'Eutrope, réfugié auprès de l'autel, et dans celui qu'il prête à Flavien pour fléchir Théodose, il règne un pathétique vrai, une abondance de sentiments nobles, que l'on peut comparer

aux harangues immortelles pour Ligarius et pour Marcellus. Ces deux morceaux de saint Chrysostôme sont certainement des chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne dans les Pères grecs. La critique peut y relever quelques longueurs. La mesure, et non le génie, manque à ces grands orateurs de la chaire ; l'une et l'autre n'ont été réunis que dans Athènes et dans Rome.

CHAPITRE V.

Littérature étrangère.

FRAGMENTS.

Sur une traduction des Poésies d'Ossian, *par M.* Le Tourneur.

Les auteurs de la *Gazette littéraire de l'Europe*, l'un de nos meilleurs recueils de ce genre, sont les premiers qui nous aient fait connaître les poëmes d'Ossian, sous le nom de *Poésies erses*, quoique M. Le Tourneur ne daigne pas même en dire un mot. Ils donnèrent une traduction aussi fidèle qu'élégante de plusieurs morceaux de ces chants des bardes, composés en langue gallique, qui est encore celle des peuples qui habitent les montagnes du nord de l'Écosse, l'ancienne Calédonie, limitrophe des possessions romaines dans la Grande-Bretagne. Les poëmes d'Ossian, le plus célèbre des bardes écossais, ne paraissent pas avoir jamais été écrits d'original; ils se sont conservés de la manière la plus honorable pour tout genre de poëme, c'est à dire, dans la mémoire des hommes : on les chante encore en Écosse, quoique depuis long-temps

il n'y ait plus de bardes ; et c'est sur cette tradition orale que M. Macpherson les a recueillis et les a traduits en anglais. En France, ils ont été traduits sur la version anglaise. C'est un monument curieux, qui sert à faire connaître ce que peut être la poésie chez une nation simple et guerrière. On y remarque une répétition continuelle des mêmes pensées et des mêmes images, toutes empruntées des qualités physiques du climat et du pays ; de fréquentes idées du retour et de l'apparition des ames, idées communes à presque toutes les nations sauvages, et bien plus puissantes sur l'homme de la nature que sur l'homme de la société ; l'expression des sentiments qui tiennent au courage militaire, la générosité, l'amitié, enfin l'amour, tel qu'il est dans l'extrême simplicité des mœurs, ne sachant ni rougir ni se cacher, et susceptible de cet enthousiasme qui conduit à l'héroïsme.

Le traducteur, dans un discours préliminaire, composé en grande partie, comme il le dit lui-même, des dissertations anglaises de M. Macpherson, donne des notions instructives sur les anciens Calédoniens et sur leurs bardes : on y trouve des rapports marqués avec la mythologie des Grecs.

« Les nuages étaient, suivant l'opinion des « Calédoniens, le séjour des ames après le tré- « pas. Ceux qui avaient été vaillants et vertueux

« étaient reçus avec joie dans le *palais aérien de* « *leurs pères* (1); mais les méchants et les bar- « bares étaient exclus de la demeure des héros, et « condamnés à errer sur les vents. Il y avait même « différentes places dans le palais des *nuages*, et « on en obtenait une plus ou moins élevée, à « proportion de son mérite et de sa bravoure; « opinion qui ne contribuait pas peu à exciter « l'émulation des guerriers. L'ame conservait « dans les airs les mêmes goûts, les mêmes pas- « sions qu'elle avait eus pendant sa vie. L'ombre « d'un guerrier conduisait encore des armées « fantastiques, les rangeait en bataille, livrait « des combats dans l'espace. S'il avait aimé la « chasse, il poursuivait des *sangliers de nuages*, « monté sur un *coursier de vapeurs*. En un mot, « le bonheur dont on jouissait dans le palais « aérien était de se livrer éternellement aux « mêmes plaisirs qu'on avait goûtés pendant la « vie... Jamais héros ne pouvait entrer dans le « palais aérien de ses pères si les bardes n'a- « vaient chanté son hymne funèbre... Si on ou- « bliait cette cérémonie, l'ame restait envelop- « pée dans les brouillards du lac *Légo*. »

On retrouve là plusieurs des idées répandues dans le sixième livre de *l'Énéide*, celle des ames condamnées à errer sur les bords du Styx, jus-

---

(1) *N. B.* Les mots marqués en italique le sont aussi dans l'ouvrage, comme des dénominations singulières.

qu'à ce qu'on eût donné la sépulture à leur corps; celle des ombres occupées des mêmes choses qu'elles avaient coutume de faire pendant la vie; idée que ce fou de Scarron a rendue assez plaisamment dans sa parodie burlesque de l'*Énéide* :

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse.

« Quand un Calédonien était sur le point d'exé-
« cuter quelque grande entreprise, les ombres
« de ses pères descendaient de leur nuage pour
« lui en prédire le bon ou le mauvais succès...
« Chaque homme avait son ombre tutélaire, qui
« le servait depuis sa naissance. »

Voilà l'idée des génies protecteurs, qui est de toute antiquité.

« C'était aux esprits que les Calédoniens attri-
« buaient en général la plupart des effets natu-
« rels. L'écho des rochers frappait-il leurs oreil-
« les, c'était l'esprit de la montagne qui se plai-
« sait à répéter les sons qu'il entendait; ce bruit
« sourd et lugubre qui précède la tempête, bien
« connu de ceux qui ont habité un pays de mon-
« tagnes, c'était le rugissement de l'esprit de la
« colline. Si le vent faisait résonner les harpes
« des bardes, ce son était produit par le tact lé-
« ger des ombres, qui prédisaient ainsi la mort
« d'un personnage illustre; et rarement un chef

« ou un roi perdait la vie sans que les harpes des « bardes attachés à sa famille rendissent ce son « prophétique. »

Ces opinions fabuleuses reviennent à tout moment dans les poésies d'Ossian : il y règne une sorte d'imagination mélancolique, dont les illusions paraissent analogues à la nature d'un pays reculé et nébuleux, où les vapeurs des montagnes, le bruit monotone de la mer et les vents sifflant dans les rochers, donnent aux esprits une tristesse habituelle et réfléchissante, en ne donnant aux sens que des impressions lugubres. C'est toujours aux mânes, aux esprits, que s'adressent les héros des poëmes d'Ossian, dans la douleur ou dans la joie. Écoutez Cuchullin après sa défaite.

« Ombre du solitaire Éromla, esprits des hé-« ros qui ne sont plus, soyez désormais les com-« pagnons du Cuchullin, et parlez-lui quelque-« fois dans la grotte où il va chercher sa douleur. « Non, je ne serai plus renommé parmi les guer-« riers célèbres. J'ai brillé comme un rayon de « lumière, mais j'ai passé comme lui : je m'éva-« nouis comme la vapeur que dissipent les vents « du matin, lorsqu'il vient éclairer les collines. « Comul, ne me parle plus d'armes ni de com-« bats; ma gloire est morte. J'exhalerai mes gé-« missements sur les vents, jusqu'à ce que la « trace de mes pas s'efface sur la terre. Et toi, « belle et tendre Bragila, pleure la perte de ma

« renommée, car jamais je ne retournerai vers « toi; je suis vaincu. »

Les sentiments de la nature sont quelquefois exprimés avec une éloquence simple et touchante, surtout lorsque le barde a quelque occasion de faire un retour sur lui-même. Fingal, son père, est le héros de presque tous ses chants, et ce caractère en effet est vraiment héroïque : il joint la générosité envers les vaincus, la pitié envers les faibles, et l'intrépidité dans les périls. Ces vertus morales, réunies aux vertus guerrières, sont célébrées sans cesse dans tous les chants des bardes; et ils n'estiment point la bravoure, si elle n'est accompagnée de la bonté. Ces mœurs, très-différentes de celles des héros d'Homère, sont très-remarquables dans des temps reculés et barbares, et chez un peuple beaucoup plus près de la nature que de la police des grandes sociétés qu'on nomme *États*. Il est d'ailleurs difficile de croire que ces vertus ne fussent pas réellement en honneur chez ces montagnards, puisque leurs bardes les célébraient. Quoi qu'il en soit, voici un morceau où Ossian parle de son père Fingal avec une sensibilité qui ferait honneur au meilleur poëte. Il vient de retracer les regrets de Fingal sur la mort de..., le plus jeune de ses fils. Il ajoute :

« Quelle doit donc être la douleur d'Ossian, depuis que toi-même tu n'es plus, ô mon père! Je « n'entends plus le son de ta voix; mes yeux ne

« peuvent plus te voir. Souvent, dans ma mé-
« lancolie solitaire et sombre, je vais m'asseoir
« auprès de ta tombe, et je me console en la tou-
« chant de mes tremblantes mains. Quelquefois
« je crois encore entendre ta voix; mais ce n'est
« point ta voix, ce n'est que le murmure des
« vents du désert. Il y a long-temps que tu es
« endormi pour toujours, ô Fingal! arbitre su-
« prême des combats. »

Nous citerons encore la chanson que le poëte met dans la bouche de la jeune Colma, lorsqu'elle attend Salgar son amant pendant la nuit. C'est une espèce d'églogue, que l'on peut comparer à celles de Théocrite.

« Il est nuit : je suis délaissée sur cette colline
« où se rassemblent les orages. J'entends gron-
« der les vents dans les flancs de la montagne;
« le torrent, enflé par la pluie, rugit le long du
« rocher. Je ne vois point d'asyle où je puisse me
« mettre à l'abri. Hélas! je suis seule et délaissée.
« Lève-toi, lune, sors du sein des montagnes;
« étoiles de la nuit, paraissez. Quelque lumière
« bienfaisante ne me guidera-t-elle pas vers les
« lieux où est mon amant? Sans doute il se re-
« pose en quelque lieu solitaire des fatigues de
« la chasse, son arc détendu à ses côtés, et ses
« chiens haletants autour de lui. Hélas! il fau-
« dra donc que je passe la nuit, abandonnée sur
« cette colline! Le bruit des vents et des torrents
« redouble encore, et je ne puis entendre la voix

« de mon amant. Pourquoi mon fidèle Salgar « tarde-t-il si long-temps malgré sa promesse? « Voici le rocher, l'arbre et le ruisseau où tu « m'avais promis de revenir avant la nuit. Ah! « mon cher Salgar, où es-tu? Pour toi, j'ai quitté « mon frère; pour toi, j'ai fui mon père: depuis « long-temps nos deux familles sont ennemies. « Mais nous, ô mon cher Salgar! nous ne sommes « pas ennemis. Vents, cessez un instant; tor-« rents, apaisez-vous, afin que je fasse entendre « ma voix à mon amant. Salgar! Salgar! c'est « moi qui t'appelle, Salgar: ici est l'arbre, ici « est le rocher, ici t'attend Colma. Pourquoi « tardes-tu? »

Le contraste des mœurs de ces guerriers calédoniens avec celles des héros d'Homère et de Virgile, que nous avons déja indiqué, nous a frappés, surtout dans le poëme intitulé *Lathmor*, où deux amis, Ossian fils de Fingal, et Gaul fils de Morni, attaquent seuls, pendant la nuit, l'armée de Lathmor. C'est précisément l'histoire d'Euryale et de Nisus; et Ossian et Gaul sont unis de la même amitié qui est représentée avec des couleurs si touchantes dans les deux héros de Virgile. Ce n'est pas que l'on veuille comparer cet admirable épisode, chef-d'œuvre d'imagination, de sensibilité et de poésie, conduit et terminé avec tant d'intérêt, aux chants sans art du barde gallique. Dans ce dernier récit, l'attaque nocturne ne produit rien que du carnage, et l'on

sait combien l'amitié et la tendresse maternelle jouent un rôle pathétique dans le morceau du poëte latin. La ressemblance consiste dans le projet que forment deux guerriers d'attaquer de nuit le camp des ennemis; mais observez la différence. Dans Virgile, ils égorgent tout ce qu'ils trouvent endormi, jusqu'au moment où ils craignent d'être surpris. Voici le récit que fait Ossian lui-même :

« Nous nous élançons à travers les ténèbres de « la nuit. Un torrent tournait autour de l'armée « ennemie, et roulait entre des arbres dont l'écho « répétait son murmure. Nous arrivons sur ses « bords, et nous voyons les ennemis endormis, « leurs feux éteints, leurs gardes éloignés. Je m'ap- « puyais déja sur ma lance pour franchir le tor- « rent, quand Gaul, me prenant par la main, me « parla en héros : Le fils de Fingal veut-il fondre « sur un ennemi qui dort? Veût-il ressembler au « vent furieux qui déracine en secret les jeunes « arbres au milieu de la nuit? Ce n'est pas ainsi « que Fingal a immortalisé son nom; ce n'est « pas pour de tels exploits que la gloire couronne « les cheveux blancs de Morni. Frappe, Ossian, « frappe le bouclier des combats. Que tous ces « ennemis se réveillent, qu'ils viennent attaquer « Gaul. C'est sa première bataille; il veut essayer « la force de son bras. Ce discours me transporta, « et me fit verser des larmes de joie. Oui, fils de « Morni, l'ennemi viendra te combattre en face.

« Ta gloire va s'élever jusqu'aux cieux. Mais ne te « laisse point emporter trop loin, ô mon héros ! « Que les éclairs de ton épée étincellent toujours « près d'Ossian ! Restons unis dans le carnage, et « que nos bras frappent ensemble. Gaul, vois-tu « ce rocher dont les flancs obscurs sont faiblement « éclairés par la lueur des étoiles ? Si nous n'a- « vons pas l'avantage, appuyons-nous contre ce « rocher, et faisons face à l'ennemi. Il craindra « d'approcher de nos lances, car la mort est dans « nos mains. Je frappe trois fois mon bouclier. « L'ennemi tressaille et se lève. Nous nous pré- « cipitons à l'instant. Ils fuient en foule au tra- « vers des bruyères ; ils crurent que c'était Fin- « gal lui-même : la force, le courage, les aban- « donnent, etc. »

Ce n'est pas là la maxime : *Dolus an virtus, quis in hoste requirat?* On ne peut avoir un sentiment plus délicat de la vraie gloire, et il faut avouer que, si l'épisode de Virgile est bien plus intéressant, les héros calédoniens sont bien plus généreux. Observons que cette générosité n'est pas moindre chez leurs ennemis ; car, au point du jour, l'armée de Lathmor se rassemble sur une hauteur, les deux guerriers se retirent, et l'on conseille à Lathmor de descendre de la colline avec les siens, et de fondre sur eux. *Ils ne sont que deux*, répond Lathmor, et il s'avance seul pour défier Ossian au combat. Ce mot est bien beau, et c'est là sans doute du véritable héroïsme.

Tel est le genre de beautés qui caractérise les poésies galliques; mais il ne faut pas en lire plusieurs morceaux de suite. On sent alors tous les défauts d'une composition brute : point d'idées, point de variété, point de transitions; des images faibles et monotones, et point de tableaux. On est fatigué surtout de la répétition fastidieuse des mêmes tournures.

J'ai vu leur chef : je l'ai vu haut comme un rocher de glace. Sa lance ressemble à ce vieux sapin. Son bouclier est aussi grand que la lune au bord de l'horizon. Ses troupes roulaient comme de sombres nuages autour de lui... Ses flancs sont comme l'écume de la mer agitée... La tempête s'arrête sur les noires bruyères, semblable à un brouillard d'automne... Ils sont terribles comme ce flot menaçant qui roule sur la côte... Fingal balaie les guerriers, comme les vents de la tempête dispersent la bruyère... Le bruit des armes plaît à mon oreille; il me plaît comme le bruit du tonnerre avant les douces pluies du printemps... Mes guerriers s'avancent brillants comme le rayon du soleil avant l'orage, etc., etc. Voilà les phrases que l'on trouve accumulées les unes sur les autres à toutes les pages. M. Le Tourneur, qui a retranché de ces ennuyeuses comparaisons, avoue qu'*il en reste encore beaucoup trop pour tout lecteur qui voudra absolument que les montagnes d'Écosse ressemblent à un coteau fleuri de la France, et le siècle d'Ossian au siècle de M. de*

Voltaire. Un tel lecteur serait bien peu sensé ; mais celui qui trouverait qu'il y a *beaucoup trop* de ces comparaisons, uniquement parce qu'elles l'ennuient, aurait-il beaucoup de tort ?

Cette traduction est correcte et élégante, et le style se rapproche autant qu'il est possible de l'original. On pourrait y blâmer quelques inversions forcées, comme celle-ci : *Redoutable était* Fingal dans la force de la jeunesse ; *redoutable est* encore son bras dans la vieillesse.... *Terrible était* l'éclat de son acier. Cela vaut-il mieux que de dire : Fingal était redoutable, l'éclat de son acier était terrible? Le maître de philosophie de M. Jourdain nous apprend que cette dernière façon de parler est la meilleure.

Sur le Paradis perdu *de* Milton.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux ?

Si Boileau était choqué de ce défaut dans le poëme de *la Jérusalem*, où l'enfer ne joue qu'un rôle très-subordonné, et qui d'ailleurs est plein de tant de beautés poétiques de tous les genres, qu'aurait-il donc dit d'un ouvrage dont Satan est le héros, dont le sujet est la guerre de l'enfer contre le ciel, et le projet de séduire le premier homme, pour combattre le Créateur? Sans doute il eût répété ces deux autres vers de *l'Art poétique* :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

En effet, si l'on veut y réfléchir, on verra que cet esprit si judicieux avait rencontré juste sur ce point, comme sur tout le reste, et que le merveilleux de notre religion ne peut pas se substituer heureusement au merveilleux de l'ancienne mythologie. Ce dernier donnait prise à l'imagination et aux sens; l'autre échappe même à la pensée, et ne peut que confondre la raison. Les dieux des Grecs, les dieux d'Homère et de Virgile, étaient sans doute des êtres supérieurs à l'homme, mais qui participaient beaucoup de l'humanité. C'étaient des êtres mixtes, aussi favorables à l'imagination d'un poëte que contraires à la raison de la philosophie. Ils étaient corporels, mais sans les infirmités du corps, et pouvaient, quand ils le voulaient, changer ou dépouiller leur forme extérieure. Ils pouvaient être blessés; mais le dictame était un remède divin et infaillible, réservé pour leurs blessures. Ils se combattaient les uns les autres. Ils pouvaient être vainqueurs ou vaincus. Ils avaient les passions des hommes, et cependant ils étaient toujours prêts à punir le crime et à récompenser la vertu. Chacun d'eux avait une certaine mesure de pouvoir qu'un autre pouvait combattre. Jupiter en avait plus qu'eux tous; mais lui-même était soumis au Destin, c'est-à-dire, à cette fatalité éternelle et in-

vincible dont tous les anciens systèmes nous offrent l'idée, mais dont le principe obscur et indéterminé laissait encore une libre carrière aux fantaisies et aux inventions du poëte. Il est clair qu'en employant de pareils agents, on pouvait en tirer les mêmes intérêts, les mêmes impressions d'espérance et de crainte, d'amour et de haine, que des personnages purement humains. Il y avait alors une communication nécessaire et infiniment heureuse de l'homme à la Divinité. Cette Divinité même n'était pour ainsi dire que le complément et la perfection de la nature humaine. Les hommes y pouvaient aspirer à force de vertus et de grandes actions. Ces demi-dieux étaient les intermédiaires qui rapprochaient la terre de l'Olympe; et cet Olympe même, son ambroisie servie par Hébé, ses foudres portés par un aigle, tout offrait au pinceau du poëte des objets sensibles et pittoresques; et jamais on n'inventera rien de plus favorable à ces formes dramatiques qui doivent animer toute grande poésie.

Les fables mêmes des Orientaux, quoique prodigieusement inférieures à celles des Grecs, ces bons, ces mauvais génies, ces dives, ces péris, pouvaient encore ouvrir une source d'intérêt, parce qu'il y avait une gradation de pouvoir établie entre toutes ces créatures immortelles; que les esprits rebelles à Dieu étaient subordonnés en tout aux esprits célestes; qu'ils étaient entre eux soumis à certaines lois, à certaines

nécessités; et qu'enfin un mage, possesseur du cachet de Salomon, où était empreint le nom de Dieu, pouvait être le maître des uns et des autres. Ces fables n'avaient sans doute ni la variété, ni la richesse, ni le grand sens des fictions et des allégories grecques; mais l'esprit des romanciers, des conteurs et des poëtes pouvait encore se jouer avec elles et en tirer parti, et les contes arabes et persans en sont la preuve.

Il n'en est pas de même du christianisme. Ses merveilles ne sont pas des fables, mais des mystères. Tout y est rigoureusement métaphysique. Dieu est tout, et le reste rien. Si je demandais pourquoi Dieu, qui prévoit la chute de l'homme qu'il vient de créer, permet que le serpent vienne le séduire, on me répondrait, avec saint Paul, *O altitudo!* et l'Être suprême ne doit compte à personne de ses secrets. Il suffit que la révélation nous ordonne de croire. Mais si je n'ai pas le droit d'interroger le théologien, j'ai celui d'interroger le poëte, qui me doit compte de tous les moyens dont il se sert pour m'émouvoir et m'intéresser, et qui n'y peut parvenir, s'il révolte trop ma raison. J'ai le droit de lui dire : Quoi! des anges ont pu combattre contre Dieu, qui, d'une simple opération de sa pensée, pouvait les anéantir! Quoi! le succès du combat a pu être douteux, et il a fallu que le fils de Dieu montât sur son char pour décider la victoire et précipiter Satan! Quoi! des êtres purs et incor-

porels se sont battus avec des armes matérielles, ont déraciné des montagnes, et ont fait tonner l'artillerie des cieux! Quoi! Satan est enchaîné dans les enfers, et cependant il est libre d'en sortir et de venir dans le paradis terrestre; il trompe l'ange chargé de veiller à l'entrée d'Éden, et il échappe à sa vue! Comment voulez-vous que je me prête à toutes ces suppositions contradictoires? Et qu'est-ce que douze chants fondés sur tant d'inconséquences? Qu'est-ce qu'une action dont la scène est dans les espaces imaginaires, et dont les personnages sont la plupart des êtres intellectuels; dont les évènements sont d'inexplicables mystères, et où mon esprit se perd sans cesse dans l'infini sans pouvoir se prendre à rien? La poésie ne doit me peindre que ce que je peux comprendre, admettre ou supposer. Le Dieu des chrétiens est trop grand pour être un personnage poétique. J'aime à voir Jupiter peser dans ses balances d'or le sort des Grecs et des Troyens, d'Achille et d'Hector; mais quand le fils de Dieu tire d'une armoire de l'Empyrée ce grand compas avec lequel il marque la circonférence du monde, cette image, qu'on veut faire grande, ne me paraît que fausse. L'Éternel n'a pas besoin de compas; il mesure avec sa pensée, et le poëte n'a pas compris que, quelque grand que fût le compas, il paraîtrait petit dans les mains du Créateur.

S'il est permis, dans les choses de goût, de dire

librement son avis sans prétendre le donner pour loi, j'avoue que, malgré Addison et Pope, un peu suspects en qualité d'Anglais, et malgré ceux de mes compatriotes qui pensent comme eux, un peu suspects aussi en qualité d'anglomanes, je suis loin de regarder Milton comme un homme à mettre à côté d'un Homère, d'un Virgile, d'un Tasse; je le regarde comme un génie brut et hardi, qui a osé embrasser un plan extraordinaire, et qui, dans un sujet bizarre, a semé des traits d'une sombre énergie, des idées sublimes, et quelques morceaux d'un naturel heureux. Je laisse aux critiques anglais à juger de son style, dont ils blâment la dureté, l'incorrection, et même la barbarie, et qui, selon eux, est très-éloigné de la pureté et de l'élégance où la langue anglaise parvint quelque temps après sous le règne de la reine Anne. Mais la description du conseil des démons et des diverses formes qu'ils prennent, le pont de communication de l'enfer à la terre, et la généalogie de la mort et du péché, tout cela me paraît plus fait pour les crayons de Callot que pour le pinceau de Raphaël. Les longues harangues, les longues conversations, les longs récits, les froids épisodes, tous ces défauts, joints à celui du sujet, font pour moi, du *Paradis perdu*, un ouvrage très-peu intéressant, quoique son auteur ne me paraisse pas un homme vulgaire.

Observons encore une chose, c'est que le peu

de morceaux de ce poëme, consacrés par une juste admiration, sortent de cette sphère métaphysique, et peignent des objets sensibles et rapprochés de nous. Telle est la peinture d'Adam et Ève au moment qui suit leur création, lorsqu'ils éprouvent le premier sentiment de l'existence, et qu'ils jettent le premier regard sur la nature qui les environne. C'était un sujet neuf, un tableau original; il a été parfaitement exécuté par Milton; et cela seul suffirait pour prouver du génie. Mais un morceau n'est pas un poëme, et cet endroit même fait sentir ce qui manque à tout le reste.

Sur les Œuvres complètes *d'*Alexandre Pope, *traduites en français.*

Cette édition l'emporte sur toutes les précédentes par la beauté et la correction, et surtout par l'avantage qu'elle a de contenir en original les ouvrages qui ont fait la réputation de l'auteur : l'*Essai sur la Critique*, et l'*Essai sur l'Homme*, l'*Épitre d'Héloïse à Abélard*, *la Forêt de Windsor, la Boucle de Cheveux enlevée*, *le Temple de la Renommée*, et *la Dunciade*. Il s'en faut de beaucoup que ces trois derniers approchent de la supériorité des précédents. L'*Essai sur la Critique* est un ouvrage d'autant plus étonnant, qu'il fut composé, dit-on, à dix-neuf ans. Jamais la raison et le goût ne furent plus précoces, et

cette composition n'a rien de la jeunesse, que la vigueur et la franchise : d'ailleurs, tout y est mûr et plein de sens. Il a peut-être moins d'agrément que *l'Art poétique* de Boileau, et une méthode moins marquée ; mais on y trouverait plus d'idées. On a prétendu qu'il y avait du désordre : ce reproche nous paraît injuste, et la marche du poëte anglais, sans être aussi clairement tracée que celle de Despréaux, n'est ni moins sûre ni moins rapide. L'abbé Duresnel s'est permis de la changer, de transposer plusieurs morceaux, de partager en quatre livres le poëme anglais, qui n'en a que trois. On ne s'aperçoit pas que Pope ait rien gagné à tous ces changements. La version de l'abbé Duresnel est pure et correcte, mais souvent aussi faible qu'infidèle. Il est fort éloigné de la précision et de l'énergie de son auteur, et sa diction est en général trop prosaïque, quoiqu'on y ait remarqué plusieurs morceaux qui ont du mérite. Il paraît que celui de Pope était surtout un très-grand sens, un excellent esprit ; c'est du moins le mérite qu'il a pour les lecteurs de toutes les nations. Celui d'être le plus élégant des poëtes anglais ne peut être senti que par ses compatriotes ; eux seuls en sont les juges compétents : mais nous ne pouvons pas les en croire lorsqu'ils mettent *la Boucle de Cheveux enlevée* à côté ou même au-dessus du *Lutrin*. Nous sommes fort éloignés de mettre dans ce jugement aucune partialité nationale ; mais nous invoquerons le té-

moignage de tous les lecteurs éclairés; nous les prierons de comparer la fable, les personnages, les tableaux, les épisodes, les détails des deux ouvrages, et peut-être penseront-ils, comme nous, que l'invention n'était pas le talent de Pope, et que, s'il a eu la gloire de lutter à dix-neuf ans contre *l'Art poétique*, il est resté bien au-dessous du *Lutrin*.

Que l'on examine dans cet ouvrage la petitesse du sujet si heureusement vaincue, l'action si bien ordonnée et augmentant toujours d'intérêt, autant que le sujet en est susceptible), du moins pendant les cinq premiers chants car le sixième n'est pas digne des autres), tous les personnages si bien caractérisés, tous les discours si bien soutenus; cet admirable épisode de la Mollesse, ces peintures si variées et si riches, cette excellente plaisanterie, ces comparaisons si bien placées, cette mesure si parfaitement gardée dans le mélange du sérieux et du comique; enfin, cette perfection continue d'un style qui prend tous les tons; et l'on conviendra que *le Lutrin* est un chef-d'œuvre poétique, une de ces créations du grand talent, dans lesquelles il a su faire beaucoup de rien.

Qu'on lise ensuite *la Boucle de Cheveux*, et l'on verra cinq chants absolument dénués d'action, de caractères, de mouvement, d'intérêt, d'idées et de variété. Un baron forme le projet de couper une boucle de cheveux de Bélinde; il

la coupe pendant qu'elle prend du café; voilà tout le fond du poëme : l'on ne vous dit pas même ce que c'était que Bélinde ni le baron; on n'établit aucun rapport entre eux. Il ne se passe rien avant ni après la boucle enlevée, et, en mettant à part le mérite de l'élégance anglaise, dont encore une fois nous ne parlons pas, on ne trouve d'ailleurs que des descriptions monotones, de froides allégories, des plaisanteries tout aussi froides. La fable des *Sylphes*, que Pope a très-visiblement empruntée du *Comte de Gabalis* pour en faire le merveilleux de son poëme, n'y produit rien d'agréable, rien d'intéressant. Un sylphe apparaît en songe à Bélinde, et lui déclare qu'elle est menacée d'un malheur. Il ordonne à d'autres sylphes ses compagnons de veiller sur elle. On s'attend à voir naître quelque chose de cette fiction : point du tout. Le sylphe est coupé en deux par les ciseaux qui coupent les cheveux de Bélinde, et ces deux parties de la substance aérienne se rejoignent aussitôt. Le gnome Umbriel va chercher la Mélancolie, ou la déesse aux vapeurs, pour affliger Bélinde; comme si Bélinde, au moment où elle perd ses cheveux, avait besoin d'une divinité pour s'attrister de sa perte. Survient ensuite une querelle entre Bélinde et Thalestris son amie. La querelle est suivie d'un combat d'hommes et de femmes, dans lequel Bélinde terrasse le baron avec de la fumée de tabac et une aiguille de tête. Elle lui redemande

ses cheveux, mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Le poëte prétend qu'il les a vus monter à la sphère de la lune. On demande ce qu'il y a dans toute cette fable qui puisse offrir de l'agrément, de la gaieté, ou de l'intérêt.

Voyez, au contraire, comme dans *le Lutrin* tous les agents employés par le poëte ont chacun leur objet et leur effet. Voyez la Discorde,

> . . . . .encor toute noire de crimes,
> Sortant des cordeliers pour aller aux minimes,

s'indigner du repos qui règne à la Sainte-Chapelle, et jurer d'y détruire la paix, comme elle a su la détruire ailleurs. Elle apparaît en songe, sous les traits d'un vieux chantre, au prélat, qu'elle anime contre son rival. Et comme l'épisode de la Mollesse est amené! Au moment où les amis du prélat ont, dans la nuit, élevé un lutrin qui doit désespérer le chantre, la Discorde pousse un cri de joie :

> L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
> Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse.

La Nuit vient lui raconter les querelles qui vont s'allumer. La Mollesse en prend occasion de se plaindre de tous les maux que lui fait un roi qui ne la connaît pas.

> . . . . .l'Église du moins m'assurait un asyle.

Par ce seul vers, le poëte rentre aussitôt dans son sujet. Cet art n'est connu que des maîtres.

Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie;
Le carme, le feuillant s'endurcit aux travaux,
Et la règle déja se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle.

Que ces deux derniers vers sont heureux! Elle prie la Nuit de la venger des profanes qui, avec leur lutrin, vont chasser la Mollesse de son dernier asyle.

O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, si tant de fois dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas...

Voilà la Nuit mise en action. C'est elle qui va placer dans le lutrin ce hibou qui épouvante Boirude et ses deux compagnons. Ils fuient; mais la Discorde, sous les traits de Sidrac, vient leur rendre le courage, et les fait rougir de leur puérile frayeur. Ils se raniment, ils mettent la main à l'œuvre,

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

Voilà de la machine poétique, du mouvement, de l'action, de la vie.

Que l'on essaie de comparer la partie d'hombre, et le combat si insipide et si long des piques contre les trèfles, et des cœurs contre les car-

reaux, à ce combat si ingénieux et si finement satirique des chantres et des chanoines qui se jettent à la tête tous les livres de la boutique de Barbin sur les degrés du Palais. Quel modèle de la bonne plaisanterie, et de la satire mise en action et habilement encadrée! et quelle foule de traits piquants!

L'art des plaisanteries de Pope est toujours le même, celui de rapprocher un grand objet et un petit. Bélinde est menacée d'un malheur. « Je ne « sais, dit le sylphe Ariel, si la nymphe doit en- « freindre les lois de Diane, ou si elle doit seu- « lement casser une porcelaine; si son honneur « ou son habit recevra quelques taches; si elle « oubliera de faire ses prières ou d'aller à une « partie de masques; si elle perdra son cœur ou « son collier au bal, ou si enfin la destinée a dé- « terminé qu'il arrive un malheur à son petit « chien. » Peint-il la douleur de Bélinde au moment où ses cheveux lui sont enlevés : « On ne « pousse point au ciel des cris aussi perçants lors- « qu'un mari ou un chien favori rend le dernier « soupir, ou quand une belle porcelaine tombe, « et que ses fragments se réduisent en poudre. »

Ce genre de plaisanterie est froid, surtout lorsqu'il est répété. On en trouve d'une espèce encore plus mauvaise. Chez la déesse aux vapeurs, on aperçoit quantité de transformations et de métamorphoses fantastiques. « Dans le désordre « de leur imagination, les hommes accouchent;

« et les filles, changées en bouteilles, demandent « tout haut des bouchons : »

And maids turn'd bottles, call aloud for corks.

On ne voit point dans Despréaux des traces de ce mauvais goût, et ce n'est pas la gaieté des honnêtes gens.

A l'égard des caractères, qu'est-ce que le baron et Bélinde, et la prude Clarisse, et Talestris, et ce chevalier Plume, et Ariel le sylphe, et Umbriel le gnome? Cherchez dans tous ces personnages une figure dramatique ou une tête pittoresque, et vous n'en trouverez pas une. Voyez au contraire dans Boileau le portrait du prélat qui repose :

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Voyez s'avancer le vieux Sidrac, conseiller du prélat.

Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déja vu quatre âges;
Il sait de tous les temps les différents usages;
Et son rare savoir, de simple marguillier
L'éleva par degrés au rang de chevecier.

Les héros d'Homère sont-ils mieux peints?

Alain tousse et se lève; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

Au mérite des portraits joignez celui des peintures :

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle;
Ses chanoines, vermeils et brillants de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

. . . .

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.

. . . .

. . . Que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître?
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur,
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.

Entrez dans le séjour de la Mollesse :

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour ;
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Lisez la description des vêtements du chantre :

On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

N'est-ce pas ainsi que la poésie anime et embellit tout ?

L'auteur sait la faire descendre avec succès jusqu'aux objets les plus communs :

A ces mots, il saisit un vieil *Infortiat*,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.

La destruction du lutrin n'est pas d'une beauté moins remarquable, à un seul mot près :

Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate, et tombe.

Tel, sur les monts glacés des farouches Gelons,
Tombe un chêne battu des *voisins* aquilons;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

Quoi de plus commun, et qui semble prêter moins aux couleurs poétiques, que d'allumer une chandelle avec une pierre à fusil et un briquet? Le talent saura encore ennoblir ces détails si familiers.

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
Montre à l'aide du souffre une cire allumée.

Et des jeunes gens qui s'occupent à rajeunir des lieux communs sur le soleil et sur la lune, prétendent, dit-on, créer la poésie descriptive, créer une langue inconnue à Despréaux et à Racine! Avant de prétendre à en faire une, qu'ils étudient encore celle de leurs maîtres.

On s'est étendu volontiers sur cet excellent ouvrage, parce que c'est un de ceux qui font le plus d'honneur à notre littérature, un de ceux où la perfection de notre poésie a été portée le plus loin : ou peut même dire qu'il n'a point eu de modèle; car qu'est-ce, en comparaison du *Lutrin*, que *le Combat des Rats et des Grenouilles*, et *le Seau enlevé* de Tassoni? Si Boileau a montré dans ses autres écrits une raison supérieure, ici il s'est montré grand poëte.

On n'a point remis sous les yeux du lecteur ce beau morceau de la Mollesse, parce qu'il est trop connu. Il y en a un dans *la Boucle de Cheveux* qui est le meilleur de l'ouvrage, et qu'on peut mettre en parallèle avec l'épisode du *Lutrin,* d'autant plus aisément, que nous avons deux traductions des vers anglais, une de Voltaire, et l'autre de M. Marmontel. Ce dernier s'est amusé, dans sa jeunesse, à traduire *la Boucle de Cheveux*. C'est là qu'on trouve ce vers heureux sur les montres à répétition :

Et la montre répond au doigt qu'elle repousse.

Ce qui rappelle celui de l'Anti-Lucrèce :

. . . . .*digitoque premens interrogat horam.*

L'endroit dont il s'agit est celui où le poëte conduit Umbriel chez la Mélancolie ou la déesse aux vapeurs. Voici la version de M. Marmontel :

Aussitôt Umbriel, gnome ennemi du jour,
De la nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue,
Dans ce lieu souterrain le gnome s'insinue.
Jamais on n'y sentit le zéphyr caressant;
Mais du vent du midi le souffle assoupissant
Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure
Les regards du soleil n'ont jamais pénétré.
C'est là que sur un lit, aux Soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, triste, pâle, rêveuse,

Repose mollement la déesse quinteuse.
La Douleur la retient attachée au duvet,
Et la sombre Migraine assiége son chevet.
Aux côtés de son lit paraissent deux vestales :
Leurs traits sont différents, leurs dignités égales.
L'une vieille sibylle, au teint noir et plombé,
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé ;
C'est la Malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides ;
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le ciel ;
Et, flattant avec art le mérite modeste,
A ses embrassements mêle un poison funeste.
L'autre, jeune beauté, c'est l'Affectation,
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Roule un œil languissant, et se pâme avec grace.

M. de Voltaire a donné une imitation très libre de ce même morceau, qu'il a embelli :

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde
Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes aquilons y sifflent alentour,
Et le souffle malsain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause,

N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens l'Évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
C'est l'Affectation, qui grasseie en parlant,
Écoute sans entendre, et lorgne en regardant;
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,
De cent maux différents prétend qu'elle est la proie;
Et, pleine de santé sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse et se pâme avec art.

On cite une lettre de M. de Voltaire où il met *la Boucle de Cheveux* au-dessus du *Lutrin*, et prodigue les plus grands éloges au poëme anglais. En respectant, comme on le doit, l'autorité de ce grand homme, on peut répondre qu'il vivait alors en Angleterre, qu'il voyait Pope; que l'on peut fort bien, dans une lettre, mettre de la politesse et de la complaisance, plutôt qu'un jugement exact et réfléchi; qu'enfin, dans les *Lettres sur les Anglais*, dont nous venons de tirer cette traduction d'un passage de *la Boucle de Cheveux*, il ne donna pas le moindre éloge à cet ouvrage, et réserva toutes ses louanges pour l'*Essai sur l'Homme*, dont il a toujours fait le plus grand cas.

Cet admirable poëme est en effet le chef-d'œu-

vre de son auteur, et le fondement de sa grande réputation : il n'a eu, à proprement parler, aucun modèle chez les anciens ni chez les modernes; car quel rapport de la mauvaise physique d'Épicure mise en vers par Lucrèce, et ornée de quelques beaux morceaux de poésie descriptive; quel rapport entre cet amas d'erreurs, quelquefois brillantes, et un ouvrage tel que celui de Pope, où la philosophie la plus sublime a pris le langage de la plus belle poésie? On objecterait en vain que l'optimisme n'est qu'une hypothèse comme tant d'autres; c'est du moins la plus belle solution du grand problême de la nature humaine (la révolution mise à part); c'est une idée très-élevée, que Pope a embellie des couleurs de l'imagination; c'est là surtout qu'est empreint le caractère de son style, qui consiste dans une marche rapide d'idées pressées les unes sur les autres sans se confondre, et dans une heureuse énergie d'expression, qui ne va jamais jusqu'à la recherche et à l'enflure.

Les deux meilleures productions de l'auteur, après l'*Essai sur l'Homme*, sont l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, chef-d'œuvre de sentiment et de goût, si heureusement transporté dans notre langue par feu M. Colardeau, et le poëme qui a pour titre *la Forêt de Windsor*, où l'on trouve de très-beaux morceaux de poésie pittoresque.

Nous ne parlerons point des pastorales et de quelques ouvrages de jeunesse, tels, par exemple,

que *le Temple de la Renommée*, qui pèche par une fiction mal inventée, par l'abondance de lieux communs, et, ce qui est assez rare dans Pope, par la fausseté des idées.

A l'égard de *la Dunciade*, c'est un ouvrage tellement anglais, si rempli d'allusions satiriques perdues pour nous, et de personnages qui nous sont absolument étrangers, qu'il nous serait difficile d'asseoir un jugement sur le mérite intrinsèque de cette production. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'un poëme de quatre chants fort longs, dont le fond n'est autre chose que l'allégorie et la satire, est nécessairement un peu froid. *La Dunciade française*, qui est écrite avec élégance, et qui offre même des morceaux plaisants et des vers heureux, servirait encore à prouver ce principe. Il est trop difficile d'attacher et de plaire long-temps en faisant revenir sans cesse les mêmes noms avec le même accompagnement d'injures et de sarcasmes. Le plaisir de la malignité s'use très-vite chez le lecteur; et la satire, pour avoir un succès constant, ne doit guère être qu'épisodique : son effet dépend surtout du cadre où elle est enfermée, et des bornes où elle est circonscrite; et c'est pour cela que *le Pauvre Diable* est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre.

Les *Mémoires de Martin Scribler* et l'*Art de ramper en poésie* sont des plaisanteries dans le goût de Swift : l'une, sur la manie des antiquaires et le pédantisme des érudits; l'autre, sur les dé-

fauts de style, qui étaient le plus à la mode chez les écrivains. Pope y tourne en ridicule l'extravagant abus des figures, qui en tout temps et en tous lieux ont été pour les sots et les ignorants la véritable poésie et la véritable éloquence. Aussi, en lisant le chapitre des figures, dans Pope, on croirait qu'il a pris dans plusieurs de nos auteurs tout le galimatias qualifié de sublime par les aristarques du jour.

L'ouvrage qui fit la fortune de Pope, et dont l'Angleterre lui a su le plus de gré, est sa traduction d'Homère, qui passe pour la plus belle qu'on ait faite en vers dans les langues modernes. Un homme tel que Pope n'a pas dédaigné d'être traducteur, parce qu'il savait qu'il faut du génie pour traduire le génie, et que, transporter des monuments anciens dans sa langue, c'est en élever un à sa propre gloire. Et nous avons vu de jeunes auteurs qui croyaient s'abaisser en traduisant! Tel est de nos jours le délire de l'amour-propre poétique.

Au reste, Pope eut le sort de tous les génies supérieurs : il fut constamment en butte aux clameurs insolentes et calomnieuses de la populace littéraire, et honoré par tout ce que l'Angleterre avait de plus illustre en tout genre.

Sur un ouvrage intitulé : La Vie de NICOLO FRANCO, *poëte satirique italien, ou* les dangers de la Satire.

« Quand la *Vie de Nicolo Franco* ne servirait « qu'à faire rentrer en eux-mêmes ces écrivains « satiriques qui, pour faire rire pendant quelques « instants leurs compatriotes, s'exposent à ré- « pandre long-temps des larmes amères, et se dé- « vouent à la haine et au mépris du public, je « ne regretterais pas mon travail. »

C'est ainsi que s'explique l'auteur dans sa préface, sans nous apprendre d'ailleurs sur quels mémoires il a composé la *Vie de Nicolo*, et si c'est une traduction ou un ouvrage original. Sur ce qu'on vient de lire, on s'imagine d'abord que Nicolo était un de ces malheureux qui n'ont précisément que ce qu'il faut d'esprit pour être méchants, c'est-à-dire, le moins possible, et qui, dépourvus de tout mérite, s'efforcent, par la satire, de consoler du mérite d'autrui, et leur propre impuissance, et la malignité des hommes. On est bien étonné ensuite, en lisant cette histoire, de voir un homme, non-seulement plein de talents, mais encore de vertus, tirant sa famille de l'indigence, s'élevant par son seul mérite, remplissant avec distinction des places utiles et honorables, passant sa vie dans les travaux littéraires, mais souvent exposé à des disgraces qu'on ne peut attribuer qu'à la noblesse et à la

franchise d'un caractère honnête, et enfin opprimé indignement par une cabale puissante. Je ne vois pas ce qu'il y a de commun entre cet homme et les Arétins subalternes dont parle l'auteur dans sa préface; et apparemment il est de la destinée de Nicolo d'éprouver l'injustice après sa mort comme pendant sa vie.

Il était né dans le royaume de Naples : il fit d'excellentes études, et, s'étant distingué de bonne heure, il obtint la place de secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du comte de Villaforte. Il fut connu de Clément VII, qui sentit son mérite, et lui fit un accueil honorable. Une querelle qu'il eut à table avec un grand seigneur de Rome l'obligea à sortir de cette ville, et lui fit perdre sa place ; mais il serait difficile de lui reprocher aucun tort dans cette occasion. Il dînait chez le comte de Marni, parent de Paul III, et homme fort borné et fort ignorant, mais qui, comme tant d'autres, avait la prétention de paraître lettré. Voici ce qui se passa, suivant l'auteur de la *Vie de Nicolo*.

« En sortant de table, le comte de Marni de-
« manda à ses convives s'ils n'étaient pas aussi
« étonnés que lui des louanges excessives qu'on
« donnait à l'Arioste. Non, monseigneur, dit sur-
« le-champ Nicolo; personne n'en doit être sur-
« pris : on ne peut trop louer et trop admirer un
« aussi grand poëte. — Il faut être fou, à mon
« avis, pour vanter un ouvrage rempli d'autant

« de folies que le sien. — Permettez-moi de vous « demander, monseigneur, si vous l'avez lu. — « Non, j'ai bien autre chose à faire; mais je m'en « suis fait rendre compte par des gens de mé-« rite. — Monseigneur, il me semble que, pour « juger des poëtes, il faut les lire soi-même, et ne « pas s'en faire rendre compte, comme s'il était « question d'un mémoire ou d'un placet. Les gens « de mérite dont vous parlez peuvent être très-« savants d'ailleurs; mais ils n'entendent rien en « poésie, s'ils n'admirent pas un poëte qui, après « Virgile, a fait le plus d'honneur à l'Italie, et qui « dans plusieurs parties de son poëme, est rival « d'Homère. — Vous avez un ton bien décisif « pour un jeune homme. A quel propos nous « citez-vous Homère, qui était un historien, tan-« dis que nous parlons des poëtes? — Comment! « monseigneur, suivant vous, Homère était his-« torien? — Oui, sans doute. N'est-ce pas lui qui « a écrit les guerres d'Alexandre? J'en prends à « témoin ces messieurs. Tous lui dirent qu'il se « trompait, qu'Homère vivait long-temps avant « Alexandre, et qu'il était le poëte le plus célè-« bre de l'antiquité. Le comte fut honteux d'une « erreur aussi grossière, et prit de l'humeur con-« tre Nicolo. Quoi qu'il en soit, lui dit-il, vous « n'êtes qu'un fat et un étourdi, de décider à vo-« tre âge sur de pareilles matières. — J'aimerais « encore mieux, monseigneur, être un fat et un « étourdi qu'un ignorant. — Comment! je crois

« que vous osez me traiter d'ignorant ! Sortez « d'ici, et ne vous présentez de votre vie à mes « yeux. — Très-volontiers, monseigneur. »

Qui croirait, après une telle narration, que l'auteur déclame beaucoup contre Nicolo, et lui reproche de *s'être oublié?* Si cette aventure, ainsi que tout le reste de la vie de Nicolo, n'est qu'une pure fiction, comme cela pourrait bien être, rien n'est plus mal imaginé, soit que l'auteur ait voulu donner un ridicule aux grands seigneurs, ou une leçon aux subalternes. Il n'y a point de seigneur assez mal élevé pour joindre tant de grossièreté à tant d'ignorance; il n'y a point de secrétaire d'ambassade qui dût souffrir une insulte si gratuite; et, sans être secrétaire d'ambassade, il n'y a pas d'homme bien né qui ne se crût en droit de la repousser. L'auteur paraît avoir écrit comme si nous étions encore sous le gouvernement féodal.

Nicolo va à Milan. On lui donne une chaire de rhétorique, et il professe pendant douze ans avec le plus grand succès. Malheureusement les magistrats qui lui avaient conféré cette place furent remplacés par d'autres, qui ne sentaient pas autant qu'eux le prix des talents. Le portrait qu'en fait l'auteur est remarquable. « Ils s'étaient enri« chis dans le commerce, et n'avaient acheté « leurs magistratures que dans l'espérance d'en « tirer encore de l'argent. Fiers de leur dignité « et des honneurs qui y étaient attachés, ils

« croyaient ne devoir céder le pas qu'au gouver-
« neur et à l'archevêque. Ils se regardaient comme
« les supérieurs de tous les autres habitants de
« la ville : pour s'en faire respecter, ils affectaient
« un air imposant, marchaient dans les céré-
« monies publiques la tête haute, répondaient
« souvent avec dureté aux prières qu'on leur fai-
« sait, et prétendaient qu'on prît pour de la di-
« gnité ce qui n'était en eux que hauteur et bouf-
« fissure. »

Ces tyrans bourgeois souffraient avec peine la considération dont jouissait Nicolo; ils lui donnèrent des dégoûts. Il quitta sa chaire, et revint à Rome. Ce fut là que cet homme, qu'on nous donne pour un satirique de profession, composa, pour la première fois, des satires. *Il attaqua les vices qui dominaient dans la ville*, dit l'auteur de sa vie, *et les démasqua avec une hardiesse incomparable. Il traça quelques portraits si ressemblants, qu'il était impossible de s'y méprendre*. En ce cas, il exerça la censure légitime et courageuse confiée au talent. Il fit ce qu'a fait l'auteur du *Tartufe*. Mais qu'arriva-t-il? Il n'avait pas pour juge et pour protecteur un Louis XIV. Quelques grands, qui se crurent désignés dans ses satires, parce que apparemment ils s'y reconnaissaient, eurent assez de crédit pour le faire mettre en prison. On lui fit son procès; il fut condamné à être pendu. Il ne le fut pourtant qu'en effigie, parce qu'un ami le fit sauver;

mais il alla mourir de chagrin dans sa patrie. Tel est l'homme que l'on nous représente comme le maître et le modèle des satiriques de nos jours. *Mais, quoiqu'il ait été pendu en effigie, on leur fait bien de l'honneur.*

Sur un Roman traduit de l'allemand, intitulé :
Les Passions du jeune Werther.

Cet ouvrage est précédé d'une lettre sur la littérature allemande, qui peut être regardée comme une sorte de discours préliminaire. L'auteur de cette dissertation, qui n'est désigné que par des lettres initiales (M. le C. D. S.), écrit en homme instruit, mais il montre un peu de partialité pour les Allemands. Il se plaint que leur littérature n'est pas assez estimée en France, parce qu'elle n'y est pas assez connue. Il est vrai que leur langue n'y est pas, à beaucoup près, aussi familière aux gens de lettres que l'anglais et l'italien ; ce qui suffirait seul pour prouver qu'ils n'ont pas un aussi grand nombre de bons ouvrages faits pour exciter la curiosité, et dédommager du travail toujours pénible et désagréable qu'exige l'étude des éléments d'une langue. Ce sont les bons ouvrages, comme on sait, qui font fleurir un idiome et le répandent chez les étrangers, et surtout les ouvrages d'imagination, de poésie, d'agrément et de philosophie. Les sciences et l'érudition sont toujours à la

portée d'un petit nombre d'hommes, et c'est jusqu'ici le genre d'écrits dans lequel les Allemands se sont le plus distingués Dans les productions de goût et de génie, ils sont venus les derniers. L'italien a dû se répandre dès longtemps dans l'Europe: c'était la langue des restaurateurs des lettres, celle du Tasse, de l'Arioste, de Boccace, de Guichardin. L'anglais s'est introduit parmi nous avec le goût de la philosophie, qui commençait à naître; et nous avons connu Bacon, Locke, Addison, Schaftesbury, avant de lire Pope et Milton. On sait avec quelle rapidité les conquêtes, le nom, la gloire de Louis XIV, et les chefs-d'œuvre de son siècle, établirent le règne de notre langue dans le monde lettré. Quant aux Allemands, il n'y a guère plus de vingt ans que les Haller, les Lessing, les Kleist, les Gessner, surtout ce dernier, ont enfin attiré les regards des autres peuples sur les progrès de la littérature germanique, et ont appris à la renommée que le champ de la poésie et de l'imagination s'était aussi ouvert pour eux. Il ne faut pas se plaindre si leurs titres, encore si récents, ne donnent pas encore à leur langue autant d'éclat et d'autorité qu'à celles qui ont répandu la lumière sur les siècles précédents; et, loin de nous rien reprocher à cet égard, on pourrait prouver au contraire que nous avons contribué beaucoup, et plus qu'aucune autre nation, au succès des bons livres qu'a produits l'Allemagne. Ce

sont les Français qui ont fait la fortune du poëme d'*Abel* et des *Idylles* de Gessner. Notre langue étant beaucoup plus connue que la langue allemande, ces ouvrages ont été plus généralement lus dans la traduction que dans l'original. Qui d'ailleurs leur a rendu plus de justice que nous? Qui a donné plus d'éloges au génie de Klopstock, à l'esprit et au goût de Wieland, aux fables de Gellert et de Lessing? Il est vrai que nous avons reproché aux Allemands une prolixité de style, une surabondance de détails minutieux, qui produit la monotonie et prouve le défaut d'invention. Leurs descriptions éternelles sont un peu ennuyeuses. Ils ont l'air de croire que, pour attacher l'attention, il suffit de peindre tout ce qu'on rencontre. Non, il faut choisir un sujet, et faire un tableau. Le roman de M. Goëthe a les défauts et les beautés des écrivains de sa nation. On fait le plus grand éloge de l'auteur et de l'ouvrage dans la lettre de M. le C. D. S. On assure que toutes les productions de cet écrivain ont le plus grand succès dans son pays, et que c'est, après Klopstock, le plus grand génie de l'Allemagne. On prétend aussi que le sujet de son roman n'est point une fiction, mais un fait arrivé réellement, et dont même on nomme les acteurs. Rien n'est plus simple que ce sujet; C'est un jeune homme qui devient amoureux d'une jeune personne vertueuse, promise à un autre homme. Il lui in-

spire un goût très-vif, qu'elle se cache à elle-même, comme il dissimule de son côté la passion qu'il ressent. Il s'éloigne cependant, pour ne pas voir le mariage qui se prépare. Il voyage quelque temps, et revient chez les deux époux, précisément comme Saint-Preux chez madame de Volmar. Il vit quelque temps dans la plus grande union avec le mari et la femme; mais insensiblement celle-ci est moins contente de son époux, et celui-ci commence à voir de mauvais œil les visites du jeune Werther; c'est le nom du héros de ce roman. La tristesse et la contrainte règnent entre ces trois personnages. Werther tombe dans cette mélancolie qui est le calmant des grandes douleurs, mais l'aliment dangereux des grandes passions. Il se dégoûte de la vie, et finit par se tuer avec un pistolet qu'il a emprunté à son rival, et qui a été donné des mains de sa maîtresse.

L'intérêt de ce roman ne peut consister, comme on le voit, que dans le développement d'une passion malheureuse, puisque d'ailleurs il est absolument dénué de situations et d'évènements. Il est en forme de lettres. Ces lettres parlent de tout, et la passion y tient peu de place. Le style d'ailleurs en est vague et décousu. Il y a quelques traits de vérité perdus dans une multitude de détails indifférents et froids. Il n'y a d'attachant que le moment du suicide, et quelques

morceaux des dernières lettres que Werther écrit à sa maîtresse avant de se donner la mort.

Sur les Lettres originales, *écrites du donjon de Vincennes.*

Mirabeau a été vraiment l'homme de la révolution. Il était né avec une ame ardente et forte, un génie puissant et flexible, une vivacité d'imagination qui ne nuisait en rien à la justesse des idées, un penchant effréné pour le plaisir, joint à la plus grande facilité pour le travail, et un tempérament robuste, capable de suffire en même temps au travail et au plaisir, une activité de pensée qui semblait dévorer tous les objets, et une promptitude de mémoire qui les embrassait tous.

Né d'un père qui avait de l'esprit et des connaissances, son éducation fut soignée comme elle pouvait l'être alors; mais des hommes tels que lui font toujours la leur, et son caractère et les circonstances lui procurèrent bientôt la plus rude, mais aussi la plus instructive de toutes, celle du malheur. Son premier ennemi fut son père. Écrivain, législateur et homme à système, il avait jeté quelques idées utiles sur l'économie rurale et sur l'impôt, dans de gros ouvrages remplis d'ailleurs du plus ridicule fatras : fier comme gentilhomme, et vain comme auteur, il s'enorgueillissait d'être un des chefs de la secte économiste,

conjointement avec Quesnay, Turgot, Dupont, Roubaud, qui avaient infiniment plus de principes et de méthode que lui, et qui écrivaient beaucoup mieux. Entêté et inconséquent comme tous les gens médiocres, il détériorait systématiquement ses terres en se flattant d'enrichir l'état par sa théorie, et tyrannisait sa famille en prêchant la liberté politique; unissant, par un mélange assez commun, tous les préjugés de la féodalité, qui étaient dans son cœur, avec tout l'étalage des maximes philosophiques, qui n'étaient que sous sa plume. Cet homme, impérieux et bizarre, aperçut bien vite dans la jeunesse de son fils, et dans le premier développement de ses facultés, un esprit d'indépendance dont il fut blessé, et une supériorité de talent qui menaçait sa vanité. Il fut jaloux, il le fut à l'excès, et devint un vrai tyran, en refusant à son fils l'honnête nécessaire, en le mariant contre son gré, en traitant avec une sévérité outrée des erreurs de jeunesse, en lui montrant sans cesse la rigueur d'un juge, l'autorité d'un père, et la sombre défiance d'un ennemi; enfin, en lui fermant absolument son ame, il révolta celle d'un jeune homme fier et sensible, qui avait la connaissance raisonnée de ses droits, et déja le premier sentiment de ses forces. Au lieu de prendre les arrangements convenables qu'une grande richesse mettait à sa disposition pour payer les dettes de son fils, il parut désirer en secret d'enchaîner le

génie de ce jeune homme par des embarras de fortune; et sa conduite dans la malheureuse aventure de madame de Monnier fait juger qu'il ne vit dans une faute très-excusable qu'une occasion de le perdre à jamais, et de l'ensevelir dans la nuit des cachots, ou de le forcer à s'expatrier. On voit clairement qu'il ne lui pardonnait pas d'apprécier le mérite de son père, et de sentir le sien. Il s'arma contre lui du despotisme ministériel, sous prétexte de le dérober à la vengeance des lois, et c'était la sienne propre qu'il satisfaisait, puisqu'il est prouvé que, même suivant les lois de ce temps-là, toutes vicieuses qu'elles étaient, Mirabeau ne pouvait jamais être condamné. L'évasion de madame de Monnier avait été volontaire; elle avait vingt-quatre ans, elle était mariée depuis six : il n'avait point été compagnon de sa fuite; il n'y avait donc ni séduction ni rapt. Il l'avait rejointe depuis, il est vrai; mais cela prouvait seulement qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre. L'action en adultère n'eut jamais lieu, et ne pouvait être intentée, parce qu'il n'y avait aucune preuve possible. Il n'y avait donc, encore une fois, d'autre crime que l'amour, très-excusable au moral, et nul dans les tribunaux.

Tout ce que je viens d'exposer est constaté par des témoignages irrécusables dans les *Lettres de Mirabeau;* il est impossible d'en suspecter l'authenticité et la véracité. Par un hasard singulier, c'est entre les mains des agents du pouvoir absolu

que ces lettres étaient en dépôt; et, par un autre hasard non moins remarquable, c'était un lieutenant de police qui avait porté l'indulgence jusqu'à se rendre l'intermédiaire de la correspondance des deux amants emprisonnés. Tous les faits qu'il allègue en réclamant justice ne sauraient être révoqués en doute, puisque de la vérité de ces faits il fait dépendre sa liberté et son honneur, et qu'il s'adresse à ceux qui étaient à portée de vérifier tout, et qui étaient les maîtres de son sort.

Ces *Lettres* ont donc un avantage précieux, celui de jeter le plus grand jour sur le caractère d'un homme fameux, qu'on a eu tant d'intérêt à calomnier; elles sont une réponse péremptoire à tant d'accusations, aussi absurdes qu'infames, dont on a voulu le noircir au moment où, pour se venger de la gloire et des triomphes de l'homme public, on a eu recours à la ressource commune d'attaquer l'homme privé. Ces *Lettres* sont, pour la mémoire de Mirabeau, une égide terrible, sur laquelle il a gravé les titres irréfragables qu'il présente au jugement de la postérité; titres d'autant plus sûrs, qu'ils n'étaient pas destinés pour elle. Ce ne sont point ici des *mémoires* écrits pour le public, ni même des *confessions*, où l'on peut toujours se montrer tel que l'on consent à être vu, mettre d'autant plus d'artifice qu'on sait mieux prendre l'air de la vérité, et se faire valoir d'autant mieux, qu'on a plus l'air de s'ac-

cuser : non, rien de tout cela. Ces *Lettres*, écrites dans un cachot à une maîtresse, et passant par les mains d'un juge, ne devaient jamais être vues par d'autres; et sans le hasard de la révolution, il est probable qu'elles n'eussent jamais vu le jour. Amant et malheureux, il ne pouvait avoir d'autre consolation, d'autre besoin que de s'épancher avec celle qu'il aimait; accusé, il se perdait, s'il eût essayé un moment d'en imposer aux arbitres de sa destinée. Il ne put donc tromper ni sur les sentiments ni sur les faits; et, sous l'un et l'autre rapport, il y a de quoi justifier et même honorer sa mémoire.

Il est impossible à quiconque lira ces *Lettres* sans prévention de croire que l'homme qui écrivait ainsi dans le donjon de Vincennes ait pu être un méchant, un lâche, un pervers. Ceux qui faisaient consister le courage dans ce qu'on appelait si ridiculement les *affaires d'honneur* verront que cet homme qu'on traitait de *poltron*, parce que, étant législateur, il ne voulait pas descendre à n'être qu'un spadassin, avait eu, dans sa jeunesse, deux de ces affaires-là; qu'il s'était battu une fois; qu'une autre fois il avait souffleté son adversaire qui refusait de se battre, et que, pour ces deux affaires, il subit une première détention. Mais un courage bien autrement admirable, c'est celui d'écrire, sous les verrous de Vincennes, à des ministres absolus, à des grands, du style et du ton d'un homme libre; de déve-

lopper, avec autant d'énergie que de justesse, tous les principes du droit naturel, en parlant à des hommes qui ne connaissaient que le droit du plus fort; de répandre sur un papier, souvent trempé des larmes de l'infortune, tout le feu d'une ame embrasée du saint amour de la liberté. C'est là surtout ce qui annonçait dans le Mirabeau de Vincennes le Mirabeau de l'Assemblée nationale; c'est là qu'on voit tout ce qu'il devait être un jour; c'est là qu'il semble lui-même le pressentir de loin, et entrevoir la révolution dans l'avenir. Combien, en effet, a dû être grand dans la tribune de la liberté celui qui était si ferme, si hardi, si imposant, sous les chaînes de la tyrannie! Mais aussi ce sont ces mêmes chaînes qui l'ont fait ce que nous l'avons vu; et c'est toujours le despotisme qui forme, sans y penser, ceux qui doivent le détruire; c'est lui qui prend soin de tremper les armes dont il sera frappé.

Cette persécution si longue et si atroce, exercée contre Mirabeau, en comprimant le ressort d'une ame forte, devait lui donner une impulsion formidable, puisqu'elle ne le brisait pas. Dans ces *Lettres*, qui le rendront aussi intéressant aux yeux de la postérité que son père y paraîtra petit et odieux, ses forces morales se développèrent sous tous les rapports imaginables. Il trace déja toute la théorie du gouvernement légal; il rassemble des résultats lumineux de ses lectures et de ses réflexions sur toutes les parties de l'éco-

nomie politique, sur les sciences, sur les arts, sur les objets de littérature et de goût. Son talent pour écrire sur toutes les matières brille de tout son éclat dans des lettres minutées avec la plus grande rapidité, qui offrent, parmi quelques négligences de diction et quelques fautes de goût, une foule de beautés de toute espèce : comme ouvrage de sentiment, c'est le seul qui puisse être comparé, pour la vraie chaleur et la vraie sensibilité, aux plus belles lettres de la *Julie* de Rousseau; et pourtant quelle disproportion dans le sujet, la situation et les moyens! Rousseau avait à sa disposition tous ceux d'un romancier qui arrange sa fable, la gradation, le nœud, les incidents, les épisodes, le dénoûment; joignez-y l'œil du public ouvert sur l'ouvrage, et celui de l'auteur ouvert sur le public. Mirabeau, au contraire, dans la solitude d'une prison, dans le désespoir, dans l'abandon, et dans l'incertitude, plus cruelle encore, écrit, durant quatre années, toujours dans la même situation, n'ayant jamais que le même cri, la liberté et sa maîtresse; et on lit ces quatre gros volumes de *Lettres*, où il n'y a pas un évènement, avec autant de plaisir et d'intérêt que le roman le mieux fait et le plus touchant. Jamais on n'a mieux fait voir qu'il y a dans l'amour un charme qui n'est qu'à lui; c'est de n'avoir jamais qu'une même chose à dire, et de la dire toujours sans s'épuiser, ni se lasser jamais, et même sans lasser les autres, quand il

a l'éloquence qui lui est propre. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici des amants vulgaires; on sait qu'ordinairement rien n'est si insipide pour un tiers que leurs conversations et leurs lettres: il n'en est pas de même de l'homme supérieur; comme il porte son génie dans ses passions, il montre l'étendue de l'un en révélant tous les secrets des autres, et les rend d'un intérêt général.

Mais ces mêmes *Lettres*, qui parlent si bien au cœur, qu'on dirait que l'auteur n'a été occupé qu'à sentir et à aimer, parlent en même temps à la raison, de manière qu'il semble qu'il n'ait été occupé qu'à penser. Vous rencontrez à tout moment des vérités fortement énoncées, des expressions de génie, des traits de passion, des raisonnements vigoureux, des aperçus vastes, des réflexions fines ou profondes: une lettre apologétique qu'il adresse à son père, un examen des principes contenus dans ses écrits et mis en opposition avec sa conduite, un mémoire en forme contre lui, envoyé au lieutenant de police, sont autant de chefs-d'œuvre en leur genre, et réunissent une dialectique victorieuse, une ironie amère et une élégance noble, sans jamais passer la mesure en rien.

Quoique la situation de l'auteur ne change pas, cependant le ton de sa correspondance est plus varié qu'on ne pourrait l'imaginer, et l'état de son ame semble différent, au point de passer d'un extrême à l'autre, quoiqu'il n'y eût en effet d'autre

variation dans son sort que le plus ou moins d'espérance de liberté. C'est que véritablement les degrés de l'espérance sont les seuls évènements de la vie d'un prisonnier, mais des évènements très-considérables : aussi Mirabeau paraît tantôt dans la plus déchirante douleur, dans le plus violent désespoir, dans le plus sinistre abattement, tantôt dans la sérénité et dans le calme, dans les jouissances d'un bonheur prochain, dans toute la liberté d'esprit qu'il aurait eue dans le monde, souvent même dans la gaieté et le plus folâtre enjouement. Cette dernière disposition ne se montre guère, il est vrai, que lorsqu'il a l'assurance très-prochaine de son élargissement. Il menace quelquefois, dans le cours de sa détention, de se donner la mort, et il paraît alors de bonne foi; mais il ne l'aurait sûrement pas fait tant que sa maîtresse aurait vécu et l'aurait aimé : tant qu'on s'aime et qu'on espère de se revoir, on ne se résout point à mourir. Comme le bien tient de près au mal dans les choses humaines! Mirabeau se désole, dans sa prison, d'être séparé d'une maîtresse; il semble que ce soit là son plus grand malheur, et c'était réellement celui qui lui faisait supporter tous les autres; sans ce soutien, une ame aussi fière et aussi ardente que la sienne aurait pu se jeter dans le désespoir : mais le plus grand tourment de la captivité est d'être seul, et avec l'amour on est toujours deux, même séparé l'un de l'autre; et

voilà pourquoi l'on ne se tue point, quoi qu'il arrive. L'amour vous charge de deux existences; vous ne pouvez disposer de l'une sans attenter à l'autre, et comme celle-ci est sacrée, l'autre est nécessairement respectée.

On a remarqué dans les *Lettres de Mirabeau* des pensées, des expressions, des phrases, des morceaux entiers d'emprunt, et tirés d'ouvrages connus qu'il ne cite pas; il ne faudrait pourtant pas en conclure que c'est un plagiat. D'abord, ces *Lettres* n'étaient nullement destinées à l'impression; de plus, lisant et écrivant beaucoup, et très-vite, parce que c'était sa seule ressource, il confondit quelquefois, sans y penser, ses compositions et ses lectures. Celui qui rend ici hommage à sa mémoire se glorifie d'être pour beaucoup dans ces larcins involontaires. Il y a, entre autres, une douzaine de vers de *Mélanie*, réduits en prose, sans autre retranchement que celui de la mesure et de la rime, et d'ailleurs conservés mot pour mot. Il n'y a qu'une seule de ces expressions empruntées qu'il ait soulignée comme citation; elle convenait à sa captivité comme à un couvent : mais ce qui prouve que, quand il ne cite pas, c'est uniquement sa mémoire qui le trompe, c'est qu'il transcrit quelque part huit ou dix vers de Voltaire, sans pouvoir se rappeler où il les a lus.

Une des choses qui font le plus d'honneur à sa sensibilité, c'est le tendre intérêt qu'il montre

sans cesse pour cet enfant qu'il eut de madame de Monnier, et qu'il perdit sans l'avoir jamais vu. Il entre dans les plus petits détails sur son éducation morale et physique, et paraît aussi accablé de sa mort que s'il l'eût vu croître dans ses bras. Les affections de la nature n'entrent pas si profondément dans un mauvais cœur.

On regrette de ne pas connaître davantage l'objet d'une si grande passion dans un homme tel que Mirabeau. Ce recueil n'offre qu'une seule lettre de madame de Monnier; mais elle suffit pour donner l'idée d'une femme dont l'esprit était fort au-dessus du commun, et c'est beaucoup de ne pas rester au-dessous de l'opinion qu'en donne Mirabeau.

Travaux de Mirabeau *à l'Assemblée nationale.*

Nous avons considéré Mirabeau, dans ses *Lettres,* comme homme privé : ses travaux à l'Assemblée nationale vont nous montrer l'homme public.

J'avais déja parlé de la supériorité de ses talents oratoires, et essayé de les caractériser dès 1790 (1), dans un temps où peut-être y avait-il quelque courage à rendre une justice éclatante

(1) *Mercure* du mois d'août.

à un homme qui avait tant d'ennemis et de détracteurs, et contre qui la haine élevait des clameurs furieuses. Mon témoignage était d'autant moins suspect, que je n'avais aucune liaison avec lui : aussi en parut-il flatté, et la reconnaissance qu'il me marqua me donna occasion de le voir quelquefois. Nous nous convenions d'autant mieux, qu'il s'était bien aperçu que je goûtais véritablement son éloquence, qui était du bon genre, c'est-à-dire, antique, franche et libre, et n'ayant rien de la rhétorique moderne...

Voici de quelle manière je m'exprimais alors sur Mirabeau, considéré comme orateur.

« Ceux qui aiment à observer les moyens et les « effets de l'éloquence, depuis que la révolution « l'a mise à portée de jouer le premier rôle parmi « nous, comme chez les anciens, ont remarqué « que ce qui avait généralement le plus d'effet « dans les assemblées, c'était la logique et les « mouvements. Ce sont aussi les deux grands ca- « ractères de l'éloquence délibérative, qui n'existe « réellement en France que depuis un an. La plu- « part des hommes n'ont guère que des aperçus « vagues : ils sont donc très-satisfaits de celui qui « leur en donne de justes et de précis ; chez eux, « la vérité n'est, pour ainsi dire, qu'un germe ; « ils savent donc beaucoup de gré à celui qui le « développe, et c'est l'avantage d'une logique lu- « mineuse. Mais ce n'est pas tout : la plupart des « hommes, ou s'intéressent faiblement à la vérité,

« ou peuvent même avoir un intérêt contraire.
« La véhémence des mouvements et l'énergie des
« expressions les subjuguent, du moins pour un
« moment, et ce moment suffit. Leur assentiment
« devient une passion, et vous leur arrachez
« quelquefois ce que peut-être, quelques moments
« après, ils seront fâchés ou surpris d'avoir cédé :
« voilà ce qui fait l'orateur de la chose publique.
« Tel est à mon gré (sans prétendre ôter rien au
« mérite de plusieurs autres de nos représentants
« dont la révolution a mis les talents au grand
« jour), tel est M. Mirabeau. Il est puissant en
« logique, en mouvements, en expressions : il
« est vraiment éloquent, c'est l'homme le plus
« capable d'entraîner une grande assemblée. Et
« combien de fois ne l'a-t-il pas prouvé! Comme
« écrivain, il pourrait épurer davantage son style;
« mais nous n'avons pas encore sur la diction
« l'oreille aussi délicate que les Athéniens, ou
« même les Romains du temps de Cicéron, et nous
« ne sommes sévères sur la correction et le goût
« que le livre à la main. Il a de plus un avantage
« précieux; c'est la présence d'esprit : il se pos-
« sède lorsqu'il meut les autres, et rarement il lui
« arrive de donner prise sur lui en passant la
« mesure; en cela, comme en tout le reste, bien
« différent de tel autre de nos députés (1), à qui
« j'ai entendu donner le nom de grand orateur,

(1) L'abbé Maury.

« du moins par un parti, et qui n'est en effet
« qu'un rhéteur élégant, quand il n'est pas un
« sophiste emporté; qui n'attaque jamais de front
« une grande question, mais qui commence par
« dénaturer ou écarter le principe, et se jette en-
« suite dans les accessoires et les lieux communs
« où il brille par l'élocution; qui, prenant l'au-
« dace pour de l'énergie, risque à tout moment
« les assertions et les déclamations les plus ré-
« voltantes, et oublie que l'orateur ne saurait se
« décréditer lui-même sans décréditer sa cause,
« et que l'observation des convenances est une
« des premières règles de l'art oratoire, d'autant
« plus importante que tout le monde en est juge,
« et que, quand vous la violez, vos adversaires
« triomphent, et vos partisans rougissent. »

Les discours qu'il prononça dans les assemblées de sa province, lors de la convocation des états-généraux, et qui se présentent à la tête du recueil qu'on a publié, n'en sont pas la partie la moins intéressante. Quoiqu'il s'agisse de prétentions et de querelles depuis trois ans anéanties, on est toujours bien aise d'y voir les premiers pas de Mirabeau, qui annonçaient déja la marche constante et invariable qu'il a suivie dans sa théorie politique. On y voit par quels degrés cet homme, né au milieu de tous les préjugés féodaux, et placé alors au centre de la plus absurde aristocratie, dans les états de Provence, fut réduit à renier, de fait, une noblesse que déja il

avait abjurée dans le cœur, et à se faire membre de ce qu'on appelait encore *les communes*, parce qu'il ne put réussir à convertir ses pairs, *les gentilshommes*. Ils furent même tellement effrayés de ses opinions, qu'ils lui contestèrent, sur les plus frivoles prétextes, le droit de siéger parmi eux; et ce fut cette première sortie des nobles qui donna au *tiers* un sublime transfuge dans la personne de Mirabeau.

Un de ses grands avantages, qui n'appartient qu'à l'homme naturellement éloquent, c'est qu'il l'était sur-le-champ dans toutes les circonstances et sur tous les sujets. Ce n'est pas à dire qu'il eût pu faire, dans le moment, un discours sur une matière importante, épineuse et étendue, aussi bien que s'il eût été préparé. Non, cela n'est pas dans la nature, et nulle force de génie ne peut suppléer soudainement à ce qui demande une force de réflexion. Mais, dans les occasions où il ne fallait que l'aperçu d'un esprit juste et le mouvement d'une ame libre, il s'exprimait aussi bien qu'il est possible, et les termes ne lui manquaient pas, parce qu'il ne manquait ni de sentiment ni d'idées. De là tant de paroles mémorables qu'on a retenues de lui, et qui sortaient impétueusement de son ame quand elle était émue; de là aussi ces répliques victorieuses, ces élans irrésistibles, qui emportaient d'emblée la décision, quand il réfutait des adversaires. Comme il était alors préparé sur la discussion dans la-

quelle il avait déja fait entendre une opinion méditée, les idées affluaient, parce qu'en énonçant un avis il avait prévu toutes les objections, et que, pour un bon raisonneur, les réponses aux objections sont toujours contenues dans les principes. Joignez-y le mouvement de réaction qui naît de la résistance; c'est alors qu'il tonnait; que, devenu plus fort par l'obstacle, armé de la conviction intérieure, bouillant de l'impatience d'un esprit droit qui rencontre la déraison sur son passage, il déployait une énergie renversante; que sa voix remplissait l'assemblée; que ses gestes, ses regards, toute son action extérieure, ébranlaient et soulevaient, pour ainsi dire, l'auditoire entier; que l'enchaînement rapide de ses raisonnements, l'abondance d'expressions heureuses et fortes qui se succédaient comme par inspiration, la chaleur des mouvements qui précipitaient les phrases les unes sur les autres, l'éclat des figures, qui chez lui étaient toujours des pensées, faisaient véritablement de Mirabeau le dominateur des hommes rassemblés, et rappelaient ces mots remarquables qu'il avait dits quelque temps avant la révolution, à propos d'une femme alors très-puissante qui se refusait à une demande qu'il croyait juste : *Dites-lui qu'elle a tort de me refuser, et que le moment n'est pas loin où le talent sera aussi une puissance.*

Aussi Mirabeau n'a jamais été plus grand, à mon avis, que lorsqu'il improvisait. Quoi de plus

beau que ce discours de vingt lignes, recueilli sur-le-champ, lorsqu'il s'agissait d'envoyer au roi une troisième députation pour le renvoi des troupes après deux réponses négatives!

« Dites-lui que les hordes étrangères dont nous « sommes investis ont reçu hier la visite des prin-« ces, des princesses, des favoris, des favorites, « et leurs caresses, et leurs exhortations, et leurs « présents; dites-lui que, toute la nuit, ces sa-« tellites étrangers, gorgés d'or et de vin, ont « prédit dans leurs chants impies l'asservissement « de la France, et que leurs vœux brutaux invo-« quaient la destruction de l'Assemblée natio-« nale; dites-lui que dans son palais même les « courtisans ont mêlé leurs danses au son de cette « musique barbare, et que telle fut l'avant-scène « de la Saint-Barthélemi; dites-lui que ce Henri, « dont l'univers bénit la mémoire, celui de ses « aïeux qu'il voulait prendre pour modèle, faisait « passer des vivres dans Paris révolté qu'il assié-« geait en personne, et que ses conseillers féroces « font rebrousser les farines que le commerce ap-« porte dans Paris fidèle et affamé. »

Les besoins de l'état avaient engagé M. Necker à proposer la contribution du quart des biens de chaque citoyen. Cette mesure paraissait extrême à beaucoup de députés, qui voulaient que l'on examinât le plan du ministre des finances, qui contenait plusieurs autres dispositions. Il était important d'environner ce ministre de la con-

fiance de l'Assemblée pour une espèce d'impôt extraordinaire, qui exigeait surtout la confiance publique; et Mirabeau, quoique connu pour être ennemi de M. Necker, opinait à s'en rapporter entièrement à lui pour le mode d'imposition. Les moments étaient chers, et on les perdait en difficultés de détail. Mirabeau avait déja parlé trois fois. Il était quatre heures du soir, rien ne se décidait; et de lassitude, comme il arrive souvent après une longue discussion, on était prêt à renvoyer encore l'affaire au comité; il reprend la parole une quatrième fois, et ramasse toutes ses forces pour emporter le décret. Quoiqu'en général je sois très-sobre de citations, si ce n'est dans le cas d'une critique de détail; quoique le morceau dont il s'agit soit assez étendu, je ne puis cependant résister au plaisir de l'offrir aux lecteurs qui peuvent ne pas l'avoir sous les yeux. C'est, dans son genre, un des plus admirables monuments de l'éloquence française.

« Au milieu de tant de débats tumultueux, ne « pourrai-je donc vous ramener à la délibération « du jour par un petit nombre de questions bien « simples? Daignez, messieurs, daignez me ré- « pondre : le ministre des finances ne vous a-t-il « pas offert le tableau le plus effrayant de notre « situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que « tout délai aggravait le péril; qu'un jour, une « heure, un instant pouvait le rendre mortel? « Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il

« propose? (*Oui*, s'écria quelqu'un.) Je conjure « celui qui répond *oui* de considérer que son plan « n'est pas connu; qu'il faut du temps pour le dé- « velopper, l'examiner, le démontrer; que, fût- « il immédiatement soumis à notre délibération, « son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt « de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est « pas; que, quand tout le monde a tort, tout le « monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'au- « teur de cet autre projet, même ayant raison, « eût tort contre tout le monde, puisque, sans « l'assentiment de l'opinion publique, le plus « grand talent ne saurait triompher des circon- « stances. Et moi aussi, je ne crois pas les moyens « de M. Necker les meilleurs possibles; mais le « ciel me préserve, dans une situation très-criti- « que, d'opposer les miens aux siens: vainement « je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise « point en un instant avec une popularité prodi- « gieuse, conquise par des services éclatants, une « longue expérience, la réputation du premier « talent de financier connu; et, s'il faut tout « dire, une destinée telle, qu'elle n'échut en « partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir « au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps « de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier « ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insi- « gnifiantes questions, des conjectures hasar- « dées, des tâtonnements infidèles; voilà tout ce « qui, dans ce moment, est en notre pouvoir.

« Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la « délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque « chose à un plan que nous n'avons pas même « conçu; et diminuer, par notre intervention in- « discrète, l'influence d'un ministre dont le crédit « financier est et doit être plus grand que le « nôtre. Messieurs, il n'y a là ni sagesse ni pré- « voyance; mais du moins y a-t-il de la bone foi. « Oh! si ces déclarations les plus solennelles ne « garantissaient pas notre respect pour la foi pu- « blique, notre horreur pour l'infame mot de « *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, « et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, « qui nous font si imprudemment reculer au « moment de proclamer l'acte du plus grand dé- « vouement, certainement inefficace, s'il n'est pas « rapide et vraiment abandonné! Je dirais à ceux « qui se familiarisent peut-être avec l'idée de man- « quer aux engagements publics, par la crainte « de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'im- « pôt; je leur dirais : *Qu'est-ce donc que la ban- « queroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, « le plus inégal, le plus désastreux des impôts?*... « Mes amis, écoutez un mot, un seul mot : deux « siècles de déprédations et de brigandages ont « creusé le gouffre où le royaume est prêt de « s'engloutir : il faut le combler ce gouffre effroya- « ble. Eh bien! voici la liste des propiétaires « français : choisissez parmi les plus riches, afin

« de sacrifier moins de citoyens; mais choisissez :
« car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse
« pour sauver la masse du peuple? Allons, ces
« deux mille notables possèdent de quoi combler
« le *déficit* : ramenez l'ordre dans vos finances, la
« paix et la prospérité dans le royaume; frappez,
« immolez sans pitié ces tristes victimes; préci-
« pitez-les dans l'abyme, il va se refermer... Vous
« reculez d'horreur..... Hommes inconséquents!
« Hommes pusillanimes! eh! ne voyez-vous donc
« pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui
« est plus odieux encore, en la rendant inévitable,
« sans la décréter, vous vous souillez d'un acte
« mille fois plus criminel, et, chose inconce-
« vable, gratuitement criminel? Car enfin ce thor-
« rible sacrifice ferait disparaître le *déficit*. Mais
« croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé,
« que vous ne devrez plus rien? croyez-vous que
« les milliers, les millions d'hommes qui perdront
« en un instant, par l'explosion terrible, ou par
« ses contre-coups, tout ce qui faisait la consola-
« tion de leur vie, et peut-être l'unique moyen
« de la sustenter, vous laisseront paisiblement
« jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques
« des maux incalculables que cette catastrophe
« vomira sur la France! impassibles égoïstes! qui
« pensez que ces convulsions du désespoir et de
« la misère passeront comme tant d'autres, et
« d'autant plus rapidement, qu'elles seront plus
« violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hom-

« mes sans pain vous laisseront tranquillement
« savourer ces mets dont vous n'aurez voulu di-
« minuer ni le nombre ni la délicatesse? Non :
« vous périrez ; et dans la conflagration univer-
« selle que vous ne frémissez pas d'allumer, la
« perte de votre honneur ne sauvera pas une
« seule de vos détestables jouissances. Voilà où
« nous marchons..... J'entends parler de patrio-
« tisme, d'invocation du patriotisme, d'élans du
« patriotisme : ah! ne prostituez pas ces mots et
« de *patrie* et de *patriotisme*. Il est donc bien
« magnanime l'effort de donner une portion de
« son revenu pour sauver tout ce qu'on possède!
« Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple
« arithmétique; et celui qui hésitera ne peut dé-
« sarmer l'indignation que par le mépris qu'inspi-
« rera sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la pru-
« dence la plus ordinaire, la sagesse la plus
« triviale; c'est l'intérêt le plus grossier que j'in-
« voque. Je ne vous dis plus comme autrefois :
« Donnerez-vous les premiers aux nations le
« spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à
« la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels
« titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous
« resteront pour la maintenir, si, dès votre pre-
« mier pas, vous surpassez les turpitudes des
« gouvernements les plus corrompus, si le besoin
« de votre concours et de votre surveillance n'est
« pas le garant de votre constitution? Je vous
« dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine

« universelle ; et les premiers intéressés au sacri-
« fice que le Gouvernement vous demande, c'est
« vous-mêmes. Votez donc ce subside extraordi-
« naire, et que puisse-t-il être suffisant ! Votez-le,
« parce que, si vous avez des doutes sur les
« moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous
« n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre im-
« puissance à le remplacer ; votez-le, parce que
« les circonstances publiques ne souffrent aucun
« retard, et que vous seriez comptables de tout
« délai. Gardez-vous de demander du temps ; le
« malheur n'en accorde pas. Eh ! messieurs, à
« propos d'une ridicule motion du Palais-Royal,
« d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'im-
« portance que dans les imaginations faibles, ou
« les desseins pervers de quelques hommes de
« mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces
« mots forcenés : *Catilina est aux portes, et l'on*
« *délibère !* Et certainement il n'y avait autour de
« nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome :
« mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse
« banqueroute est là ; elle menace de consumer
« tout, vos propriétés, votre honneur ; et vous
« délibérez ! »

Non, l'on ne délibéra plus ; des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur.

Ceux qui ont étudié les immortels orateurs de l'antiquité ne retrouvent-ils pas ici le talent des Cicéron et des Démosthènes, mais plus particulièrement la manière de ce dernier ; cette

accumulation graduée de moyens, de preuves et d'effets; cet art de s'insinuer d'abord dans l'esprit des auditeurs en captivant l'attention, de la redoubler par des suspensions ménagées, de la frapper par de violentes secousses? Mirabeau procède ici comme les grands maîtres; il fait briller d'abord la lumière du raisonnement; il subjugue la pensée; il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'ame, l'intérêt, la crainte, l'espérance, la honte, l'amour-propre; il frappe partout; et quand il se sent enfin le plus fort, voyez alors comme il parle de haut; comme il domine, comme il mêle l'ironie à l'indignation, comme, en récapitulant tous les motifs, il porte les derniers coups! C'est ainsi que l'on mène les hommes par la parole; c'est par des morceaux de cette force (et il en a beaucoup), qu'il a mérité le titre de *Démosthènes français*. Il a eu peu de temps pour l'acquérir et pour en jouir. On peut dire que son existence entière a été renfermée dans l'espace de deux années; mais ce peu de temps a suffi pour lui en assurer une immortelle.

Essai sur le Despotisme, par MIRABEAU.

Mirabeau composa cet ouvrage à vingt-quatre ans. Il est doublement remarquable : c'est le coup d'essai d'un grand homme, dont le talent s'y décelait déja par des touches fortes; il l'écrivit

dans un fort où il était renfermé par des ordres arbitraires. *Quoi de plus fou*, disait son père, *que d'écrire contre le despotisme dans un château fort!* Cette *folie*, d'une espèce au moins fort rare, annonçait un grand caractère.

Dans le cours des persécutions tyranniques qu'il essuya de la part de son père, il apprit qu'un des prétextes dont on les couvrait était le reproche d'oisiveté. Il était alors retiré en Hollande : il y publia son *Essai sur le Despotisme*, et l'envoya à l'ami *des hommes et des lettres de cachet*, pour lui faire voir qu'il savait s'occuper.

Il était difficile d'en donner de meilleures preuves. Ce qui, dans cet ouvrage, frappera le plus les lecteurs capables d'attention et de réflexion, ce n'est pas la quantité de lectures qu'il suppose, c'est le choix des études comparé à l'âge de l'auteur. Dans les nombreuses citations de toute espèce dont les pages sont chargées, il y en a, sans doute, d'éloquence, de poésie, de littérature, assez pour un jeune homme qui doit naturellement se plaire aux ouvrages d'imagination; mais la plupart roulent sur l'histoire et le droit public : et ce n'est pas sur les abrégés et les extraits faits de nos jours qu'il s'est contenté, comme tant d'autres, de jeter un coup d'œil; on voit qu'il a puisé dans les sources, qu'il a feuilleté laborieusement ces archives antiques des premiers siècles de la monarchie, qui fatiguent même l'infatigable patience des érudits et des

publicistes, ces recueils si indigestes, si rebutants, qui font acheter par tant d'ennui quelques découvertes précieuses. C'est là ce qui n'a pas dégoûté la première vivacité d'un jeune homme qui d'ailleurs avait tous les goûts et toutes les passions de son âge; et c'est aussi ce genre de travail, et le contraste qu'il formait avec les circonstances où se trouvait l'auteur, c'est cet assemblage vraiment singulier qui préparait et montrait de loin l'homme de la révolution.

Il avait dès ce moment un but qu'il ne perdit jamais de vue : il voulait confondre et démasquer ces écrivains mercenaires que l'on payait pour corrompre et dénaturer les monuments historiques, et en faire disparaître, s'il était possible, les traces de l'ancienne liberté des Francs. Effrayé des progrès de la philosophie, et des recherches de la vraie science, qui réunissaient les raisonnements et les faits en faveur des droits des nations, le gouvernement avait imaginé ces fraudes politiques qui rappelaient les fraudes pieuses tant louées dans la première ou primitive Église; il opposait les Moreau, les Linguet, les Cavayrac, etc., aux Rousseau et aux Mably. Mirabeau, indigné de ce trafic de mensonge et de corruption, ne craint pas de s'enfoncer dans la poussière des bibliothèques et dans la nuit des temps, pour y poursuivre ces vils champions qui se cachaient sous des monceaux de textes altérés et falsifiés. Comme on nous représente

dans les contes de la féerie un paladin qui, couvert d'un bouclier de diamant, faisait tomber devant lui tous les enchantements de la magie; ainsi le jeune athlète, armé du bouclier de la vérité, attaquait et renversait, à vingt-trois ans, ces vieux soldats du despotisme : c'est en tenant à la main les Capitulaires de Charlemagne, les Recueils de Ludvig, de Bouquet, de Loisel, et les Lois normandes, etc., qu'il démontre tous les mensonges de Moreau dans sa prétendue *Histoire de France*, et tous les sophismes de Linguet dans ses extravagantes diatribes.

Mirabeau, en publiant cet Essai, plusieurs années après l'avoir composé, sentait et avouait lui-même tout ce qui manquait à cette première production de sa jeunesse. Le sujet n'est pas rempli, le plan n'est pas digéré, la diction n'est point soignée. Il y a beaucoup de lieux communs, des répétitions, et des contradictions; c'est, en un mot, le travail informe d'une jeune tête, qui fermente et cède au besoin de répandre au-dehors une foule d'idées et de connaissances récemment acquises, avant d'être en état de faire un choix, d'embrasser un ensemble, de classer les objets, et de leur donner la forme et le tour, de manière à se les rendre propres. Ce n'est encore ici que le produit brut de ses lectures, et ce qui est de sa mémoire y tient plus de place que ce qui est de son esprit. Cependant on aperçoit déja ce que sera cet esprit quand il aura travaillé sur

les idées d'autrui assez pour s'en faire qui soient à lui-même. On voit qu'il aura la force d'expression qui l'accompagne toujours; que son ame indépendante et fière donnera nécessairement de la hardiesse à ses conceptions et à son style; que, dédaignant toute espèce de préjugé, il repoussera tout esclavage, à commencer par celui de l'imitation; qu'en un mot, comme tout écrivain d'un vrai talent, il composera d'après lui-même, et imprimera à ses écrits l'empreinte de son caractère.

Il a déja une logique assez bonne pour rejeter cet insoutenable paradoxe de Rousseau, que la société est une corruption de la nature humaine. « La société, dit-il, ne nécessite pas la corruption de l'espèce, comme n'ont pas rougi de l'avancer quelques déclamateurs : la société nécessite, au contraire, une harmonie qu'on appelle justice »; et il en conclut que « l'homme qu'un instinct irrésistible nécessite à la société n'est pas un être méchant. »

Cela est très-vrai et très-juste. Il ajoute : « Je m'engage à prouver que l'homme social est essentiellement et naturellement bon, qu'il ne peut être heureux qu'en remplissant cette condition nécessaire de son être, et qu'il sera toujours juste et heureux quand on l'éclairera sur ses véritables intérêts, qui sont toujours conformes à la justice, et relatifs à son bonheur. »

L'auteur, se proposant de dénoncer le despo-

tisme, comme opposé à tout ordre véritablement social, devait, sans doute, partir de ces vérités communes, quoique plus généralement reconnues que senties. Mais il ne s'exprime pas avec la justesse et la précision philosophique qui dans la suite ont caractérisé son éloquence, quand il nous dit que l'homme social est essentiellement et naturellement bon. Non; l'homme social, qui n'est jamais autre chose, pour le fond, que l'homme naturel, puisque la sociabilité est un des attributs de sa nature, l'homme social n'est pas plus essentiellement bon qu'il n'est essentiellement méchant. Le jeune auteur a voulu dire seulement qu'il était plus nécessité à être bon, à mesure que ses relations sociales s'étendaient davantage, parce que nulle société ne peut subsister sans des principes de justice convenus, que l'homme isolé et sauvage peut plus aisément méconnaître et enfreindre. L'auteur a parfaitement raison jusque-là; mais, en thèse générale, l'homme, comme tout être fini, et dès lors imparfait, est nécessairement composé de bien et de mal. Il est porté au mal par ses passions, qui peuvent le mettre en concurrence avec son semblable; il est porté au bien par sa raison, qui lui apprend qu'il faut respecter les droits d'autrui pour assurer les siens propres. Il fait donc le bien ou le mal, selon qu'il est mu plus ou moins par ses passions ou par sa raison; et c'est pour cela que l'instruction, et

les lois, qui ne sont que le résultat de l'instruction, lui sont si utiles et si nécessaires. Il n'y a d'être essentiellement bon que Dieu; il ne pourrait y avoir d'être essentiellement méchant que le diable (si diable y a); c'est-à-dire, qu'en bonne philosophie on ne peut concevoir d'être bon par essence que l'Être parfait, le premier Être. Les athées peuvent nier son existence; mais, en le supposant possible, il est nécessairement bon de leur aveu. Quant au diable, adopté dans toutes les religions sous différents noms, il est, sans doute, très-respectable dans la nôtre; mais il n'est pas convenable en philosophie. Ils en ont fait le mauvais principe, le dieu du mal, ce qui répugne dans les termes; car l'être tout-puissant pour le mal serait égal à l'être tout-puissant pour le bien, et deux toute-puissances sont impossibles et contradictoires.

Cette petite excursion métaphysique, telle que je m'en permets quelquefois dans l'occasion, pour réduire à des termes simples et à la portée de tout le monde des questions si souvent et si gratuitement embrouillées, n'est pas d'ailleurs trop étrangère à l'ouvrage dont je rends compte. Mirabeau y faisait ses premières armes en ce genre d'escrime; il y argumente contre Rousseau, tout en professant le plus grand respect pour son génie. Il est même embarrassé d'avoir trop raison avec ses maîtres (c'est ainsi qu'il s'exprime avec la modestie convenable à son âge);

et il termine sa réfutation par ces mots très-judicieux, et qui prouvent que Rousseau avait tort de toute manière dans sa théorie anti-sociale : « Que l'homme, dans l'état de nature, répugne ou ne répugne pas à la société, celle-ci n'en existe pas moins, et tous les livres possibles ne parviendront pas à la dissoudre : il vaut donc mieux s'efforcer de l'éclairer que de lui montrer qu'elle a tort d'exister. »

Il rend aussi hommage à Montesquieu, sans s'assujétir davantage à ses opinions. Il lui sait gré surtout d'être le premier de nos philosophes qui ait fait valoir l'étude du droit public; il se plaint qu'elle ait été trop négligée avant lui : il compte apparemment pour peu de chose Bodin, Barbeyrac, Burlamaqui, et autres de la même trempe, qui avaient précédé Montesquieu; et il n'a pas tort. La manière dont ces auteurs, à la fois pédants et esclaves, avaient envisagé le droit public, qu'ils appuyaient plus ou moins sur les bases de la féodalité, n'avait rien de vraiment philosophique, ni qui dût avancer beaucoup la science; leurs préjugés nuisaient trop à leurs connaissances : c'étaient plutôt des commentateurs que de vrais publicistes. Grotius et Puffendorf étaient leurs oracles, comme Aristote avait été celui des écoles : ce n'était pas le moyen d'aller bien loin. Montesquieu avait profité de quelques idées de Bodin, mais il s'était livré à son

génie : aussi fit-il un ouvrage original, dont les erreurs mêmes ont été utiles.

« Les anciens eux-mêmes, dit Mirabeau, ne regardaient guère la philosophie que comme l'étude de la morale ; ainsi ils ne la complettèrent jamais, puisqu'ils ne l'étendirent point jusqu'à la connaissance des principes physiques de l'organisation des sociétés. »

Tout ce passage est inexact dans les faits et les expressions. Non-seulement il n'est pas vrai que les anciens philosophes se bornassent à l'étude de la morale, mais encore nous savons qu'avant Socrate on ne la regardait pas comme une science. Les philosophes s'occupaient principalement de métaphysique, de dialectique et de cosmologie. Socrate fut le premier qui enseigna la morale ; Aristote la réduisit en méthode dans son *Éthique*, et Platon essaya d'en donner un modèle dans sa *République*.

Ce même Aristote écrivit aussi sur la politique, et Cicéron sur les lois. A l'égard des principes physiques de l'organisation des sociétés, on ne sait ce que c'est. Ces principes sont nécessairement moraux ; et, à moins que l'auteur n'entende par ce mot de *physique*, des principes naturels, sa phrase n'a pas de sens ; et, dans ce cas, il s'exprimerait fort mal, car on n'entend par *principes physiques* que des principes matériels, comme la génération, la nutrition, la végétation, etc.

« La loi, c'est-à-dire l'ordre, est toute fondée « sur les sensations et les besoins physiques de « l'homme, à qui la nature accorda autant de « facultés pour jouir qu'elle lui permit de jouis-« sances; c'est dans leur distribution, leur arran-« gement, leur reproduction, qu'il faut chercher « le code social. »

Tout cela est encore erroné. L'homme jouit de toutes ses qualités physiques antérieurement à tout ordre social; considéré comme père de famille, et isolé d'ailleurs dans sa cabane, ce qui est son état primitif, il a toutes les jouissances naturelles. L'ordre social ou la loi, ce qui est la même chose, comme le dit fort bien l'auteur, n'est point fondé sur ces jouissances; il l'est sur la nécessité d'en régler l'exercice de manière que chacun use de ses facultés sans nuire en rien à celles d'autrui, et sans que celles d'autrui puissent nuire aux siennes. Cet ordre est donc fondé sur l'idée du juste et de l'injuste, sur la raison, sur la conscience, règles morales de toutes nos facultés physiques, règles sans lesquelles l'exercice de ces facultés deviendrait pour chacun une cause prochaine de danger et de malheur. Il n'y a point de législateur qui n'ait connu ce principe; mais la difficulté, la très-grande difficulté, c'est de l'appliquer à des lois positives, de manière que la force de tous soit nécessitée, par l'intérêt de tous, à défendre les droits de chacun. Ces droits sont les mêmes pour tous, puisque

tous sont égaux en droits naturels; mais tous ayant aussi les mêmes passions qui mettent ces droits en concurrence, quelle sera la force qui assurera pour chacun l'exercice de ces droits, en même temps qu'elle le restreindra dans les limites au-delà desquelles il attaque ceux d'autrui?

Voilà les termes du problême de la société politique: mais souvenons-nous qu'aucune solution ne peut être parfaite, et que la meilleure est celle où il y a le moins d'imperfections.

La plus grande de toutes les erreurs (et c'est celle des temps de réforme et de révolution), c'est de vouloir prévenir tout abus: c'est un moyen sûr d'avoir de belles lois, et point de gouvernement. Comme ce sont les hommes qui agissent, supposez toujours que leur action pourra être un peu abusive; mais n'oubliez pas qu'il faut, avant tout et à tout prix, que cette action ait lieu, sans quoi il n'y a rien. Le paralytique ne tombe jamais, c'est un avantage; mais il ne marche pas, et la machine politique doit marcher. Je laisse aux hommes capables de réfléchir à étendre les conséquences de ces axiomes; l'homme qui pense ne peut se résoudre à écrire pour ceux à qui il faut dire tout.

Sur l'édition des Œuvres complètes *de M.* de Belloy.

Cette édition, dirigée par un ami et un confrère de M. de Belloy, aussi attaché à sa mémoire qu'on peut l'être par une liaison intime de vingt-sept années, contient les six tragédies que l'auteur a données au théâtre français : *Titus*, *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, et *Pierre-le-Cruel*. Chacune de ces pièces est suivie du jugement qui en a été porté dans le *Journal des Savants*, et de nouvelles observations de l'éditeur. Ces observations, quoique mêlées de critiques, sont presque toujours l'apologie des drames de M. de Belloy; et, quoiqu'on y remarque un esprit judicieux et beaucoup de connaissance de l'art, il est impossible de n'y pas reconnaître souvent l'amitié qui exagère le sentiment des beautés, et qui craint d'apercevoir des fautes, et surtout d'en convenir. Nous ne reviendrons point sur ce que nous avons dit ailleurs des ouvrages et du talent de M. de Belloy.

L'éditeur nous a fait l'honneur d'insérer dans le sixième volume des œuvres de son ami l'analyse succincte que nous en avons faite, et de la combattre en plusieurs points. Il en trouve le résultat trop sévère, et nous trouvons que l'éditeur a dû être plus indulgent que nous. Nous nous garderons bien de troubler, de quelque

manière que ce soit, le plaisir qu'il a eu à honorer la mémoire de l'écrivain qu'il a aimé et que nous estimons. C'est aux connaisseurs qui jugent sans passions, au public désintéressé qui les écoute, à la postérité qui recueille leur avis pour en composer ses arrêts, à décider si la critique a été trop rigoureuse, ou l'amitié trop indulgente.

L'auteur de cet article se borne à remercier l'éditeur, non-seulement des louanges qu'il en a reçues, et qu'il est fort éloigné de croire mériter, mais surtout d'un témoignage auquel il est d'autant plus sensible, que sa conscience ne le désavoue pas, et c'est par cette raison qu'il osera l'opposer aux injustices de la haine.

« Un autre avantage inestimable de M. de La « Harpe sur la foule des censeurs (dit M. G***), « avantage qui tient autant à l'amour de la vé« rité qu'au goût, c'est que, dans la critique la « plus sévère contre les auteurs dont il paraît le « moins aimer la personne et les ouvrages, il n'a « jamais manqué de louer franchement, et de « faire valoir toutes les beautés dignes d'être re« marquées. C'est cette bonne foi si naturelle, « mais si rare, qui rend sa critique si redouta« ble; c'est du moins ce qui doit la justifier aux « yeux des honnêtes gens, qui savent qu'elle « n'est utile que lorsqu'elle est vraie, et qu'elle « n'est vraie que lorsque les motifs sont purs. »

Nous ne nous permettrons qu'une seule re-

marque sur la place que l'éditeur assigne à M. de Belloy. *Après nos quatre tragiques illustres, c'est le seul jusqu'à présent*, dit-il, *qui laisse un théâtre ; les autres n'ont que des pièces.*

Cette manière de raisonner est-elle bien juste, et, dans la distribution des rangs, ne serait-ce pas au contraire un principe d'erreur ? Est-ce par le nombre des ouvrages, ou par leur mérite, qu'il faut mesurer le talent et la réputation d'un auteur? Mais, dans le premier cas (sans aller plus loin), M. de Belloy se trouverait au-dessus d'un de ces quatre *tragiques* après lesquels on le fait marcher. On joue habituellement quatre pièces de M. de Belloy, *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, et *Gabrielle de Vergy*; on n'en joue que deux de Crébillon, *Électre* et *Rhadamiste*; car, pour ce qui est d'*Atrée*, malgré les éloges de convention qu'on lui a si long-temps prodigués, quand on a voulu le remettre au théâtre (ce qui est arrivé très-rarement), il n'a pu avoir de succès. Voilà donc Crébillon qui, réduit à deux pièces, n'aurait, suivant le calcul de l'éditeur, que le second rang après M. de Belloy, à qui ses quatre tragédies au répertoire peuvent former ce qu'on appelle *un théâtre*. Il n'en est pas moins vrai, et l'ami de M. de Belloy n'en disconviendra pas, qu'il y a infiniment plus de génie tragique dans *Rhadamiste* que dans tout ce qu'a fait l'auteur du *Siége de Calais*. C'est qu'en effet un seul ouvrage supérieur vaut

mieux que vingt médiocres; c'est que la tragédie de *Manlius*, le seul ouvrage de La Fosse qui soit resté au théâtre, vaut mieux que toutes les pièces de M. de Belloy, et place son auteur fort au-dessus de celui de *Zelmire;* c'est qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux avoir fait la *Métromanie*, ouvrage unique de Piron, que toutes les farces de Dancourt, et même que toutes les jolies pièces de Dufresny. Sans doute, à mérite à peu près égal, le nombre des ouvrages importe beaucoup, parce qu'il prouve la fécondité; mais quand il y a, d'un côté supériorité de talent, et médiocrité de l'autre, il ne peut plus y avoir de comparaison.

Nous ne pouvons d'ailleurs qu'applaudir aux traits dont l'éditeur caractérise ces prétendus critiques qui refusaient à M. de Belloy tout talent et tout mérite, parce qu'ils n'étaient pas en état de l'apprécier, et qui ne censuraient ses ouvrages que parce qu'ils haïssaient tout succès. Il devrait être permis de nommer ici un de ces hommes à qui l'on permet de faire leur unique métier de déchirer les gens à grands talents. Quel méprisable emploi de vendre au plus offrant la satire du mérite et du génie, avec l'éloge du petit esprit et de l'ignorance! Notre siècle est bien heureux que de pareils écrits ne soient pas faits pour parvenir à la postérité. Quelle honte ne serait-ce pas pour lui, si elle voyait les productions éphémères de cinq ou six cerveaux frivoles

préférées aux chefs-d'œuvre immortels d'un Voltaire! Après tout, l'éloge d'une ode froide et rampante, ou d'une épître sèche et dure, figure très-bien avec la critique d'une tragédie majestueuse et intéressante, ou des vers sublimes et harmonieux de *la Henriade!*

Il a été un temps où il n'aurait pas été difficile de reconnaître l'original de ce portrait, où le public aurait trouvé assez inutile la permission de nommer, que demande l'auteur de cette note; mais cette espèce d'hommes s'est aujourd'hui tellement multipliée, qu'on serait fort embarrassé à deviner quel est celui qu'on veut désigner ici. Apparemment que le métier est bon, puisque tant de gens s'en mêlent.

Chacun des ouvrages dramatiques de M. de Belloy amène à sa suite des morceaux d'histoire relatifs aux sujets de ses pièces. On y a joint deux fragments de critique trouvés dans les papiers de l'auteur: l'un, dont nous n'avons que quelques pages, semble appartenir au plan d'un traité complet de la tragédie; l'autre, un peu plus étendu, est intitulé: *Observations sur la langue et sur la poésie française.* Le but de cet ouvrage, que l'auteur n'a pas eu le temps d'achever, est de faire voir que notre langue non-seulement n'est pas inférieure aux langues anciennes et étrangères, mais même qu'elle a de l'avantage sur toutes. Il paraît que M. de Belloy, qui avait voué sa plume au patriotisme, a voulu l'é-

tendre jusque sur les objets qui ne sont point de son ressort. On peut être très-bon Français sans regarder sa langue comme la première du monde. D'ailleurs ceux qui possèdent le mieux l'anglais, l'italien, l'espagnol, n'ont pas, à ce qu'il nous semble, énoncé jusqu'ici des motifs de préférence en faveur de ces langues contre la nôtre; et on peut même croire que celle-ci a quelque prééminence, soit par elle-même, soit par le mérite de nos écrivains, puisqu'elle est devenue la langue de l'Europe. La question se réduisait donc au latin et au grec, comparés au français. M. de Belloy commence par s'élever contre des *Parisiens qui écrivent mal, de mauvais auteurs, dont les criailleries persuadent au public que la langue de Virgile et d'Homère est supérieure à celle de Racine et de Bossuet.* Il y a dans ce début de l'humeur et de la mauvaise foi. Ce ne sont pas *des Parisiens qui écrivent mal, de mauvais auteurs*, qui ont relevé les avantages naturels des langues anciennes; ce sont Fénélon, les deux Racine, Despréaux, Rousseau, Voltaire, etc., etc.

Ces autorités méritaient qu'on ne prît pas le ton du mépris en combattant l'opinion de ces grands écrivains, qui n'a rien perdu de son poids pour avoir été adoptée par des gens qui ne les valaient pas. Ensuite, avant de réfuter cet avis, qui est celui de tous les gens de lettres, il fallait au moins entendre l'état de la question, et il serait facile de démontrer que M. de Belloy s'en

écarte entièrement. Il accumule citations sur citations pour prouver que nos bons poëtes ont su tirer de leur langue des beautés particulières, que l'on peut opposer à celles des langues anciennes. Eh! qui en doute? qui doute que le génie ne sache se servir le plus heureusement qu'il est possible de l'instrument qu'on lui confie? Il s'agit de savoir s'il n'y en a pas de plus heureux. Il fallait démontrer que les langues grecque et latine ne sont pas composées d'éléments plus harmonieux, n'ont pas une marche plus libre, plus variée, plus pittoresque, ne flattent pas plus souvent l'oreille et l'imagination que la langue française. Or, il n'y a qu'un moyen de faire ce parallèle, et il est bien simple. Ce n'est point par des traits heureux que le talent sait rencontrer partout qu'il faut juger d'un idiome, c'est par sa marche habituelle. Il faut prendre cent vers de Virgile ou d'Homère, et les opposer à cent vers de Racine ou de Voltaire, et comparer vers par vers ce que l'idiome a donné aux uns et aux autres, et juger quel est l'effet général sur les oreilles sensibles. Que l'on fasse cet examen, et l'on verra que M. du Belloi est aussi loin de la vérité qu'il l'est de la question.

APPENDICE.

L'ESPRIT DE LA RÉVOLUTION,

OU COMMENTAIRE HISTORIQUE SUR LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE (1).

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.
(VIRGILE.)

INTRODUCTION.

Je suis obligé de rappeler d'abord ici que j'imprimais à des époques très-remarquables, dans les temps d'oppression, dont le 9 thermidor a paru le terme. Ce sera une preuve de la constante uniformité de mes sentiments, et une précaution nécessaire contre les insinuations de la malveillance, si elle essayait d'infirmer mon témoignage. De plus, on verra clairement dans ces morceaux les motifs qui dirigeaient ma plume ou la rete-

(1) Ce morceau est un fragment d'un grand ouvrage que l'auteur méditait sur la révolution. Les lecteurs exercés reconnaîtront aisément que l'auteur ne l'avait pas revu. Ce fragment fut écrit en 1793.

naient. Ami de la liberté légale, qui peut se trouver dans une monarchie bien ordonnée tout comme dans une république, en Angleterre, par exemple, comme en Amérique, c'était absolument sous cet unique point de vue, qui m'était commun avec tant d'honnêtes gens et avec tant d'hommes éclairés, que j'avais considéré notre révolution dans ses commencements. J'ai pu me tromper ainsi qu'eux, non pas dans le principe, mais dans l'application; et j'ai voulu que l'arrêt de réprobation que je prononçais contre la démence révolutionnaire, sous la puissance du glaive, fût assez public et assez solennel pour me mettre au-dessus de tout soupçon de crainte et de faiblesse. J'ai voulu que l'expression de l'horreur et du mépris fût assez fortement prononcée pour que tout le monde sentît que, si je ne voulais pas en dire davantage, c'est qu'au milieu du silence universel, imposé dès lors à la raison humaine, celle d'un homme seul, engageant un combat réglé (1) contre la démence armée, n'eût été elle-même qu'une témérité, peut-être honorable, mais certainement inutile. Il me suffisait de prendre acte de ma protestation contre le crime et la tyrannie : c'en était assez pour mériter, dès ce moment, la proscription, qui pour-

(1) A l'époque dont je parle (après le 31 mai), on n'eût pas même trouvé un libraire qui osât imprimer un ouvrage contre la faction dominante.

tant ne vint que long-temps après. Je pouvais du moins, comme Énée, attester la patrie que je n'avais ni craint ni refusé de mourir pour elle,

. . . . *Et, si fata fuissent,*
Ut caderem, meruisse manu;

et en même temps, dans le cas où la Providence n'eût pas permis que je fusse frappé, je me réservais pour des jours meilleurs, pour ceux où l'on commencerait à poser les premières bases de l'édifice politique, c'est-à-dire, d'une liberté raisonnable et d'un gouvernement légal.

Voici comme je m'exprimais dans un des journaux les plus répandus, dans le *Mercure*, le 15 juin 1793 (1), c'est-à-dire, quinze jours après ce qu'on appelait *la révolution du* 31 *mai*, révolution que l'on *consacrait* alors par tous les moyens possibles, plus qu'aucune des *révolutions précédentes;* sur laquelle tous *les patriotes* étaient obligés de jurer; sur laquelle ils étaient jugés définitivement : ce qui était tout simple, puisque le 31 mai fut en effet l'époque de la domination des brigands sous la suprématie de Robespierre. Je rendais compte, dans cet article, d'un ouvrage intitulé *les Préjugés détruits*.

« Tout état social ou insocial, tout ordre ou « désordre politique a ses *préjugés;* la démocratie « a les siens comme la monarchie, puisque les

---

(1) N° 98, pag. 292 et suiv.

« préjugés ne sont que des opinions vulgaires, « adoptées sans réflexion par les passions ou par « l'ignorance. Les passions sont de tous les hom- « mes et de tous les temps, et l'ignorance appar- « tient surtout à un nouvel état de choses, puis- « que les lumières ne sont, pour le commun des « hommes, que le résultat de l'expérience. On a « beaucoup parlé des nôtres, *et moi tout le pre-* « *mier, je l'avoue*, au moment de notre révolu- « tion; et nous avions effectivement toutes celles « qui nous étaient nécessaires pour que tout le « monde sentît les défauts de ce qui était: mais « en avions-nous assez pour savoir généralement « ce qui devait être, et assez de vertu pour le « vouloir?... Il est trop sûr que notre république « naissante a été infectée de tous les vices d'une « ancienne corruption, et que trop de gens spé- « culent sur la liberté aussi bassement qu'ils au- « raient autrefois spéculé sur la servitude. Il n'est « pas moins certain que la multitude qui a su « détruire, étant trop peu instruite pour édifier, « est la dupe ou l'instrument des fripons qui « voudraient bien ne bâtir que pour eux-mêmes. « Il semblerait donc que le livre à faire aujour- « d'hui serait celui qui aurait pour titre: *des* « *Préjugés à détruire*. Il faut le faire, sans doute, « mais attendre, pour le publier, le moment où « il pourra être entendu. Et comment pourrait-il « l'être aujourd'hui? Ces préjugés si récents sont « comme une maladie dans son paroxysme: ce ne

« sont pas des erreurs, mais des fureurs; c'est la « démence et la rage. C'est bien là le moment de « raisonner! De plus, pour se parler, il faut s'en- « tendre, il faut avoir un langage commun à « tous; et, comme je l'ai déja dit ailleurs, tous « les mots essentiels de la langue sont aujourd'hui « en sens inverse; toutes les idées primitives sont « dénaturées. Nous avons un dictionnaire tout « nouveau, dans lequel la *vertu* signifie le *crime*, « et le *crime* signifie la *vertu*. Nous avons une « logique toute nouvelle, qui peut se réduire à « cette forme d'argument: Deux et deux font « quatre, donc trois et deux font six, et quicon- « que en doute est un scélérat digne du dernier « supplice. Cette logique et ce dictionnaire ne « sont pas à l'usage du bon sens; et ce que je « viens de dire n'est rien moins qu'une exagéra- « tion. Je pourrais extraire trois mille discours « dont c'est là exactement le fond, et, de quelque « côté qu'on se tourne, on n'entend pas autre « chose. Ira-t-on prêcher la sobriété à un homme « ivre? Non; il faut attendre qu'il ait passé quel- « ques nuits dans la boue, qu'on l'ait rapporté « plusieurs fois chez lui sanglant et mutilé; et « quand il sentira de vives douleurs dans tous « ses membres, alors on pourra lui faire compren- « dre que, si le vin est une fort bonne chose, « l'ivresse est une maladie et un danger. »

A propos de « cet oubli de toute raison et de « cet esprit de vertige dont tant de têtes parais-

« saient frappées, » et qui effrayait l'auteur des *Préjugés détruits*, dès 1791, époque de son ouvrage, au point qu'il désespérait entièrement de la génération présente, je disais qu'il ne fallait désespérer de rien, et j'ajoutais : « La France « deviendra libre quand elle sera devenue rai- « sonnable, et quand Paris ne s'amusera plus, « pour le bon plaisir d'une poignée d'intrigants, « à jouer aux *révolutions* comme des enfants, « au lieu de s'occuper à faire un gouvernement « d'hommes. »

Dans le numéro suivant (1), je disais : « La « liberté doit remédier à tous nos maux; je dis « la liberté, c'est-à-dire, l'ordre légal, qui con- « sacre le droit de propriété; car si l'on passe « du despotisme qui menaçait les propriétés par « l'oppression à l'anarchie qui les menace par le « brigandage; si, pour être bien logé, bien meu- « blé, bien vêtu, on est *coupable ou suspect*, on « n'a fait alors que changer de maux. Heureu- « sement ce dernier est le pire de tous; il est, « de sa nature intolérable, et c'est pour cela « qu'il ne saurait durer. »

J'avais eu soin d'imprimer ces mots, *coupable ou suspect* en italique, parce que depuis longtemps on faisait du mot de *riche* le synonyme de *contre-révolutionnaire*, et que déja l'on de-

(1) N° 99 du *Mercure*, 22 juin 1793, page 343.

mandait à grand cris cet acte de proscription et d'assassinat qui fut consommé trois mois après sous le titre de *loi du* 17 *septembre, contre les gens suspects.* Vous voyez aussi que dès ce moment j'annonçais aux tyrans la fin prochaine de leur domination. J'avoue pourtant que je ne croyais pas qu'elle dût durer encore quatorze mois.

Je ne ménageais pas plus leur infernale politique, qui nous avait mis en guerre contre toute l'Europe; car, dans le même mois de juin (1), je disais : « Il faut nous mettre en mesure de « terminer, par une paix honorable, une guerre « très-imprudemment provoquée contre des puis- « sances dont aucune n'avait ni l'envie ni l'in- « térêt de nous combattre, et que nous avons, « pour ainsi dire, pris à tâche d'armer contre « nous, comme si la politique d'un peuple libre « avait rien de commun avec l'orgueil insensé « qui proclame la guerre contre les rois, quand « il faut se borner à n'en craindre aucun, si l'on « ne veut pas en avoir chez soi ; comme si le bon « sens ne prescrivait pas d'affermir sa propre « liberté avant de songer à affranchir les autres ; « enfin, comme si nous pouvions jamais donner « à l'Europe cette liberté autrement que par « l'exemple du bonheur, exemple qui serait bien

---

(1) N° 100 du *Mercure*, 29 juin 1793, pages 390 et 391.

« puissant, si nous pouvions dire, non pas seu-
« lement : Regardez, nous sommes libres; mais
« surtout, Regardez, nous sommes heureux.

« Nous avons fait de cruelles fautes, parce que
« l'ostentation d'un charlatanisme mercenaire a
« pris la place de ce courage tranquille et désin-
« téressé qui caractérise les vrais républicains.
« Nos ressources et notre énergie peuvent en-
« core réparer ces fautes; mais il est bien temps
« qu'une vaine exagération de paroles cesse de
« passer pour du patriotisme; il est bien temps
« que nous nous souvenions que, si la France
« est assez puissante pour résister à l'Europe,
« l'état le plus florissant peut se détruire lui-
« même; et nous devons prendre désormais pour
« devise ces paroles d'Horace, qui sont d'un grand
« sens :

Vis consilî expers mole ruit suâ;
Vim temperatam dî quoque provehunt
In majus.

C'est à ce dernier article que Robespierre faisait allusion, lorsque, dans le rapport où il outrageait avec tant d'insolence l'Être suprême en le proclamant, et calomniait avec tant de lâcheté les gens de lettres en les assassinant, il inséra ces paroles perfides, comme pour désigner à l'instinct servile des bourreaux de son tribunal la victime que pourtant il n'osait pas encore nommer : « Nous avons vu tel d'entre eux, pres-

« que républicain en 1789, plaider stupidement « la cause des rois en 1793. »

Vous avez vu ce qu'il appelle *plaider la cause des rois*, et vous concevez bien que Robespierre ne savait jamais accuser autrement. Quant au mot *stupidement*, qui me fit sourire, quand je lus le rapport dans ma prison, je savais très-bien pourquoi Robespierre s'en était servi. Je me souvenais comment j'avais parlé de lui (1), et ceux qui ont bien connu tous les caractères de son orgueil et tous les genres de ses prétentions, reconnaîtront dans cette expression grossière l'écrivain humilié, qui a encore besoin de se venger avec sa plume quand il peut se venger avec le glaive.

Peu de jours avant le 31 mai (2), à propos d'une loi sur l'adoption que l'on proposait, et que j'approuvais, je m'exprimais ainsi dans ce même journal : « Je ne crains qu'une chose, c'est le « malheureux esprit d'exagération qui règne au-« jourd'hui, et qui gâte tout. Rien n'est plus com-« mun que de vouloir enchérir ou sur la raison « ou sur la sottise. Si un homme sensé propose, « pour le bien commun, une chose raisonnable, « le charlatan, pour se faire valoir, se pique d'al-

---

(1) *C'est un homme de la dernière médiocrité en tout, hors en hypocrisie;* voilà ce que j'avais dit vingt fois, et même à ses prôneurs.

(2) N° 95 du *Mercure*, 25 mai 1793, page 151.

« ler au-delà, passe la mesure du bien, et l'a-
« néantit. D'un autre côté, si un fou se fait
« applaudir en proposant une extravagance, un
« autre fou couvre l'enchère pour être applaudi
« davantage ; ce qui ne manque pas d'arriver.
« L'auteur dit, quelque part, *que nous n'avons*
« *point de caractère*. Je crois qu'il se trompe :
« nous avons très-notoirement et très-ancienne-
« ment celui d'une prodigieuse vivacité d'imagi-
« nation imitative, qui ne s'arrête plus dès que
« le premier mouvement est donné, et qui fait
« que nous ne connaissons les milieux, c'est-à-
« dire, la raison, qu'après avoir épuisé les ex-
« trêmes, c'est-à-dire, la folie. Il me serait très-
« facile, mais il serait ici beaucoup trop long,
« de faire sous ce rapport l'histoire du caractère
« français, et de prouver qu'il a été tel dans
« tous les temps, et qu'il l'est surtout aujour-
« d'hui. Le Français a de tout, mais il est sujet à
« avoir du trop en tout. N'avons-nous pas été
« long-temps extrêmes dans l'asservissement aux
« préjugés ? Nous sommes, depuis un certain
« temps, extrêmes dans la liberté et la philoso-
« phie. Heureusement ce dernier excès est beau-
« coup moins durable que l'autre : celui-ci est
« léthargique ; il endort les esprits, qui sommeil-
« lent long-temps ; l'autre est violent et impé-
« tueux ; il trouve bientôt son terme, et nous y
« touchons. Il y a plus : un certain excès était
« peut-être nécessaire ou inévitable quand il a

« fallu combattre pour établir la liberté; et voilà « pourquoi les bons citoyens se contentaient de le « tempérer sans vouloir le détruire entièrement; « mais aujourd'hui il tuerait la république, comme « il a tué la royauté. Il ne nous faut plus que de « la raison et de la fermeté. C'est ainsi que nous « obtiendrons la paix intérieure et extérieure, et « que nous aurons un gouvernement. C'est le vœu « de tous les vrais citoyens, et il sera rempli. »

Enfin, au mois d'août (1) suivant, lorsqu'on allait décréter solennellement la tyrannie sous le nom absurde de *gouvernement révolutionnaire*, je fis encore un dernier effort en faveur des principes, et je parlai ainsi à mes concitoyens: « Hommes libres, placez-vous vous-mêmes dans « la balance où vous pesez vos ennemis. Ayez « toujours devant les yeux le tribunal des nations « et de la postérité. Croyez, quoi qu'on puisse « vous dire, que jamais la liberté ne peut être « en opposition avec la morale, et que leurs « principes sont invariablement les mêmes. Croyez « que jamais cette liberté ne peut qu'être exposée « et compromise, quand elle emploie, sous quel- « que prétexte que ce soit, les armes de la ty- « rannie. Le premier principe de la liberté, c'est « l'estime de nous-mêmes, et le profond senti- « ment des droits de l'homme; et il s'ensuit que,

(1) N° 105 du *Mercure*, 3 août 1793, page 204.

« dès que nous y portons atteinte, nous détrui-
« sons notre propre force. Comme la liberté et
« la tyrannie sont diamétralement opposées, il
« est contre la nature des choses que l'une puisse,
« en aucun cas, penser et agir comme l'autre.
« Ce que les despotes eux-mêmes ne font qu'en
« rougissant ne peut jamais honorer et servir des
« républicains. Et si de cette théorie incontes-
« table on passait à l'application, l'examen des
« faits démontrerait que jamais les mesures illé-
« gales et arbitraires, colorées du prétexte du
« bien public, n'ont été de la moindre utilité;
« qu'au contraire, elles n'ont fait que déshonorer
« très-gratuitement une cause qu'on ne peut ja-
« mais mieux servir qu'en la faisant toujours res-
« pecter. »

A partir de ce moment, je ne parlai presque plus que de littérature, si ce n'est dans quelques lignes, où je fis un éloge très-clairement ironique du *gouvernement révolutionnaire*. Je fus arrêté peu de temps après.

RÉVOLUTION.

Révolution, au figuré, signifie changement d'état. L'histoire et la politique appellent *révolutions* les changements remarquables qui arrivent dans le gouvernement des nations. On l'applique aussi par extension à des déplacements dans l'administration. Il ne s'agit ici que du premier sens.

Il y eut une *révolution* à Rome quand, après la chute des Tarquins, elle se constitua en république. Il y en eut une en France en 1789, lorsque, après la prise de la Bastille, l'Assemblée nationale rendit au peuple cette souveraineté que les rois exerçaient depuis tant de siècles, et fit une constitution qui séparait les pouvoirs législatif et exécutif, émanés tous deux de cette souveraineté, et délégués pour la représenter. C'était, en quelques parties, une imitation du gouvernement d'Angleterre. Il y eut une autre révolution en 1792, quand le trône fut renversé, et la république proclamée. L'histoire appréciera ces deux révolutions subséquentes, qui, au moment où j'écris, ne sont encore qu'une vaste destruction, et qu'une troisième *révolution* aura peut-être remplacées quand cet écrit paraîtra. Je ne décide point encore ici sur les évènements principaux, quoiqu'on puisse déja les apprécier. Quel qu'en soit le résultat, je n'en observe que l'esprit. Je veux faire voir comment les choses ont été opérées principalement par la puissance des mots, et que les choses ont été absolument sans exemple, parce que, pour la première fois, les mots ont été absolument sans raison.

On sait assez que toutes les révolutions politiques, étant des secousses plus ou moins violentes, et causant des déplacements forcés, ouvrent un développement plus libre aux facultés et aux passions humaines, habituellement res-

treintes et comprimées par l'ordre légal : elles acquièrent alors une nouvelle énergie, soit en bien, soit en mal, suivant la nature et le caractère de la révolution. Quand on passe d'une république vieille et corrompue au pouvoir absolu, c'est que la morale publique est trop altérée pour servir de mobile au gouvernement et pour donner de la force aux lois. Alors ceux qui ont des vices et des talents montent naturellement au-dessus de ceux qui n'ont que des vices, ou qui n'ont ni vices ni vertus. Le grand nombre sent le besoin d'être gouverné, parce que la volonté générale ne mérite plus d'être appelée loi, et que le despotisme d'un seul vaut cent fois mieux que l'anarchie, qui est le despotisme de tous contre tous. C'est ce qui arriva aux Romains, depuis les deux triumvirats jusqu'au règne d'Auguste. Ils furent successivement asservis par des scélérats qui avaient du courage et du génie, un Marius, un Sylla, un Carbon, un Cinna. Une poignée de républicains poignarda César, qu'ils auraient laissé vivre, s'il n'eût pas eu la fantaisie de s'appeler roi, et tous se soumirent volontiers à Octave, qui, n'ayant rien d'assez grand dans le caractère pour imposer aux hommes, eut éminemment l'art de les ménager. L'histoire nous apprend quelle était alors, depuis cent ans, la dépravation des mœurs romaines, et combien elle augmenta encore sous les successeurs d'Auguste.

C'est tout le contraire quand les abus du pouvoir d'un seul, contrariant trop fortement les idées générales de justice et le sentiment des droits naturels, obligent un peuple à préférer des lois à un maître. Comme ce changement ne peut guère s'effectuer sans effort et sans péril, il suppose du courage et des sacrifices : les hommes, dans ces circonstances, sentant le besoin de s'unir par un intérêt commun, sont plus disposés à ce détachement des intérêts particuliers, qui est la vertu. Les ames s'élèvent par le danger, et la force croît par les obstacles; c'est, dans les annales du monde, l'époque de la gloire et de l'héroïsme chez toutes les nations qui se sont rendues libres. Voyez les Romains au temps du premier Brutus, voyez les Suisses au temps de Guillaume Tell, les Bataves au temps des deux Nassau, et de nos jours les Anglo-Américains; voyez la faiblesse de leurs moyens, comparés à ceux des ennemis qu'ils avaient à combattre, et vous avouerez qu'ils n'ont pu triompher que par des prodiges de fermeté, de patience et de dévouement. Mais remarquez que les Romains, les Suisses, les Bataves, lors de leur affranchissement, étaient pauvres; que les Romains avaient déja cette fierté nationale et belliqueuse qui fit depuis tous leurs succès; que les Suisses étaient défendus par leurs montagnes et leurs rochers, et que les Bataves défendaient leur religion. Voilà des principes de force et des moyens de résistance. Les Flamands

ne les avaient pas. Ils étaient riches; ils ne s'étaient révoltés que contre le duc d'Albe, contre l'inquisition, contre la violation de leurs priviléges. On les leur rendit, et ils se soumirent.

Les Anglo-Américains, quoique enrichis par la culture et le commerce, avaient généralement la simplicité des mœurs patriarcales, dont ils étaient redevables à des causes originelles, locales et endémiques, trop connues des gens instruits pour qu'il soit besoin de les détailler ici. Il me suffit de pouvoir conclure de ce court exposé, comme une vérité attestée par l'expérience, que jusqu'ici les peuples s'étaient toujours montrés vertueux et grands quand ils avaient conquis leur liberté.

Pourquoi la révolution a-t-elle montré les Français sous un aspect directement opposé? C'est ce qui mérite d'être examiné, ce que l'histoire expliquera complètement, et ce dont le sujet que je traite donnera du moins les principaux aperçus.

D'abord, j'ai parlé des efforts et des dangers que supposent ordinairement les grandes tempêtes politiques. En effet, les Romains, les Suisses, les Bataves, les Anglo-Américains, ces derniers surtout, ne se sont résolus à briser leurs chaînes que quand le poids en fut insupportable, et que la tyrannie les eut poussés à bout. La révolution se fit chez eux comme elle se fait naturellement quand on croit s'apercevoir, en général, qu'il n'y a pas plus de mal et de danger dans l'insurrec-

tion que dans l'obéissance. C'est le dernier terme de la patience des sujets et de l'imprévoyance des maîtres. L'insurrection de 1789 n'eut rien de ce caractère. Le peuple était grevé d'impôts, mais beaucoup moins, proportion gardée, qu'il ne l'avait été sous Louis XIV. Le désordre des finances était grand, mais il était seulement plus avoué et plus connu que dans les temps précédents; et le fameux *déficit* était beaucoup plus aisé à remplir que le bouleversement causé par le système de Law n'avait été facile à réparer, quand il fallut liquider la dette publique avec quinze fois moins de numéraire qu'il n'y avait de papier-monnaie.

L'esprit du gouvernement, sous Louis XVI, était aussi doux et aussi modéré qu'il avait été dur et tyrannique sous Louis XV. Les actes arbitraires étaient devenus fort rares. L'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, s'en était permis, il est vrai, lorsqu'il n'avait trouvé d'autre moyen que les violences despotiques pour étayer ses chimériques projets de cour plénière et d'impôt territorial; mais ces violences passagères furent promptement désavouées, et hâtèrent sa disgrace, suite nécessaire de l'impuissance où il se trouva de soutenir les démarches où il avait engagé la cour.

Les lettres de cachet confiées à la police, et les maisons de détention secrète qu'elle avait multipliées étaient de grands abus sans doute; mais,

étant de nature à ne menacer qu'un très-petit nombre de personnes, ne pouvaient être un mobile d'insurrection. Le régime des prisons avait d'ailleurs été extrêmement adouci. C'était un des bienfaits de Louis XVI. L'histoire les retracera tous : ils sont nombreux; ils prouveront que ce prince était bon. Mais sa conduite prouvera aussi qu'il était faible : il n'eut d'autre courage que celui de souffrir et de mourir, courage très-estimable, mais beaucoup moins rare que le courage d'action, qu'on appelle énergie. L'histoire dira aussi pourquoi ce monarque fut toujours aimé et jamais respecté. Je me resserre le plus qu'il est possible dans mon objet actuel, et j'observerai seulement ici que, quand la Bastille fut ouverte, il n'y avait que sept prisonniers.

Mais, d'un autre côté, si l'autorité n'était pas oppressive, la cour était très-corrompue, très-dégradée, et généralement sans mœurs, sans lumières et sans talents. L'insouciance immorale des ministres faisait peut-être autant de mal qu'en aurait pu faire la méchanceté. La cupidité était effrénée, et le brigandage sans bornes. Des provinces entières avaient manqué de pain, et le contraste d'une misère toujours plus désolante avec un luxe toujours plus fastueux semblait une double insulte aux peuples accablés. Cependant ils ne remuaient pas; et si la révolution les trouva disposés pour elle, il est sûr qu'ils ne la firent pas naître. J'exposerai ailleurs les diverses

causes qui purent y concourir. Il me suffit de rappeler ici qu'elle n'éprouva aucun obstacle. La Bastille attaquée avec intrépidité, mais plutôt rendue que prise; la consternation de la cour; la retraite des régiments qui entouraient Paris; l'émigration des princes et des généraux; l'arrivée du roi à l'Hôtel-de-Ville, où il prit la cocarde nationale; la formation de la garde parisienne, qui fut imitée dans toute la France; le serment prêté à la nation par toutes les troupes; tous ces changements si considérables qui, en d'autres temps, auraient pu coûter des flots de sang, exécutés ici aussitôt que conçus, et sans aucune résistance, laissaient l'assemblée, qui s'était déclarée *constituante*, absolument maîtresse des destinées de l'empire français. La sanction royale, qui n'était, à proprement parler, qu'un droit de représentation tout au plus, dans la situation où était Louis XVI aux Tuileries, ne pouvait pas être regardée comme un moyen d'opposition réelle. Jamais il n'y eut de plus grande révolution, jamais il n'y en eut de plus rapide, de plus complète, ni qui ait moins coûté. Il avait fallu, pour toutes les autres, rendre de longs combats; il avait fallu des siéges et des batailles : la nôtre n'avait pas coûté la vie à dix hommes. La puissance renversée restait sans aucun défenseur; celle qui en avait pris la place avait entre les mains tous les moyens, ceux de la loi, ceux de la force, ceux de l'opinion du plus grand nombre,

qui s'accordait à vouloir une monarchie légale, un gouvernement représentatif. Où était donc ce qu'on eût pu appeler le parti opposé? On n'appelle ainsi, dans une grande révolution, que celui qui peut la combattre par les armes ou la balancer par une résistance effective quelconque. Qu'y avait-il de semblable? Les émigrés? Des fugitifs ne pouvaient pas être à craindre pour la France, et il était insensé d'imaginer qu'aucune puissance de l'Europe s'armât pour eux. Les aristocrates? Ceux qu'on désignait par ce nom, dans le temps où il avait un sens, s'obstinaient plus ou moins dans, l'Assemblée, dans les écrits, dans les sociétés, en faveur de la prérogative royale, dont l'extension intéressait leur existence civile et politique. C'était une guerre d'intérêt et d'opinion absolument réduite aux luttes délibératives, et nécessairement terminée par des décrets, comme les procès des particuliers par des arrêts; et jamais encore on ne s'était avisé de créer un état de guerre et de *guerre à mort* entre une grande nation tout entière armée, et les opinions, les vœux, les espérances, les regrets, les plaintes d'une classe d'hommes très-peu nombreuse, et qui le serait tous les jours devenue davantage, si l'on eût voulu n'y pas penser plus qu'aux autres, et être juste envers elle comme envers tout le monde. Où était donc encore une fois le parti qu'il fallait abattre? Étaient-ce les puissances étrangères? Aucune ne songeait à nous faire la guerre,

et la conférence même de Pilnitz, qui n'eut lieu que l'année suivante, n'avait d'autre objet que de se précautionner contre l'espèce de croisade prêchée ouvertement par une faction déja puissante et autorisée, qui, de la tribune des Jacobins, menaçait tous les trônes de l'Europe. L'histoire, qui ne parlera qu'avec le dernier mépris de tous les plats mensonges débités à ce sujet par une multitude imbécille, attestera que d'ailleurs aucune puissance n'avait ni la volonté ni l'intérêt de nous attaquer; et les faits viendront à l'appui des raisonnements, puisqu'au moment de notre déclaration de guerre à la maison d'Autriche, et de notre irruption dans la Belgique, rien n'y était sur le pied de guerre, et qu'il n'y avait pas dans le pays plus de vingt mille hommes.

Il est donc incontestable que, pendant trois ans, nous n'avons eu à combattre aucune espèce d'ennemis intérieurs ou extérieurs; et à cet égard nul autre peuple ne s'était affranchi avec tant de bonheur. En effet, ce mot seul de *révolution* effraie toujours celui-là même qui a le courage de la vouloir, si elle est nécessaire, mais qui a en même temps assez de lumières pour en juger les suites naturelles, et assez d'honnêteté pour en déplorer les malheurs inévitables. C'est un état violent, et par cela même il doit être passager; c'est une secousse qui ébranle tout le corps politique, dont elle détend ou brise tous les ressorts; et le vœu de la raison est de le raffermir

le plus tôt possible sur de nouvelles bases, et de lui assurer, en attendant, les étais dont il a besoin. En un mot, il n'y a point de peuple qui ne soit naturellement pressé de sortir de l'état de révolution dès qu'il le peut. Mais que penser, que dire de celui qui se proclame *en révolution* quand il n'y est pas, qui s'établit comme à plaisir dans la privation absolue de tout ordre légal, et travaille de toutes ses forces à s'y perpétuer, autant qu'il le pourra, comme dans son état naturel? Tel est pourtant le phénomène, unique dans les annales des nations, que la nôtre a présenté pendant des années.

Je dis plus, et je vais au-devant de l'objection qu'on ne manquera pas de me faire : on m'opposera le 10 août comme une preuve que la première révolution devait en produire une seconde pour fonder la république. Mais je répondrai d'abord, et pourtant toujours comme parlera l'histoire, que le 10 août, à n'en juger que par les suites qu'il a eues jusqu'ici, ne peut être encore regardé que comme la victoire d'une faction qui renversa la royauté pour y substituer la tyrannie; et quelle tyrannie! et qu'en admettant même que la proclamation d'une république fût la même chose que son établissement, que l'anarchie qui régna jusqu'au 31 mai fût la liberté, et que la monstrueuse production du comité de Robespierre fût une *constitution ;* en me prêtant même à cet excès d'absurdité, j'ai encore toute raison

contre vous; car, pour être conséquents dans votre absurdité, vous êtes forcés de m'accorder qu'après cette prétendue *constitution* et cette prétendue *acceptation* de 1793, nous n'étions plus et ne devions plus être, de votre aveu, *en révolution;* et ce fut pourtant cette même époque que l'on choisit pour proclamer légalement ce qu'on n'avait jamais cessé de répéter de toutes parts, que nous étions *en révolution*, et que le gouvernement était révolutionnaire; et c'est un second phénomène aussi extraordinaire que le premier, qu'une assemblée législative osant dire à tout un peuple: « Voilà une constitution que vous nous « avez chargés de faire: vous l'avez unanimement « acceptée; mais vous n'en ferez usage qu'à l'é« poque très-incertaine et très-éloignée qu'il nous « plaît de vous marquer; et jusque-là vous serez « *en révolution*, et nous vous *gouvernerons* RÉVO« LUTIONNAIREMENT (1). » Et au moment où j'écris le *gouvernement* est encore *révolutionnaire*.

Passons sur l'espèce de contradiction dans les termes de *révolution* et de *gouvernement*, qui s'excluent en rigueur, mais qui peuvent s'entendre

---

(1) On sent bien que je n'attribue pas cet incroyable attentat contre la souveraineté nationale à la majorité de la convention : la faction des Jacobins en était seule capable. Mais la convention et la nation l'ont souffert !.... Et cela devait être, car cela n'avait jamais été..... On m'entendra à la fin.

d'un mode provisoire de gouvernement, en attendant un gouvernement constitutionnel. Si les destructeurs de la royauté avaient été en effet des républicains, leur premier objet, leur premier vœu eût été de consacrer d'abord les premiers fondements de tout ordre légal, et de garantir à tous les citoyens cette jouissance des droits naturels qui constitue la liberté, qui en donne la véritable idée, et qui en inspire l'amour. Que doivent faire les fondateurs d'une nouvelle constitution? à quoi doivent-ils tendre avant tout? A faire sentir généralement qu'elle vaut mieux que celle qui a été renversée, car apparemment on ne change d'état que pour être mieux. Ce principe est essentiellement l'esprit et la politique d'une révolution. Ce bien-être général est la meilleure réponse au petit nombre qui peut regretter l'ancien état de choses, et est en même temps l'arme la plus sûre contre les ennemis du nouveau. Or, rien n'empêchait, par exemple, de rendre d'abord des lois de garantie en faveur de la liberté individuelle, en faveur de la sûreté personnelle, en faveur de la propriété, puisque ce sont les trois éléments les plus précieux de l'existence sociale. Ce premier pas eût fait cent fois plus pour l'établissement d'une république que toutes les victoires remportées au-dehors : car d'abord la fortune des armes est passagère; ensuite il est très-possible et même très-commun qu'on soit vainqueur des ennemis étrangers, et opprimé par

des tyrans domestiques; au lieu que l'existence civile, bien affermie dans tous ses droits, vous attache invinciblement à ses fondateurs, et vous assure à la fois et de leurs intentions et de votre félicité.

On doit bien sentir que ces vérités sont générales, et que je ne les adresse pas à des fondateurs *jacobins*. Ce langage est trop loin d'eux, et ils ne pourraient pas même l'entendre. Il ne peut aller ni à leur intelligence ni à leur ame. Il serait convenable avec des hommes trompés et qui auraient failli; mais pour les ennemis de l'espèce humaine, il n'y a que ces deux mots, OPPROBRE et EXÉCRATION, que j'ai voulu qu'on retrouvât ici à toutes les pages; et personne n'ignore que ce sont les *jacobins* qui profitèrent de toutes les fautes de la cour pour populariser le 10 août, et faire une révolution nationale de ce qui n'était que la fondation de leur tyrannie. Je ne veux pas trop anticiper sur la justice de l'histoire; c'est à elle qu'est réservé ce tableau précieux par son horreur instructive, ce tableau de MONSTRES nouveaux dans l'espèce des MONSTRES; c'est à elle à peindre les *jacobins*.

Mais c'est ici du moins que je dois faire connaître la langue qu'ils ont créée, et qu'ils vinrent à bout de rendre usuelle, avec une progression d'extravagance et d'atrocité proportionnée à leurs succès. Ils partirent d'abord de quelques notions vulgaires qui n'étaient pas sans quelque fonde-

ment, mais que dès le premier moment ils interprétèrent à contre-sens. Tout le monde avait dit qu'en général les révolutions étaient des temps de malheur et de crime. Et remarquez 1° que cela n'est vrai que de celles où il y a deux ou plusieurs partis en armes : on sait ce que c'est que le droit de la guerre, et surtout de la guerre civile. Remarquez 2° que cela n'est vrai que de celles où l'on combat pour la domination : au contraire, celles où il s'est agi de vaincre pour la liberté, et que j'ai rappelées ci-dessus, ont sans doute offert beaucoup de calamités que toute guerre entraîne, mais aussi ont signalé beaucoup de vertus dans le parti de la liberté. C'est une vérité fondée sur la nature des choses et sur les faits historiques, et c'est une preuve morale, qui suffirait seule aux yeux de la raison, que les dominateurs dont le règne date du 10 août étaient bien loin de travailler pour la liberté. Je l'ai déja dit, et je le répète, comme un axiome éternel : Tout peuple qui veut devenir libre doit nécessairement devenir meilleur, parce que le sentiment de la liberté est éminemment celui de la justice. Si ce peuple ne se montre pas, au moment où il s'affranchit, plus juste, plus vertueux, plus grand qu'il ne l'avait encore été, sa révolution n'est qu'un bouleversement, n'est qu'anarchie ou tyrannie. Ce n'est pas une de ces grandes secousses de la nature qui enfante, une de ces fécondes éruptions volcaniques qui, en ébranlant la terre et

les mers, élèvent tout à coup du sein des flots une île vaste et fertile qui bientôt commande à l'Océan dont elle est sortie ; ce n'est qu'une de ces tempêtes ordinaires où les vents déchaînés luttent pour détruire, où les navires se heurtent et se brisent dans une affreuse obscurité, où l'on n'est plus éclairé que par les lueurs de la foudre, où l'on jette ses richesses dans le gouffre avant d'y tomber, où le plus impur limon s'élève à la surface des eaux, et qui finissent par ne montrer, sur la mer que des débris, sur les rochers que de l'écume, et sur le rivage que des cadavres.

Ce n'est pas que tout doive être absolument pur, même dans la fondation de la liberté : rien ne l'est dans les choses humaines. Mais alors du moins c'est la supériorité des talents qui peut abuser du mouvement et de l'exaltation des esprits pour les diriger suivant ses intérêts, et qui peut se rendre à craindre en se rendant nécessaire. Ainsi les deux Nassau firent servir à l'agrandissement de leur famille le besoin qu'on avait d'un chef à opposer aux Espagnols. Mais jamais on n'avait préconisé le crime comme un principe de révolution, ni l'oppression comme un principe de liberté, et c'est ce qu'ont fait les *jacobins*.

Ici l'ordre nécessaire à la clarté des idées m'oblige de tracer un précis très-succinct sur la nature et sur l'influence de cette *Société*, fort différente, dans son origine, de ce qu'elle devint dans la suite.

Ce ne fut d'abord qu'une réunion de quelques membres accrédités dans le parti populaire de l'Assemblée constituante, qui se rassemblaient pour préparer les motions et les décrets, et combattre l'opposition du parti de la cour. Il s'y joignit bientôt des particuliers occupés de la chose publique, et qui furent présentés par des députés. La *Société* devint nombreuse; elle comptait des hommes de mérite et de réputation; elle acquit de l'influence et même de la célébrité; elle se donna des formes délibératives; enfin, il fut de mode d'en être, et la carte de *jacobin* fut un brevet de patriotisme. Dès qu'elle eut du crédit dans l'Assemblée et dans le public, il y eut des partis dans son sein; mais dès lors il s'en formait un à côté d'elle, et ensuite chez elle, qui devait écraser tous les autres, quoiqu'il fût alors le plus méprisé de tous : c'était ce qu'on appela d'abord le *Club des Cordeliers*.

L'esprit d'imitation, qui dans tous les temps a régné chez les Français, mais qui, dans la révolution, acquit une activité rapide et entraînante dont on ne peut pas avoir l'idée sans l'avoir vue, avait multiplié dans toute la France ces singulières corporations, qui, sous le nom de *Sociétés populaires* (1), s'organisaient à la manière des jacobins, et dont la plupart, en s'affiliant à eux, les autorisèrent à s'appeler *Société-mère*, et ou-

(1) Voyez l'article *Sociétés populaires*.

vrirent avec eux une correspondance qui embrassait tous les départements. Il s'en forma de semblables dans l'immense population de Paris; et celle des *Cordeliers*, qui eut depuis différents noms et différentes demeures, sans jamais changer d'esprit; qui dut ses affreux succès à sa persévérance dans l'affreux système dont elle ne s'écarta pas un moment, et qui, fondue en partie dans les *jacobins*, les domina toujours, et par eux la France entière; cette société, il faut l'avouer, fut constamment la première cause de tous les maux que nous avons soufferts, le centre de tous les pouvoirs, le levier de toutes les insurrections, et le mobile de tous les crimes.

Cet aveu est humiliant; mais nous ne pouvons pas être trop humiliés pour nous corriger et nous repentir. Oui, c'est de ce repaire infame, composé de ce que la nature a jamais produit de plus vil et de plus détestable sous tous les rapports, que sont sortis, pendant six années, tous les fléaux inouis qui ont désolé l'une des plus belles parties du monde civilisé. Aujourd'hui la plupart des scélérats qui le gouvernaient ne sont plus : Danton, qui en était l'ame, et qui, seul, n'était pas sans talent et sans caractère; Hébert, Chaumette, Vincent, Momoro, Boulanger, Clootz, Desfieux, Proly, Pereyra, Dubuisson, Fabre (surnommé d'Églantine), presque tous les membres de cette abominable commune du 2 septembre, qui n'est tombée qu'après un règne de deux ans;

tous ces monstres ont fini, les uns après les autres, sur le même échafaud où ils avaient traîné tant d'innocentes victimes. Marat seul, leur principal instrument, Marat seul échappa aux droits qu'avait sur lui le bourreau, et fut redevable d'une mort beaucoup trop honorable et trop douce à l'héroïque erreur d'une jeune infortunée, dont il faut excuser la faute et admirer le courage. Mais le même esprit vit encore dans leurs complices et leurs successeurs, élevés à leur école, et n'a pas cessé jusqu'à ce jour de menacer à la fois et la représentation nationale, et la nation.

Comment se forma ce premier centre d'anarchie et de démagogie, ce plan originaire d'oppression et de destruction? et comment vint-il, de commencements si faibles et si obscurs, à cet énorme pouvoir? Je m'applique d'autant plus à en rendre les causes sensibles, que les effets en ont été plus extraordinaires, et que la postérité ne pourra bien concevoir les effets qu'en connaissant bien les causes.

Il faut savoir d'abord qu'elles n'avaient rien de commun avec celles qui produisirent la révolution du 14 juillet, et dont il faut avant tout donner une idée.

Toute grande révolution suppose deux choses: une disposition antérieure dans les esprits, qui les porte à désirer un changement d'état; c'est la cause générale et éloignée : des évènements, des faits, des incidents, qui déterminent cette dispo-

sition, et précipitent un mouvement; c'est la cause particulière et immédiate.

Ici les causes générales étaient le mécontentement de toutes les classes de citoyens; celui des parlements enhardis par leur dernière victoire, et d'autant plus révoltés des mesures violentes renouvelées contre eux; celui d'une partie des nobles, blessés des préférences sans nombre que l'on prodiguait imprudemment à ceux qui étaient en faveur et en crédit; celui du clergé inférieur, méprisé et vexé par la prélature; celui des militaires, tourmentés depuis long-temps par des changements continuels dans la discipline de leur état; celui des gens instruits, qui demandaient que l'autorité reposât enfin sur des bases légales et renonçât à l'arbitraire; celui des riches, des banquiers, des rentiers, qui frémissaient d'une banqueroute prochaine. Je ne parle pas du peuple, généralement malaisé et peu ménagé : le peuple, d'ordinaire, se plaint, murmure, attend et souhaite les nouveautés comme des soulagements et des remèdes; mais il ne se meut guère de lui-même. C'est une masse qui entraîne tout, mais qu'il faut mettre en mouvement.

Le mouvement vint 1° de l'Assemblée des notables, très-étourdiment convoquée par Calonne, qui, avec sa légèreté habituelle, s'imagina que tous ces gens de cour, charmés de se voir appelés tout à coup à traiter du gouvernement, depuis cent cinquante ans concentré dans le se-

cret du ministère, se tiendraient trop heureux de substituer un moment, dans les papiers publics, leur éloquence académique aux déclamations parlementaires, et après cette petite jouissance d'amour-propre, le seul amour qui régnât alors en France, se hâteraient d'adopter aveuglément, par complaisance ou par lassitude, ses comptes, ses bordereaux, ses opérations bursales, et l'aideraient à combler le précipice ouvert par sa négligence et ses déprédations. Il se trompa en tout : les jeunes seigneurs apportèrent dans l'Assemblée la politique de Rousseau et le déisme de Voltaire, qui depuis long-temps étaient l'aliment des esprits et le bon air des sociétés. On entendit pour la première fois dans une assemblée ce qui n'avait encore été que dans les livres. On exigea du ministre des calculs en règle, des résultats clairs, et il demeura tout étonné que les Français voulussent savoir leur compte, et se mêler de leurs affaires. C'était une terrible nouveauté qui en présageait bien d'autres. L'Assemblée fut dissoute, mais le ministre fut renvoyé.

Le mouvement vint 2° des plans mal concertés de Brienne pour anéantir les parlements, et y substituer sa chimérique cour plénière ; de la réduction subite des effets royaux, qu'il fut obligé d'annoncer quand ses projets de finance furent rejetés; et cette reduction, très-considérable, et encore plus alarmante, parut le signal de la banqueroute.

Le mouvement vint 3° de la demande des états-généraux, jetée en avant par le parlement de Paris poussé à bout, demande avidement saisie par tous les partis, et que le parlement lui-même, qui ne l'avait hasardée que pour faire reculer la cour devant cet épouvantail, voulut rendre sans effet dès que le roi l'eut accordée. Mais il n'était plus temps : et les parlements, en votant les états-généraux pour faire peur au ministère, et Louis XVI, en les accordant pour le bien des peuples, signèrent également leur perte ; les premiers la voyant déja venir de loin, l'autre encore fort loin d'y songer.

Enfin, les états une fois convoqués, le dernier mouvement, celui qui précipita la chute du pouvoir absolu, vint de la conduite des ministres, de la noblesse et du clergé, qui fut l'assemblage de toutes les fautes. Mais le parti du tiers, qui triompha, et qui était alors bien certainement celui de la nation, ne voulait rien autre chose qu'une monarchie légale, un gouvernement mixte et représentatif dans les deux genres de pouvoir. Tous les faits publics le prouvent. Il y avait bien une cabale particulière, qui comptait parmi les chances possibles l'élévation du duc d'Orléans, et qui avait contribué sous main à l'insurrection, dans l'espérance qu'il en profiterait. L'histoire fera voir comment cette cabale, qui agissait sans chef, parce que celui qui naturellement aurait dû l'être, n'en avait ni la volonté, ni le courage,

ni les moyens, ne parvint à rien avec beaucoup d'argent et de menées, si ce n'est à ce que peuvent tous les intrigants subalternes, à commettre et faire commettre des crimes obscurs et des lâchetés gratuites, qui n'aboutirent qu'à mener à l'échafaud celui qui s'appelait alors Philippe *Égalité* (1), et qui ne pouvait, aux yeux de ses juges, être coupable de rien, si ce n'est de s'être appelé le duc d'Orléans. Mais un homme qui ne s'appelait que Danton avait, dès les commencements de la révolution, formé un parti dont on parlait beaucoup moins que du parti d'Orléans, et qui eut bien un autre influence. C'était un avocat au conseil, à qui ce titre n'avait encore donné que des dettes. Sa laideur effrontée, ses épaules de portefaix, sa voix et son éloquence de carrefour ses formes robustes, ses poumons infatigables, sa perversité audacieuse; en un mot, ses vices, ses besoins, ses facultés, en faisaient un homme éminemment *révolutionnaire*, dans le sens qui fut bientôt attaché à ce mot. Il avait de l'esprit naturel, peu d'instruction, un langage grossièrement figuré, et une sorte d'énergie brutale : il eût été partout l'orateur de la populace, et capable de se faire pendre dans une sédition. Il ne pouvait figurer à la tribune d'une assemblée législative que dans la révolution française,

(1) C'est le ridicule nom qu'il avait pris.

tombée en sans-culotisme (1). Sans être barbare par caractère, le mépris de toute morale le rendit aussi sanguinaire que Marat, et des bureaux du ministère il présidait aux massacres de septembre, comme Marat des bureaux de la commune. Les listes de proscription étaient dressées et signées per l'un comme par l'autre. Danton, qui ne versait du sang que par principe, méprisait beaucoup Marat, qui le versait par instinct; mais tous deux furent également sans remords. C'est Danton qui, mécontent du 20 juin, où Louis XVI n'avait pas été assassiné, disait : *Ils ne savent donc pas que le crime a aussi son heure du berger!* Et c'est pour la retrouver qu'il prépara la journée du 10 août, qui fut principalement son ouvrage. Il prodigua pour celle du 31 mai une partie de l'argent qu'il avait volé dans la Belgique, et se plaignit de n'avoir pu salarier cette fois que *deux mille deux cents mercenaires*, les réquisitions ayant enlevé un grand nombre de sujets. S'il est vrai qu'il ait pleuré depuis sur les victimes qu'il avait livrées ce jour-là, et que, quatre mois après, il vit conduire à la mort, ce ne pouvait pas être un mouvement d'humanité et de compassion pour des adver-

(1) Je demande pardon aux hommes instruits de toutes les nations, d'être obligé de descendre quelquefois à ce langage abject. La fidélité de l'histoire ne saurait ici s'accorder avec sa dignité, et il faut sacrifier l'une à l'autre.

saires qu'il devait détester et craindre ; c'est qu'il commençait à frémir pour lui-même de l'ascendant terrible que prenait Robespierre, dont l'hypocrisie tranquille, ne marchant que par des détours, mais ne s'arrêtant jamais, dépassait toujours Danton lui-même dans la route que celui-ci ouvrait d'abord par son impétuosité, et où il s'arrêtait ensuite pour se livrer à l'insouciance et à la débauche. Ses larmes n'étaient donc qu'un pressentiment, et non pas un repentir. Il avait assez de lumières pour apercevoir déja les dangers, et ne fit rien pour les prévenir : sa confiance habituelle et son goût pour le plaisir l'emportèrent sur ses craintes passagères. Il succomba, et devait succomber avant Robespierre : il rétrogradait dans le crime, et Robespierre y avançait toujours, détruisant tour à tour ses complices et ses instruments par la main de la populace, dont il était le flatteur le plus adroit, c'est-à-dire, le plus abject : la plus grande adresse en ce genre n'est que la plus grande abjection. Danton, parvenu très-haut, se crut une force personnelle, et se trompa : celle de nos démagogues ne pouvait être que dans la multitude, qu'il fallait sans cesse mouvoir, tromper et rassasier; semblable à ces bêtes féroces qui se jettent sur leurs conducteurs, s'ils négligent de les nourrir. Danton, près d'aller au supplice, montra de la résolution et de la jactance, qui ne le quittèrent jamais. Il se promet-

tait *une place au Panthéon de l'histoire*. Il voulait dire apparemment de celui de Marat, de Châlier, de Lazousky (1); et, malgré les grands remords et les grands desseins qu'on lui attribue, et dont il était également incapable, il ne paraît pas s'être douté que le *Panthéon de la révolution* (2) serait le *Montfaucon de l'histoire*.

Ce fut pourtant cet homme qui, avec Marat et les autres scélérats que j'ai nommés ci-dessus, dans le temps même où les représentants de la France entière préparaient, dans le palais du roi, une constitution légalement monarchique, établissait de son côté, dans un coin de Paris, un foyer d'anarchie, une puissance purement destructive; et comme il est infiniment plus aisé de détruire que d'édifier, et que, dans l'absurdité d'un plan de destruction totale, les brigands furent beaucoup plus conséquents que les législateurs dans leur plan de constitution, ce fut le génie destructeur qui l'emporta.

A cette époque, aucun parti, quoi qu'on en ait voulu dire depuis, ne songeait à la république. Ce pouvait être le vœu de quelques têtes

---

(1) Châlier et Lazouski, deux scélérats en chef, eurent après leur mort des monuments publics : il y eut des fêtes en leur honneur; des sections prirent leur nom, etc.

(2) On sent bien que Voltaire et Rousseau, morts longtemps auparavant, ne peuvent pas être du *Panthéon de la révolution*. Je dirai ailleurs pourquoi on les y a mis.

ardentes, la spéculation de quelques politiques de cabinet, mais ce ne fut nulle part un projet formé. Tout ce qui compose proprement le corps social, dont les éléments sont la propriété, l'industrie, et l'éducation, voulait ce que veut tout homme raisonnable, un gouvernement légal et constitutionnel, sous quelque nom que ce fût, qui assurât à chaque individu la jouissance paisible de ses avantages naturels et civils. Mais les circonstances fournissaient déja de grands moyens de désordre à une classe d'hommes qui, rassemblés pour la première fois, croyaient tout gagner en renversant tout; et, pour faire bien comprendre cette opposition directe de vues et d'intérêts, il faut considérer la disparité des idées qui devaient passer dans les têtes au moment d'une révolution telle que la nôtre.

D'après tout ce que l'on avait écrit sur l'amélioration du gouvernement, depuis que le gouvernement lui-même avait permis de tout écrire, il était clair que le résultat général était la suppression des priviléges de tout genre, qui mettaient trop souvent des avantages de convention au-dessus des avantages naturels, et favorisaient trop une classe d'hommes au détriment des autres. L'abolition de ces priviléges, la déclaration des droits de l'homme, étaient les premiers préservatifs contre cet abus, et il ne s'agissait plus que de trouver une forme de gouvernement qui garantît le nouvel ordre établi par la loi. Cet

ordre était fait pour plaire à quiconque se sentait quelque genre de mérite : il est, par lui-même, favorable aux vertus et aux talents, qu'il met en place et en honneur; à l'industrie, qu'il encourage ; à la culture, qu'il affranchit et protége; au commerce, dont il étend les moyens; et, sur cet exposé, il semble d'abord qu'un pareil état de choses doit opérer une trop grande réunion de suffrages pour redouter quelques obstacles, quand il est institué par la loi. On se trompe pourtant; et il faut, pour l'assurer et l'affermir, des précautions de politique et des moyens de force, sans quoi l'ordre social sera d'autant plus menacé, que l'état sera plus puissant et sa population plus nombreuse; et c'est ce qui nous est arrivé.

L'ordre est une belle chose, mais pour les bons, qui en profitent, et non pas pour les méchants, qui le craignent. Il est vrai que ceux-ci ne sont nulle part le plus grand nombre, sans quoi nul état ne subsisterait; car je ne parle pas ici des passions qui sont de tous les hommes; je parle de ce degré de perversité, de dépravation, de grossièreté et d'ignorance, qui forme partout la dernière classe de la société et la lie des nations. Or, combien croit-on qu'il y eut de gens de cette espèce dans un empire tel que la France, lors de l'insurrection de 1789? et sous quel rapport imagine-t-on qu'ils vissent ce qui venait de se passer, et qu'ils aient vu, depuis, les nouvelles

lois que l'on faisait? Serait-ce dans cette heureuse et brillante perspective que je viens de tracer? Nullement. Quoiqu'il n'y eût eu qu'une seule voie de fait, la prise de la Bastille, et que d'ailleurs tout le reste se fût opéré par le concours des volontés, cependant il avait fallu employer un moment la force populaire. Cent mille hommes étaient sous les armes dans Paris quand le roi y entra le 17 juillet, et vint à l'Hôtel-de-ville: et il en est de ces grands soulèvements comme des incendies; les dangers et les secours y rendent tous les hommes égaux; tout est confondu dans un même intérêt; et celui dont le métier est de voler et de piller la maison y est bien reçu pour éteindre le feu. La populace s'appela dès lors *la nation*, et se persuada que c'était pour elle seule qu'il y avait eu une révolution, et que ceux qui n'étaient rien auparavant devaient désormais, par cette seule raison, être tout. Qu'on juge avec quelle complaisance avide furent écoutés ceux qui, dès ce moment, ne lui prêchèrent plus que cette doctrine, et combien de circonstances devaient la favoriser et la propager. Les têtes portées en triomphe dans les premiers jours de l'insurrection, et ces sanglants attentats, toujours odieux et de mauvais exemple, même contre le coupable, regardés comme la justice du peuple, quoique les victimes n'eussent été convaincues d'aucun délit; les violences beaucoup plus horribles exercées à Versailles le 6 octobre, autorisées

sur le plus frivole prétexte, et ensuite consacrées par une impunité légale qui les identifiait avec la révolution; la licence des tribunes de l'Assemblée nationale, qui se voyaient redoutées par les uns, et flattées par les autres; tout concourait à donner à cette multitude, qu'on appelait le peuple, une haute idée de son pouvoir et de ses droits, idée que son ignorance et sa corruption ne lui permettaient ni de rectifier ni de restreindre.

D'ailleurs, le parti constitutionnel de l'Assemblée, et Mirabeau lui-même, commirent une grande faute, qui, comme toutes les autres de ce temps, fut celle de la peur : ils s'applaudirent de pouvoir opposer au parti contraire l'influence avilissante et dangereuse des tribunes, et ne s'aperçurent pas que, non-seulement ils n'en avaient pas besoin, mais qu'ils élevaient une force anarchique qui nécessairement maîtrise ceux qui s'en servent, et qu'ils préparaient ainsi leur ruine en même temps que celle de leurs ennemis. Il est remarquable que, dans cette, révolution, aucun parti ne connut et n'employa ses forces réelles, et que celui qui n'en avait qu'une précaire et très-subordonnée ne triompha que parce qu'il en donna sans cesse, soit à dessein, soit de bonne foi, une idée exagérée, qu'on laissa s'établir et se fortifier sans en prévoir assez toutes les conséquences, et qui commence à peine aujourd'hui à rentrer dans la juste mesure.

Ce délire eut pour cause principale l'abus des mots devenus alors les plus usuels, et qui prirent successivement un sens outré, forcé, et enfin totalement absurde et contradictoire; et ce qui accrédita cette langue monstrueuse, ce fut une autre monstruosité, l'existence des *sociétés populaires*, dont nous avons vu que les jacobins avaient été l'origine et le modèle. C'est là que devaient naturellement se réunir tous ceux qui avaient l'intention et l'intérêt de ne voir dans la révolution qu'un principe de désordre, et qui, sans beaucoup de sagacité, durent apercevoir aisément combien le caractère que prenait déja cette révolution leur donnait de facilités et d'espérances. Dans les premiers jours où l'on put les armer, les honnêtes gens avaient senti tout le danger du mélange d'abord inévitable des bons et des mauvais citoyens. Les districts, à peine classés, procédèrent au désarmement de ceux qui n'offraient à la société aucune garantie de l'usage qu'ils feraient de leurs armes. On se hâta de former une garde nationale sur un pied militaire; et ensuite la classification très-raisonnable des *citoyens actifs* servit encore à l'organisation de cette force armée : mais dans le même temps les abominables feuilles de *l'Ami du Peuple* et de *l'Orateur du Peuple*, et beaucoup d'autres du même genre, appelaient tyrannie toute espèce d'ordre, et liberté toute espèce de licence. Ces déclamations absurdes et incendiaires étaient ré-

pétées aux cordeliers, où Danton s'était arrogé une présidence inamovible. Cette sorte d'anathème contre toute autorité légitime était le mot de ralliement de tous les anarchistes, qui déja s'appelaient les *patriotes*. La garde nationale était insultée quand elle voulait faire la police, et j'entendis un homme crier aux Tuileries : *A bas les habits bleus!* et cette insulte demeura impunie. Je vis dans cette occasion, comme dans mille autres, combien ceux qui gouvernaient alors étaient loin d'avoir une juste idée de l'importance des principes et de la rigueur nécessaire des conséquences, seuls fondements de tout ordre social et légal en tout temps, mais plus particulièrement encore à la naissance d'une constitution nouvelle; et je prévis les désordres d'une longue anarchie, sans imaginer pourtant les horreurs que nous avons vues, et que personne ne pouvait imaginer.

Cette garde nationale, qui suspendit au moins pendant deux ans l'entier débordement du brigandage, était si redoutable aux factieux, que, ne pouvant encore la dissoudre, ils travaillèrent à la corrompre et à l'énerver, et ils n'y réussirent que trop..... Ils cachaient si peu leurs desseins, que Fabre, au commencement de 1791, me dit chez moi, à la suite d'une conversation où il s'était un peu échauffé : *Ah! quand une fois la garde nationale sera licenciée*, *nous verrons.* Je ne répondis rien à ce propos, qui ne m'appre-

nait que ce que je savais; je ne fus frappé que de l'impudence, et notai ce trait comme un de ceux qui étaient bons à retenir.

Ce sera le devoir et le talent de l'historien de suivre et de marquer les progrès de cet esprit de destruction qui menaçait ouvertement la société, sans que l'on prît aucune mesure sérieuse et soutenue pour le réprimer et l'étouffer. C'est là qu'il faudra montrer avec clarté et précision à quoi tient surtout cette disparité totale entre notre révolution et toutes celles dont le monde a été le théâtre. Vous verrez dans toutes deux partis, dont les chefs, avec plus ou moins de talents ou de moyens, cherchaient à établir telle ou telle autorité, tel ou tel gouvernement, mais toujours sur les bases universelles de toute association humaine, qu'ils avaient soin de respecter, parce qu'ils en savaient assez pour comprendre que ces mêmes bases étaient celles de leur propre pouvoir, qui sans elles n'aurait ni durée ni stabilité. Parmi nous, quoiqu'il ne parût y avoir qu'un seul parti, celui d'un grand peuple qui voulait être libre; quoique tous n'eussent qu'un même cri, la liberté, et que l'aristocratie proprement dite, ou fugitive au-dehors, ou impuissante au-dedans, ne dût pas même être comptée; il y avait réellement deux partis, qui, sans se combattre les armes à la main, et en portant les mêmes couleurs, étaient tellement opposés, que l'un des deux ne projetait pas moins que l'anéantissement

de l'autre. J'ai exposé quel était le premier : c'était le plus grand nombre; c'était véritablement la nation, qui avait le désir et le besoin de l'ordre. Essayons de donner une idée de l'autre : voyons d'où il est parti, comment il agissait; et, par l'examen de ses moyens, nous concevrons mieux jusqu'où il est allé, et comment il a pu y parvenir. Il convient de réunir ici des considérations générales et des observations particulières sur notre situation.

Dans toute institution politique, c'est de l'inégalité naturelle des facultés de chaque individu qu'est née l'inégalité sociale, et la nécessité d'assurer à chacun la possession légitime de ses moyens de bien-être contre les passions envieuses et usurpatrices de ceux à qui la nature et la fortune n'ont pas donné les mêmes moyens. Pour affermir et consolider cet ordre essentiel, sans lequel il n'y a point de société, tous les peuples policés, sans exception, se sont réunis dans le choix de trois points d'appui, dont la force respective a varié partout, mais qui ont été partout reconnus pour être les colonnes de l'édifice, la religion, les lois, l'éducation; la religion, qui est la sanction la plus universelle et la plus forte de la morale naturelle, et qui réunit tous les hommes dans les mêmes devoirs, dans les mêmes espérances et les mêmes craintes; les lois, qui offrent à tous la même protection contre le méchant, et menacent le méchant de la vengeance de tous; l'éducation, qui

développe et fortifie par les habitudes le sentiment des devoirs naturels, et accroît l'intelligence par l'étude. Tel est le triple frein opposé partout aux passions injustes et violentes par lesquelles l'homme, également susceptible de bien et de mal, tend sans cesse à troubler l'ordre social, en même temps qu'il en ressent le besoin et les avantages. Ces passions sont ainsi contenues plus ou moins, plus ou moins adoucies. Les lois n'en arrêtent que l'action. L'éducation et la religion vont beaucoup plus loin; elles en font sentir le vice et le danger, font connaître et goûter la vertu, qui n'est que la victoire sur les passions, et montrent les récompenses destinées à cette heureuse victoire, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Mais cette force morale agit à proportion des caractères et des facultés, et généralement elle est plus faible dans la classe du peuple la moins instruite, parce que, toutes choses d'ailleurs égales, l'homme ignorant, quoi qu'on en ait dit de nos jours, vaut moins que l'homme éclairé.

De toutes ces passions, la plus féroce est celle qui est la mère de toutes les autres, l'orgueil, et immédiatement après, la cupidité, qui n'est même qu'une autre sorte d'orgueil; car si l'on désire de posséder plus que les autres, c'est surtout pour se mettre au-dessus d'eux : ce sont ces deux passions qui sans cesse meuvent le monde, et menacent sans cesse de le bouleverser.

Ces deux passions, intérieurement réfrénées

par la morale et la religion, sont encore tempérées au-dehors par l'habitude des déférences sociales, qu'on appelle politesse; et comme il y a un rapport nécessaire entre nos usages et nos besoins, la nation la plus vaine a dû naturellement être la plus polie; l'amour-propre de tous aura eu plus à faire pour être réciproquement ménagé et rassuré.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des observateurs ont remarqué et ont dit que la vanité française excédait la mesure ordinaire de la vanité humaine (1); et le sujet que je traite m'autorise à rappeler ici qu'en faisant au Lycée l'histoire de l'esprit humain avant la révolution, j'ai marqué plusieurs fois l'explosion de cette vanité, soit dans l'audace paradoxale, soit dans les prétentions de société, comme une époque qui servirait à caractériser la France, depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours. J'ose dire que cette explosion avoisinait la démence : la démence a été complète après la révolution.

Je puis maintenant tirer cette conséquence, qui a toujours affligé le philosophe, et frappé le législateur, qu'il y a dans l'homme un fonds de perversité qui est tel, qu'en regardant celui qui a plus, qui vaut plus, qui sait plus, qui peut

---

(1) S'il m'est permis de me citer, j'ai rappelé, il y a long-temps, un mot d'Ammien Marcellin, qui dit que les Gaulois sont *prodigieusement vains*.

plus, l'orgueil jette dans son cœur un cri qui n'en sort pas, mais qui, si rien ne l'empêchait d'en sortir, éclaterait souvent comme celui que jeta Caïn quand il fit tomber sa massue sur la tête d'Abel.

Un petit peuple de l'antiquité, qui n'est connu que par ce seul trait, avait pris pour devise cette sentence : *Si quelqu'un veut exceller parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs*. Plût au ciel que ce mot, qui n'était qu'une sottise, eût été la maxime du parti qui a dominé en France ! Mais la sienne était : *Pour quiconque vaut mieux que nous, la mort !*

Supposons actuellement qu'une puissance extraordinaire, telle que l'on peut imaginer, par exemple, celle de l'enfer, s'il était déchaîné sur ce globe pour le gouverner, vienne dire aux hommes : « Il faut *régénérer* le monde trop long-« temps corrompu par *l'esclavage* et *la supersti-« tion*. Il faut *refaire toutes les idées. Tout appar-« tient à ceux qui n'ont rien.* Toute *aristocratie* « est exécrable, et *la propriété n'est qu'une aris-« tocratie :* car *il n'y a de véritable propriété que « l'existence du peuple ;* et tous ceux qui ont de « la fortune, ou des talents (1), ou de la science, « ou de l'éducation, ou de l'industrie, *sont en-*

---

(1) Dans la lettre de ***, qui n'a fait qu'écrire, ainsi que d'autres, ce que tous disaient et pratiquaient, on trouve ce passage : « Il faut que tous ces messieurs qui ont de la fortune « et des talents aillent à la guillotine. »

« *nemis du peuple. L'humanité* consiste à tout « faire pour le peuple, et par conséquent *à* « *exterminer ses ennemis;* et pour cela tous les « moyens sont bons, tout est légitime et glo- « rieux. *La calomnie est un devoir, l'assassinat* « *est une vertu.* Tout ce que *les aristocrates, et* « *les modérés, pires que les aristocrates,* appellent « *crime, brigandage, scélératesse,* est, en effet, « *patriotisme, exaltation, énergie. Glorifions*-nous « donc de porter ces noms que *la faction des* « *honnêtes gens* a voulu déshonorer. *Soyons de* « *braves brigands, des assassins, des scélérats...* « Ils sont *sensibles, ces messieurs! Il n'y a de* « *patriote que celui qui peut boire un verre de* « *sang. Il n'y a de morale que la liberté, d'autre* « *culte que la liberté: tout autre culte est un fa-* « *natisme, et tout fanatique mérite la mort. Hon-* « *neur et récompense à celui qui dénoncera son* « *père, sa mère, son frère, sa sœur, son bien-* « *faiteur, son ami; qui les conduira lui-même à* « *l'échafaud. Malheur à quiconque montrera de* « *la pitié, à quiconque parlera d'ordre et de* « *justice! c'est un conspirateur. N'épargnez ni* « *leurs femmes ni leurs enfants; ce sont des vi-* « *pères, ce sont des louvetaux.* En un mot, *vous* « *pouvez tout faire, tout casser, tout briser, tout* « *renfermer, tout juger, tout déporter, tout massa-* « *crer, et tout régénérer* (1). »

---

(1) Je n'ai pas besoin de dire que tout ce qui est en italique

Un lecteur qui n'aurait encore eu aucune idée de notre révolution se récrierait d'abord : « Votre « supposition n'est qu'un jeu d'esprit, et ce qui « le prouve, c'est que vous êtes obligé d'amener « sur la terre une puissance infernale pour lui « prêter ce langage, qui en effet n'a jamais été « celui d'aucune puissance humaine, pas même « celui des plus abominables tyrans. Chacun d'eux « a donné des exemples de quelques-unes de ces « horreurs ; aucun ne les a toutes réunies ; et si « quelqu'un eût été capable de les proclamer, il « n'y a pas de peuple au monde qui ne l'eût « exterminé. »

Je réponds : Avant de voir ce que j'ai vu, j'aurais parlé comme vous ; actuellement, sûr de changer bientôt mon hypothèse en fait, je la pousse encore plus loin, et je dis : Supposons que cette puissance devienne tellement prépondérante, qu'elle fasse de ce langage un devoir et une habitude à tout ce qui exerce une autorité quelconque, à tout fonctionnaire public quelconque, et que, parmi vingt-cinq millions d'hommes, tous ceux qui parlent en public, tous ceux qui écrivent, n'écrivent et ne parlent pas autrement, les uns par persuasion, les autres par crainte, tandis que tout le reste garde le si-

---

a été dit, écrit, répété, proclamé des millions de fois, et que je transcris textuellement. Ces dernières lignes sont mot à mot dans une lettre d'un MONSTRE nommé *Piorry*.

lence le plus absolu; que doit-il alors en résulter?

Cette supposition vous paraît encore plus inadmissible que l'autre. Eh bien! toutes deux sont un fait. Cette puissance, que nous imaginions ne pouvoir être que celle de l'enfer, a été celle des jacobins; et ce langage, qui a fait loi universellement pendant deux ans, est la *langue révolutionnaire*.

Comment ces hommes ont-ils été si puissants? Comment cette langue est-elle devenue dominante? Par une invention monstrueuse dont jamais aucun peuple n'a eu l'idée, par l'accroissement progressif du pouvoir de ces rassemblements monstrueux, consacrés sous le nom de *sociétés populaires*: c'est là le levier universel qui a tout ébranlé; c'est la massue qui a tout écrasé.

Nous avons vu que la première de toutes, celle des jacobins, fut d'abord comme fortuite et sans aucun système, et qu'ensuite elle acquit un crédit qui s'augmenta de jour en jour. Celle des *feuillants*, qui n'en était d'abord qu'un démembrement, et qui voulut rivaliser avec elle en se dévouant ensuite, sous le nom de *club monarchique*, à la défense du trône, que les jacobins menaçaient ouvertement, ne put jamais balancer leur popularité, qui semblait alors liée à la cause de la liberté; et son fondateur, Clermont-Tonnerre, jeune homme plein de talents, de vertus

et de courage, l'un des chefs de cette *minorité des nobles*, si chère au peuple en 1789, et qui lui devint depuis si odieuse; Clermont-Tonnerre, qui ne s'était attaché à la royauté constitutionnelle que parce qu'il la croyait le seul fondement possible de la liberté française, et qui disait, en tombant sous les coups des assassins, *Hélas! je n'ai jamais voulu que leur bonheur;* Clermont-Tonnerre, arraché de sa section, qui l'aimait et l'estimait, fut massacré le 10 août, non pas au château, mais dans la rue, et sans qu'il fût possible de lui imputer aucun délit. Le *club de* 1789, qui n'était qu'un club, n'influa jamais sur rien; et c'est ici qu'il faut expliquer comment ce qui n'était originairement qu'une imitation des Anglais (1), qu'alors on voulait imiter en tout, devint, sous le titre de *société populaire*, la pépinière des destructeurs de la France.

La faveur publique qu'obtinrent les jacobins dans les premiers temps, le respect des lois dont ils faisaient profession, l'utilité dont ils étaient

---

(1) On sait qu'en Angleterre un club n'est autre chose qu'une association de particuliers qui se réunissent dans un lieu convenu pour causer, fumer, boire de la bière ou du punch, lire les papiers; en un mot, pour goûter librement, chacun selon son goût, les amusements de la société. Ces clubs n'ont aucun caractère de corporation civile, aucune espèce de forme légale; ils ne se sont jamais avisés de *délibérer* sur rien, et n'ont jamais agi ni parlé en nom collectif.

pour préparer et fortifier les délibérations de l'Assemblée constituante, firent commettre alors une faute capitale, dont les conséquences furent trop tard aperçues, et qui tenait à ce défaut de logique, le vice de l'esprit français, qui ne lui permet pas de sentir assez l'importance d'un principe politique et conservateur, pour n'y souffrir jamais aucune dérogation. Ce principe, que des Français seuls étaient capables d'oublier, défend strictement que jamais aucune association privée prenne la moindre apparence de caractère légal, puisque ce serait une usurpation évidente dans des particuliers sans mission, qui s'arrogeraient ce qui n'appartient qu'aux autorités constituées, et qu'il n'en pourrait résulter que l'anarchie la plus complète. Cette vérité est si palpable, la tranquillité publique et les droits de chaque citoyen y sont tellement intéressés, que, dans quelque gouvernement que ce soit, depuis le meilleur jusqu'au plus mauvais, jamais, en aucun temps, l'on n'a souffert qu'il fût porté la moindre atteinte à ce principe universel, l'un des axiomes de l'ordre légal. Qui donc a pu nous conduire à cet oubli du sens commun? Il n'est pas indifférent de voir quel chemin l'on a fait pour y parvenir.

Quoique, dans le temps où l'on travaillait à la constitution de 1791, les jacobins ne fussent déja plus qu'une faction, et une faction dangereusement puissante; quoique déja *les affiliations à*

la société-mère fussent nombreuses et actives; quoique déja le scandale de leurs *débats*, de leurs *arrêtés*, de leurs *commissaires*, eût assez éclaté pour alarmer tous les bons citoyens, cependant l'Assemblée constituante inséra dans les *dispositions fondamentales*, *garanties par l'acte constitutionnel*, *la liberté de s'assembler paisiblement et sans armes*, *en satisfaisant aux lois de police*. Je doute que ce *droit de s'assembler paisiblement et sans armes*, qui, dans cette latitude vague et indéfinie qu'on y laisse ici, n'est qu'une conséquence toute simple de la liberté naturelle et civile, dût trouver place dans une constitution. Mais ce qui est certain, c'est qu'il fallait absolument, soit en l'énonçant en cet endroit, soit en le renvoyant à l'article des *Assemblées*, ce qui valait mieux, exprimer avec une précision rigoureuse les clauses suivantes :

« Quant aux assemblées ou associations pri-
« vées qu'en vertu d'un droit naturel et civil les
« citoyens peuvent former pour des objets de
« leur choix, il est de principe qu'elles ne peu-
« vent jamais avoir, en aucun cas ni en aucune
« manière, le caractère politique et légal qui
« n'appartient qu'aux assemblées établies par la
« loi. En conséquence, les citoyens ainsi assem-
« blés ou associés ne pourront prendre ni déli-
« bérations ni arrêtés quelconques sur la chose
« publique, ne pourront signer collectivement
« ni adresse ni pétition quelconque. Toutes les

« fonctions civiques leur appartiennent dans les « assemblées légales, et partout ailleurs seraient « une usurpation de la souveraineté du peuple, « un délit public qui doit être réprimé, et puni « sur-le-champ par les autorités constituées. »

Cette constitution, toute défectueuse qu'elle était, fut rédigée cependant par des hommes trop instruits pour qu'ils aient pu méconnaître l'évidence de ces principes; mais apparemment ils n'en sentirent pas toute l'importance, ou n'osèrent pas les appliquer dans toute leur étendue; et ce fut de leur part inconsidération ou pusillanimité. Ils se renfermèrent en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, dans des généralités insuffisantes, qui prêtaient à toutes les interprétations anarchiques : ils exposaient ainsi la chose publique sans se mettre eux-mêmes en sûreté; car ce qui fait la sécurité des législateurs et du gouvernement, c'est la fermeté qui dicte les bonnes lois; et ce qui expose et les législateurs et le gouvernement, c'est la faiblesse qui ménage l'anarchie.

Bientôt la France compta autant de *sociétés populaires* que de communes; elles ne furent pas d'abord aussi mauvaises qu'elles le devinrent ensuite : il y a toujours un progrès dans le mal comme dans le bien, si ce n'est que le progrès est beaucoup plus sensible et plus rapide dans l'un que dans l'autre. Les premiers éléments de ces *sociétés*, comme on le voit, étaient déja

vicieux en eux-mêmes. L'esprit général en était directement opposé à cette égalité civile que l'on prétendait introduire. Ceux qui influaient sur elles, et qui avaient besoin de leur influence, les proclamèrent sans cesse et partout, comme *les surveillantes de l'autorité*, comme *les sentinelles de la liberté*, comme *les yeux du gouvernement*. Ces dénominations furent toujours aussi mensongères que pompeuses; mais, eussent-elles été vraies un moment, c'eût encore été, dans un état libre, la plus dangereuse *aristocratie*, dans le sens qu'on a donné à ce mot, en l'étendant à toute espèce de supériorité. En est-il une plus effrayante que celle de ces innombrables associations, qui, sans avoir aucune autorité légale, en exerçaient une qui menaçait toutes les autres, et que toutes s'accordaient à leur attribuer celle de *l'opinion de civisme*, de *la profession de patriotisme*, qui, bien ou mal fondée, était alors la première puissance? L'abus et le danger eussent été grands, quand même les hommes n'eussent pas été mauvais. Que sera-ce si l'on se rappelle ce qu'étaient ces hommes?

Dès que l'on s'aperçut que, pour être *patriote*, il suffisait de répéter à tout propos, avec l'accent et le geste de la frénésie, une vingtaine de mots convenus et de phrases faites qui vont passer tout à l'heure sous les yeux du lecteur, tous ceux qui ne pouvaient avoir une autre manière d'être *patriotes*, ni d'autre ressource que de l'être

ainsi, se retirèrent des assemblées de sections (1), où leurs facultés naturelles et acquises contrastaient trop avec celles des honnêtes gens, qui étaient encore en nombre, et refluèrent dans *les sociétés populaires*, comme les eaux les plus sales et les plus chargées d'immondices vont, entraînées par leur pente et par leur poids, se précipiter dans les égouts. C'est ainsi que la réunion des mêmes vices et des mêmes intérêts forma ces cloaques de la population, d'où l'infection et la mort se répandaient dans toutes nos provinces (2).

C'est là que commença de se montrer sans pudeur et de se déployer sans contrainte la doctrine *révolutionnaire*, dont les professeurs étaient à la *montagne* et aux jacobins, et dont les missionnaires, expédiés de tous côtés par ces deux puissances, propagèrent avec tant de succès ce qu'on a nommé *le pur sans-culottisme*. La *montagne* (3)

---

(1) Elles furent d'abord appelées *districts*, deux termes qui signifient la même chose, et j'emploie de préférence celui qui est demeuré jusqu'ici.

(2) Je suis obligé d'avertir, car il faut avertir de tout, que les qualifications générales de cette espèce supposent toujours quelques exceptions, comme les exceptions supposent les généralités.

(3) Les mots de cette espèce, que j'emploie ici, et qui font partie de la langue dont je dois rendre compte, seront expliqués par la suite dans toute l'étendue de leurs acceptions, mais ne peuvent l'être que successivement.

et les jacobins, dont la réunion prépondérante a fini par entraîner l'Assemblée législative, et par gouverner despotiquement la Convention, faisaient passer aux *sociétés* des départements les adresses et les pétitions que l'on venait ensuite présenter à la barre; et cela s'appelait *le vœu du peuple*, qui n'était pas dans les sections, où il n'y avait que des *aristocrates*, mais dans les *sociétés populaires*, où il n'y avait que des *sans-culottes*.

Il y eut pourtant quelque résistance dans les sections de Paris, et surtout dans les communes des départements, contre la *dynastie des sans-culottes*, qui avait *accaparé* le civisme, espèce *d'accaparement* beaucoup plus réel que tous les autres dont on a fait tant de bruit. Cette espèce de lutte dura jusqu'au 10 août, en faveur de la constitution de 1791, et même jusqu'au 31 mai, en faveur de la liberté; car ceux qui avaient voulu la royauté constitutionnelle voulurent, pour la plupart, et par la même raison, le règne de la loi, c'est-à-dire, une garantie de leur liberté. Mais cette lutte fut toujours très-inégale, parce que la minorité fut toujours plus audacieuse à mesure que la majorité fut plus timide, et après le 31 mai toute ombre de résistance disparut: la *terreur* régna sur la France entière, dans le silence de l'esclavage et de la mort.

Pour concevoir bien comment s'éleva cette domination, qui enfin ne trouva plus d'obstacles,

il faut tâcher de se représenter fidèlement les effets progressifs que dut avoir cette communication continuelle, entretenue, avec la plus infatigable activité, entre *la montagne*, *les jacobins* et *les sociétés populaires* : il faut se faire une idée juste de la tendance simultanée de ces trois pouvoirs vers un même but, la destruction; de la force d'opinion que pouvaient avoir, au moins sur la multitude, ces trois pouvoirs, qui agissaient sans cesse, et dans le même sens, par la parole, dans un temps où tout dépendait de la parole, graces à l'inorganisation, ou à l'inaction, ou à la corruption de toutes les autorités légales : il faut se figurer des représentants du peuple (ils en avaient le nom et les droits) hurlant du sommet de leur *montagne*, et leur déraison forcenée applaudie et appuyée par les vociférations des tribunes, soigneusement garnies de leurs émissaires; leurs déclamations atroces répétées dans des milliers de journaux qui en vantaient l'*énergie; les débats des jacobins*, imprimés et colportés avec la même profusion, et reproduisant les mêmes horreurs et les mêmes extravagances, et même, s'il est possible, avec des augmentations; et tout cela répété tous les jours dans des milliers de *sociétés populaires;* en sorte que toutes les voix qu'on pouvait entendre d'un bout de la France à l'autre n'étaient plus qu'un long et interminable écho de la démence et du crime.

Mais comment ces voix furent-elles enfin les

seules qui se fissent entendre? Par l'ascendant que prirent par degrés les *sociétés populaires*, et à leur tête les *jacobins*, sur les sections et les communes. La *société-mère*, et ses dignes filles, composées de tout ce que la France avait de plus impur, vomissaient, de leurs tribunes, des invectives continuelles contre les sections, ne cessaient de les dénoncer comme infectées d'aristocratie, de les séparer du *peuple*, qu'elles prétendaient ne résider que dans les *sociétés populaires;* et les déclamations folles et brutales de cet impudent charlatanisme circulaient incessamment dans des feuilles mercenaires, aliment d'une multitude grossière, avide, dont la crédulité soupçonneuse est en proportion de son ignorance et de sa corruption. Les sections et les communes n'avaient point de journal: les citoyens de toutes les conditions s'y réunissaient; et cette réunion même, qui, aux yeux du bon sens, faisait proprement le *peuple* dans un état libre qui ne reconnaissait plus qu'une classe de citoyens tous égaux, était précisément ce qui jetait de la défaveur et du discrédit sur les assemblées légales, à raison de cette doctrine qu'on accréditait partout, et notamment à la tribune des représentants du peuple, que tout ce qui n'était pas *sans-culotte* n'était pas *le peuple*. Je comprends qu'on demandera encore comment une si révoltante absurdité ne fut pas combattue et repoussée de manière à ne plus subsister. Je réponds que les

sociétés populaires, dont les assemblées étaient plus fréquentes et plus nombreuses que celles des sections, ne se lassaient pas de répéter ce qu'elles avaient intérêt de faire croire; et que, dans les sections et dans les communes, les honnêtes gens se lassèrent trop tôt et trop facilement de lutter contre cette démence tyrannique : et cette disproportion entre l'attaque et la défense tient encore à des causes qui méritent d'être expliquées.

Les assemblées légales, à commencer par celle qui représentait la nation, n'eurent jamais une police bien entendue, même dans les meilleurs temps, et il arriva ce qui devait arriver, qu'elles finirent par n'en avoir aucune. Ceux qui n'avaient ni la faculté ni l'intérêt de raisonner trouvèrent tout simple de couvrir de leurs murmures, de leurs huées, de leurs vociférations, de leurs menaces, la voix de quiconque raisonnait. Cet affreux désordre, passé en méthode par l'impunité, ne laissa la parole qu'aux prédicateurs de l'anarchie. Rien ne favorisa plus, dès les commencements, cette tactique des *meneurs*, que les différentes dispositions propres aux hommes bien élevés et à la populace, dans les circonstances où nous étions. La populace était et devait être naturellement portée à voir avec envie et défiance tout ce qui était au-dessus d'elle, sous quelque rapport que ce fût, et dès lors elle confondait sous le nom d'*aristocrate* tout ce qui n'était pas

elle. Il suffisait donc, dès qu'un homme se présentait avec un extérieur honnête, de lui jeter à la tête ce mot de proscription, *aristocrate*; et ce terrible mot, répété par une douzaine d'aboyeurs, mettait *à bas* l'honnête homme, et en imposait à toute l'assemblée. Eh! combien ils eurent encore plus d'avantage quand on inventa successivement une foule d'autres dénominations également insignifiantes ou absurdes, mais également meurtrières, et qui, dans les assemblées, dispensaient de toute raison!

D'un autre côté, les gens raisonnables ont un dégoût naturel pour la déraison; ils ne purent la supporter; ils se retirèrent, et ils eurent tort. Ils ont un mépris très-légitime pour la méchanceté sans esprit, et pour les charlataneries ridicules; ils se persuadèrent qu'elles devaient tomber d'elles-mêmes, et ils se trompèrent. Ils laissèrent le champ libre à la canaille *révolutionnaire*, qui, établie enfin dans la pleine et exclusive possession du *civisme* à moustaches, à longues chausses, à cheveux plats, et à sabre traînant, poussa le scandale jusqu'à chasser des sections, à force ouverte, ceux qui osaient s'opposer à ses motions furibondes: et cela s'appelait de l'*énergie*; et ces hommes étaient des *patriotes prononcés*. Tout le reste, soit amour du repos, soit haine du désordre, soit insouciance aveugle, soit frayeur pusillanime, s'éloigna des assemblées, ou y garda le silence. Un petit nombre de meneurs, qui

même allaient, au mépris de toute loi, d'une section à l'autre, les fit parler à son gré. Des pétitions, rédigées par quatre bandits, furent *le vœu d'une section;* celui d'une *société populaire* fut la voix de tout un département; l'esprit des *jacobins*, qui animait tout, parut seul à la barre, et passa dans les bulletins de la Convention et dans les journaux, qui, à la fois furent tous, ou vendus, ou intimidés, ou nuls. Je crois avoir maintenant rendu cette marche assez sensible pour faire comprendre bien clairement d'où l'on est parti, comment l'on s'est avancé, et jusqu'où l'on a pu venir.

On voit que la principale cause de ce triomphe inouï de méchants si méprisables fut l'erreur ou la faiblesse des bons. L'erreur fut dans le mépris pour leurs ennemis, qui ne fut pas bien raisonné; ils ne s'aperçurent pas que, s'il faut dédaigner la folie du méchant quand il n'est pas à craindre, il faut la combattre quand elle peut devenir une force. Or, la folie de trois cent mille bandits disséminés sur toute la surface de la France est une force, si on les laisse faire. On eût été à portée de les contenir sans peine, on eût même été dispensé de les écraser, si l'on se fût tenu constamment en mesure contre eux. On céda la place, et leur scélératesse extravagante, parvenue enfin à parler seule, devint LA LOI.

Concevez maintenant ce qui doit arriver quand le crime devient LA LOI.

La faiblesse fut dans la crainte d'un danger individuel, qui n'était rien, si on l'eût bravé, et dans l'oubli d'un péril général, véritablement formidable, du moment où les aboyeurs de tribunes deviendraient législateurs, administrateurs et juges. Chacun s'imagina long-temps qu'il se déroberait au danger en se tenant à l'écart, et n'avoir rien à craindre en n'étant rien, ne disant rien, ne faisant rien. Ce calcul eût été juste, quoique lâche, dans toute autre révolution; il était absolument faux dans la nôtre. On ne sentit pas assez que, si de pareils hommes devenaient les maîtres, tout ce qui avait quelque chose deviendrait pour eux un ennemi, et qu'ils se dispenseraient de tout autre examen.

Pour résumer encore plus clairement, s'il y eût eu, comme on l'a vu partout ailleurs, des partis armés et des chefs, les bons citoyens l'eussent infailliblement emporté sur les bandits, puisqu'ils étaient cent contre un. Mais, dans nos formes si étrangement démocratiques, tout dépendait des assemblées délibérantes : de ces assemblées, les plus mauvaises étaient sans contredit les *sociétés populaires*; leur déraison atroce, portée dans les sections, parut aux honnêtes gens être de nature à tomber d'elle-même par le ridicule et l'horreur; et pourtant cette déraison,

dictée et appuyée par la *montagne* et par les tribunes, passait tous les jours en décrets pendant cette inaction des hommes de bien si imprudemment méprisante. Les décrets mirent enfin tous les moyens de force et toutes les fonctions publiques dans les mains de trois cent mille brigands ; et alors ils purent tout oser au nom de la loi et de la force, précisément parce qu'on n'avait pas cru que leur démence exécrable pût jamais devenir une loi et une force.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

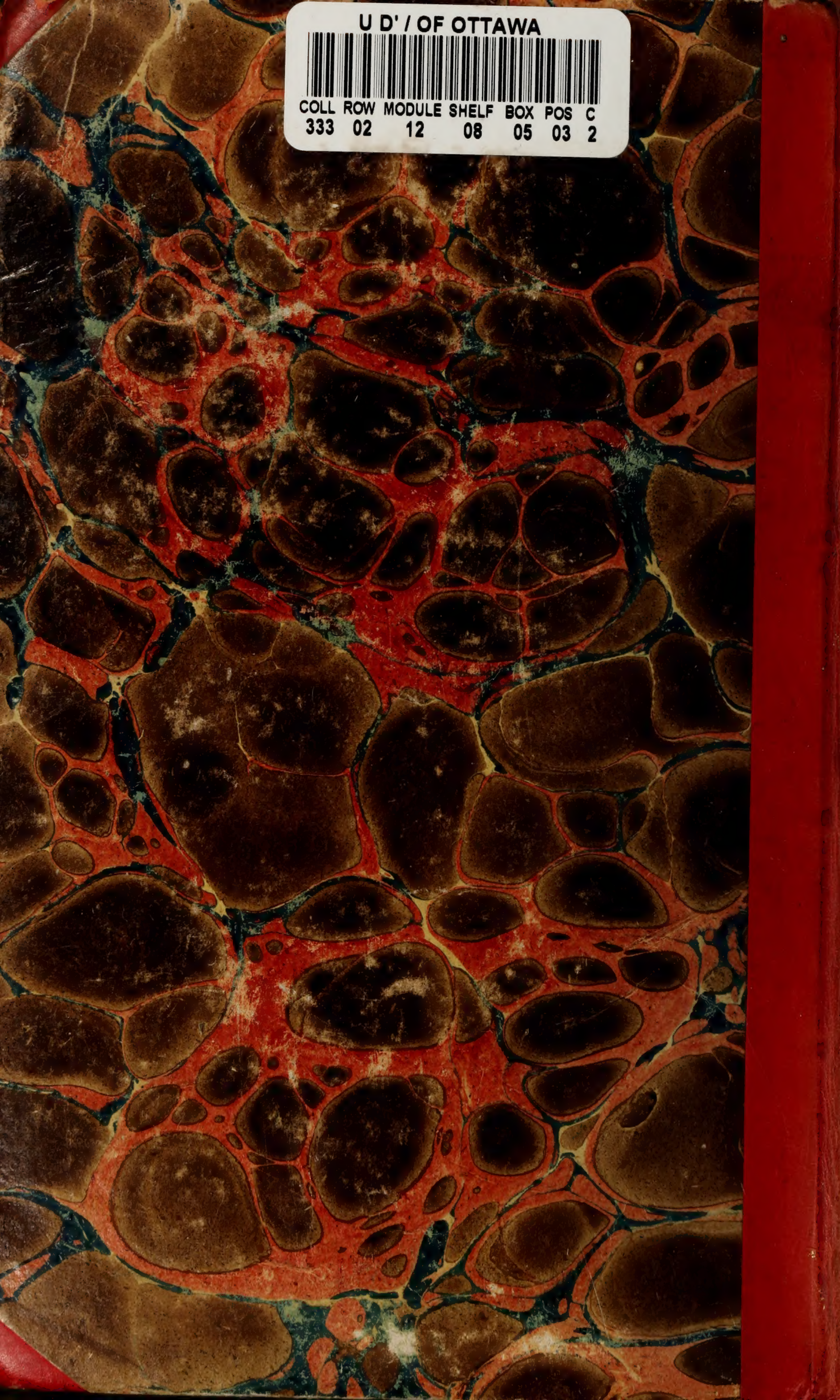
XVIIIe SIÈCLE.

FRAGMENTS.

FRAGMENTS.

FIN DE LA TABLE.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 08 05 03 2